

PUBLICATIONS  
DE L'INSTITUT DES HAUTES-ÉTUDES MAROCAINES  
TOME XVII

---

# MÉMORIAL HENRI BASSET



NOUVELLES ÉTUDES NORD-AFRICAINES  
ET ORIENTALES

PUBLIÉES PAR

L'INSTITUT DES HAUTES-ÉTUDES MAROCAINES



PARIS

LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER

13, RUE JACOB (VI)

—  
1928

**L'INSTITUT DES HAUTES-ÉTUDES MAROCAINES**

**A LA MÉMOIRE  
DE SON DIRECTEUR**

**HENRI BASSET**

**7 NOVEMBRE 1892-12 AVRIL 1926**

## HENRI BASSET

Henri Basset, quand la mort nous l'a brusquement enlevé, n'avait que trente-trois ans. Si jeune, il avait pourtant acquis, depuis plusieurs années, l'autorité d'un maître, d'un vrai, de ceux qu'on écoute et qu'on suit avec joie. Ce n'est pas seulement parce qu'il avait pu, dès sa sortie de l'Ecole Normale, entrer dans l'enseignement supérieur et bientôt occuper des fonctions de direction : c'est surtout parce que ses travaux, tout de suite abondants, étaient d'une exceptionnelle qualité et qu'il y avait en lui, sous une allure avenante mais réservée, une rare puissance de rayonnement. Sa réputation était bien établie dans les milieux scientifiques : rien de ce qu'il publiait ne passait inaperçu, et ce seul fait, dans un monde où l'âge compte pour beaucoup, mériterait d'être signalé. Mais ce serait donner une image bien imparfaite d'Henri Basset que le juger sur des travaux publiés, et ceux-là seuls qui l'ont connu de près, qui l'ont vu suivre sa voie, qui ont été témoins de ses recherches quotidiennes, savent ce qu'on a perdu en lui.

Il se trouvait admirablement préparé aux besognes de longue haleine. Il était entré sans effort à l'Ecole Normale, s'était décidé pour l'agrégation des lettres et avait employé ses deux premières années à se cultiver dans tous les sens ; son temps d'Ecole interrompu par la guerre, il avait bravement renoncé à l'agrégation, qu'il eût, sans aucun doute, enlevée brillamment, pour se consacrer sans retard aux recherches scienti-

liques, et il avait été reçu docteur à l'âge où d'autres déposent tout juste leur sujet de thèse. Il n'était donc pas épuisé, essoufflé par les concours et les examens, il leur avait fait la part du feu, il avait fort sagement réservé le meilleur de sa force au meilleur de son esprit, et c'est avec toute la lumière de son humanisme, c'est aussi avec toute la sève de sa jeunesse qu'il se lançait à la découverte.

Il abordait un domaine qui, depuis son enfance, lui était familier. Cette famille de Lorrains, qui n'avait pas oublié la Lorraine et venait s'y retremper chaque année, avait élu l'Algérie comme seconde patrie et ne concevait pas de souci plus français que de connaître et faire connaître l'Algérie, de travailler à sa consolidation et son développement : phénomène assez courant chez les Français de France qui ont goûté de l'Afrique du Nord et qui, malgré tant de différences, refusent tout au fond d'eux-mêmes d'y voir autre chose qu'une province française. Il y avait donc, dans son paysage intérieur, un curieux mélange de côtes lorraines et de bled, d'églises pointues et de minarets, de peupliers et de palmiers ; mais je crois bien que, dans la vie courante de son esprit, le bled, les minarets et les palmiers l'emportaient et que la nostalgie ne l'effleurait point. Il se trouvait à l'aise dans le monde berbère, dans la civilisation musulmane ; il y goûtait des joies profondes et sans cesse renouvelées ; ses souvenirs d'enfance, avec toute la poésie que contiennent naturellement les souvenirs d'enfance, étaient associés à cette nature et à ces hommes qui ne pouvaient lui apparaître comme de francs étrangers, et nul effort ne lui était nécessaire pour les comprendre et les admettre. C'est dire que son travail scientifique ne le dépaysait pas, ne le changeait pas d'atmosphère, et que sa vision demeurait aussi claire devant ses notes et ses livres que dans la rue.

Peut-être parce qu'il avait fait de ce monde familier l'objet



de son étude, ou tout bonnement parce que cet esprit bien planté ne se contentait pas de petites nourritures monotones, il s'intéressait à peu près également aux éléments les plus divers de la vie des peuples. Il était parfaitement capable — et il l'a prouvé — d'épuiser une question, d'être l'homme d'un domaine bien déterminé ; mais il n'était nullement ce qu'on appelle — avec admiration ou avec dédain, selon les cas, — un spécialiste ; il était beaucoup mieux que cela ; ses spécialisations, si l'on peut dire, étaient momentanées et successives ; il touchait à tout, et toujours avec bonheur. Il est peu probable que nul problème ait pu le prendre au dépourvu : géographie, ethnographie, préhistoire, archéologie romaine, archéologie musulmane, histoire, linguistique, littérature, il lui était permis, sans le moindre pédantisme, sans étalage de fausse érudition, de discuter sur tout cela et d'en écrire, et cette curiosité universelle n'était pas, notons-le bien, le moins précieux de ses dons pour des études aussi neuves, où les compartiments correspondent rarement à ceux dont nous avons l'habitude et qui conduisent à des abîmes d'erreur et de sottise des savants à œillères. Dilettante, diront avec une moue les vieux petits orfèvres des sciences barricadées : non certes, mais un vigoureux mineur qui sape un filon inexploré et le reconnaît, de droite et de gauche, par des coups de pic ingénieux et pressés.

Au demeurant, cet homme qui voulait tout savoir était un savant de bonne marque, et les traités de méthodologie les plus exigeants n'avaient plus rien à lui apprendre depuis longtemps. Il était la solidité et la précision mêmes ; il n'avait pas son pareil pour flairer le document essentiel et l'échantillonner, appeler les preuves et les disposer habilement, découvrir les points faibles chez lui ou les autres. Mais c'est trop peu dire que vanter en lui ces qualités de bon ouvrier et ce n'est pas là

que résidait surtout le charme — invincible et surprenant — de son esprit.

Ce charme, il lui venait de son aptitude à tout comprendre et même à tout deviner, de sa promptitude d'adaptation, de sa finesse et de son goût des nuances, de l'équilibre de son sens critique et de son bon sens, de son adresse à combiner l'hypothèse et l'affirmation, en un mot de sa merveilleuse, féconde, subtile et séduisante intelligence. Hypercritique, dogmatique : ces travers-là, qui sont monnaie courante et qui sont, reconnaissons-le, bien difficiles à éviter, ne le menaçaient pas ; il était essentiellement constructif, mais avec une prudence si spontanée, une audace si tranquille, une légèreté de touche si élégante, que ses constructions n'avaient rien de fragile ni d'intimidant, et qu'on y sentait seulement la fécondité d'une pensée qui crée en se jouant.

On y sentait aussi — grande raison de se rassurer et d'éprouver une impression de solidité — le goût et le sens du document vivant. S'il s'occupe d'histoire, par exemple, on devine que l'historien se double en lui d'un ethnographe ; bien mieux, que cet ethnographe n'est pas homme à mesurer uniquement des meules ou des couteaux de sacrifices dans un laboratoire, mais qu'il préfère à tout la vie de grand air, qu'il a l'habitude de travailler sur le vif et qu'il ne peut guère commettre d'erreurs, parce qu'il demeure en contact avec la vie, qui seule est vraie, même quand elle paraît absurde. Et nous savons bien, nous, que les longues tournées dans le bled l'encharmaient, que l'exploration d'un village de montagne ou le spectacle d'une cérémonie agraire étaient pour lui de vraies fêtes et qu'il en revenait tout frémissant d'idées et de projets. Pour la même raison, l'âme des hommes le passionnait ; il en goûtait avidement les surprenantes alternatives d'uniformité et de diversité, en soulignait à merveille, d'un trait d'ironie

ou d'un accent de tendresse, les folies ou les émois ; il en démêlait les moindres ressorts, se reconnaissait dans tous ses détours, et nul n'était mieux armé pour pénétrer au fond d'une croyance ou dégager la portée morale d'une coutume.

Pour exprimer ses idées et faire connaître ses découvertes, Henri Basset ajoutait au charme de sa pensée fertile et gracieuse le charme de son expression, et ce mérite est assez rare pour qu'on lui réserve, parmi tous les autres, une place de choix. Il savait rester solide et précis sans être le moins du monde ennuyeux : on le lisait comme on l'écoutait, sans se lasser, car il y avait en lui un savoureux conteur, tour à tour amusant et sensible, toujours agréable et prenant. Sa voix, si doucement voilée et caressante pour évoquer de jolies scènes, ardente et chaude pour convaincre, un peu nasale pour railler, nous ne l'entendrons plus, hélas ! et nous ne pouvons que nous souvenir douloureusement de ces longues conversations d'où jaillissaient tant d'aperçus originaux et justes, de ces discussions où sa supériorité s'affirmait, de ces conférences qui faisaient vivre sous nos yeux le monde plaisant ou terrifiant des vieilles croyances et des légendes. Mais sa prose nous reste, sa prose si souple, volontiers nonchalante, mais si claire, si nette et si ingénieuse qu'elle ne vous laisse pas échapper et vous convainc, en fin de compte, sans avoir l'air d'y toucher. C'est qu'un délicieux artiste doublait ce savant, un artiste bien équilibré et complet, qui goûtait avec ravissement les moindres manifestations du beau et savait discrètement faire partager son émotion.

Faire comprendre et faire sentir, par surcroît saisir à la volée les idées et les sentiments d'autrui, — la réunion de tels dons ne pouvait que grouper fortement autour d'Henri Basset ceux que son charme avait une fois attirés, et c'est ainsi qu'à ses travaux personnels s'ajouta une œuvre de direction vrai-

ment exceptionnelle. L'Institut des Hautes-Etudes Marocaines, qu'il dirigeait, n'est pas une « école » à programme défini, une usine à examens, fondée sur des règlements : c'est bien plutôt une maison des hôtes, un caravansérail scientifique où les professionnels de la recherche se rencontrent avec les chercheurs amateurs, et l'on devine ce qu'une telle conception, pour aboutir à des résultats sérieux et durables, suppose de doigté, de diplomatie, d'organisation continue. Il faut encourager les timides, calmer les impatientes, diriger chacun dans la voie qui lui convient et qui n'est pas toujours celle de son choix ; il faut n'être point un docteur gourmé, engoncé dans sa spécialité et méprisant tout le reste ; il faut garder en toute occasion un caractère égal, être soucieux de ménagements, prendre de l'érudition une idée un peu large. De tout cela, Henri Basset s'était fait une règle de conduite ; son caractère, naturellement aimable, s'y prêtait d'ailleurs aisément, et l'Institut des Hautes-Études Marocaines était devenu, grâce à lui, une maison accueillante, riche d'amis fidèles et d'activité.

Il était devenu aussi, cet Institut né d'une école d'interprètes, et il tendait à devenir de plus en plus sous la direction d'Henri Basset, mieux qu'un laboratoire de science pure, un centre de recherches franchement orientées vers l'action. On ne grandit pas, on ne vit pas dans des pays jeunes comme notre Afrique du Nord sans prendre à cœur tout ce qui contribue à les fortifier, à les améliorer, à les rapprocher de la famille française, et pour peu qu'on ait du cœur, il est bien difficile, en un tel milieu, de conduire dans des voies séparées son cœur et sa tête : plaignons le soi-disant savant qui, au milieu de ce monde en fermentation, trouve le moyen de s'isoler en des besognes prétendues désintéressées, c'est-à-dire sombrement égoïstes, et que n'émeut pas le bruit des grands événements en train de s'accomplir. Henri Basset, lui, l'écoutait avec passion, ce bruit-



là, et s'il avait tout comme un autre le culte de la science, il avait aussi le goût de l'action ; il se réjouissait de penser que des travaux de géographie, d'ethnographie et d'histoire pouvaient fournir une robuste assiette à des entreprises de politique indigène, et tous ceux qui l'ont connu se rappellent, par exemple, quel intérêt particulier il portait aux questions de droit coutumier, de justice ou d'enseignement indigènes.

Tant d'aptitudes, et si franchement dessinées, constituaient une personnalité d'une rare valeur. N'y eût-il là que velléités et tendances, l'ensemble serait déjà bien remarquable pour un homme si jeune ; mais ce fut autre chose qu'un programme, ce fut une vie, tôt commencée et tôt finie. On pressentait, rien qu'à l'approcher, la force qui était en lui : il avait gardé l'allure d'un adolescent, mince, maigre même, preste au possible, le visage dessiné à lignes nettes, agréables, tout juste assez rudes pour donner une vive impression d'énergie, et tantôt adouci, tantôt accentué par un regard à éclats, qui, selon le moment, se voilait ou s'embrasait.

Quelle carrière il eût pu fournir ! Il avait l'air, par instants, de se disperser, de s'amuser à des jeux d'érudition ; en réalité, il se préparait, se concentrait, se disposait sans hâte, et suivant la large méthode qu'il avait adoptée, à bâtir d'amples œuvres de synthèse ; il savait clairement où il allait et le confiait dans des conversations familières : c'est le monde berbère qu'il voulait étudier sous tous ses aspects et dans son essence même, et nous savons qu'il y a là de quoi meubler une longue existence. Surtout, cette synthèse — on peut en juger par des indications éparses — eût révélé, en même temps que des faits de première importance, des méthodes nouvelles d'exposition et d'interprétation, qui, surtout en matière d'histoire, promettaient de renouveler de fond en comble les questions et seraient restées des modèles pour l'adaptation de la recherche à l'objet.

La disparition d'Henri Basset représente certainement une des plus lourdes pertes que la Science nord-africaine et la Science tout court aient subies ces temps-ci : nous qui dédions à sa mémoire ce faible hommage, nous pleurons le savant non moins que l'ami, et pourtant, comme nous l'aimions !

GEORGES HARDY.

---

## UN NOUVEAU NOM LIBYQUE DE LOCALITÉ : *CASTELLUM DIMM...* (MESSAD)

Par M. Eugène ALBERTINI.

---

De tous les points du territoire algérien où l'épigraphie atteste l'existence d'un établissement romain, le plus méridional est Messad<sup>1</sup>. Il y avait là, sous les Sévères, une garnison lancée en antenne vers le Sahara, et couvrant à bonne distance le *limes* auquel la rattachait une piste qui, par Aïn-Rich, aboutissait à la région de Bou Saada<sup>2</sup>.

Une dizaine d'inscriptions de Messad ont été publiées jusqu'à présent<sup>3</sup>. Ce sont des dédicaces *pro salute* des personnages impériaux, gravées par des militaires dont la liste est souvent jointe à la dédicace proprement dite. Toutes ces dédicaces sont plus ou moins mutilées ; quelques-unes se réduisent à un fragment de la liste de noms qui accompagnait le texte principal. L'une est adressée au dieu palmyrénien Malagbel<sup>4</sup> ; une autre commémore la consécration d'un autel à Cérès<sup>5</sup>. La plus ancienne, en l'honneur de Septime Sévère et de ses fils, se place dans les années 198-201<sup>6</sup> ; les

1. L'inscription *C. I. L.*, VIII, 21567 (région d'Aflou) a été gravée au passage, pendant une expédition, et il ne semble pas que les Romains aient créé là un établissement de quelque durée.

2. Voir Gsell, *Atlas archéologique de l'Algérie*, f. 47, n° 23 ; Cagnat, *L'Armée romaine d'Afrique*, 2<sup>e</sup> éd., p. 604 ; Carcopino, *Le « limes » de Numidie et sa garde syrienne*, dans *Syria*, VI (1925), p. 54 et 138.

3. *C. I. L.*, VIII, 8795-8803, quatre de ces textes étant repris sous les numéros 18020-18023 ; *Bulletin archéologique du Comité des Travaux historiques*, 1906, p. CCXLIX.

4. *C.*, 8795 = 18020.

5. *Bull. archéol.*

6. *C.*, 8796 = 18021 : Caracalla est *Imperator Caesar*, et Q. Anicius Faustus est légat ; voir Pallu de Lessert, *Fastes des provinces africaines*, I, p. 411 sqq.

plus récentes sont du règne de Sévère Alexandre<sup>1</sup>. Les formations mentionnées sont des détachements légionnaires<sup>2</sup>, le *n(umerus)* *P(almyrenorum) Sev(erianorum)*<sup>3</sup>, l'*ala Flavia*<sup>4</sup>, un autre corps de cavalerie dont le nom est incertain<sup>5</sup>.

Une dizaine de textes inédits peuvent être ajoutés maintenant aux inscriptions de Messad déjà publiées. La plupart de ces inscriptions nouvelles me sont connues par des estampages que je dois à l'initiative et à l'obligeance de M. Berger, instituteur à Messad. Quelques autres, transportées de Messad à Djelfa, y ont été lues par M. Massiéra, professeur au collège de Sétif. Tous ces documents, qui seront prochainement publiés, s'enferment dans les mêmes limites chronologiques que les inscriptions précédemment connues, de Septime Sévère à Sévère Alexandre. Les noms de Sévère Alexandre et de Iulia Mamaea y sont martelés, mais non pas celui de la *legio III Augusta* : M. Carcopino<sup>6</sup> a donc raison d'admettre que l'occupation de Messad s'est prolongée sous le règne de Maximin, mais pas au delà. Les données nouvelles, si je les interprète bien, établissent la présence à Messad, sous Septime Sévère, à côté de la *vexillatio* de la *legio III Augusta*, d'une *vexillatio* prélevée sur une autre *legio III* : il ne peut guère s'agir que de la *III Gallica*, et l'envoi d'une partie de cette légion en Afrique cesse d'être l'hypothèse fragile à laquelle M. Cagnat n'osait pas s'arrêter<sup>7</sup>.

Pour aujourd'hui, j'extrais seulement, des renseignements récemment recueillis, celui qui intéresse les études libyco-berbères où s'exerçait l'activité d'Henri Basset. Un des estampages communiqués par M. Berger fait connaître le nom antique de Messad, et ce nom est évidemment indigène.

Fragment de dédicace, brisé en haut et en bas, complet à gauche sur toute la hauteur, à droite pour les lignes 3 et 4. Hauteur des lettres, 0<sup>m</sup>,065.

1. C., 8795, 8797 ; *Bull. archéol.*, celle-ci datée de mai 225.

2. C., 8796 ; *Bull. archéol.*

3. C., 8795.

4. C., 8800 = 18023 ; la mention de l'*ala Flavia* se trouve dans un fragment lu par M. Gsell, et resté inédit.

5. C., 8796 ; cf. Carcopino, p. 54, n. 2.

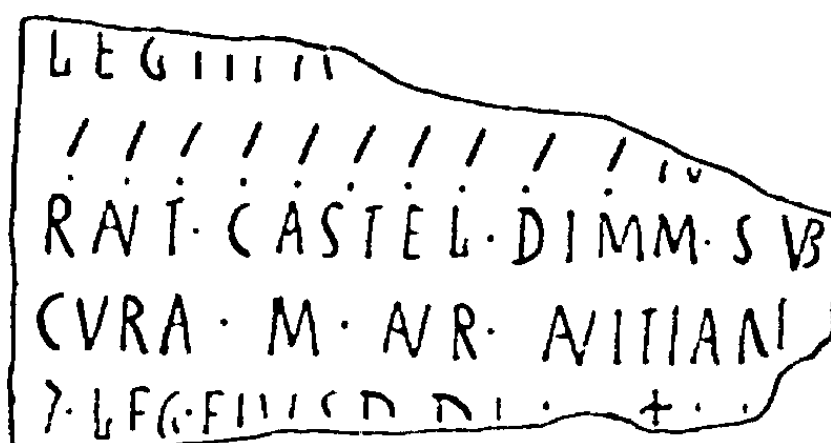
6. P. 138.

7. *Armée*, p. 116-118.



La *leg(io) III A[ug(usta)]* étant nommée à la ligne 1, le martelage de la ligne 2 ne peut représenter autre chose que l'épithète *Alexandriana*, martelée sous Maximin<sup>1</sup>.

La dédicace était donc en l'honneur de Sévère Alexandre et de sa mère. Et il faut lire, en complétant le texte à l'aide de dédicaces similaires : [*per vexillationem*] *leg(ionis) III A[ug(ustae)] p(iae) v(indicis) Alexandrianae]*



*m[orant(em)] Castel(li) Dimm... sub cura M. Aur(eli) Avitiani (centurionis) leg(ionis) eiusd(em)...<sup>2</sup>*

Le nom de la localité, malheureusement, est en abrégé. A priori, on pourrait seulement supposer que l'essentiel du mot nous est conservé, qu'il n'a été amputé que d'une terminaison, *-ense* ou *-itanum* : car l'inscription paraît exécutée avec soin, la paléographie en est assez élégante ; et *Castellum* n'a perdu que la dernière syllabe.

Mais la toponymie moderne nous vient ici en aide. Les vestiges romains les plus importants ne se trouvent pas à Messad même : ils sont à 2 kilomètres environ à l'Est, au village de *Demmed*<sup>3</sup>. Berbrugger en parle en ces termes, après avoir indiqué que Messad a été fondé vers 1800 : « A l'Est, on trouve Demmed qui, d'après la tradition locale, est plus ancien d'un jour qu'Alger, et dont la population, étrangère à celle des Ouled Naïl, prétend descendre des anciens Romains.<sup>4</sup> » Je ne sais si cette tradition existe réellement. Mais il est certain que Demmed, qui est aussi l'un des noms de l'oued coulant auprès de la position, représente le nom antique. Nous sommes conduits à une forme *Dimmid* ou *Dimmit*, d'où les Romains auront tiré *Castellum Dimmidense* ou *Dimmitanum*.

Le terme *morari* s'emploie pour désigner le séjour d'une fraction

1. Il est probable que les premières lettres d'*Alexandriana* occupaient la fin de la ligne 1. Sur l'estampage, je n'ai pu distinguer de traces certaines dans le martelage.

2. [*Per vexillationem*] est probable, mais je n'exclus pas la possibilité d'un nominatif [*milites*]... *morant(es)* ou même [*vexillatio*]... *morant(es)* (cf. C. I. L., VIII, 2465-2466). — Après *eiusd(em)*, il y a certainement un D ; un peu plus loin, la ligature †. Je ne sais ce qu'il faudrait restituer.

3. Voir carte au 200 000<sup>e</sup>, feuille 57.

4. *Revue Africaine*, II (1857-58), p. 278.

dans une garnison dont les troupes sont relevées périodiquement<sup>1</sup> : c'est une mesure qui se justifie pour ce poste lointain où le service devait être assez dur. Le mot se retrouve dans une autre inscription de Messad, dont je dois aussi l'estampage à M. Berger.

Fragment brisé de partout. Hauteur des lettres, 0<sup>m</sup>,04.

Au-dessous de deux lignes frustes, je lis :

) D E O A  
J P A L S E V E  
A O P A N

La dédicace émane de ce *n(umerus) Pal(myrenorum) Seve(riano-rum)* qui est l'auteur de C., 8795 : le texte nouveau confirme le développement qui était admis généralement, mais non sans réserve, pour les sigles de C., 8795<sup>2</sup>. La première partie de l'inscription devait contenir la formule *pro salute*, au nom d'un empereur qui pouvait être, comme dans C., 8795, Sévère Alexandre ; de même le dieu invoqué pouvait être, comme dans C., 8795, *M[alag-bel]*, dieu national des Palmyréniens. Enfin les traces visibles à la dernière ligne s'accommodent de la lecture *moran...* : [*milites*] ou [*vexillarii*] *n(umeri)...* *moran[tes]...*

Ailleurs<sup>3</sup> le terme employé pour désigner le séjour des détachements à Messad est *praetendere*, qui veut dire au propre « être en avant-poste, en couverture ». Mais ni l'un ni l'autre des deux mots n'implique un simple campement : il s'agit d'une garnison stable, abritée dans des constructions solides. Une des inscriptions transportées de Messad à Djelfa est une épitaphe de femme : elle confirme que les Romains étaient installés à demeure dans cette localité à laquelle ils avaient donné un nom. Le *Castellum Dimm...* aurait pu arriver peu à peu à la vie municipale, comme tant d'autres cités d'origine militaire, si Gordien III n'avait replié sur le *limes* les garnisons chargées par les Sévères, quarante ans avant lui, de surveiller le Sahara.

1. Voir Carcopino, p. 44.

2. Voir Carcopino, p. 136, n. 1.

3. C., 8796, et inscription inédite.

## SUR QUELQUES TERMES BERBÈRES CONCERNANT LA BASSE-COUR<sup>1</sup>

Par M. André BASSET.

Dans une précédente note<sup>2</sup>, nous avons étudié *ayaziḷ* et *tayaziḷ*, termes les plus généralement connus du berbère pour désigner le

1. Les formes étudiées sont pour la plupart déjà publiées. L'on a tenu compte de formes inédites pour la Kabylie et la Tachelhait. L'on a dû, dans le corps du texte, apporter un minimum d'unification à la transcription des formes empruntées, mais on en trouvera toujours, en note, la forme originale avec la référence. Cette référence est donnée en abrégé ; pour l'avoir complète, on voudra bien se reporter à la bibliographie de nos *Notes de linguistique berbère* (*Hespéris*, 1923, p. 69), à laquelle on ajoutera les ouvrages suivants :

André Basset, *Notes de Linguistique berbère, I*, dans *Hespéris*, 1923, p. 69 sq. — *Notes*.

*Id.*, *Le nom de la Porte en Berbère*, dans les *Mélanges René Basset* (Pub. de l'I. H. E. M., t. X et XI), Paris, 1923-25, t. II, p. 1 sq.

*Id.*, *Le nom du Coq en Berbère*, dans les *Mélanges Linguistiques offerts à M. J. Vendryes*, Paris, 1925, p. 41 sq.

F. Beguinot, *Gli studi berberi dal 1919 al maggio 1922*, dans la *Rivista degli studi orientali*, vol. IX, 1922, p. 382-408. — 1919-1922.

*Id.*, *A proposito di una voce libica citata da Erodoto*, dans *L'Africa italiana*, 1924.

*Id.*, *Sul trattamento delle consonanti B, V, F in berbero*, dans les *Comptes rendus de l'Académie des Lincei*, 1924, p. 186-199. — B. V. F.

*Id.*, *Saggio di fonetica del berbero nefusi di Fassato*, *ibid.*, 1925, p. 324-330. — *Fonetica*.

Biarnay, *Notes d'ethnographie et de linguistique nord-africaines* (Pub. I. H. E. M., t. XII), Paris, 1924. — *Notes*.

Pietro Bronzi, *Frammento di fonologia berbera*, Bologne, 1919. — *Fonologia*.

Buselli, *Testi berberi del Gebel Nefusa*, dans *L'Africa Italiana*, 1921, p. 26-34.

G. S. Colin, *Observations sur un « vocabulaire maritime berbère »* dans *Hespéris*, 1924, pp. 175-179.

Destaing, *Interdictions de vocabulaire en Berbère*, dans les *Mélanges René Basset*, t. II, p. 177-277. — *Interdictions*.

De Foucauld, *Poésies Touarègues*, t. I, Paris, 1925.

Justinard, *Notes d'histoire et de littérature berbères*, dans *Hespéris*, 1925, p. 227 sq.

coq et la poule. Dans celle-ci qui lui fait suite, après quelques noms secondaires du coq et de la poule, nous examinerons les appellations de l'œuf et du poussin et les verbes signifiant « pondre », « couvrir » et « éclore ». Sans penser épuiser le sujet ni faire le tour complet de ce cycle intéressant, sans trouver non plus la solution de tous les problèmes que nous rencontrerons chemin faisant, nous espérons cependant, par l'analyse des matériaux nombreux et suggestifs déjà recueillis, pousser plus avant notre connaissance de la langue et de la vie morale du berbère.

a) Ghat : *ikai*<sup>1</sup>.

Nous avons signalé Ghat *ikai* en regard de Ahaggar *ékahi*<sup>2</sup>. Le son qui est représenté en Ahaggar par *h* et qui a disparu complètement à Ghat est *z*. Le traitement *z* > *h* est à peu près constant en Ahaggar : *ēhe*<sup>3</sup> (< *izi*<sup>4</sup>), *tēhe*<sup>5</sup> (< *tizi*<sup>6</sup>), etc... Les exemples sont très nombreux. Le maintien de *z* est accidentel. Mais il n'en

*Id.*, Poèmes chleuhs recueillis au Sous, dans la *Revue du Monde musulman*, vol. LX, 1925, pp. 63-107.

*Id.*, Manuel de berbère marocain (dialecte rifain), Paris, 1926. — Manuel Rifain.

Laoust, Noms et cérémonies des feux de joie chez les Berbères du Haut et de l'Anti-Atlas, Hespéris, 1921. — Feux de joie.

*Id.*, Pêcheurs berbères du Sous, Hespéris, 1923.

*Id.*, Cours de berbère marocain, dialecte du Maroc central, Rabat, 1924. — Maroc central.

*Id.*, Un texte dans le dialecte berbère des Ait Meşşad, dans les *Mélanges René Basset*, t. II, p. 305 sq. — Ait Meşşad.

Loubignac, Étude sur le dialecte berbère des Zaïan et Ait Sgougou (Pub. I. H. E. M.), 2 vol., Paris, 1924-25. — Zaïan.

G. Mercier, La langue libyenne et la toponymie antique, *Journal Asiatique*, 1924, p. 189-320.

Sarnelli, Il dialetto berbero di Sokna, *Africa Italiana*, 1924-1925. — Sokna.

W.-S. Walker, The Siwi Language, Londres, 1921. — Siwi.

2. (Note de la page précédente). — André Basset, Le nom du coq en berbère, dans les *Mélanges Vendryes*, p. 41 sq.

1. Nehlil, Ghat, p. 144 : *ikai*.

2. De Foucauld, *Dict.*, t. I, p. 505 : *ékahi*.

3. *Ibid.*, t. I, p. 355 : *éhi*.

4. Destaing, *Sous*, I, p. 192 : *izi*; *id.*, *Seghrouchen*, p. 147 : *izi*; Biarnay, *Rif*, p. 22 : *izi*; Olivier, *Dict.* (Kabylie), p. 196 : *izi*, etc.

5. De Foucauld, *Dict.*, t. I, p. 355 : *téhé*.

6. Destaing, *Sous*, I, p. 69 : *tizi*; *id.*, *Seghrouchen*, p. 165, § 292, c : *tizi*; Justinard, *Manuel Rifain* (Igeznaïen), p. 118 : *tizi* (= *tizi*); Olivier, *Dict.* (Kabylie), p. 54 *thizi* (= *tizi*); Nehlil, Ghat, p. 143 : *tchizi* (= *tizi*), etc.



est pas de même à Ghat où le traitement  $z > h > \text{zéro}$  ne paraît pas normal.  $z$  se maintient ; témoin : *zik* « vite »<sup>1</sup> en regard de Ahaggar *hik*<sup>2</sup>, *čizi* « col » (Ahaggar : *lēhe*), etc. ou devient chuintant dans des conditions qui restent à déterminer : *ağulaγ* « bouc »<sup>3</sup>, *tağəmmart* « épi »<sup>4</sup>, *ažənkəḍ* « gazelle »<sup>5</sup>, etc. Il s'ensuit que *ikai*, dans le parler de Ghat, est suspect d'être un emprunt.

Le rapport entre Ahaggar *əkahi* et Ghat *ikai* se retrouve dans d'autres termes ; témoin : Ahaggar *ihanān* « tentes »<sup>6</sup>, Ghat *ianān* « maison »<sup>7</sup>. On en peut conclure que *h* est à ce point inhabituel à Ghat, bien qu'on en trouve quelques exemples, qu'il tend normalement à disparaître dans les mots empruntés où il se trouve.

On peut ajouter que, d'après le Père de Foucauld<sup>8</sup>, la langue des sédentaires de Ghat et de Djanet est la même ; — que les termes relevés par Freeman<sup>9</sup>, où *h* apparaît fréquemment, n'appartiennent pas à la langue des sédentaires de Ghat ; — que les mots qui révèlent un traitement  $z > h$  ou  $z > h > \text{zéro}$ , semblent empruntés au parler Ahaggar, seul parler où le traitement  $z > h$  ait été jusqu'ici normalement observé. D'ailleurs, *ianān*, *əkakit*<sup>10</sup>, Ahaggar : « velum de tente en peau » (à Ghat : « tente en peau »<sup>11</sup>), termes techniques de l'habitation nomade, ne peuvent avoir été empruntés qu'à des nomades.

b) Ida ousemlal : *abərkuk*<sup>u</sup>.

M. Destaing invite à comparer *abərkuk*<sup>u</sup> « coq de petite taille »<sup>12</sup>

1. Nehlil, *Ghat*, p. 215 : *zik*.

2. De Foucauld, *Dict.*, t. I, p. 383 : *hik*.

3. Nehlil, *Ghat*, p. 135 : *adjoular* ; cf. Air : *əzoūlar* (= *azulay*) et Ahaggar *əhoular* (= *ahulay*), dans Foucauld, *Dict.*, t. I, p. 409.

4. Nehlil, *Ghat*, p. 157 : *tadjemmart* ; cf. Foucauld, *Dict.* (Ahaggar), t. I, p. 413 : *təhammart* « épi » et Biarnay, *Notes* (Berrian), p. 225 : *tazemmart* « tige ».

5. Nehlil, *Ghat*, p. 164 : *ajenkədh* ; cf. Destaing, *Sous*, I (Ida ousemlal), p. 140 : *āzenkəḍ* ; Foucauld, *Dict.*, t. I, p. 420 (Ahaggar) : *əhenkəḍ* (= *ahənkəḍ*).

6. De Foucauld, *Dict.*, t. I, p. 414 : *ihanān*.

7. *Ibid.* : *ianān*.

8. *Ibid.*, loc. cit. et passim.

9. Freeman, *A grammatical sketch of the Tamahug language*, Londres, 1862. On retrouvera ces mots dans l'étude de M. Nehlil, au vocabulaire, passim.

10. De Foucauld, *Dict.*, t. I, p. 385 : *əkakit*.

11. Nehlil, *Ghat*, p. 210 : *ihakit*.

12. Destaing, *Sous*, I, p. 75 : *abərkuk*<sup>u</sup>.

relevé chez les Ida ousemlal à côté de *afullūs* « coq »<sup>1</sup>, à l'Arabe *بروك*. Qu'il y ait ou non un rapport entre ces deux termes, nous sommes tentés d'expliquer *abarkuk*<sup>2</sup> de la façon suivante :

1) des éléments radicaux *k k*, obscurs, mais dont on peut peut-être rapprocher Adrar, Air, Ioulemmeden ; *tekakil* « œuf »<sup>3</sup> ;

2) un préfixe *bər* ;

3) un vocalisme *a-u-* qui apparaît fréquemment dans des noms de type quadrilitère, en particulier dans des noms d'animaux : *aγarmūl* « taureau »<sup>4</sup>, *agənduz* « veau »<sup>5</sup>, *asərdun* « mulet »<sup>6</sup>, etc.

Le préfixe *-bər-* (et non *abər-*<sup>6</sup> : la voyelle est indépendante du préfixe) est formellement attesté, et dans le même parler, par la relation décisive : *tigəmmi*, *libərgəmmil*<sup>7</sup>. Il se retrouve hors de la tachelhait : cp. Air, Adrar : *bərwəqqās* « animaux nuisibles » avec Ahaggar : *lawəqqast* « gibier » et Air : *wəqqəs* « fuir »<sup>8</sup>. Il doit sans doute entrer dans la formation de toute une série de termes Ahaggar : *əbərɖəwəl*<sup>9</sup>, *əbərɖəwəl*<sup>10</sup> « levraut », *abərgən* « tente en poils »<sup>11</sup> (comp. *əhən* « tente en peau »<sup>12</sup> ; sur Ahaggar *g > h*, cf. *əhədər*<sup>13</sup> en regard de *igīdər*<sup>14</sup>) ; *əbərɬəg*<sup>15</sup> « vieille outre usée » (comp. *əhaga* et *əga* « seau en cuir »<sup>16</sup>) ; *abərɬuh* « chien à longs poils »<sup>17</sup> ; *əbər-*

1. *Ibid.* : *afullūs*.

2. De Foucauld, *Dict.*, t. I, p. 514 : *tekakil*.

3. Destaing, *Dict.*, p. 339 (Snous) : *aγarmūl* ; Laoust, *Chenoua*, p. 139 : *r'irmoul* (= *γarmul*).

4. Destaing, *Dict.*, p. 360 : Beni Menacer : *agəndūz* ; B. Snous, B. Iznacen, B. Rached, Senfita : *ağəndūz*.

5. Destaing, *Sous*, I (Ida ousemlal), p. 194 : *asərdun*, etc.

6. Laoust, *Ntifa*, p. 57.

7. Destaing, *Sous*, I, p. 176 : *tigəmmi*, *libərgəmmil*.

8. De Foucauld, *Dict.*, t. II, p. 360 : *bərouəkḥās* ; *tərouəkḥast* ; *ouəkḥəs*.

9. *Ibid.*, t. I, p. 67 : *əberdeuəl*.

10. *Ibid.*, p. 78 : *əberzeuəl*.

11. *Ibid.*, p. 69 : *əberjen*. On trouvera de ce mot une étymologie différente (latin : *barca*) dans G. S. Colin, *Étymologies Magribines (Hespéris, 1926, p. 58)* d'après Schuchardt, *Lehnwörter*, p. 52-53.

12. *Ibid.*, p. 414 : *əhen*.

13. *Ibid.*, p. 363 : *əheder* « aigle ».

14. Destaing, *Sous*, I (Ida ousemlal) : *igīdər* « aigle » ; *ibid.*, *Dict.* (Beni Messaoud, Beni Salah) : *ižīdər*, etc.

15. De Foucauld, *Dict.*, t. I, p. 70 : *əberhej*.

16. *Ibid.*, p. 267 : *ahaga*, *əga*.

17. *Ibid.*, p. 70 : *əberhoh*.

*kau* « veau de lait »<sup>1</sup> ; *äbarkūt* « panse »<sup>2</sup> ; *bərtəkəs* « nom d'une selle de méhari pour homme, d'une espèce particulière »<sup>3</sup> ; enfin *äbərānγai* « homme laid à grosse figure et à gros yeux »<sup>4</sup>.

Il suffit de lire la liste précédente pour se rendre compte que *-bər-* n'entre pas seulement dans la formation de noms d'animaux<sup>5</sup>. Parfois, semble-t-il, il tend à se créer entre le simple et le dérivé une différenciation d'ordre intellectuel par ex. entre *əhən* et *äbər-gən*. Mais le plus souvent c'est une valeur affective très prononcée que l'on note dans les termes où *-bər-* entre. En somme c'est un procédé de dérivation à valeur affective, et ceci nous explique assez pourquoi, dans les parlers berbères, il n'apparaît pas mieux en lumière.

On ne saurait séparer de ce préfixe un autre préfixe *-bəl-* (et non *abəl-*<sup>6</sup>) qui coexiste dans les mêmes parlers et présente une similitude parfaite d'emploi ainsi qu'en témoignent les exemples suivants : Ida ousemlal : *abəlhäu* « vieux lévrier »<sup>7</sup>, *abəlgau* « seau usagé » (comp. encore : *aga*, pl. *agiwən* « seau »)<sup>8</sup>.

Les formations de ce genre paraissent d'ailleurs assez nombreuses et peut-être faut-il en voir une analogue, avec un préfixe *-γər-*, dans *aγərzúl* « chien », récemment signalé par M. Beguinot pour Jefren dans le Djebel Nefousa<sup>9</sup>.

#### c) Rifain : *ætuq*.

*ætuq* a été signalé chez les Iqraïen (Rif) avec le sens, évidemment de circonstance, de « poulet bon à manger » et donné pour berbère d'origine<sup>10</sup>. La présence de *ε* suffit à dénoncer un emprunt à l'arabe. Il a été fort heureusement rappelé par M. Lévi-Provençal

1. *Ibid.*, p. 73 : *éberkaou*.

2. *Ibid.*, *aberkout*.

3. *Ibid.*, p. 77 : *bertekes*.

4. *Ibid.*, p. 74 : *äbərānγai*.

5. Laoust, *Ntifa*, p. 57.

6. *Ibid.*

7. Destaing, *Sous*, I, p. 170 : *abelhäu*.

8. *Ibid.*, p. 257 : *abelgau* ; *aga* ; *agiwen*.

9. Beguinot, *B. V. F.*, p. 9, note 1 : *aγərzúl*.

10. Biarnay, *Rif*, p. 46 : *ætuq*.

à propos de Jbala *ʿaṭṭūqa* « poule qui n'a pas encore pondu<sup>1</sup> » et avait été déjà antérieurement l'objet d'une note, sur son aire d'emploi dans les parlers arabes du Maghrib, dans les *Textes de Tanger* de M. W. Marçais (p. 377).

a) Ida ousemlal : *tabḏaut*<sup>2</sup>.

*abḏau* est bien connu ; l'on en a plusieurs notations aussi bien pour les parlers arabes que berbères du Maroc. Il a été signalé par Lerchundi pour le Jbel, avec le sens de « petit pigeon ». Il a été relevé par M. Lévi-Provençal dans l'Ouergha<sup>3</sup> : *abḏau*, pl. *abḏāwīn*, avec le sens de « petit oiseau » ; par M. G. S. Colin, dans la fraction Qrawa des Tsoul, pour désigner un petit escargot qui vit dans le laurier rose<sup>4</sup> ; enfin chez les Ida ousemlal même, avec le sens de « petit chameau »<sup>5</sup>. Malgré la divergence des dernières acceptions, il n'y a pas de doute qu'il s'agit là d'un seul et même terme qui, selon les parlers, s'applique au *petit* de tel ou tel animal<sup>6</sup> ou à un petit animal.

Ida ousemlal *tabḏaut* « grande poule à pattes plumeuses » apparaît comme un accident sémantique<sup>7</sup>.

Ajoutons que ce terme qui passe dans les parlers arabes pour emprunté au berbère, paraît être vraisemblablement un nom verbal par double vocalisme *a* et suffixation de *w* à un radical bilitère (voir ci-dessous *akiyyau*) ; qu'en outre, en raison de la présence de *ḏ*, il paraît un emprunt chez les Ida ousemlal, parler où la chuintante n'est pas normale.

1. Lévi-Provençal, *Textes arabes de l'Ouargha*, Paris, 1922, p. 190 : *ʿaṭṭūqa*, *ʿaṭṭūga*.

2. Destaing, *Sous*, I, p. 227 : *tabḏaut*.

3. Lévi-Provençal, *Ouargha*, p. 174 : *abḏau*, pl. *abḏāwīn*.

4. G. S. Colin, *Notes sur le parler arabe du Nord de la région de Taza*, le Caire, 1920, p. 105 : *bjāu*.

5. Destaing, *Sous*, I, p. 58 : *abḏau*.

6. Cf. G. S. Colin, *Étymologies magribines*, 21, 2<sup>o</sup>, a (*Hespéris*, 1926, p. 68) : *abḏāu* « petit d'animal », « jeune enfant ».

7. M. G. S. Colin qui, à propos de cet article, a bien voulu à plusieurs reprises me faire profiter de sa connaissance des parlers arabes du Maroc et de leur bibliographie, me signale, entre autres, qu'il a recueilli pour le parler de Tanger *fāṭṭūḏ bḏāwi* pour désigner « un poulet gros et gras », appartenant à une espèce haute sur pattes et à ailes courtes. — On trouvera par ailleurs, dans *Interdictions*, que M. Destaing est tenté de rapprocher de *tabḏaut* Ktama : *abḏdḏiu* (= *abḏḏiu*), et Messioua : *abḏiu* « poussin ».



e) Ida ousemlal : *agad*<sup>1</sup>.

*agad* (annex. *wa-*) « ovaire (d'une poule) » est un terme obscur mais dont il faut sans doute rapprocher, malgré la différence de type morphologique, Ahaggar : *agad* (annex. *ə*) « intérieur de la poitrine »<sup>2</sup>. Les deux termes peuvent s'éclairer mutuellement.

f) « pondre » et « couver ».

Trois termes ont été relevés jusqu'ici pour pondre :

1) *aru* : Djebel Nefousa<sup>3</sup>, Mzab<sup>4</sup>, Kabylie<sup>5</sup>, Chenoua<sup>6</sup>, Izayan<sup>7</sup>, Ihahan<sup>8</sup>, etc... Connue de tous les parlers berbères, *aru* s'applique à la femme qui enfante, à la femelle qui met bas et à l'arbre qui produit des fruits, cf. par ex. Ahaggar<sup>9</sup>.

2) *əndu* : Ahaggar<sup>10</sup>. Sens dérivé entre d'autres d'un verbe signifiant « jeter, être jeté, lancer » et que l'on retrouve dans le Rif (Temsaman, Ibeqqoien)<sup>11</sup> et chez les Ait Seghrouchen<sup>12</sup> avec le sens de « sauter ».

3) *sdər* : Ida ousemlal<sup>13</sup>. Forme à *s* préfixe d'un verbe signifiant « tomber »<sup>14</sup>.



Pour couver l'on a noté :

A Ghadamès : *əlləs, təlləs əf təsadat* « elle couve »<sup>15</sup>; litt. « elle

1. Destaing, *Sous*, I, p. 208 : *agad* (*wa*).

2. De Foucauld, *Dict.*, t. I, p. 276 : *äğad* (ç).

3. Motylinski, *Nefousa*, p. 145 : *erou* (= *āru*).

4. René Basset, *Mzab*, p. 83 : *arou*.

5. Olivier, *Dict.*, p. 226 : *arou* ; seul verbe noté pour la Kabylie avec de nombreuses références personnelles.

6. Laoust, *Chenoua*, p. 130 : *arou*.

7. Loubignac, *Zaïen*, p. 493 : *alu*.

8. Notes personnelles.

9. De Foucauld, *Dict.*, t. II, p. 443.

10. *Ibid.*, p. 208 : *əndou*.

11. Biarnay, *Rif*, p. 98 : *'ndu*.

12. Destaing, *Seghrouchen*, p. 61, § 15 a : *əndū*.

13. Destaing, *Sous*, I, p. 225 : *sdər*. C'est sans doute le même verbe qui est signalé chez les Ntifa, à Tlit et dans le Sous par M. Laoust, *M. C. B.*, p. 79, n. 8, sous la forme *sder* (= *sdər*), et par M. Destaing, *Interdictions*, chez les Ait Baamran : *zder* « se coucher pour pondre ».

14. *Ibid.*, p. 279.

15. Motylinski, *R'edamès*, p. 115 : *te'l'les əf təsadat*.

dort sur les œufs ». *aṭṭas*, verbe très vivant en berbère, signifie en effet « dormir »<sup>1</sup>.

En Zenaga<sup>2</sup> : *tugən*, qui n'est peut-être pas un substantif ainsi qu'il est indiqué, mais une troisième personne fém. sing. et qu'il faut rattacher vraisemblablement non à *taglait* « œuf », mais à *gən* « être couché »<sup>3</sup>.

Au Djebel Nefousa<sup>4</sup> : *təkrək*, 3<sup>e</sup> p. f. s., nom verbal : *təkərki*; (sur ces formes, cf. W. Marçais, *Tanger*, p. 425, *qrāq*).

En Kabylie : *sqərqrər*<sup>5</sup>, forme en *s* d'un bilitère à redoublement complet, vraisemblablement d'origine onomatopéique ; *sqərqrər* se dit en effet, à proprement parler, du gloussement de la poule qui, ayant cessé de pondre, cherche à couvrir<sup>6</sup> ; — *brəχ* et *sbrəχ* : Izerkfaouen (village d'Azessoun) et Ait Bou Chaib (village d'Igoufouf) : *ṭəbrəχ af ṭəməllalin* (litt. « elle s'accroupit sur les œufs ») ; Ait Khalfoun : *sbərrəχ ṭīməllalin*<sup>7</sup>. *brəχ* est un terme d'origine arabe<sup>8</sup> déjà signalé pour des parlers de la même région avec le sens de « s'accroupir », « s'étendre par terre », voire même de « couvrir »<sup>9</sup> et en outre pour Berrian et Ouargla avec des valeurs analogues<sup>10</sup>.

A Berrian *səynəs, tayaziṭ tsəynəs tizdal* « la poule couve les œufs »<sup>11</sup> forme en *s* de *ynəs* « entourer entièrement » attesté en Ahaggar<sup>12</sup>.

Chez les Ihahan (Ait Zelten, Ida ou gelloul, Ait Amer)<sup>13</sup>, *sguṭṭi*,

1. *Ibid.*, p. 117, etc.

2. René Basset, *Sénégal*, p. 236 : *tougən*.

3. Cf. Destaing, *Sous*, I (Ida ousemlal), p. 77 : *gʷən*, etc.

4. Motylinski, *Nefousa*, p. 128 : *tekrek, tekerki*.

5. Olivier, *Dict.*, p. 70 : *segerger*, sans indication précise d'origine ; — plusieurs notations personnelles pour la bordure sud-ouest du massif Kabyle (Ahl el Ksar, Tigheremt, Cheriki, Ammal) ou le long du Schau (Sidi Ali bou Nab, Makouda [Ait Farès], Ait Iraten [Adni], Mékla [Bou Zizour], Ait Ghobri [Moknéa]), parfois concurrentes avec *zəl* [*<sdəl*] : Haizer, Beni Chenacha.

6. Notes personnelles (Khachna el Jbel).

7. Notes personnelles.

8. W. Marçais, *Tanger*, p. 230 *كج*.

9. Huyghe, *Dict. kabyle-fr.*, p. 101.

10. Biarnay, *Notes*, p. 206 ; Berrian *bršš γəf* « tomber sur (quelqu'un) » ; — Ouargla : *brek fell* « se coucher sur » ; *sbrek* « faire agenouiller (un chameau) », « renverser (quelqu'un) ».

11. Biarnay, *Notes*, p. 243 : *synes, taiaziṭ tsynes tizdal*.

12. de Foucauld, *Dict.*, t. II, p. 523 : *er̄nes*.

13. Notes personnelles ; — V. également, mais sans indication précise d'origine, Laoust, *Sous*, p. 103 : *sguṭṭi*.

et chez les Igeznaïen<sup>1</sup> *syutli* ; *sgutli*, comme Kabyle *sqarqar*, se dit, à proprement parler, du gloussement de la poule qui, ayant cessé de pondre, cherche à couvrir<sup>2</sup>.

Un seul terme a été relevé en des points très divers de la Berbérie, c'est *sdəl* : Ida ousemlal<sup>3</sup>, Ahaggar<sup>4</sup>, Beni Snous<sup>5</sup>, Beni Salah<sup>6</sup>, Kabylie<sup>7</sup>. Comme *səynəs*, *sdəl* est une forme à *s* préfixe, et tout comme *səynəs* répond à une forme simple *ynəs* « entourer entièrement », *sdəl* répond à une forme simple *dəl* « couvrir » attestée en Zouaoua<sup>8</sup>, dans le Rif<sup>9</sup> et chez les Ida ousemlal<sup>10</sup>.

Ghat : *sidəl*<sup>11</sup> forme en *s* d'un verbe de type *ac'e*<sup>2</sup> se trouve confirmé par Izayan *adəl*<sup>12</sup>, et par la forme du nom verbal Ida ousemlal *addəl* (*wa*)<sup>13</sup>. Ainsi les formes de la racine *d l* relèvent soit du type à thème constant : impératif *dəl*, prétérit et aoriste 3<sup>e</sup> p. m. s. *idəl* ; soit du type à vocalisme *a/u* initial alternant : impératif *adəl*, aoriste 3<sup>e</sup> p. m. s. *yadəl*, prétérit 3<sup>e</sup> p. m. s. *yudəl*. Les verbes bilitères sont en effet actuellement en berbère dans un état d'instabilité particulièrement marqué et, de parler à parler, le passage d'un thème à un autre est fréquent.

1. Justinard, *Manuel Rifain*, p. 120 : *sioutli*.

2. Destaing, *Sous, I* (Ida ou Semlal), p. 52 ; — cf. *Id.*, *Seghrouchen*, p. 65, § 33, e, *s'ūtēy* « glousser ».

3. Destaing, *Sous, I*, p. 81 : *sdəl*, *tafullust ar tēsdāl* « la poule couve ». On notera que M. Destaing (*Interdictions*, p. 271) donne *sdəl* également pour les Ntifa, et le simple *dəl* (>*dər*) pour le Rif et vraisemblablement aussi pour les Izayan : *sədləy i tfullust* « j'ai fait couvrir une poule ». Sauf erreur, les recherches étant en effet assez peu aisées dans ces trois ouvrages faute d'un glossaire français-berbère, nous n'en trouvons ni confirmation ni infirmation dans Laoust, *Ntifa*, Loubignac, *Zaïan*, Biarnay, *Rif*.

Pour Ait Baamran (Destaing, *Interdictions*, p. 271) *zdar* « se coucher pour pondre », nous croyons devoir plutôt rapprocher la forme de Ida ousemlal *sdər* « pondre » qu'y voir une altération de *sdəl* (V. ci-dessus p. 11, note 13).

4. De Foucauld, *Dict.*, t. I, p. 137 : *sedel*.

5. Destaing, *Dict.*, p. 82 : *esdəl* (= *əsdəl*).

6. *Ibid.*

7. Olivier, *Dict.*, p. 70 : *zed'el* (= *zədəl*) ; — confirmé par un certain nombre de notations personnelles.

8. Olivier, *Dict.*, p. 70 : *d'el* (= *dəl*).

9. René Basset, *Rif*, p. 139 : *d'er* (= *dər* < *dəl*) ; Biarnay, *Rif*, p. 13 (Iqraïen, Ibeq-qoïen) : *'dər*, *dē'r*.

10. Destaing, *Sous, I*, p. 81, *dəl*.

11. Nehlil, *Ghat*, p. 146 : *sidəl*, *tchikait tessidəl tchisadalinnis* « la poule couve ses œufs ».

12. Loubignac, *Zaïan*, p. 485 : *adəl*.

13. Destaing, *Sous, I*, p. 81 : *addāl*(*wa*).

Les verbes signifiant « pondre » et les verbes signifiant « couvrir » présentent de remarquables analogies sémantiques. Pour exprimer l'une comme l'autre de ces notions, il n'y a pas un terme unique, attaché à l'expression de cette idée, et d'elle seule, comme c'est le cas, par exemple, pour « boire » et « manger ». Il n'en est pas même un, parmi les multiples termes relevés, qui donne l'impression d'avoir, dans le passé, joué ce rôle et de se trouver localement éliminé ou en voie d'élimination, comme c'est le cas pour *war* « fermer » par exemple<sup>1</sup>. Il s'agit là d'actions qui sont incapables de se conserver un terme ou de s'en approprier un.

« Pondre », c'est en berbère « enfanter », mais aussi « jeter », « lancer » ; « couvrir », c'est « se coucher », « s'accroupir », mais surtout « couvrir », façons de s'exprimer analogues, et ceci n'est pas sans intérêt, car c'est un bel exemple de la généralité des procédés sémantiques, de français « pondre » et « couvrir », étymologiquement « déposer » et « se coucher ». Mais tandis qu'en français ces deux termes ont perdu toute autre signification, en berbère, les termes correspondants, à côté de cet emploi particulier, ont gardé leur emploi général ; les sens de « pondre » et « couvrir » sont restés une application possible entre plusieurs autres, et certainement, en définitive, si les termes sont restés vivants, c'est moins à ces valeurs qu'aux autres qu'ils le doivent.

#### g) « l'œuf ».

Pour désigner l'œuf il n'y a pas de terme unique, commun à toute la Berbérie. Jusqu'ici, cinq à six termes ont été relevés, qui ont pour première particularité intéressante, non pas d'affleurer un peu partout sur l'ensemble du territoire, mais d'être, en quelque sorte, groupés régionalement. Ces mots sont, en allant du Sud au Nord : *tékakit* (Air, Ioulemmeden, Adrar)<sup>2</sup>, *tasdelt* et autres formes

1. Cf. André Basset, *Le nom de la porte en berbère* dans les *Mélanges René Basset*.

2. De Foucauld, *Dict.*, t. I, p. 514 : *tékakit*.

apparentées (Ghadamès<sup>1</sup>, Sokna<sup>2</sup>, Ghat<sup>3</sup>, Ahaggar<sup>4</sup>, Mzab<sup>5</sup> et Touat<sup>6</sup>), *tisī* (Aoudjila)<sup>7</sup>, *tamdərt* (Ouargla)<sup>8</sup>, *taglayt* (Ait Baamran<sup>9</sup>, Imougadir<sup>10</sup>, Ida ousemlal<sup>11</sup>, Aksimen<sup>12</sup>, Tazerwalt<sup>13</sup>, Messioua<sup>14</sup>, Ihahan<sup>15</sup>, Ntifa<sup>16</sup>, Dadès<sup>17</sup>, Ait Sadden<sup>18</sup>, Igerouan<sup>19</sup>, Ait Imour<sup>20</sup>, Ichqern<sup>21</sup>, A. Mgild<sup>22</sup>, Ait Yousi<sup>23</sup>, Izayan<sup>24</sup>), *taməllalt* (des Zemmour<sup>25</sup>, des Izayan<sup>26</sup>, Ait Seghrouchen<sup>27</sup>, Ait Warain<sup>28</sup>, Mtalsa<sup>29</sup>, Rif<sup>30</sup>, Beni Iznacen<sup>31</sup>, Beni Bou Said<sup>32</sup>, Beni Snous<sup>33</sup>,

1. Motylinski, *R'edamès*, p. 142 : *tasadelt*.
2. Sarnelli, *Sokna*, p. 27 : *tazdält*.
3. Nehlil, *Ghat*, p. 184 : *tasadalt*.
4. De Foucauld, *Dict.*, t. I, p. 137 : *täsedalt*.
5. René Basset, *Mzab*, p. 78 : *tazdelt*.
6. *Id.*, *Lexic. IV*, p. 58 : *tenzelt*.
7. F. Beguinot, 1919-1922, p. 385, l. 1 : *tisī*, pl. *tisūefn*.
8. Biarnay, *Ouargla*, p. 342 : *tamdher*.
9. Destaing, *Interdictions*, p. 271 : *tagläit*.
10. *Ibid.*
11. Destaing, *Sous*, I, p. 203 : *tagläit*.
12. *Id.*, *Interdictions*, p. 271 : *tagläit*.
13. Stumme, *Handb.*, p. 227 : *tagläit*.
14. Destaing, *Interdictions*, p. 271 : *tagläit*.
15. Notes personnelles.
16. Laoust, *M. C. B.*, p. 79 : *taglait*.
17. Biarnay, *Dades*.
18. Laoust, *M. C. B.*, p. 79, n. 8 : *tiḡlit* (= *tiḡ'liṭ*) ; — cf. également Destaing, *Interdictions*, p. 271 : *tiḡlit* (*ti*).
19. Destaing, *Interdictions*, p. 271 : *tiḡlit* (*ti*).
20. *Ibid.* : *tagläit* (*te*).
21. Laoust, *M. C. B.*, p. 79, n. 8 : *taglait*.
22. *Ibid.* ; cf. également Destaing, *Interdictions*, p. 271 : *tagläit*.
23. Destaing, *Interdictions*, p. 271 : *tagläit*.
24. Loubignac, *Zaian*, p. 549 : *taglait*.
25. Destaing, *Interdictions*, p. 271 : *taməllält*.
26. *Ibid.*
27. *Id.*, *Seghrouchen*, p. 157 : *taməllält*.
28. Laoust, *M. C. B.*, p. 79, n. 8 : *taməllält* ; Destaing, *Interdictions*, p. 271 : *taməllält*.
29. Destaing, *Interdictions*, p. 271 : *taməllält*.
30. Biarnay, *Rif*, p. 92 : Iqraïen : *ṭam'dḡārθ* ; Bettioua : *ṭam'dḡāšθ* ; Terasaman : *ṭam'dḡāc* ; Ait Ouriaghel, Ibeqqoien : *ṭam'dḡāšθ* ; pour les Ait Ouriaghel, cf. également Destaing, *Interdictions*, p. 271 : *tamədjärt*.
31. Destaing, *Dict.*, p. 251 : *ṭaməllält*.
32. *Id.*, *Interdictions*, p. 271 : *taməllält*.
33. *Id.*, *Dict.*, p. 251 : *ṭaməllält*.



Achacha<sup>1</sup>, B. Halima<sup>2</sup>, Ouarsenis<sup>3</sup>, Haraoua<sup>4</sup>, Matmata<sup>5</sup>, Beni Menacer<sup>6</sup>, Beni Rached<sup>7</sup>, Beni Messaoud<sup>8</sup>, Beni Salah<sup>9</sup>, Kabylie<sup>10</sup>, Aurès<sup>11</sup>, Harakta<sup>12</sup>, Sened<sup>13</sup>). Enfin, quelques enquêtes ont relevé, en particulier dans l'Est, des noms dont l'origine arabe est certaine ou possible et que nous négligerons dans cette étude. Djebel Nefousa<sup>14</sup>, Siwa<sup>15</sup>, Zenaga<sup>16</sup>.

\*  
\* \*

Certains des termes berbères restent encore mystérieux pour nous ; ainsi, *tekakit*. Nous sentons bien que son vocalisme est identique à celui du nom du coq en Ahaggar : *ikahi* ; nous sentons également que ses éléments consonantiques, c'est-à-dire radicaux, sont constitués par deux gutturales sourdes, comme la deuxième partie d'*abarkuk*<sup>1</sup> (voir ci-dessus p. 8) ; nous sentons encore que cette gutturale apparaît avec une étrange insistance dans nombre des termes qui nous occupent, mais il n'est pas possible d'établir de correspondances en tous points satisfaisantes.

\*  
\* \*

Aoudjila *tisi* apparaît jusqu'ici isolé.

1. René Basset, *Ouarsenis*, p. 101 : *thmallalet* (= *tūmallalt*).
2. *Ibid.* : *themellalt* (= *tāmellalt*).
3. *Ibid.*
4. *Ibid.*
5. Destaing, *Dict.*, p. 251 : *ṭamellālt*.
6. *Ibid.* : *hamellālt*.
7. *Ibid.* : pl. *ṭimellān* (?).
8. *Ibid.* : *ṭamellalt*.
9. *Ibid.*
10. Olivier, *Dict.*, p. 205 : *ihamellalt* ; — très nombreuses confirmations personnelles pour l'ensemble de la Kabylie.
11. Huyghe, *Dict. Chaouia-fr.*, p. 484 : *tamellalt*.
12. René Basset, *Harakta*, p. 14 : *amellalt*.
13. Provotelle, *Sened*, p. 127 : *tamellālt* ; cf. également René Basset (*Harakta*) : Djerid : *tamellalt*.
14. Motylinski, *Nefousa*, p. 142 : *tezalak'out* (= *tāzəlaqut*), *taout'idt* (= *tautit*).
15. René Basset, *Syouah*, p. 73 : B. *tabthut* (= *tabtat*) ; W. S. Walker, *Siwi*, p. 61 : *tubtūt* (= *tabtut*).
16. Destaing, *Interdictions*, p. 272 : *bēidān*.

Quargla *tamdart* est de racine *d r* et non *m d r*, non verbal de *dər* « tomber », c'est-à-dire « être pondu », en regard de *sdər* « pondre ». Du point de vue morphologique le terme est à préfixe *m*, à vocalisme initial *a* et intraradical zéro ; du point de vue sémantique, l'œuf est l'objet pondu.

*tasdall* et les formes qui lui sont apparentées, sont des formes nominales non de *sdər* « pondre »<sup>1</sup>, mais de *sdəl/sidəl* « couvrir » que nous avons étudié précédemment (voir p. 13). Ici, l'œuf est l'objet couvé.

Les formes sont toutes intelligibles et peuvent être classées de la façon suivante :

1) type : *asc'ac*<sup>2</sup> (pluriel à voyelle *a* interne<sup>3</sup>), type normal du nom d'action de la forme factitive d'un verbe bilitère à thème constant : *sdəl*. Le nom d'action, de valeur abstraite, prend souvent secondairement une valeur concrète. Mزاب *tazdall* a pour seule particularité l'assimilation de *s* formatif par la sonore suivante. C'est de toute évidence ce type que représente Touat *tānzall* (avec nasalisation secondaire et métathèse de l'occlusive et de la spirante), terme que nous ne croyons pas devoir rattacher à la racine arabe *ج* « descendre », « être posé »<sup>4</sup>.

2) type : *asc'ac*<sup>5</sup> (pluriel externe en *-in*<sup>6</sup>), à double vocalisme *a* (initial et préfinal), fréquent dans les noms verbaux, différents des noms d'action, à valeur concrète : Ahaggar : *tāsədall* (à côté de *asdəl* « fait de couvrir »<sup>7</sup>) et Sokna *tazdāll*.

3) type : *asac'ac*<sup>8</sup> (pluriel à voyelle *a* interne<sup>9</sup>), nom d'action de

1. Laoust, *M. C. B.*, p. 79, n. 8 : *sder*. V. ci-dessus p. 11 n. 13 et p. 13 n. 3 in fine.

2. René Basset, *Mزاب*, p. 78 : *tizdal* ; — *Id.*, *Lexic. IV* (Touat), p. 58 : *tenzal*.

3. Destaing, *Interdictions*, p. 272.

4. De Foucauld, *Dict.*, t. I, p. 137 : *tiseddlin* ; — Sarnelli, *Sokna*, p. 27 : *tēzdaḥin*.

5. De Foucauld, *Dict.*, t. I, p. 137 : *asdel*.

6. Motylinski, *R'edamès*, p. 142 : *tesedal*.

la forme factitive d'un verbe bilitère à vocalisme initial alternant *adəl*, forme en *s* : *sidəl* : Ghadamès : *tasadəll*.

4) type *asac'ac*<sup>2</sup> (pluriel externe en *-in'*), nom verbal à valeur concrète correspondant au nom d'action précédent : Ghat : *tasadall*.

Pour la coexistence des types 1 et 2 d'une part, 3 et 4 d'autre part, voir ce que nous avons dit précédemment sur la coexistence de *dəl* et *adəl*, de *sdəl* et *sidəl*.

\*  
\* \*

*Taməllall* n'offre pas les mêmes difficultés morphologiques ; la forme est unique à cet égard. Les particularités phonétiques sont, elles, limitées aux traitements bien connus de *t > t̃ > h > zéro* dans les parlers du Nord-Ouest, de *ll > ġġ* dans certains parlers rifains, du groupe *-ll* en finale dans certains parlers kabyles et rifains.

*taməllall* est la forme en *t- -t* de *aməllal*, dont le sens est « blanc »<sup>2</sup>. C'est donc de sa couleur que l'objet tire son nom. C'est là un phénomène fréquent qui n'a rien pour nous étonner, et le nom de cette couleur, en particulier, se retrouve plusieurs fois en pareil emploi, qu'ils s'agisse d'animaux, telle l'antilope en Ahaggar<sup>3</sup>, de végétaux, telle certaine sorte de dattier chez les Aijer<sup>4</sup>, ou de minéraux, tel le sable chez les Ida ousemlal<sup>5</sup>. Ajoutons qu'à l'encontre de ce qui se passe pour les termes précédemment examinés, *taməllall* « l'œuf » est dans un état d'indépendance absolue vis-à-vis de « pondre » ou « couvrir » et d'une façon plus générale encore, vis-à-vis de tout ce qui touche à la basse-cour ou aux oiseaux.

\*  
\* \*

Reste *taglayt*. Par une association qui n'est pas particulière au Berbère, le nom de l'œuf, et non un dérivé de la même racine<sup>6</sup>, a

1. Nehlil, Ghat, p. 184 : *tchisadalin* (= *čisadalin*).

2. Destaing, *Dict.*, p. 40 : *aməllāl*, etc.

3. De Foucauld, *Dict.*, t. II, p. 138 : *āməllal*.

4. *Ibid.* : *tāməllall*.

5. Destaing, *Sous.* I, p. 253 : *amlāl*.

6. Laoust, *Feux de joie*, p. 58, n. 4.

été appliqué aux testicules. Ainsi, Adrar, Air : pl. *tisədalın*<sup>1</sup> ; Ghadamès, sing. *tasadəlt*<sup>2</sup> ; Aoudjila, pl. *tisūwīn*<sup>3</sup> ; Ouargla, pl. *timdrin*<sup>4</sup> ; Sened<sup>5</sup>, Beni Snous<sup>6</sup>, Ait Ouaraïn<sup>7</sup>, pl. *timəllalın*. Pour Ntifa *iglayn*<sup>8</sup>, Ida ousemlal *aglayn* (*wa*)<sup>9</sup>, il y a très évidemment évolution sémantique inverse. Pl. *aglayn* se présente comme un nom verbal à suffixe *y* (qui pourrait n'être qu'un aspect du suffixe *w*), issu d'une racine *g l*, et non *g l y* comme on l'admet généralement<sup>10</sup>, que l'on retrouve sous une forme à redoublement compiet dans Chenoua *higəlgulın* « testicules »<sup>11</sup> vraisemblablement aussi dans Ahaggar *əgelgəla*, pl. *igəlgəlatən*, « pli de peau pendant sous le cou (chez le bœuf et la vache) »<sup>12</sup>, dans Berrian *agəlgul* (et *aɣəlyul*) « caroncule »<sup>13</sup>, enfin dans Chenoua *agəl* « pendre »<sup>14</sup> auquel, par son *a* constant, Ida ousemlal *aglayn* se rattache très directement.

\*  
\* \*

Les aires de *tamdərt*, de *tasdəlt*, de *taməllal* et de *taglayt*, si on les juxtapose, couvrent la plus grande partie de la Berbérie. Or, de ces quatre termes, les trois premiers désignent l'œuf par l'une de ses qualités, le quatrième par une image. Sans doute est-il naturel de l'appeler l'objet pondu ; plus encore, dans des régions où il n'est guère, pour ne pas dire jamais, un aliment, de l'appeler l'objet couvé ; mais une pareille rencontre ne laisse cependant pas d'avoir

1. De Foucauld, *Dict.*, t. I, p. 137 : pl. *tisedālin*.
2. Motylinski, *R'edomès*, p. 164 : *tasadəlt*.
3. F. Beguinot, 1919-1922, p. 385, l. 1 : pl. *tisūwīn*.
4. Biarnay, *Ouargla*, p. 342 : pl. *timdhrin*.
5. Provotelle, *Sened*, p. 139 : pl. *timəllalın*.
6. Destaing, *Dict.*, p. 342 : pl. *timəllalın*.
7. Laoust, *M. C. B.*, p. 117, n. 3 : pl. *timəllalın*.
8. *Ibid.* : pl. *iglayn*.
9. Destaing, *Sous*, I, p. 277 : pl. *aglāin* (*wa*).
10. Laoust, *Feux de joie*, p. 58, n. 4.
11. *Id.*, *Chenoua*, p. 144 : pl. *higəlgoulin*.
12. De Foucauld, *Dict.*, t. I, p. 303 : *əgelgəla*, pl. *igəlgəlatən*.
13. Biarnay. *Notes*, p. 241 : *aglgul*, *aɣlyul*.
14. Laoust, *Chenoua*, p. 144 : *agəl* ; cf. également, Destaing, *Sous*, I (Ida ousemlal), p. 5 : *agūəl* « être accroché ». Cette étymologie est proposée, par ailleurs, mais avec un doute, par M. Destaing, *Interdictions*, p. 271.

son intérêt, et, sachant le rôle que l'œuf est appelé à jouer dans certaines cérémonies<sup>1</sup>, l'on se demande si les quatre termes, *taməllalt* et *taglayt* surtout, ne sont pas des substituts d'un nom qui aurait été aussi répandu que l'est aujourd'hui encore *tayazi!* « la poule » et qui aurait disparu.

Ajoutons que l'œuf est toujours désigné à l'aide d'une forme en *t- -t*. Là encore il n'y a pas hasard. La forme en *t- -t* est le mode d'expression du féminin. L'œuf est un élément essentiellement féminin, et ceci, à son tour, nous permet peut-être de mieux comprendre l'emploi, que nous venons de rappeler quelques lignes plus haut, que le Berbère en fait dans ses cérémonies.

#### h) Les éléments de l'œuf.

Les termes qui désignent les divers éléments de l'œuf ont été assez rarement recueillis. Il en existe cependant deux ou trois exemples.

A Berrian, Biarnay a noté : le blanc de l'œuf : *aməllal n təzdəlt*<sup>2</sup> ; le jaune : *ammas n təzdəlt*<sup>3</sup> ou *əlmah n təzdəlt*<sup>4</sup> ; la coquille : *tilmit n təzdəlt*<sup>5</sup>. De ces expressions, la première recouvre exactement la nôtre ; la seconde et la troisième, celle-ci avec un terme arabe, signifient « centre de l'œuf », et la dernière « peau de l'œuf ».

Chez les Ida ousemlal, M. Destaing, de son côté, a noté : *ba məllul* « le blanc »<sup>6</sup>, *ba uzz* « le jaune »<sup>7</sup>, *afəzzu* « la coquille »<sup>8</sup>. *ba məllul* et *ba uzz* sont, à vrai dire, des formes étranges en berbère, qui restent encore très obscures. Néanmoins il est aisé de retrouver dans *məllul* la racine *m ll* signifiant « être blanc », et dans *uzz* vraisemblablement une altération de *ul* « cœur ». La comparaison avec les formes de Berrian est instructive ; elle montre que, si dans l'un et l'autre endroits — éloignés — le blanc est désigné par la couleur, le jaune, lui, tire, dans les deux cas, son nom de sa position. Il résulte de cet accord que nous sommes en présence, non

1. Laoust, *Feux de joie*, p. 51 sq.

2. Biarnay, *Notes*, p. 259 : *aməllal n təzdəlt*.

3. *Ibid.* : *ammas n təzdəlt*.

4. *Ibid.*, p. 223 : *elmah n təzdəlt* ; cf. égal. B. Snous, *Metmata* : *lmah* (Destaing, p. 183).

5. *Ibid.* : *tilmit n təzdəlt*.

6. Destaing, *Sous*, I, p. 203 : *ba məllul*.

7. *Ibid.* : *ba uzz*.

8. *Ibid.*, p. 75 : *afəzzu*.

pas comme on pourrait le croire d'appellations de circonstance, suggérées par la question de l'enquêteur, plus que vivantes dans la langue, mais d'appellations qui, pour peu employées qu'elles soient, sont cependant consacrées par l'usage et en tous points comparables à nos propres expressions.

Ida ousemlal *aḥarzu* « coquille d'œuf » paraît être un composé et la deuxième partie n'être pas sans rapport avec Adrar *tāzawat* « grand vase pour manger » (racine *z w*)<sup>1</sup>. C'est un rapport analogue que l'on observe entre Ahaggar *aḥlal* « vase pour manger »<sup>2</sup> et Ida ousemlal *aḥlāl*<sup>3</sup> « coquille d'escargot », Beni Snous *taḥlāl* « coquillage »<sup>4</sup> et surtout, suivant un procédé de dérivation encore mal connu, Kabyle *aḥlāl* « coquille d'œuf »<sup>5</sup>. Le rapprochement, est-il besoin de le dire, entre une coquille et un vase ne fait, eu égard au type de civilisation des régions qui nous occupent, aucune difficulté sémantique.

Signalons encore : Berrian, *tgurgurt*<sup>6</sup> « œuf sans coquille (pondu ou encore dans l'ovaire) ».

i) « éclore » et « poussin ».

Pour éclore, les notations sont assez peu nombreuses, mais elles sont suffisantes pour montrer qu'il n'y a pas ici encore de terme commun à l'ensemble de la Berbérie et pour poser un certain nombre de problèmes.

L'un des termes signalés est *əlfəγ*, relevé à Ghat<sup>7</sup> et à Berrian<sup>8</sup>.

1. De Foucauld, *Dict.*, t. II, p. 720 : *tāzaouat*.

2. *Ibid.*, p. 511 : *aḥlal*.

3. Destaing, *Sous*, I, p. 75 : *aḥlāl*.

4. *Id.*, *Dict.*, p. 77 : *taḥlāl* (*uuāmān*).

5. Huyghe, *Dict. kab.-franç.*, p. 30 : *ajuḥlal*; notes personnelles pour Azrou bahar.

6. Biarnay, *Notes*, p. 251 : *tgurgurt*.

7. Nehlil, *Ghat*, p. 153 : *elḥer' tasadalt* « sortir (?) de l'œuf ». M. Nehlil paraît rapprocher *əlfəγ* du verbe berbère bien connu *əffəγ* « sortir » (cf. Destaing, *Sous*, I [Ida ousemlal], p. 265) qui, justement, si l'on en juge, en particulier, d'après le Ahaggar où l'enquête a été poussée très avant, paraît n'être attesté dans aucun des trois parlers où *əlfəγ* se rencontre. Il se peut que ce dernier verbe soit passé du type *c<sup>1</sup>c<sup>2</sup>c<sup>3</sup>* au type *c<sup>1</sup>c<sup>1</sup>c<sup>2</sup>* (en l'occurrence *c<sup>2</sup>c<sup>2</sup>c<sup>3</sup>*) par altération — qu'il faudrait expliquer — de la première radicale et allongement compensatoire de la deuxième, et que le sens de « sortir » soit dérivé du sens attesté en Ahaggar « se rompre en éclatant » ; — cp. Izayan : *əffəγ* « éclore » (Loubignac, p. 588).

8. Biarnay, *Notes*, p. 254 : *lfəγ*, *ilḥəγ aḥlub* « l'enveloppe florale a éclaté, s'est ouverte » ; *tfullust lfəγ* « la poulette est éclos », etc.



L'on n'a jusqu'ici, de ce terme, qu'une seule autre notation, en Ahaggar<sup>1</sup>. L'on remarquera le groupement géographique de ces notations et l'aire d'emploi vraisemblablement très limitée du mot.

On notera surtout qu'à Berrian le terme s'applique à la fois à l'éclosion du poussin et à l'éclatement de l'enveloppe florale, que, tandis qu'à Ghat il n'est donné que pour le poussin, en Ahaggar il ne l'est que pour le bourgeon ou l'épi; bref qu'il y a entre ces deux notions un état d'instabilité qu'on ne retrouve pas dans les autres parlers, Ida ousemlal, Beni Snous ou Kabylie, que le mot soit emprunté à l'arabe ou non; dans ces derniers parlers, les termes sont toujours bien différenciés, Ida ousemlal : *ak<sup>u</sup>i* (poussin), *flūlu* (fleur)<sup>2</sup>; Beni Snous : *əfqəş* (poussin), *əftāh* (fleur)<sup>3</sup>; Kabylie : *fruri*, *frurəh* (poussin), *əfsu* (fleur)<sup>4</sup>. En dehors du caractère intensément concret du vocabulaire herbère, peut-être en faut-il chercher la raison dans le fait que ces phénomènes n'intéressent pas les mêmes groupes sociaux : la basse-cour est du domaine de la femme.

Kabylie *fruri* et *frurəh*<sup>5</sup>, dont la relation est vraisemblablement d'ordre phonétique, appartiennent à des types morphologiques encore mal éclaircis.

Beni Snous, *əfqəş* est d'origine arabe.

\*  
\* \*

Reste Ida ousemlal *ak<sup>u</sup>i*. Dans le même parler le poussin se dit *akiyyau*<sup>6</sup>. Les deux termes paraissent bien devoir être rapprochés<sup>7</sup>,

1. De Foucauld, *Dict.*, t. II, p. 16 : *elfer* « se rompre en éclatant », « avoir ses bourgeons qui s'entr'ouvrent (arbre) », « s'entr'ouvrir pour laisser poindre hors de soi l'épi (céréales) ».

2. Destaing, *Sous*, I, p. 102 : *ak<sup>u</sup>i d*, *ikiyann uk<sup>u</sup>in d* « les poussins sont éclos » ; — *flūlu*, *talūert teslūla* « la rose est éclos ».

3. Destaing, *Dict.*, p. 106 : *əfqəş*, *qāhen ifūllūsen seqšen* « les poussins éclosent » ; — *əftāh*.

4. Olivier, *Dict.*, p. 99 : *frouri*, *frourek* ; *əfsu*.

5. Cp. *sfrurəh* « faire éclore » (notes personnelles) chez les Beni Chenacha (village d'Asir) et les Izerkfaouen (village d'Azessoun).

6. Destaing, *Sous*, I, p. 229 : *akiyyau*, *akiyau* (u). Cf. également Ihahan : *ayiyau* (Notes personnelles).

7. On peut songer par ailleurs, pour *akiyyau*, à une origine onomatopéique; considérer en effet Ida ousemlal *skiyu* « piauler (en parlant des poussins) » et *akiyyu* « pialement » (Destaing, *Sous*, I, p. 52, sub v<sup>o</sup> caqueter). Le rapport de ces termes avec *akiyyau* peut être interprété différemment, mais il ne fait pas de doute.

et le second considéré comme un nom verbal, mais non comme un nom d'action, du premier, ce nom verbal comportant entre autres éléments la suffixation de *w*.

Ce n'est pas qu'il n'y ait des difficultés. Le verbe *ak<sup>u</sup>i* est à vocalisme *a* initial alternant ; thème d'aoriste : *ak<sup>u</sup>i*, thème de prétérit : *uk<sup>u</sup>i*. On attendrait un nom à vocalisme *a* initial constant ; état libre : *akiyyau*, état d'annexion : *\*wakiyyau*. Il n'en est rien ; la forme d'annexion est : Ida ousemlal : *ukiyyau* (< *\*wakiyyau*). La difficulté n'est pas absolument insurmontable ; le type nominal à *a* constant n'est pas vivant en berbère. Il tend à se vider au profit du type à alternance *a/ə*, et les exemples ne manquent pas de termes instables à cet égard. En outre, dans plus d'un cas, le lien qui unit le nom verbal au verbe tend à se relâcher : leur solidarité n'est plus sentie par le berbère ; et la forme verbale n'a plus le pouvoir d'empêcher l'évolution de la forme nominale.

Une autre difficulté est plus sérieuse. Dans quelques parlers de la Kabylie orientale, chez les Beni Amrous, les Ait Ouarest ou Ali, les Beni Hossein, les Beni Bou Youssef et les Beni Felkai, on appelle le poussin *ašillau*<sup>1</sup>. L'on est tenté de se demander si *akiyyau* n'est pas une forme altérée de *\*akillau*. A vrai dire, si le groupe *ll* est sujet à altération dans certains parlers, par exemple, dans les parlers du Rif, où il passe à *ǧǧ* ou *dd*<sup>2</sup>, — mais point jusqu'ici à *yy*, — dans la tachelhait, à part le mot informe *ba uzz* signalé plus haut (voir *h*), il est absolument stable. En outre, dans les parlers mêmes où il est employé, *ašillau* ne présente pas de caractère de grande ancienneté. Sa chuintante est suspecte ; *k* dans son évolution n'a, semble-t-il, pas dépassé dans cette région le stade *ɣ*. Puis *afruh* qui, dans les parlers berbères voisins, désigne le poussin<sup>3</sup>, *y* désigne l'adulte<sup>4</sup>. Au moment où il s'est substitué à *ayazid*, il a été remplacé dans son propre emploi. Bref *ašillau* ne représente pas une longue tradition ; cela n'a pas été un terme stable à

1. Notes personnelles.

2. V. par exemple, Tamsaman : *laməǧǧac* « l'œuf » (< *taməllalt*) (Biarnay, *Rif*, p. 92 : *0am'dǧǧac*) ; Tamsaman : *šiddus* « poussin » (*ibid.*, p. 60 : *šidzus*) ; Ibeqqoien : *šidǧus* (*ibid.* : *šidǧus*) ; Iqraïen : *šiddus* (*ibid.* : *šiddus*) (< *ašfullus*).

3. Notes personnelles.

4. *Ibid.*

l'abri des altérations, et *ll* loin d'être un témoin de la forme ancienne du mot, peut n'être que le résultat de ces altérations.

*akiyyau* présente deux particularités intéressantes que nous devons nous contenter de signaler : la quantité de sa deuxième radicale qui s'abrège parfois mais paraît longue à l'origine, et son vocalisme interne *i*, en une position rare mais non inconnue, d'une grande stabilité et, selon toute vraisemblance, morphologique.

Il ne faut pas, cela va sans dire, tenter de retrouver *akiyyau* sous une forme identique, dans les parlers du Nord. Il comportait trop d'éléments instables en berbère pour que sa physionomie n'en fût pas quelque peu modifiée dans ces parlers à tendances évolutives plus prononcées.

Les causes de cette altération ont été la présence d'un *k*, d'une voyelle après la première radicale et d'un *w* en finale.

Dans les parlers du Nord, qui sont des parlers spirants, une gutturale occlusive ne se maintient que dans des cas particuliers ; normalement elle tend vers la chuintante ; *k* tend vers *ś* ; c'est ce qui s'est produit dans le mot qui nous occupe, mais en outre, au voisinage d'une chuintante, *y* ne s'est pas maintenu et a été assimilé : *-k-yy-* > *-ś-yy-* > *-ś-ś-* : Ait Seghrouchen : *aśśau*<sup>1</sup>.

Les types à voyelle après la première radicale (*vc'vc'[(v)c³]*) ne sont pas vivants en berbère et l'on observe deux formes d'altération : ou bien le terme est ramené au type très vivant *vc'c²(v)c³* par exemple : *izmər*, *izmarən*<sup>2</sup> en regard d'*izimər*, *izamarən*<sup>3</sup>, ou bien la voyelle qui suit la première radicale étant, pour des raisons qui apparaissent mal dans un trilitère, particulièrement stable, c'est la voyelle initiale qui disparaît ; tels *yaziḷ* < *ayaziḷ*<sup>4</sup>, *muśś* < *amuśś*, *śāl* < *akal*<sup>5</sup>, etc. C'est dans ce dernier sens qu'*akiyyau* s'est altéré.

Enfin la diphtongue *-au* en finale est instable, et nous en avons au moins deux exemples tout à fait typiques d'altération dans

1. Destaing, *Seghrouchen*, p. 138 : *aśśau*.

2. Notes personnelles pour la région de Kerrata (Kabylie) ; — V. également Laoust, *Chenoua*, p. 134 : *izmer*, *izmaren*.

3. Destaing, *Sous*, 1, p. 36 : *izimer*, *izamaren*, etc.

4. André Basset, *Le nom du Coq*, tableau I et notes, *passim*.

5. Destaing, *Seghrouchen*, p. 148 : *muśś*, *śāl*. On trouvera à cette même page d'autres exemples encore pour ce parler.

*aməksa* < \**aməksau*<sup>1</sup>, et dans Ahaggar *āfa* < \**afau*<sup>2</sup> : -au > -a. Mais ici l'évolution ne s'est pas toujours produite dans le même sens et si l'on rencontre bien Izayan : *ašša*, pl. *iššawən*<sup>3</sup>, c'est en général *a* qui a été altéré et *u* qui s'est maintenu ; *a* s'est fermé, d'où : Djebel Nefousa *šišū*<sup>4</sup>, puis *a* a été absorbé par la chuintante, Beni Messaoud : *aššu*<sup>5</sup>, Beni Snous<sup>6</sup>, Beni Salah : *šišu*<sup>7</sup>. C'est vraisemblablement à la présence de la chuintante qu'il faut attribuer l'ensemble de ce traitement particulier.

Ainsi l'on est amené à rattacher à *akiyyau* toute une série de formes des parlers du Nord et de l'Est.

Onomatopées d'origine ou non, ces formes en prennent nettement le caractère. Il se constitue des bilitères à redoublement complet, type bien connu de l'onomatopée, de radical *š/č w*, soit, Ait Sadden : *ašušau*<sup>8</sup>, Zouaoua *ičuču*<sup>9</sup>, et dans les parlers arabes du Nord du Maroc, dont on ne saurait séparer l'étude, Chraga : *čəčə*<sup>10</sup>, Jbala : *čuču*<sup>11</sup>. Aurait-on quelque doute à cet égard qu'il serait levé par la gêne avec laquelle maint informateur vous donne ce terme et par la présence des formes et valeurs suivantes, dans les parlers arabes du Jbel : *čauču* « piauler » (poussin)<sup>12</sup>, dans le parler berbère de Berrian (*t*)*susiu* « piailler » (moineau, poulet), « bourdonner » (moucheron)<sup>13</sup> ; et dans le parler arabe des Tsoul : *čyūč* « cri pour appeler les poules »<sup>14</sup>.

1. Sur la présence de *v* dans *aməksa*, v. le fém. : *taməksaut* (Huyghe, *Kab-fr.*, p. 41 [Kabylie] : *tameksaut*).

2. De Foucauld, *Dict.*, t. I, p. 207 : *āfa*.

3. Loubignac, *Zaïan*, p. 511 : *ašša*, pl. *iššawən*.

4. Motylinski, *Nefousa*, p. 146 : *chichiou* ; Beguinot, *Fonctica*, p. 22 : *šišū*.

5. Destaing, *Dict.*, p. 287 : *aššu*.

6. *Ibid.* : *šišu* (*u*).

7. *Ibid.* : *šišū* (*u*).

8. Biarnay, *Bet't'ioua*, p. 249 : *achouchaou*.

9. Boulifa, *Première année*, p. 115.

10. Lévi-Provençal, *Ouargha*, p. 191 : *čəčə*.

11. *Ibid.* : *čuču* ; (cf. sur ce mot W. Marçais, *Tanger*, p. 258. چويچو).

12. *Ibid.* : *čauču* ; cf. également Boulifa, *Deuxième année*, p. 539 : *tchioutchou* « cri employé pour faire venir les poulets, les oiseaux ».

13. Biarnay, *Notes*, p. 232 : *susiu*, *siusiu*, *fullus itsusiu* « le poulet piaille » ; *tbuzbuzt tsiusiu* « le moucheron bourdonne ».

14. G. S. Colin, *P. N. T.*, p. 97 : *čyūč*.

Si *akiyyau* est bien un nom verbal d'*ak<sup>u</sup>i*, le problème suivant se pose : *akiyyau* n'est pas un terme régional ; il a été relevé çà et là dans toutes les parties du domaine berbère, dans la tachelhait : chez les Ida ousemlal et les Ihahan ; dans le Moyen Atlas : chez les Ait Sadden, les Izayan et les Ait Seghrouchen ; dans le Nord du Maghrib : chez les Beni Snous, les Beni Messaoud, les Beni Salah et en quelques coins de Kabylie ; à l'Est : au Djebel Nefousa. Il a en outre pénétré, ou s'est maintenu dans les parlers arabes du Jbel. Bref il y a entre son extension et celle d'*ak<sup>u</sup>i* une profonde disproportion. Il ne s'agit pas là, on le conçoit, d'un simple hasard d'enquête. C'est un phénomène que nous avons déjà noté à propos de *tawwurt* et de *\*war<sup>1</sup>*. Et l'expérience pourrait être renouvelée avec d'autres termes, par exemple : *\*tammamt* « miel »<sup>2</sup> et *imim* « être doux »<sup>3</sup>. Au lieu de recouvrir tous les emplois du verbe, ce nom se limite à une valeur concrète bien déterminée et s'attache spécialement à un être ou à un objet : poussin, porte, miel. Dès lors il cesse d'être une forme verbale ; sa vie se développe indépendante et les accidents qui peuvent survenir au verbe ne l'atteignent plus. Celui-ci peut, comme dans les exemples précédents, n'être plus qu'à peine attesté que le nom n'en reste ou n'en devient pas moins très vivant, connu, parfois, de tous les parlers.

\*  
\* \*

Au contraire d'*akiyyau*, les quelques autres noms du poussin que l'on a relevés, restent toujours isolés et obscurs. L'on peut toutefois faire les remarques suivantes :

1) dans Ouargla *adad<sup>4</sup>*, *d* ne saurait représenter une ancienne dentale, la dentale restant occlusive dans ce parler : c'est vraisemblablement l'aboutissement d'une ancienne gutturale :  $g > \dot{z} > z > d$ . Comparer, pour le même parler, les formes *rzar* < *rgal* et *azar-til* < *agartil* déjà signalées<sup>5</sup>. Il se peut que l'on soit en présence du

1. André Basset, *Le nom de la Porte en Berbère*.

2. Destaing, *Sous*, I (Ida ousemlal), p. 186 : *tamment* (< *\*tammamt* ; cf., en effet, entre autres, Destaing, *Dict.*, p. 223 (Beni Salah) : *gamemt* = *tamamt*).

3. *Ibid.*, p. 99 : *imim* ; — cf. aussi Djebel nefousa : *iumum* « il est doux » (Motylinski, p. 130).

4. René Basset, *Mzab*, p. 84 : *ad'ad*.

5. Cf. André Basset, *Le nom de la Porte*, p. 10.

terme *agad*, recueilli chez les Ida ousemlal et signalé plus haut (e).

2) Ahaggar *əkərt*<sup>1</sup> s'applique non seulement au petit poulet nouvellement éclos, mais encore à la petite autruche nouvellement éclos.

3) La notation Zenaga *təbiay*<sup>2</sup> est moins étrange qu'elle ne paraît. C'est un masculin à pluriel en *-an*. Radicales : *t b γ* ; voyelle morphologique devant la dernière radicale : *i*, *a* n'étant qu'un dégagement vocalique de la vélaire. En somme, *\*itbiγ* ou *\*atbiγ*, mot d'aspect bien berbère.

Ajoutons, pour l'ensemble de ces mots, que le nom du poussin est toujours masculin. Les quelques formes féminines données : *takiyaut* (Ida ousemlal<sup>3</sup>, Ait Seghrouchen<sup>4</sup>), *tafullust* (Rif<sup>5</sup>, Figuig<sup>6</sup>) ne sont jamais que des doublets secondaires.

\*  
\* \*

Et maintenant, pour finir, nous aimerions grouper les principales observations auxquelles ces termes ont prêté. En phonétique, ils nous ont permis de préciser certains traitements : celui de la voyelle initiale ou celui de la diphtongue *-au* en finale. Mais surtout ils nous ont permis d'amorcer avec Ghat *ikai* et Ida ousemlal *tabzaut*, une étude jusqu'ici négligée des berbérissants, celle de la détermination, par l'analyse phonétique, d'emprunts dans un parler. L'on peut sans doute aller plus loin encore et tenter de déterminer, avec plus ou moins d'approximation suivant les cas, le point de départ de l'emprunt. Même grossière, cette détermination peut être parfois féconde, et, pour n'en citer qu'un exemple, n'orienterait-on pas d'une façon intéressante les études de folk-lore berbère, en montrant que le nom du chacal, *ussən*, uniformément connu, même dans les parlers occlusifs, avec sa chuintante longue, est une forme de parler du Nord ?

1. De Foucauld, *Diet.*, t. I, p. 600 : *əkert*.

2. René Basset, *Sénégal*, p. 162 : *tebiar'* : pl. *tebir'an*.

3. Destaing, *Sous*, I, p. 229 : *takiyaut*.

4. *Id.*, *Seghrouchen*, p. 158, § 272 : *tašišaut*.

5. Biarnay, *Rif*, p. 60 : Iqraïen : *jiddus* ; Bettioua : *ḡaf dḡus* ; Ibeqqoien : *ḡfiḡḡus*.

6. René Basset, *Lexic. III*, p. 61 : *tafelloust*.



En morphologie, ils nous ont permis d'isoler mieux qu'on n'avait pu le faire jusqu'ici, le préfixe *-bar-*, d'en déterminer les éléments : consonantiques, d'en fixer la valeur : affective ; de déceler la présence d'un autre élément formatif encore mal dégagé, le suffixe *w*, dont on dirait qu'il entre dans la formation de noms verbaux à valeur concrète ; d'insister, à propos de *sdal* et *sidal*, d'*asdal* et *asdal*, sur la confusion qui s'établit entre les types verbaux *c'ac²* et *ac'ac²*, rendant si délicate l'étude des bilitères, et sur celle qui s'établit entre les noms verbaux des formes en *s* correspondantes *asc'ac²* et *asc'ac²*, le premier à valeur abstraite, le second à valeur concrète, semble-t-il ; enfin d'observer, avec *akiyyau*, un nom verbal, peut-être, brisant les liens qui l'unissent au verbe, vivant sa vie propre, et, phonétiquement altéré dans certains parlers, ceux du Nord, s'y trouvant absorbé par une série onomatopéique.

En sémantique, ils nous ont permis de discerner entre des termes qui désignent un même objet, de suivre ou de deviner des évolutions, parfois commandées par des croyances, puis dans l'état actuel des choses de marquer les liens qui peuvent unir objets et actions : le poussin au fait d'éclore, l'œuf à celui de pondre ou surtout de couvrir, enfin de marquer combien, qu'ils soient géographiquement groupés, ou que l'un d'eux ailleure çà et là un peu partout, les termes se trouvent multiples pour désigner les mêmes êtres, les mêmes objets ou les mêmes actions, sans que, si ce n'est pour la poule, et avec quelques réserves encore, un terme commun ait pu s'établir ou se maintenir.

---

## SUGLI 'Ατάραντες DI ERODOTO E SUL NOME BERBERO DEL GRANDE ATLANTE

Par M. le Professeur Francesco BEGUINOT.

---

Nel libro IV, 184, Erodoto, dopo aver parlato di alcune località e popolazioni ('Αμρώνιοι, Αὔγλια, Γαράμαντες), situate lungo il ciglione di sabbia che si stende da Tebe d'Egitto alle colonne d'Ercole, dice : « 'Απὸ δὲ Γαράμαντων δι' ἄλλων δέκα ἡμερέων ὁδοῦ ἄλλος ἄλλος τε κολωνὸς καὶ ὕδωρ, καὶ ἄνθρωποι περὶ αὐτὸν οἰκέουσι τοῖσι οὖνομα ἐστὶ 'Ατάραντες, οἱ ἀνώνυμοί εἰσι μόνον ἀνθρώπων τῶν ἡμεῖς ἴδμεν· ἄλλοι μὲν γὰρ σφί ἐστι 'Ατάραντες οὖνομα, ἐνὶ δὲ ἐκάστῳ αὐτῶν οὖνομα οὐδὲν κέεται. Οὗτοι τῷ ἡλίῳ ὑπερβάλλοντι καταρδύνται καὶ πρὸς τοῦτοις πάντα τὰ αἰσχροῦ λοιδοροῦνται, ὅτι σφέας καίων ἐπιτίθει, αὐτούς τε τοὺς ἀνθρώπους καὶ τὴν χώραν αὐτῶν. »  
cioè : « dopo altri dieci giorni di strada dai Garamanti vi è un' altra collina di sale e dell' acqua, e intorno ad essa abitano degli uomini chiamati Ataranti, i quali sono i soli uomini di nostra conoscenza privi di nomi : tutti insieme hanno nome Ataranti, ma ciascuno di essi non ha un suo nome. Essi imprecano all' eccessivo sole e gli scagliano ogni sorta di villanie, poichè ardendo distrugge gli uomini e il loro paese ».

Questo passo è stato oggetto di ampie discussioni da parte di studiosi del mondo classico e di africanisti, sia per quanto riguarda l'etimo del nome 'Ατάραντες, sia per la ubicazione di questi, sia per la singolare notizia del loro esser privi di nomi.

Il Barth derivava 'Ατάραντες dalla lingua hausa, in cui vi è il verbo *tāra* = *raccogliere, radunare*, e il part. passivo *atāra* = *raccolto, riunito*. E siccome Erodoto dice che quel nome era dato al popolo nel suo complesso, ciò corrisponderebbe proprio al significato della

voce *atāra*<sup>1</sup>. Tale etimologia appare di carattere artificioso e ricorda un po' quella che faceva derivare il nome « Abissinia » da una radice araba significante *raccogliere, riunire*, nel senso che si trattava di un popolo formato di genti diverse ; etimologia che è stata riconosciuta del tutto infondata.

Anche lo Gsell dichiara che l'idea del Barth è poco convincente<sup>2</sup>. Il de Saint-Martin<sup>3</sup> riconnetteva il nome 'Ατζρζντε; col berbero *adrār*, che significa « monte » e può applicarsi anche ad un massiccio montagnoso, ad una catena di montagne, ad un altopiano. Ma la semplice rassomiglianza ad una parola berbera non costituisce una etimologia convincente. Bisognerebbe dimostrare, come osserva lo Gsell<sup>4</sup>, che nelle regioni degli Ataranti vi fossero dei monti. Aggiungiamo che quella specie di culto a rovescio che essi tributavano al sole sembra accennare piuttosto a regioni basse che a zone montuose.

Appare anche come molto artificiosa l'etimologia del Krause, che riconnette 'Ατζρζντε; con la radice *tārgī ahar* = *essere confederato*, la cui sesta forma è *tahar*, e il nomen agentis *atahar* significherebbe « il confederato »<sup>5</sup>.

\*  
\* \*

Le etimologie di molti nomi antichi di luogo e di persona resteranno sempre incerte per le alterazioni che essi possono avere subito, e, nel caso di linguaggi come il berbero, per la scarsa conoscenza o quasi completa ignoranza di strati linguistici antichi. Ve ne sono però alcune che acquistano molta verosimiglianza quando si tro-

1. H. Barth, *Sammlung und Bearbeitung central-afrikanischer Vokabularien*, Gotha, J. Perthes, 1862 ; 1<sup>re</sup> Abth., pp. c, cii.

2. (Textes relatifs à l'histoire de l'Afrique du Nord). Fasc. I, *Hérodote*, par Stéphane Gsell, Alger, Jourdan, 1916, p. 155.

3. Vivien de Saint-Martin, *Le Nord de l'Afrique dans l'antiquité grecque et romaine*. Paris, Imprim. Impériale, 1863 ; pp. 60 e 154, n. 6. V. anche pred. e L. Rousselet, *Nouveau dictionnaire de géographie universelle*, Paris, Hachette, vol. I, p. 49.

4. *Op. cit.*, p. 155.

5. G. A. Krause, *Proben der Sprache von Ghāt in der Sāhārā* (Mittheilungen der Riebeck'schen Niger-Expedition, II). Leipzig, F. A. Brockhaus, 1884, pp. 4-5. — Cfr. per i significati della rad. *ahar*, il suo uso e i suoi derivati, Le P. de Foucauld, *Dictionnaire abrégé touareg-français*, Alger, J. Carbonel, 1918-1920, t. I, pp. 429-431.

vino dei raffronti precisi nella toponomastica ed onomastica attuali, raffronti che permettono di risalire dal certo all' incerto. E' evidente che se vi fossero qua e là nella zona berbera o hausa dei nomi di luogo e di popolazioni, attualmente usati, e che si potessero riconnettere con certezza con le radici *aher* e *tāra*, si avrebbe un elemento di grande valore probatorio per ammettere che anche nell' antichità nomi propri derivati da quelle radici siano esistiti; mentre che il semplice ravvicinamento del nome antico a radici del linguaggio comune ora adoperate non prova nulla. Insomma tra l'etimologia in astratto possibile e quella certa o verosimile, la differenza è data dalla esistenza di precisi elementi comparativi. S'intende poi che trovandosi, come nel caso di *adrār*, delle divergenze fonetiche tra il nome proprio e la voce o radice con cui si vuole riconnetterlo, nulla si può affermare prima di aver indagato la legge che spieghi il mutamento.

Tenendo presenti tali concetti esprimiamo qui, a proposito del nome Ἀτάραντες un' ipotesi che sembra alquanto più verosimile delle etimologie accennate.

Nella onomastica e toponomastica araba nord-africana sono frequenti i nomi di regioni, di paesi e di popolazioni che si riferiscono ai punti cardinali; così, per quanto riguarda l'occidente, tra moltissimi che se ne potrebbero citare: *al-Mağrib*; *al-Garb*; *el-Moğreb* (nome di una altura nel cazà di el-'Ažeylāt, in Tripolitania)<sup>1</sup>; *el-Mağārbah* (nome di una tribù della Cirenaica<sup>2</sup>; il nome si ritrova anche in varie zone della Tripolitania<sup>3</sup>); *el-Garbiin*, della Cirenaica, ecc.<sup>4</sup>.

Anche in quelle zone berberofone, ove i Berberi hanno adottato, per quanto riguarda la designazione dei punti cardinali, le voci arabe, si trovano tali nomi propri di luogo e di popolazioni. Così in Cabilia si hanno, come nomi di villaggi e di frazioni: *Igerbien Ufella*, *Igerbien Buadda*, *Iserkiin* (*Iserqiin*), *Igerbien*, *Ait Tagerbith*, ecc.<sup>5</sup>

1. V. *Elenco dei nomi di località della Tripolitania settentrionale*. Tripoli, Pirotta e Bresciano, 1915-16; p. 46.

2. V. E. De Agostini, *Le popolazioni della Cirenaica*. Bengasi, 1922-23; pag. 316 o segg.

3. V. E. De Agostini, *Le popolazioni della Tripolitania*, Tripoli, 1917; passim.

4. V. E. De Agostini, *Le popolazioni della Cirenaica*, p. 278.

5. V. A. Hanoteau et A. Letourneux, *La Kabylie et les coutumes kabyles*, Paris, Chailamel, 1893, t. I, pp. 317, 321, 325, 338, 346, 353 ecc.

È naturale quindi che anche nel linguaggio propriamente berbero vi siano ora e vi siano state in antico voci indicanti i punti cardinali applicate a particolari luoghi e genti. E difatti troviamo nella *tahaggârt* la radice *etrem* che significa « discendere (giù per una vallata, un precipizio), andare a valle »; *âtaram* significa « parte inferiore di un corso d'acqua » e per estensione « ovest »<sup>1</sup>. Il rapporto di derivazione tra l'idea di discendere e quella di ovest non si può indicare con assoluta certezza; ma è molto probabile che si riferisca o al cadere del sole o al fatto che il trapasso ideologico sia avvenuto in località elevate da cui si discendeva abitualmente al piano seguendo la direzione di ovest<sup>2</sup>.

Ora *Kel-Âtaram* « gente a valle » è un soprannome dato ai *Tai-toq*, mentre *Kel-Ēfella* « gente dell'alto » è soprannome dato ai *Kel-Ahaggâr*, cioè ai Berberi del grande massiccio sahariano dell'*Ahaggâr*<sup>3</sup>.

Una località della *Tefedest*, come si rileva dal Métois<sup>4</sup>, ha il nome di *Tiuririn*, dalle due colline che vi si trovano e che, ove si voglia distinguerle l'una dall'altra, si chiamano l'una *Taurirt ta n Afella* = *la Collina dell'alto*, l'altra *Taurirt ta n Etaram* = *la collina del basso*.

Un significato consimile deve esservi negli altri due nomi che il Métois cita: *Iherhi n Ataram* e *Iherhi wen Afalla*<sup>5</sup>.

A titolo di semplice ipotesi e salvo ulteriori ricerche si può citare anche *Tinterem*, nome di un lago a secco, che si trova verso il Ciad<sup>6</sup>.

1. V. Le P. De Foucauld, *Dictionnaire abrégé touareg-français*, Alger, J. Carbonel, 1918-1920, t. II, pp. 669-670. La voce *âtaram* che nel *Dictionnaire* non è accentata appare nella forma *atarâm* in un testo, v. Le P. De Foucauld et A. de Calassanti-Motyliniski, *Textes touareg en prose*, Alger, J. Carbonel, 1922, p. 57, linea 15; e nella forma *âtdram* in Le P. De Foucauld, *Notes pour servir à un essai de grammaire touarègue*, Alger, J. Carbonel, 1920, p. 38.

2. Alla prima interpretazione accennerebbe analogicamente il *sûst fel* = *levarsi (del sole)*. V. E. Laoust, *Cours de berbère marocain*, Paris, Challamel, 1921, p. 290.

3. V. Le P. De Foucauld, *Dictionnaire cit.*, t. I, p. 222.

4. Capitaine A. Métois, *Essai de transcription méthodique de noms de lieux touaregs*, Alger, S. Léon, 1909, p. 104.

5. *Id.*, p. 49.

6. V. F. Foureau, *Documents scientifiques de la Mission Saharienne. Mission Foureau-Lamy*, Paris, Masson et Cie, 1905, t. II, p. 666.

Nel dialetto dei Taitoq *ovest* si dice *ataram*, mentre *est* è *afella*<sup>1</sup>. In un testo poetico dei Taitoq, dato dal Masqueray, *neteram* significa *andavamo verso l'ovest*; ma la voce ha anche senso di *discendere*<sup>2</sup>.

Nel berbero di Gât, come risulta dal lavoro del Nehlil, *ataram* vuol dire *nord*<sup>3</sup>. Tale mutamento di senso non sorprende se si pensa che la radice significa anche « discendere, andare in giù » e quindi può immaginarsi, per varie ragioni, il fissarsi della parola nella designazione di un punto cardinale diverso da quello della *tahag-gât*; un esempio del resto di tali mutamenti si ha nella parola *lqebelt* del Sûs, che significa *est* e *nord-est*<sup>4</sup>. Con la stessa radice è da riconnettersi il nome di un villaggio nelle vicinanze di Gât, che il Duveyrier trascriveva *Tâderâmt*<sup>5</sup> e il Krause *Tâdaramt*<sup>6</sup>, e che risulta anche da un testo in caratteri tifinag dato dal Nehlil<sup>7</sup>. Il mutamento *talaramt* > *tadaramt* si spiega per dissimilazione progressiva *tt* > *td*, o per assimilazione regressiva *tr* > *dr*; l'una e l'altra frequenti nella fonologia berbera.

Il Métois cita il nome *Adrem* applicato ad una parte della vallata di Ti n Emeğergan, e ricorda l'etimologia che lo fa derivare da *ederî*, plur. *ideran* « crevasse du pied » dichiarandola però poco chiara<sup>8</sup>. E difatti è foneticamente non facile a spiegarsi. Con qualche verosimiglianza si potrebbe riconnettere *adrem* con la voce *ataram*. Il Métois aggiunge che gli indigeni considerano come « le donne di Adrem » due piccole vallate che portano ad esso le loro acque e che si chiamano *Tidermin*, sing. *Tadremt*.

1. V. E. Masqueray, *Dictionnaire français-touareg*. Paris, Leroux, 1893-95, pp. 114 e 223. Dal materiale tãrgi che si trova nell'opera del Cid Kaoui, *Dictionnaire français-tamãheq* (Alger, Jourdan, 1894, pp. 633-34) risultano pure i due sensi: *ataram* = *ovest*, letter. *il basso*; per opposizione a *afella* = *l'alto* (*est*).

2. E. Masqueray, *Observations sur la grammaire touareg et textes de la tamahaq des Taitoq*, Paris, Leroux, 1896-97, pp. 206-207.

3. Nehlil, *Étude sur le dialecte de Ghat*, Paris, Leroux, 1909, pag. 182.

4. V. E. Destaing, *Étude sur la tachellit du Souds*, I, *Vocabul. français-berbère*, Paris, Imprim. Nation., 1920, pp. 116, 200.

5. H. Duveyrier, *Les Touareg du Nord*. Paris, Challamel aîné, 1864, pp. 270-271.

6. G. A. Krause, *op. cit.*, p. 11, e cartina annessa al volume.

7. Nehlil, *op. cit.*, p. 108 linea 7 del testo, p. 112 lin. 6 della trascrizione.

8. Capitaine A. Métois, *op. cit.*, p. 19.





Risulta dunque che nel berbero la voce *ataram* indica « il basso » e dei punti cardinali, e tra questi più specialmente « l' ovest ». Risulta di più il suo uso in attuali nomi di genti e di luoghi berberi, in qualche caso con certezza, in qualche altro con probabilità.

È quindi naturalmente supponibile che anche nell' antichità i Libi della Cirenaica avessero un termine per indicare l'occidente, e nulla vieta di ritenere che questo fosse *ataram* o qualcosa di simile, e che venisse inoltre adoperata, come le voci arabe *al-magrib* e simili, per indicare sia la regione in generale sita ad occidente, sia particolari zone di essa. Indipendentemente dalla terminologia geografica di quei Libi, è da osservare che se attualmente si trova nella zona berbera qualche nome di paese o di gente da riconnettersi con la radice *trm*, nell' antichità dovrebbero esservene stati in numero molto maggiore, giacchè buona parte dei linguaggi berberi hanno, come si è visto, adottato per i punti cardinali le voci arabe e queste hanno applicato in molti casi anche nella toponomastica.

Tenendo presente tutto ciò si può ammettere che da *ataram* o da *At Ataram* o da *Kel-Ataram* o da altra designazione consimile, udita dai Libi cirenaici, Erodoto abbia formato il suo Ἀτάραντες. La regione ad ovest dei Garamanti ove egli pone gli Ἀτάραντες verrebbe approssimativamente o coincidere con quella di Gât e con le zone di percorso degli Azger e degli Ahaggâr<sup>1</sup>, ove anche ora si trovano, come si è detto, tracce di quel nome. Ma ciò solo in apparenza sarebbe una conferma; perchè in realtà nessuno può dire che quei nomi fossero in tali zone antichi. Il fatto di trovare attualmente la voce *ataram* nel linguaggio comune e di più fissata in nomi di località e di genti è solo prova, come si è già osservato, della verosimiglianza che anche nell' antichità esistesse e che se ne ritrovi nelle fonti qualche traccia.

Alla detta etimologia potrebbe farsi un' obbiezione di carattere

1. Prescindendo naturalmente dalla distanza di 10 giorni di marcia, notizia che ripetuta da Erodoto per tutte le località del ciglione di sabbia, sembra più riflettere un sistema geografico artificioso che una realtà.

fonetico, cioè che sentendo *ataram* Erodoto avrebbe dovuto derivarne il nome ellenizzato nella forma Ἀταράραντες e non Ἀτάραντες. Se si esaminano però i nomi greci e latini di località e di genti libiche antiche che si identificano con voci moderne, si vede che qualche volta si aggiungeva la terminazione, come ad es. in *Phazania*, *Phazanii*, da Fezzân o qualcosa di molto vicino; *Garama*, Ἰαράρα, da *agrem* o *ajârem*, ecc. Altre volte nulla si aggiungeva se la finale del nome indigeno si identificava o rassomigliava strettamente ad una terminazione greca o latina; così in *Cydamus* che va con l'odierno *Gadâmes*. Altre volte la terminazione classica si sostituiva in tutto o in parte a quella berbera; così nel nome Ζαύρηες (Erodoto, IV, 193; Ecateo, framm. 307) che corrisponde a quello degli odierni *Zwâga*, il quale deriva certamente dalla radice berbera *zwǝj* = *esser rosso* (nel dialetto di Augila, ad es., si ha *zwâǝj*, pl. *zwâǝgen* = *rosso*). Invece di \*Ζαυρηεες si è fatto Ζαύρηες sostituendo appunto alla *n* finale berbera la *s* della terminazione greca. Lo stesso fenomeno si potrebbe vedere in Μάζιρες, da *Imâzigen*, invece di \*Μαζιρεεες, benchè qui si possa immaginare il plurale formato da un singolare Μάζιζ, proveniente da *mâzīg* o *amâzīg*.

Vi sono dunque dei casi di fusione parziale e totale della terminazione indigena con quella greca o latina; di che si avrebbe esempio anche nel nome Γαργάσαντες se, come vuole il Bates, sia da scomporsi in *Gam-phasan-tes*, e la seconda parte debba ravvicinarsi a *Phazania*, *Fezzân*<sup>1</sup>. È quindi possibile che nel nome Ἀτάραντες il primo elemento del suffisso rappresenti la finale *am* della voce berbera, trasformata in *an* per assimilazione alla dentale che segue; è possibile cioè che vi sia una parziale fusione della terminazione originaria col suffisso tematico greco.

\*  
\* \*

Gli informatori libici di Erodoto avrebbero dunque potuto usare quel termine o per indicare una speciale popolazione o, al pari che

1. V. Oric Bates, *The eastern Libyans*, London, Macmillan and Co., 1914, p. 53, n. 7. V. anche G. Mercier, *La langue libyenne et la toponymie antique de l'Afrique du Nord*, *Journal Asiatique*, octobre-décembre 1924, p. 269.

per i Garamanti, una vasta zona, un gruppo di genti, pur accennando ad un loro centro ove si trovava « la collina di sale e dell' acqua ». In quest' ultimo senso sarebbe una designazione analoga in parte a quella di *al-Magrib* degli Arabi. A tale proposito è da ricordare la notizia del loro esser privi di nomi, che non può non destare sorpresa; già il Krause, notando la stranezza della cosa, aveva proposto di intendere il passo di Erodoto come se dicesse di un complesso di genti al quale si applicava il nome di Ἀτράρρυτες, senza che i singoli gruppi abbiano nomi particolari<sup>1</sup>. Chi ben consideri però il testo erodoteo vede che esso è nella sua dizione preciso e dovrebbe esser troppo sforzato per assumere quell' altro senso. Lo Gsell, tenendo conto appunto della dizione letterale del testo, ha affacciato l' ipotesi che i singoli individui appartenenti a quel popolo, pur avendo i loro nomi personali, volessero celarli per tema di esser vittime di pratiche magiche<sup>2</sup>. Ma anche tale interpretazione dovrebbe esser confortata da qualche fatto simile presso i Berberi.

Bisogna tener presente che Erodoto corrispondeva cogli informatori libici per mezzo di interpreti; chi abbia osservato a quali curiosi equivoci dia luogo la conversazione attraverso gl' interpreti, può facilmente ammettere che questa come qualche altra notizia dello storico non sia già falsa, ma rifletta un malinteso. I Libi potrebbero aver detto che con *Ataram* o *Kel-Ataram* o altra frase consimile essi designavano le genti dell' ovest o di una grande zona ad ovest, senza essere in grado, non conoscendola bene, di dare i nomi delle singole tribù o frazioni di tribù. E da ciò potrebbe esser nato l' equivoco. Anche ora gli abitanti di Augila, come il sottoscritto ha osservato, si mostrano minutamente edotti di quanto riguarda la Cirenaica e il deserto libico, in parte anche del Fezzân, e pochissimo delle regioni più ad ovest, sulle quali non hanno che notizie vaghe e imprecise. Il quadro delle loro cognizioni geografiche corrisponde a quello datoci da Erodoto.

In conclusione, pur prescindendo da tali particolari punti del passo erodoteo, sembra che di fronte a precedenti etimologie del nome Ἀτράρρυτες, quella che lo riconnette con una voce berbera, effettivamente usata nel linguaggio comune e nella toponomastica, sia

1. G. A. Krause, *op. cit.*, p. 4, n. 3.

2. V. St. Gsell, *Hérodote cit.*, pp. 192-193.

alquanto più verosimile; sia che lo s' intenda come una designazione generica dell' ovest e dei suoi abitanti, sia che si riferisca ad un particolare popolo o ad una zona ad ovest dei Garamanti.

\*  
\*  
\*

L' ultima località che cita Erodoto nella sua descrizione del ciglione di sabbia interno è quella degli 'Ατράκντες e del monte 'Ατράς. Anche a riguardo dell' etimologia di questo nome sono state fatte ipotesi e discussioni, propendendo alcuni a ritenerlo un termine locale in parte alterato dai Greci, altri un nome appartenente alla geografia mitica. Prescindiamo qui completamente dalla questione relativa al nome greco, ed esaminiamo quello indigeno del Grande Atlante, il famoso *Deren*, che, come si vedrà, si può spiegare etimologicamente con la stessa voce che avrebbe dato origine al nome degli 'Ατράκντες.

Esso risulta già da parecchie fonti classiche, come Strabone, Plinio<sup>1</sup>, ecc. Non v' ha dubbio che le forme *Dyrin*, *Dirim*, ecc. date dagli scrittori greci e latini corrispondano al *Daran* che si trova in molte fonti arabe e all' odierno *Deren*.

Alcuni studiosi, come il de Saint-Martin<sup>2</sup>, J. Halévy<sup>3</sup>, il Tissot<sup>4</sup>, ecc. lo hanno riconnesso con la voce berbera che significa « monte ». Lo Gsell accettando tale opinione, dice che quel nome doveva essere una forma particolare della parola *adrâr*, pl. *idrâren*, e che anche ora il Grande Atlante è chiamato dagli indigeni *Idrâren*<sup>5</sup>. Anche G. Mercier nel suo recente lavoro sulla toponomastica berbera esprime un' idea consimile<sup>6</sup>.

1. V. St. Gsell, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, Paris, Hachette, 1913 e segg., t. I, p. 315, n. 7. — Il passo di Strabone (XVII, 3, 2) è: « ὄρος .... ὑπὲρ οἱ μὲν Ἕλληες Ἀτλάντα καλοῦσιν, οἱ βάρβαροι δὲ Δύριν » — Nel passo di Plinio (V, 1, 13) lo Gsell corregge giustamente *Addirim* in *ad Dirim*.

2. V. Vivien de Saint-Martin, *Le nord de l'Afrique dans l'antiquité grecque et romaine*, Paris, Imprim. Impériale, 1863, p. 154.

3. V. J. Halévy, *Études berbères*, extrait du *Journal Asiatique*, 1874, p. 167.

4. V. Ch. Tissot, *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*, Paris, Imprim. Nationale, 1884-1888, t. I, p. 386, n. 2.

5. V. St. Gsell, *op. cit.*, pp. 315-316; Id., *Hérodote cit.*, p. 110.

6. V. Gustavo Mercier, *La langue libyenne et la toponymie antique de l'Afrique du Nord*, *Journal Asiatique*, octobre-décembre 1924, p. 264.

Foneticamente si può ammettere una dissimilazione  $rr > rn$ , benché l'esistenza del nome *adrâr*, *drâr*, con le due liquide, in una quantità di dialetti berberi, non deponga per tale ipotesi, che presenterebbe delle difficoltà anche nelle vocali. E nemmeno sarebbe facile a spiegare la derivazione di *Deren* dal pl. *Idrâren*. Come già si è osservato, e come del resto è ovvio, qualunque etimologia deve essere basata su una precisa dichiarazione fonetica dei mutamenti verificatisi nella voce di cui s'intende rintracciare l'origine, di fronte a quella con cui si riconnette; senza di che si hanno dei semplici ravvicinamenti a orecchio.

Ad ogni modo ove si trovasse un raffronto del nome *Deren* con una voce berbera che presenti le tre consonanti *drn*, e che convenga come significato, senza ricorrere ad un supposto ma non provato mutamento fonetico; è chiaro che quel raffronto dovrebbe accettarsi come assai più verosimile.

Bisogna anzitutto tener presente che la forma completa del nome è in berbero *adrâr n deren*, cioè « montagna di Deren » a cui corrisponde la forma araba جبل درن e (pl.) جبال درن.

Tra i molti scrittori di geografia marocchina che hanno parlato dei nomi dell' Atlante ricordiamo qui il Quedenfeldt<sup>1</sup>, secondo cui il nome *Adrar-n-Drenn* si applica alla parte occidentale del Grande Atlante.

Lo Schnell<sup>2</sup> dice che una parte del Grande Atlante è chiamata dagli indigeni *Adrar n' Deren* (*Daran*, *Adrar n-Dörn*, *Idrar-en-Drann*), e che è un nome adoperato ora in senso stretto ora in senso ampio; non ha insomma un significato geografico fisso, ma è piuttosto denominazione applicata dagli indigeni delle varie regioni a parti del Grande Atlante che la neve ricopre per lungo tempo.

Il Bernard<sup>3</sup> accenna che ad est di Gundafi è la regione che gli indigeni chiamano *adrar n deren*.

Già in epoca più antica Graberg de Hemsö ricordava che il nome « *Diren*, *Deren*, *Derna*, od *Aûren* », è adoperato dagli scrittori

1. Quedenfeldt, *Division et répartition de la population berbère au Maroc*, trad. H. Simon, Alger, Jourdan, 1904, p. 119.

2. P. Schnell, *L'Atlas Marocain*, trad. par A. Bernard, Paris, Leroux, 1898, pp. 22-23.

3. A. Bernard, *Le Maroc*, Paris, Alcan, 1915, p. 28.

arabi del Medio Evo e dato anche oggi al « Monte Nefuso fra Tafelèlt e Marocco »<sup>1</sup>.

Circa il significato del nome lo Schnell<sup>2</sup> afferma che *Gebel Deren* corrisponde a *Gebel et-telî*, cioè « Montagna della neve »; senza però addurre alcuna prova di tale interpretazione.

Per il Quedenfeldt<sup>3</sup> *Adrar-n-Drenn* significherebbe presso a poco « Montagna del tuono » o « del fracasso ». Egli aggiunge che gli Scelûh parlano di un rumore misterioso che si sente una volta ogni anno dall' alto della montagna, e che essi attribuiscono ad un gigantesco leone che ruggisce. Il detto autore cita anche un passo del Gatell che traduce *adrar endern* per « montagna che parla » e riporta notizie indigene su rumori e clamori misteriosi che si sentono sul monte al tempo della mietitura.

A queste ultime etimologie accenna anche l' illustre e compianto prof. Henri Basset<sup>4</sup>, in forma però giustamente dubitativa, al contrario del Quedenfeldt, che accettandole, rimproverava al De Foucauld l'affermazione che Deren fosse un nome proprio senza alcun senso<sup>5</sup>.

È evidente che gli indigeni berberi che riconnettono il nome con quei rumori, forse in realtà dovuti al disgelo, si riferiscono alla radice *ndr*, che significa *muggire, gemere*<sup>6</sup>, dalla quale deriva il nome del famoso oracolo di Sîdî Bu Inder<sup>7</sup>, e ne derivano pure il nefûsi *andûr* = *molino ad olio*, e l' augilino *lamendûrt* = *tortora*. Si può obbiettare però che il nome completo è *adrâr n deren*, e quindi bisognerebbe ammettere che originariamente fosse stato *adrâr inderen* o *indern*, cioè una forma così detta participiale, o più propriamente una proposizione relativa col pronome sottinteso, che

1. Jacopo Graberg de Hemsö, *Specchio geografico e statistico dell' impero di Marocco*, Genova, Pellas, 1834, p. 22.

2. P. Schnell, *op. cit.*, p. 23.

3. Quedenfeldt, *op. cit.*, p. 121.

4. H. Basset, *Le culte des grottes au Maroc*, Alger, Carbonel, 1920, p. 57, n. 2.

5. Quedenfeldt, *op. cit.*, p. 122.

6. V. ad es. *nder* = *gemere*, in S. Biarnay, *Étude sur le dialecte berbère de Ouargla*, Paris, Leroux, 1908, p. 344; in E. Laoust, *Étude sur le dialecte berbère des Ntifa*, Paris, Leroux, 1918, p. 126; ecc.

7. V. H. Basset, *op. cit.*, p. 57.



giustificherebbe il suffisso *en* ; come appunto è nel *nefùsi*, nel dialetto dei *Ntifa*<sup>1</sup>, ecc.

Ma come si sarebbe arrivati alla forma attuale di *adrâr n deren* ? Una analogia ce la offrono le lingue romanze, ove si ha talvolta il fenomeno di avulsione dell' articolo determinato o indeterminato, quando al senso glottico dei parlanti appaia che le lettere *l-* o *n-* iniziali e parti integranti di una parola siano invece articoli ; esse quindi possono distaccarsi dalla parola stessa, come ad es. è avvenuto nell' italiano *usignuolo* < *'lusciniolu*, in *arancia* < *narancia*<sup>2</sup>, ecc.

Un esempio cospicuo di tale fenomeno si ha anche nel nome della tribù berbera dei *Lamâyah*, che in qualche fonte araba appare nella forma *al-Mâyah*, essendosi creduto che *l* fosse l'articolo arabo dialettale<sup>3</sup>.

Con un procedimento analogo i Berberi potrebbero avere sentito la prima consonante di *inderen* come particella di genitivo (*n*, *en*) e averla quindi staccata.

Ma tale ipotesi va incontro anzitutto alla difficoltà che già parecchie fonti antiche ci danno il nome nella forma consonantica *drn*, *drm*. E di più se esso fosse derivato dalla radice *ndr*, essendosi conservata nel linguaggio berbero locale tale radice, come appare dalla etimologia indigena, è evidente che ciò avrebbe agito nel senso di mantenere la *n* unita al resto della parola. Il pronunciarsi ora *adrâr n deren* e il ravvicinare il nome alla radice *ndr* mostra chiaramente il fenomeno inverso, cioè un avviamento alla concrezione della particella di genitivo col nome che segue, e che non avendo più senso nel linguaggio locale viene con quella concrezione ad acquistarne uno ; fenomeno che pure presenta qualche analogia con l'agglutinazione dell' articolo al nome nel romanzo<sup>4</sup>.

\*  
\* \*

Al di fuori della radice *ndr*, l'esame del lessico berbero offre

1. V. E. Laoust, *Étude sur le dialecte berbère des Ntifa*, Paris, Leroux, 1918, p. 120.
2. V. P. E. Guarnerio, *Fonologia romanza*, Milano, Hoepli, 1918, § 80.
3. V. C. A. Nallino, *Norme per la trascrizione italiana e la grafia araba dei nomi propri geografici della Tripolitania e della Cirenaica*. Monografie del Ministero delle Colonie, Roma, 1915, p. 18.
4. V. P. E. Guarnerio, *op. cit.*, § 80.

qualche altra voce che potrebbe, foneticamente, avvicinarsi al nome *Deren*. Così per es. la radice *aderen* = *girare*, del Mzab <sup>1</sup>, che nell' opera postuma del Biarnay apparisce nella forma *dren* <sup>2</sup>. Qualcuno forse penserebbe all' idea di « tortuosità » riferita ad una catena di montagne; ma evidentemente è cosa troppo artificiosa.

Ancor meno sarebbe da pensare alla radice *edren* = *rovesciare*, *abbattere*, degli Ait Segruššen <sup>3</sup>.

Occorre pertanto ricercare l' etimologia in altra direzione, che oltre al conguaglio fonetico ci mostri anche una certa evidenza di significato applicabile al nome *Deren*. La voce che nella *tahaggart* è *ataram* e significa « parte inferiore di un corso d' acqua » e « ovest »; e che nel dialetto dei Taitoq è pure *ataram*, con significato di « ovest », nel berbero degli Zenâga è *ederem* = *ovest* <sup>4</sup>. Il mutamento  $t > d$  si spiega facilmente per effetto sonorizzante di *r*; fenomeno nel berbero, come in altri linguaggi, assai comune. Nei materiali Zenâga citati dal Masqueray, la voce *ovest* appare nella forma *adheren* <sup>5</sup>.

Tenendo presente tale rapporto documentato *ataram* > *ederem*, e la forma con *n* finale, ne risulta molto verosimile che *adrâr n deren* significasse in origine « montagna dell' occidente » avesse cioè un senso uguale o strettamente affine ad espressioni arabe come ad es. quella di *Gebel el-garbî*, che si applica all' altopiano dei Nefûsa in Tripolitania.

Si può aggiungere, circa la *n* finale, che indipendentemente dalla voce citata dal Masqueray, il mutamento  $m > n$  in *Deren* si spiega o per assimilazione a distanza delle *n* del genitivo; o per assimilazione alla dentale iniziale; o per effetto della *r*, come si osserva in qualche altro caso consimile pur non essendone del tutto chiara la ragione.

1. V. R. Basset, *Étude sur la Zenatia du Mzab, de Ouargla et de l'Oued-Rir*, Paris, Leroux, 1893, p. 194.

2. S. Biarnay, *Notes d'ethnographie et de linguistique nord-africaines*, publiées par L. Brunot et E. Laoust. Paris, Leroux, 1924, p. 217.

3. V. E. Destaing, *Étude sur le dialecte berbère des Aït Seghrouchen*, Paris, Leroux, 1920, p. 53.

4. V. R. Basset, *Mission au Sénégal*, Paris, Leroux, 1909-1910, t. I, pp. 152 e 204.

5. V. E. Masqueray, *Comparaison d'un vocabulaire du dialecte des Zenaga avec les vocabulaires correspondants des dialectes des Chawia et des Beni Mzab*. Archives des Missions scientifiques, 1879, p. 522.

Siccome la forma con *m* è senza dubbio più antica, si può ritenere che i nomi *Dirim*, *Adirim* che si trovano in alcune fonti latine<sup>1</sup> non siano già degli accusativi, ma che riproducano quella forma originaria, che è documentata dallo zenâga *ederem*; e del pari si può ritenere che il Δύρις di Strabone riproduca l'altra pronuncia. Le due forme rifletterebbero così il periodo di oscillazione che ha preceduto il fissarsi della seconda. Che i Berberi dunque designassero l' Atlante come « montagna dell' occidente » quando nel loro linguaggio si trova un perfetto ragguaglio col nome antico e moderno, sembra del tutto naturale. S' intende che poi essendosi perduto nei dialetti dell' Atlante (almeno per quanto finora risulti) l' uso di quella voce, la frase *adrâr n deren* appare anche agli indigeni come non più spiegabile chiaramente.

Ma del nome si trovano anche altre tracce, per es. in *Tamdernit*, località della riva sinistra dell' Uarga<sup>2</sup>; nell' uadi *Derna* marocchino, formato dalla riunione di due altri uadi, detti *Drent* e *Uadrent*<sup>3</sup>; nella cittadina di Derna in Cirenaica. Quest' ultimo nome che nell' antichità è documentato nella forma Δάρυς è riconnesso dal Bates col plur. di *adrâr*, cioè con *idrâren*<sup>4</sup>; ma di ciò, come al solito, manca la dimostrazione fonetica, e di più è da osservare che la città, pur soprastandole a breve distanza i monti, è adagiata sulla spiaggia marina.

Infine possono, almeno a titolo di ipotesi, riconnettersi con la radice che abbiamo esaminato, il nome degli *Ait Dermân* della Cirenaica<sup>5</sup>, e quello del *Kâf Durmân* presso Mizda in Tripolitania<sup>6</sup>.

1. V. St. Gsell, *Hist. ancienne de l'Afrique du Nord*, t. I, p. 315, n. 7.

2. V. E. Lévi-Provençal, *Textes arabes de l'Ouargha*, Paris, Leroux, 1922, p. 7.

3. V. E. F. Gautier, *Les Cavernes du Dir*, in *Hespéris*, année 1925, pp. 385-386. I tre nomi ricordano quelli già citati di *Adrem* e delle sue due *Tadremt*.

4. Oric Bates, *op. cit.*, p. 79.

5. V. E. De Agostini, *Le popolazioni della Cirenaica*, Bengasi, 1922-23, p. 300.

6. V. *Elenco dei nomi di località della Tripolitania settentrionale*, Tripoli, Pirotta e Presciani, p. 19.

## QUELQUES ADAGES ALGÉRIENS

par M. BEN CHENER.

---

Ce recueil gnomique a été établi entre 1907 et 1910. A part quelques proverbes d'Alger et de ses environs, désignés par la lettre A, ces adages, sous forme de distiques ou de quatrains, sont employés dans l'aire limitée par Boghari, Laghouat, Téniet el-Had et Bou-Saâda. Certains de ces adages rimés sont attribués à Sid El-Hadj 'Isâ, marabout vénéré dans le sud du département d'Alger et enterré à Laghouat, celui-là même qui, vers 1714, avait prédit l'arrivée des Français dans sa ville (cf. Trumelet, *L'Algérie légendaire*, Alger, 1892, p. 111). D'autres encore sont attribués à Sidi 'Abd er-Rahmân el-Medjdoub, marabout enterré en dehors de Bâb el-Fotouh, à Fâs (cf. comte Henry de Castries, *Les Gnomes de Sidi Abd er-Rahman El-Medjdoub*, Paris, 1896).

1.

لا كان يوقع امتحان ويكون حقّ مصاوب  
ينطف لسانی بما كان فی حقّ من لا یناسب

Si un examen a lieu et si mon droit est juste,  
Ma langue dira tout même sur ce qui ne convient pas.

إذا كان = إلا كان = لا كان

2.

من لا يطعمك عند جوعك ولا يحضرك في مصايب  
لا تحسبه من بزوعك قد حاضر فد غايب

Celui qui ne te donne pas à manger quand tu as faim, et qui n'est pas présent dans tes malheurs,

Ne le compte pas parmi les partisans, qu'il soit présent ou qu'il soit absent.

## 3.

ما كان كالحرث تجارة ما كان كالأم حبيب  
ما كان كالشرّ خسارة ما كان كالدين طليب

(Oran). — Il n'y a pas de profession aussi lucrative que le labour ;  
il n'y a pas d'ami comme la mère ;

Il n'y a pas de dommage comme le mal ; il n'y a pas d'ennemi plus tenace que la dette.

تجارة commerce et par extension profession lucrative.

## 4.

عندى احبابى بالاكثر ومن قال شى الله حسيبه  
آخر نبيعه بدينار واخر فى الحرى نصيبه

J'ai des amis en très grand nombre et celui qui dirait quelque chose, Dieu lui en demandera compte :

L'un, je le vends pour un *dinār*, et l'autre, je le trouve dans la m.

Tous mes amis ne valent pas la corde pour les pendre et le moins mauvais d'entre eux mérite d'être vendu comme esclave pour un *dinār*.

wāhèr. وآخر belèktār ; بالاكثر

## 5.

حليل من ماتت أمه و باباه فى الحج غايب  
ولا صاب حدّ ان يلّبه واضحى بين الدواوير سايب

Bien malheureux est celui dont la mère meurt pendant que son père est absent, en pèlerinage à la Mekke,

Celui qui ne trouve personne pour le couvrir [de sa protection] et qui devient errant entre les douars.

6.

الاجواد ما يقولوا لا لا وحديثهم خطأ وصواب  
إذا قال لك رُح وتعالى هذيك مارة الكذاب

(Tunisie). — Les nobles ne disent jamais : non, non ; et leur conversation est vraie ou fausse.

Si quelqu'un te dit : « Va et reviens », c'est là l'indice du menteur.

امارة class. مارة.

7.

ابيض عريض من يديه مريض  
ما يفضى صاحبة وعمره راح ذهاب  
ما يشرى ش الرخيص على الدائم لواب  
حاله مهموم بالمحامين راسه شاب

Blanc, gros, il a mal aux mains, il ne fait rien de bon ; sa vie s'écoule sans profit.

Il n'achète pas bon marché, il est toujours vacillant, il est anxieux ; sa tête a blanchi dans les épreuves.

Blanc : il n'a pas été hâlé par le soleil ; il n'a pas mal aux mains : il est paresseux.

C'est l'état de celui qui vit toujours dans l'oisiveté, qui s'abandonne et qui, arrivé à être obligé de pourvoir lui-même à ses besoins, n'y parvient qu'avec peine.



8.

الامان يا بنى الامان والامان يقطع الرقبة  
حطيت يا بنى الاسحان جبت البلا بلا سبة

La confiance, mon fils, la confiance! et la confiance coupe le cou.  
J'ai fait, ô mon fils, du bien et je me suis attiré du mal sans en être la cause.

الاحسان = الاسحان ; lāmān الامان

9.

حجيت سبع حجّات وثبت سبع قوبات  
رجيت نفسي تبغى لغيرها لبات

J'ai fait sept fois le pèlerinage de la Mekke, et je me suis repenti sept fois ;

J'ai espéré que mon cœur resterait [fidèle] pour autrui et il a refusé.

10.

مرو ان لقيته يخم واصل العظم فى لهاته  
هذاك من زوجة الهم ببعالها عذباته

Si tu rencontres un homme pensif, ayant le bout de l'os dans le gosier,

Cela est dû à l'épouse de malheur qui le torture par sa conduite.

H. de Castries, *Les Gnomes*, n° 143, donne la variante suivante :

شبنى مرو يخم من علف لافين فى لهاته  
هذاك به هم المرأة عزوه يا ناس فى حياتهم

Il m'a fait (blanchir) gémir l'homme qui rêve, — [Qui est muet] comme s'il avait des sangsues collées à la langue.

Celui-là, une femme est la cause de sa peine; — Pleurez-le [comme un mort], vous autres, bien qu'il soit en vie.

Note : La traduction des *Gnomes* donnée par H. de Castries a toujours été reproduite ici textuellement, bien que parfois elle mérite quelque retouche.

11.

إذا حبك ربّي يدير لك اسباب ويسهل لك في باب كل حاجة  
وإذا نكرك ربّي ينوض السراب مالك في ساعة تروى عجاجة

Si Dieu t'aime, il te donne des moyens et te facilite tout et en tout.

Mais si Dieu ne t'aime pas, il te fait apparaître le mirage et en un instant, tu verras surgir un tourbillon de vent et de poussière.

12.

إذا هي دُنَيْتُكَ مَهْمُومَةٌ وزمانك ما هو معك مليح  
خَلَّ الدَّرْسَةُ فِي التَّيْنِ مَلُومَةٌ واستسبل حتى يهبّ الريح

Si ta vie ici-bas est pleine d'angoisse, et le Temps n'est pas bien avec toi,

Laisse l'airée dans sa paille entassée et attends [pour vanner] que le vent se lève.

درسة quantité de gerbes que l'on dépique en une seule fois.

Var. استسبل استنّ ; الدرسَة pour العُرْمَة ; دُنَيْتُكَ pour دَنْتُكَ.

13.

الله يمنعي من الطمع وجميع الطَّمَاعِ ما ربح  
سيبنا مسعود للبن ساع لامسعود لا القُدَح

Que Dieu me préserve de la convoitise, car tous les avides n'ont rien gagné.

Nous avons envoyé Mas'ūd pour nous demander du lait aigre ; mais [on n'a plus revu] ni Mas'ūd ni le vase.

On entend souvent لا يمنعي. Mas'ūd est généralement le nom par lequel on appelle un esclave noir et aussi le nom qui lui est donné.

## 14.

واحد مغلوب للزمان واثنين معه طيحة بطيحة  
ثلاثة يدرفوه ما بيان وربعة يتمنوا فيه الذبيحة

Un est vaincu par le Temps ; deux sont tantôt vainqueurs tantôt vaincus ;

Trois le cachent au point d'être invisible ; quatre y espèrent la mort.

L'union fait la force.

طيحة بطيحة : Chute à tour de rôle.

## 15.

قلبي تقطع بالامواس ما جابراً نلوحه  
من كان كواي للناس يصبر لكيات روحه

Mon cœur a été coupé en petits morceaux avec des couteaux ; et il ne se trouve pas à l'extérieur pour que je puisse le jeter au loin.

Celui qui cautérise souvent les gens doit souffrir les cautères sur sa personne.

Celui qui fait souffrir autrui doit pouvoir supporter ses propres souffrances.

## 16.

الهم يستاهل الغم والتفطية له مليحة  
رُدّ الجلدة على الدم تبرأ وترجع صحيحة

Les soucis méritent d'être cachés, et le recouvrement leur est bon ;

Remets la peau sur le sang [de la plaie] ; elle guérira et redeviendra en bon état.

H. de Castries, *Les Gnomes*, n° 142 :

الهم يزيد له الغم و السترة له مليحة  
رُدّ الجلد على الجرح تولى ككانت صحيحة

La douleur, les sanglots l'accroissent ; — Mieux vaut la cacher.  
Replace la peau sur la plaie, — elle redeviendra comme si elle était saine.

Var. التغطية pour الجلدة ; الجلبة est pour التغطية.

17.

نجرى على المال ونطيح والمال هو الطناخة  
نمخنة بلا مال كالريح مشراري يفي الشياخة

Je cours après la fortune et je tombe : Les richesses sont la présomption.

Un orgueil sans fortune est du vent : Un méchant qui veut être *Šayh* !

H. de Castries, *Les Gnomes*, n° 56 :

نخدم على المال ونطيح و المال بيت الطناخة  
راجل بلا مال بالريح مشرار وحب الشياخة

Je travaillerai pour la fortune et je tomberai : — Les richesses sont la demeure de l'assurance.

Un homme sans richesses, c'est du vent. — Voyez-vous un misérable qui prétendrait devenir cheikh !

يبغى est pour يبنى.

MÉMORIAL H. BASSET.

18.

دُقْ البَحْمَ وَاَرْحِهْ    وَاَصِلْ الدَّقِيفَ اسْوَدْ  
وَبْنَادِمِ الْبَرْهَوْشِ    اَصْلَه الرَّدَى يَجْبَدْ

Pile le charbon et mouds-le; mais le principe de la farine est noir.  
Chez l'homme d'origine sauvage, c'est sa mauvaise extraction  
qui l'attire [toujours].

D'un sac à charbon, il ne saurait sortir blanche farine.

19.

جَبْتَ اَوْلَادِي يَقْلَعُوا تَنْكَادِي    زَادُونِي تَنْكَادِ عَنْ تَنْكَادِ  
اِذَا كَانُوا الْاَوْلَادِ كَيْفِ اَوْلَادِي    لَا يُعْطَى لِلضَّانِيْنَ اَوْلَادِ

J'ai enfanté pour que mes enfants dissipent mes soucis; mais ils  
ont ajouté soucis sur soucis.

Si [tous] les enfants étaient comme les miens, que [Dieu] n'en  
donne point à ceux [et à celles] qui enfantent!

عن est pour على, déjà classique, cf. *Lis.*, XVII, 170, l. 4.

20.

اِذَا كَانَ السَّعْدُ يَتَنَجَّيْرُ مِنْ عَوْدِ  
نَجَّرَ سَتَيْنِ عَوْدِ لِحَالَا مِنْ عَوْدِي  
وَإِذَا كَانَ السَّعْدُ مِنْكَ يَا مَسْعُودَ  
يَا سَقَامَ السَّعُودِ سَقَمَ لِي سَعْدِي

Si la chance ne (se taillait) provenait que d'un seul morceau de  
bois, j'en (taillerais) ferais soixante rien que du mien.

Mais si la chance vient de toi, ô Mas'ūd, ô toi qui redresses les chances, redresse la mienne.

rien que de. لحلا من

21.

الّی بلاه ربّی یصبر لفضاه حتی یرید له بمراد  
ماله هروب من وعده کیصباه یرجی بوضایله یعاد

Celui que Dieu éprouve doit supporter sa destinée jusqu'à ce qu'il en désire une autre pour lui :

Il ne peut fuir sa destinée quand elle l'atteint et il attendra que les bontés divines lui fassent retour.

Var. ویراغ السوایع لن یسعاد et il guettera les moments où il deviendra bienheureux.

یراف est pour یراغ.

22.

جحش البغل لا تغنیه وبالزیت تدهنی جلوده  
الصکّ والعضّ به هذیک عادة جدوده

Le jeune mulet, ne le traite pas avec délicatesse, en frottant avec de l'huile sa robe.

La ruade et la morsure sont [innées] en lui ; car c'est là l'habitude de ses ancêtres.

Oignez un vilain, il vous poindra.

H. de Castries, *Les Gnomes*, n° 84 :

ولد البغل لا تربیه لوکان تدهن زنوده  
الصکّ والعضّ به هذیک عادة جدوده

Le fils (petit) du mulet, ne l'élevez pas ; — Si vous lui oignez les pieds, Gare à la ruade et à la morsure ! — C'est la manière de faire de ses ancêtres.



23.

الزيت يخرج من الزيتون والباهم يهيم لفات الطير  
الى ما تخرج كلمته ميزونة يجرحها في ضميره خير

L'huile (sort) provient de l'olivier, et l'intelligent comprend le langage des oiseaux :

Il vaut mieux pour celui dont la parole sort non pesée qu'il la cache dans son cœur.

24.

اطوال يا الليل اطوال ولا بذك من العجر  
اطوال يا العمر اطوال لا بذك من القبر

Prolonge-toi, ô nuit, prolonge-toi : l'aurore viendra nécessairement.

Prolonge-toi, ô vie, prolonge-toi : la tombe arrivera forcément.

25.

الاحباب الاحباب فلتوا وبقات الارذال كثرة  
من عاد سر يعله ويفوم له بالحساسة

Les amis, les amis sont devenus peu nombreux, et les mauvais sont restés en grand nombre.

Quiconque divulgue un secret en devient malade et en subit des dommages.

26.

نوصيك يا حارث الشيخ والشيخ كثر فيه المرورة  
الى تقول خوى وجيبي تاتييك منه الضرورة

Je te recommande, ô toi qui sème dans un terrain où pousse l'armoïse (semen-contrà), et celle-ci renferme beaucoup d'amertume.

De celui que tu appelles « mon frère, mon ami », le mal te vient.

H. de Castries, *Les Gnomes*, n° 35 :

نُصِيكَ يَا حَارِثَ الشَّيْخِ    وَ الشَّيْخِ فِيهِ الْعَرَارِ  
الَّتِي تَظُنُّ تَفْطَعُ عَلَيْهِ    تَأْتِيكَ مِنْهُ الضَّرُورُ

Je vous donnerai un conseil, ô vous qui labourez une terre où se trouve le Chih. — Dans le Chih est l'amertume.

Celui pour lequel tu pourrais te faire hacher en morceaux (!), — C'est de lui que te viendra le malheur.

27.

التَّحَوَّاسُ فِي الْبُلْدَانِ رِيَاةٌ    وَمَعْرِفَةُ الرِّجَالِ كَنْزٌ  
وَخَلِيلَتُكَ بَيْنَ النِّسَاءِ نَجَاسَةٌ    لَوْ كَانَ تَكُونُ شَابَةً وَالْأَعْجُوزُ

(Alger). — Visiter les villes est [une marque de] supériorité, et la connaissance des hommes est un trésor.

Ton amante au milieu des femmes est une m., fût-elle jeune ou vieille.

H. de Castries, *Les Gnomes*, n° 24 :

تَحَوَّاسُ الْبِلَادِ تَرَاهُةٌ    تَعْرِفُ شُعَابًا وَتَجُوزُ  
مَحَبَّةُ النِّسَاءِ سَبِيلَةٌ    مَحَبَّةُ الرِّجَالِ كَنْزٌ

Parcourir un pays est un plaisir : — On connaît les ravins, on les évite(?).

L'amitié des femmes est un avilissement, — L'amitié des hommes est un trésor.

Cf. aussi *Proverbes ar. de l'Algérie*, n° 501.

28.

الشَّوَابُ يَشُوبُ مِنْ قَاعِ الْقُصَّةِ    وَالْغُرْبَالُ تَشُوبُ مِنْهُ قَاعُ النَّاسِ  
الْكَيْسُ يَعْهَسُ عَلَى رَأْسِ اللَّهْمَةِ    وَالْعَوَامُ يَمُومُ بِحَرْلٍ لَا يُفَاسُ

Celui qui voit bien voit à travers le fond d'une écuelle en bois, et le crible, tout le monde y voit à travers.

L'homme bien éduqué pose le pied sur la vipère [et n'en est pas piqué], et le bon nageur nage dans une mer incommensurable.

## 29.

يا حَسْرَاهُ بَعْدَ اللَّيَّةِ وَالزَّبْدَةِ رَطِيَّةٍ  
عُدْتُ نَكَدًا فِي عِظَامِ الرَّاسِ  
وَمِنْ بَعْدِ رَكُوبِي عَ الشَّاحِبِ الْعَلَوِيَّةِ  
عَادَ رَكُوبِي عَنْ بَغْلِ نَكَاسٍ

Hélas ! après avoir mangé la « queue » et le beurre frais, je suis maintenant obligé de ronger les os de la tête [de mouton].

Après avoir monté une jument amaigrie et de haute taille, je monte à présent un mulet rétif.

إِيةُ la queue de mouton étant la plus grasse de la pièce, et par suite le meilleur morceau.

رَطِيَّة est pour طَرِيَّة ; ع = عَلَى, cf. Ibn Ya'îš, *Comment*, sur le *Mofaṣṣal* de Zamahšari, Leipzig, 1886, p. 1896 ; Sibawayh, *Kitāb*, Būlāq, 1318, II, 424.

شاحِب jument infatigable à la course.

## 30.

الْبُورْدُ مَشَى لِلْمَغْرِبِ وَالذِّيبُ جَابَ رَأْسَهُ  
لَوْ كَانَ كَانَ خَيْرٌ فِي الْبَصْلِ مَا يَشْفِرْسُ عَلَى رَأْسِهِ

(Alger). — Le bœuf est allé en Occident, et le chacal en a apporté la tête.

S'il y avait quelque chose de bon dans l'oignon on ne l'aurait pas planté la tête en bas.

31.

التي طارت من سعاد أيامها و تختبئ في ريشها وتعيش  
والتي قعدت من تعوس أيامها ما هي بالصحة ولا بالريش

Celle qui s'est envolée, c'est grâce à ses jours heureux : Elle se cache dans ses plumes et vit.

Celle qui reste, c'est sous la contrainte de ses jours malheureux : Elle n'a ni santé ni plumage.

Se dit de la fille.

32.

التي خلط وجلط وصفي مزين خلاطه  
والتي خلط وجلط وبقي مكش عياطه

Celui qui mélange et amalgame puis il clarifie, combien sa fréquentation est belle !

Celui qui mélange et amalgame et ne clarifie pas, combien ses cris sont nombreux.

ما أكثر et ما ازين pour مزين et مكش. Le sens est : Celui qui emmêle les relations et embrouille et montre ensuite une affection sincère mérite que l'on conserve son amitié.

Tandis que celui qui après sa brouille garde rancune, il continue toujours à crier.

33.

لا ارواح الا ارواح البطمه ولا ظل الا ظل الكاب  
ولا كبا الا كبا السدره لا كان فيها ثلث اعراب

Il n'y a de brise que celle des pistachiers-lentisques, ni d'ombre que celle d'un rocher.

Ni d'abri que celui du lotus même quand il n'a que trois branches.

34.

المحِبُّوب الّی یحِبُّنِی نَرَوِی مِنْ وَجْهِهِ وَنَشْفِی  
وَالْوَجْهَ الّی مَا یحِبُّنِی حَتّٰی اَنَا نَعْطِیْهِ بِالْفُجْبَا  
کَمَا حَبِیَّتْکَ تَحِبُّنِی وَالثَّمَرَةُ تَسْتَأْهِلُ الْوَبَا

L'ami qui m'aime, je me désaltère de son visage et je guéris.  
Au visage de celui qui ne m'aime pas, je tourne moi aussi le dos.  
Aime-moi comme je t'aime : La sincérité mérite l'accomplissement des promesses.

35.

الّی حَبَبَکَ حُبُّهُ وَبِیْ مَحَبَّتِهِ کُنْ صَابِی  
وَالّی کَرِهَکَ لَا تَسِبْهُ وَخَلِّهِ تَلَفَ الْعَوَابِی  
یَجِیْهِ الظَّالِمُ یُکَبِّهِ تَبَفْ مَهْنِیْ وَوَابِی

Aime celui qui t'aime et sois pur dans ton amour.  
N'insulte pas celui qui te déteste, laisse-le et tu rencontreras la tranquillité.  
L'injuste viendra le renverser et tu demeureras tranquille et parfait.

36.

لَا بِی الْجَبِلُ وَادٌ مَعْلُومٌ وَلَا بِی الشِّتَا رِیْحٌ دَابِی  
لَا بِی الْعَدُوُّ قَلْبٌ مَرْحُومٌ وَلَا بِی النِّسَاءِ عَهْدٌ وَابِی

(Alger). — Pas de rivière connue sur la montagne ; pas de vent chaud en hiver ;

Pas de cœur compatissant chez l'ennemi ; pas de promesse tenue chez les femmes.

H. de Castries, *Les Gnomes*, n° 23 :

ما بي الجبل واد معارم ولا بي شتا ليل دابي  
ولا بي النساء باعل الخير ولا بي العدو قلب صابي

Pas de rivière sur les montagnes, — Pas de nuits chaudes en hiver,  
Pas de femmes faisant le bien, — Pas d'ennemis au cœur généreux.

37.

يا فيل المار كيهاه يمحلى كلامك  
قرض ولاعدت تزار وتتفكر الناس عارك

O toi qui dis des injures, comment tes paroles peuvent-elles être douces ?

Tu tomberas malade : L'on ne viendra pas te visiter et l'on se rappellera le mal que tu as dit.

عار offense, affront, indignité, injure.

38.

خوك من بوك كيب العرب أليا ناسبوك  
وخوك من امك كيب العسل في فمك

Ton frère par le père [seulement] est comme les Arabes qui deviennent tes parents par alliance<sup>1</sup>.

Ton frère par la mère [et le père] est comme le miel dans ta bouche.

39.

اللى يحبك يناديك ويعظم الله تعالى  
ومن لا يحبك يناديك إن كان تاكل تعالى

1. Et par suite ils t'accablent par leurs demandes incessantes qui finiront par te rendre pauvre.



Celui qui t'aime, t'invite et (magnifie Dieu, Très Haut) insiste beaucoup.

Celui qui ne t'aime pas, t'invite [en disant :] Si tu veux manger, viens.

La seconde partie signifie une offre de gascon

40.

يا قلبي يا حامل الماء للعقبة  
ويا طراد الشمس مالك إلا مهبول  
لا تبغى من لا يحبك بحبة  
وإذا حبّ القلب غير خلّ الناس تقول

O mon cœur, toi qui obliges l'eau à [gravir] la côte, toi qui chasses le soleil, tu n'es qu'un fou.

N'aime pas celui qui n'a aucune affection pour toi, et quand le cœur aime, tu n'as qu'à laisser les gens dire.

41.

هذا الزمان راه تبدّل والوالدين خرجوا علة  
الظاهرة يقولوا وليدى والقلب صايدته خلة

Ce temps est bien changé : Le père et la mère sont devenus un mal :

En apparence, ils m'appellent leur cher enfant et [en réalité], le cœur est piqué par des épingles.

Se dit de mauvais parents qui ne cherchent qu'à nuire à leurs enfants parvenus à une meilleure situation.

خلة pl. de خلال grosse épingle en métal ou en bois ayant près de 10 centimètres de longueur.

42.

مولى المال يا الموال والناس الكلّ لك مالوا  
والى ما عنده مال الله لا يجعل كلبى بحاله

Possesseur de richesses, ô grand richard, tout le monde penche vers toi.

Celui qui n'a pas de fortune, fasse Dieu que mon chien ne lui ressemble pas.

H. de Castries, *Les Gnomes*, n° 58.

المال يا المال اليه البنات مالوا  
الى ما عندهش المال لا يعمل حتى كلبى بحاله

Fortune, ô fortune, — Vers toi les filles penchent (toi qui fais tourner la tête aux filles);

Celui qui est sans fortune, — Fasse le ciel que mon chien lui-même ne lui ressemble pas !

43.

بكر لحاجتك تفضيها واصدنت مايقول الببال  
بتك قبل الصيام اعطيها يبقى مضربها نظيف زلال

Lève-toi de bonne heure pour ton affaire, tu l'accompliras et écoute ce que disent les présages :

Ta fille, avant qu'elle ne commence à faire le jeûne du Ramadân, marie-la, afin que sa place reste propre et nette.

H. de Castries, *Les Gnomes*, n° 30.

بكر لحاجتك تفضيها و صنت ما يقول الببال  
بتك قبل البلوغ عطيا لا تذلل فى قول الفال

Sois de bon matin à tes affaires, tu réussiras. — Écoute ce que disent les présages

Ta fille, avant qu'elle soit nubile, marie-la ; — Elle ne sera pas exposée aux commérages.

## 44.

إذا شفت لا تخبر وإذا سالوك فُلْ لا لا  
ثم تنجى من المحاور تبغى صابى ز لا لا

Si tu vois ne parle pas, et si l'on t'interroge dis : (Non, non) je ne sais rien.

Tu échapperas par la suite aux discussions et tu demeureras semblable à une eau claire et limpide.

II. de Castries, *Les Gnomes*, n° 77 :

الصمت الذهب المسجر والكلام يفسد المسالة  
إذا شفت لا تخبر وإذا سالوك فُلْ لا لا

Le silence est de l'or broché. — La parole gâte tout.

Si tu as vu, tais-toi. — Si on t'interroge, dis : Non, non (je ne sais rien).

## 45.

يا ماخذ الخدم لا بد تندم  
مالك بريجة طيبة ولا ولد مسقم

O toi qui épouses des négresses, tu t'en repentiras certainement :  
Tu n'auras ni une bonne odeur ni un enfant bien fait.

## 46.

عزيت بنتى على امى وعزيتها عز داي  
يبلى اعضاها بىحى وخدمت فى جرايم

J'ai chéri ma fille plus que ma mère et je l'ai encore chérie pendant longtemps.

Que Dieu inflige à ses membres une fièvre ! Car elle m'a causé plusieurs affronts.

47.

المصْبِط ما درى بالحاجبى والزاهى يضحك على الهموم  
اللى راقد فى الفطيمة دابى والعريان كى يجبيه النوم

Le chaussé ne s'inquiète pas du va nu-pied ; celui qui est dans la joie rit des soucis.

Celui qui est couché sur un tapis à haute laine a chaud ; se peut-il que le sommeil vienne à celui qui est nu ?

48.

خبزة والقلب مشروح والضحك هو ايدامه  
خزّار والكبش مذبوح ما يلذّ شى على طعامه

Le pain [seul], alors que le cœur est gai, a le rire pour le faire passer.

Un renfrogné, alors qu'un mouton est égorgé, sa nourriture ne me plaît pas.

49.

اللى يضحك لك اضحك له وخيار الضحك التبسمية  
واللى زمّح لك زمّح له ما هوش احتى منك زومة  
واللى بدّلك بهرخ الغراب بدله بهرخ البومة

A celui qui te rit, ris et le meilleur rire est le sourire.

A celui qui te montre le dos montre-lui le tien ; il ne l'a pas plus grand que le tien.

Et celui qui t'échange contre le petit d'un corbeau, échange-le contre le petit de la chouette.

اعنى = احتى.

## 50.

من ناض ريحه يذري ويلوح التبن طول فامة  
والى رقد ريحه يسرى وطريف السلام السامة

Celui dont le vent commence à souffler, vanne et lance la paille de toute sa longueur.

Celui dont le vent (dort) cesse de souffler doit se mettre en marche de bon matin et le chemin du matin est la bonne santé.

II. de Castries, *Les Gnomes*, n° 153 :

إذا ناض ريحك ولوح التبن طول فام  
وإذا ما ناض لاتدوا اطلب غير السلام

Si ton vent se lève, — Jette la paille dans toute sa longueur.

Si ton vent ne se lève pas, ne t'en prends à personne; — Demande seulement la paix.

## 51.

آه يا منحتي عدت خمّاس والتبن اغمى عيوني  
خمست على عرة الناس كي يوجد العشا يزغكوني

Hélas ! ô mon malheur ! je suis devenu *Hammās* et la paille m'a rendu aveugle.

Je suis *Hammās* du plus vil des hommes : Quand le dîner est prêt on me chasse.

## 52.

زُر حبيبك ولا يكودك شي بُعد  
وبتش ساس على المحبة دخلا  
ما يهيدك عاهد ولا تبدل  
إذا نفّض فير اتركه وافد هاني

Rends visite à ton ami : que l'éloignement ne t'en empêche pas, et cherche dans le cœur l'origine de l'amitié.

Le pacte ne te sert de rien et ne change pas : s'il enfreint [l'amitié], tu n'as qu'à le laisser et reste tranquille.

اغد = افد ; غير = فير ; عهد = عاهد.

53.

مكتوب ربّي نوّديه والصبر واجب علينا  
والى نحبّه نخلّيه يا ناس محتّاه فبينة

Ce que Dieu m'impose, je m'en acquitte : la patience nous est un devoir.

Celui que j'aime, je l'abandonne : O gens ! quelle grande douleur !

غبينة = فينة ; مااعتاه = محتّاه.

54.

اذا تلاقى الجيد مع العربي تولى على الجيد الفبينة  
واذا تلاقوا الاثني اجواد تبقي العشرة بشينة  
واذا تلاقوا الاثني عرب يفرّوا السبينة

Quand celui qui a bon cœur (= le citadin) fréquente l'Arabe, c'est sur le premier que retombe le fardeau.

Quand les deux ont bon cœur, la fréquentation demeure de bon goût.

Mais quand les deux sont Arabes, ils font chavirer le navire.

يفرّوا = يفرّوا ; الغبينة = الفبينة.

55.

محبوب خاطري كي تنفّدي به من شوبته نكوت مهّتي  
محبوب خاطري والبواب عليه ويبتش العقل يدري با محاني

La vue de l'ami de mon cœur me réjouit et je suis bien tranquille.  
C'est l'ami de mon cœur, la porte fermée sur lui ! mon âme [le]  
recherche, mais lui, il sait mes angoisses.

نتغدى به = نتغدى به sa présence me réconforte. Un poète a dit :

نتغدى بك كى مشوم الكيسان  
يتنسم من هواء الاذير و الورد

Ta présence me réjouit et me donne de l'énergie comme le bouquet au  
milieu des coupes ; il répand son doux parfum de roses emprunté à ton  
amour.

## 56.

الصاحب لا تلاعبه و الناصر لا تبؤ عليه  
الى حبك حبه اكثر و الى باعك لا تشريه

Le camarade, ne joue pas avec lui, et le grogneur, ne passe pas  
près de lui.

Celui qui t'aime, aime-le davantage, et celui qui te vend, ne  
l'achète pas.

## 57.

حبيبك حبه و السر الى بينكم تخفيه  
اذا حبك حبه اكثر و اذا تركك لا تسال عليه

Ton ami, aime-le ; et ce qui est secret entre vous, cache-le.

S'il t'aime, aime-le davantage ; et s'il te délaisse, ne demande  
pas de ses nouvelles.

## 58.

اذا جات من عارب بن عارب نض و الفاهها  
و اذا جات من تالب بن تالب نض و انساهها



Si elle vient de la part d'un connaisseur fils d'un connaisseur, lève-toi et reçois-la.

Mais si elle vient de la part d'un perdu fils d'un perdu, lève-toi et oublie-la.

Se dit à celui qui va consulter quelqu'un.

59.

من جاور الاجواد جاد بجودها  
و من جاور الصابون نال نفاه  
و من جاور بُرْمَة اُطْلِيَ بِحُمومها  
و من جاور السلطان فاز عماه

Celui qui devient le voisin des hommes généreux devient généreux grâce à leur générosité. Celui qui est près du savon obtient de la propreté.

Celui qui avoisine une marmite s'oint de sa suie ; et celui qui est proche du monarque obtient avec lui la victoire.

معه = عماه.

H. de Castries, *Les Gnomes*, n° 145.

60.

من جاور الاجواد جاد بجودهم و من ناسب الارذال خاب ضناه  
و من جاور فدرّة انطلا بِحُمومها و من جاور صابون جاب نفاه

Qui fréquente la bonne compagnie s'ennoblit à son contact. — Qui s'allie à des gens de rien est déçu dans ses enfants (ils deviennent pervers et trompent ses espérances).

Qui se frotte à la marmite en retire la suie ; Qui se frotte au savon en retire de la propreté.

61.

الذئب زهر والسبع عوى الارض صبّت والسما روى  
والسلطان مريض ما جبرنا له دوا

Le chacal a *rugi*, le lion a *hurlé*, la terre a *plu*, le ciel s'est *détrempé* !

Le roi est malade et nous ne lui avons trouvé aucun remède.

62.

الى حبيبك مياين در وجهه حجاب لازم تعناه انتايا  
والى حط العين صكرانت الباب و در سور البناية  
ولا تعن له بعناية

Celui qui t'aime à deux milles, mets sa figure comme une amulette (placée sur la tête), et il te faut de la considération pour lui.

Mais celui qui baisse les yeux [en te voyant], ferme toi-même la porte de ta demeure, construis des remparts solides et n'aie aucune considération pour lui.

63.

يا عزيز تغز بغز الايام ولا تشبهى بى اعدايا  
الى كانوا زمان خدام عادوا يجالسوا عمايا

O Puissant, rends-moi fort en donnant la prépondérance à mes jours, et ne fais pas éprouver de la joie à mes ennemis par mes malheurs.

Ceux qui étaient autrefois des serviteurs viennent maintenant s'asseoir à mes côtés.

معى = معايا = عمايا

64.

إذا جازت البهيرة ما بقات في السماء طيرة

Quand la Pâque juive est passée, il ne reste dans le ciel aucun mauvais présage.

Il n'y a plus de mauvais temps.

65.

مبارة مات وخلق ورثة كبيرة قنبري ونص حصيرة

(*Médéa*). — Mbâra (nom d'un Nègre) est mort et a laissé un grand héritage : Une sorte de guitare à deux cordes et la moitié d'une natte.

Se dit d'un héritage de peu de valeur.

66.

حجيرة في الحيط خير من جويهرة في الحيط

(*Alger*). — Une petite pierre placée dans le mur vaut mieux qu'une petite perle mise dans le collier.

Un immeuble vaut mieux que les bijoux.

67.

عريان ويخاب يستهل الخطاب

Celui qui est nu et a peur mérite le harpon.

Qui n'a rien ne risque rien.

68.

إذا طاحت البطيرة في الطين  
يشبع الغنى و المسكين

Quand la Pâque juive tombe dans la boue, le riche et le pauvre se rassasient.

Quand il pleut pendant la Pâque juive il y aura une moisson abondante.

69

بنت الفندوز على وّجّ بوها تجوز

(Alger). — La fille du lettré, par considération pour son père, (passe) est acceptée.

Se dit du mariage d'une fille influencé par la situation sociale du père.

70

بوف عياه راح للسلطان يلفاه

(Alger). — En plus de sa fatigue, il est allé à la rencontre du sultan.

Se dit de celui qui se donne une peine inutile.

---

# UN MÉMOIRE INÉDIT DE PELLISSIER DE REYNAUD

Par M. AUGUSTIN BERNARD.

---

## I

Les ouvrages de Pellissier de Reynaud sont bien connus de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'Afrique du Nord. Ses *Annales algériennes* sont la meilleure source que nous possédions pour les débuts de la conquête de l'Algérie. La plupart des écrivains postérieurs lui ont beaucoup emprunté ; quelques-uns, notamment Camille Rousset, l'ont même, comme l'a montré E. Cat<sup>1</sup>, outrageusement pillé et démarqué.

La carrière de Pellissier de Reynaud est assez singulière, et, comme l'homme lui-même, originale dans le meilleur sens du mot<sup>2</sup>. Attaché comme capitaine d'état-major à l'expédition d'Alger, il

1. *Bulletin de Correspondance Africaine*, 1885, p. 121-136.

2. Pellissier (Jules-Henri-François-Edmond), né à Tournon (Ardèche), le 1<sup>er</sup> janvier 1798, entré au service en 1813 dans le 4<sup>e</sup> régiment des gardes d'honneur, servit d'abord dans la cavalerie, puis fut admis en 1819 dans le corps d'état-major après avoir subi les examens nécessaires. Envoyé à l'armée d'Espagne sous la Restauration, il y resta jusqu'à la fin de l'occupation française. De son mariage avec la fille du général baron Gengoult, il eut trois fils et trois filles. Le plus jeune de ses fils, auquel il avait donné le prénom original de *Hadjoute*, fut consul de France à Djedda et à Smyrne ; à son arrivée à Djedda, où on avait massacré son prédécesseur, Hadjoute Pellissier, reçu en audience solennelle par le pacha, qui demeurait assis, le saisit par la barbe pour l'obliger à se lever devant le représentant de la France ; cet acte pouvait lui coûter la vie, mais le Turc, admirant le courage de ce frère jeune homme et son sentiment de sa dignité, prit la chose en riant. Une aquarelle, qui est la propriété de M. André Otten, l'éminent avocat d'Alger, petit-fils de Pellissier de Reynaud, représente ce curieux épisode.

fut chef du bureau arabe d'Alger de 1833 à 1837 et directeur des affaires arabes de 1837 à 1839. La droiture et l'indépendance de son caractère le mirent souvent en conflit avec ses chefs ; c'était un de ces serviteurs d'espèce rare, comme on en voudrait voir beaucoup auprès de nos gouverneurs et de nos résidents généraux, qui ne savent point flatter leurs maîtres et qui considèrent comme un devoir de leur dire toute la vérité, fût-elle désagréable à entendre.

Pellissier quitta le service des affaires indigènes et l'armée dans des conditions qui lui font honneur, à la suite de la restitution à Abd-el-Kader d'une négresse et de son fils qui s'étaient réfugiés à Alger. Chargé d'instruire l'affaire, après avoir pris l'avis du procureur général, il refusa de rendre ces malheureux. Mais le maréchal Valée, pensant bien à tort que cet acte de complaisance rendrait Abd-el-Kader plus accommodant, désavoua son chef de service. « Celui-ci<sup>1</sup> se démit immédiatement de son emploi, protestant ainsi, autant qu'il était en lui, contre un des actes les moins honorables qui se soient accomplis en Algérie. Le gouverneur général fut blâmé par le ministre de la Guerre, mais le directeur des affaires arabes n'en avait pas moins perdu sa position. »

Rentré en France en disponibilité, Pellissier fut appelé à faire partie de la Commission scientifique de l'Algérie, qu'on organisait alors. Bugeaud ayant succédé à Valée en 1841, Pellissier, qui avait eu avec lui des relations assez intimes, pouvait espérer être remplacé à la tête des affaires indigènes ; mais le nouveau gouverneur ne lui pardonnait pas son jugement sévère sur le traité de la Tafna et craignait qu'il ne fût pas suffisamment docile. Pellissier quitta donc définitivement l'armée d'Afrique et, sur la recommandation du duc d'Orléans et du maréchal Soult, fut admis dans les consulats.

Le service des affaires indigènes est une bonne école de diplomatie, car on s'y habitue à démêler les intrigues, à débrouiller ou à embrouiller suivant les cas l'écheveau compliqué de ces États minuscules que sont les tribus nord-africaines. Par ailleurs, une certaine fermeté de ton, voire même une certaine brusquerie militaire n'est pas pour déplaire aux musulmans, lorsqu'elle s'allie à l'intelligence et à la sympathie.

1. *Annales algériennes*, II, p. 315.

Pellissier fut d'abord nommé consul de France à Mogador, en 1842 ; mais Moulay-Abd-er-Rahman, sur les conseils de l'Angleterre, lui refusa l'*exequatur*. Il fut alors envoyé à Sousse, puis à Malte, où de nouveau la Grande-Bretagne refusa d'accepter comme consul un ancien officier d'état-major, qui aurait sans doute été trop curieux de ce qui se passait dans l'arsenal. Pellissier permuta avec son collègue de Palerme, puis fut nommé consul général à Tripoli, où il resta de 1850 à 1852. Il fut ensuite consul général à Bagdad ; en 1857, il fut chargé de la délimitation de la frontière turco-russe en Asie. Épuisé par les fatigues qu'il endura dans cette dernière mission, il mourut à Paris le 16 mai 1858.

Nous avons trouvé dans les papiers de Féraud, papiers qui nous ont été communiqués par son fils le général Féraud, des renseignements inédits ou peu connus sur la carrière consulaire de Pellissier, auquel Féraud, comme lui sorti de l'armée, succéda à Tripoli en 1875.

Le séjour de Pellissier de Reynaud à Tripoli fut marqué par des incidents qui se rattachent à l'histoire de l'Algérie et à sa propre carrière algérienne. Izzet-Pacha, qui gouvernait alors la Tripolitaine, avait auprès de lui comme *defterdar* ou intendant général des finances un certain Ahmed Efendi, fils d'Hamdan ben Othman Khodja, personnage ayant joué un certain rôle à Alger pendant les premières années de l'occupation et auquel M. G. Yver a consacré il y a quelques années une intéressante notice<sup>1</sup>.

Hamdan ben Othman Khodja était un de ces Maures sur lesquels on s'appuya au début de l'occupation d'Alger, les croyant bien à tort hostiles aux Turcs et favorables à notre influence ; Pellissier de Reynaud dénonça à Clauzel son attitude secrètement hostile et ses malversations. Hamdan était allé s'installer à Paris en 1833 et y avait publié un violent pamphlet sur « l'Algérie martyre<sup>2</sup> ». Il se retira ensuite à Constantinople, où il mourut vers 1840.

1. G. Yver, *Si Hamdan ben Othman Khodja* (Revue Africaine, t. LVII, 1913, p. 96-138).

2. Cet ouvrage parut sous le titre : *Aperçu historique et statistique sur la Régence d'Alger*, intitulé en arabe *le Miroir*, par Sidi-Hamdan-ben-Othman Khodja, traduit de l'arabe par H. D., oriental. Ces initiales désignent Hassouna-Deghiès, appartenant à une famille qui avait fourni plusieurs ministres à la Régence de Tripoli. C'est sans doute le même que ce Hassouna-Deghiès, ministre du pacha Youssef Karamanli, qui en 1826,



Ahmed ben Hamdan, réfugié en Turquie avec son père, alla d'abord en Égypte, où il dirigea l'imprimerie arabe de Méhémet-Ali. Poursuivi pour désordres dans sa comptabilité, il réclama la protection de la France en invoquant sa qualité d'Algérien. Il en fut quitte pour une destitution et rentra à Constantinople, où il se donna comme un transfuge du parti de Méhémet-Ali. Il fut ensuite nommé à Tripoli ; il s'était muni d'un passeport français, qu'il fit présenter au consulat par ses fils, de manière à pouvoir jouer double jeu, Turc ou Algérien suivant les circonstances. Mais le Turc l'emporta bientôt ; il fit subir aux Algériens toutes sortes de vexations, leur interdisant de se marier à Tripoli et d'y acquérir des propriétés.

Le *Miroir* fut répandu à profusion<sup>1</sup>. Ce fut Ahmed-Efendi qui lança contre les Français le chérif Serour, initiateur de l'affaire de Zaatcha : il hébergea également chez lui Mohammed ben Abdallah, qui dirigea l'insurrection de Touggourt et d'Ouargla.

Tel est le personnage en présence duquel Pellissier se retrouva à Tripoli lorsqu'il prit possession du consulat de France. Le fils de l'auteur du *Miroir* ne pouvait manquer d'essayer d'assouvir sa vieille rancune familiale sur l'ancien officier de bureau arabe.

Une première querelle violente éclata au sujet de l'*oukil* du bey de Tunis, qui, maltraité lui et les siens, fit appel au représentant de la France. Izzet répondit assez insolemment à Pellissier, s'étonnant qu'il eût quitté ses travaux littéraires pour si peu de chose et qu'il se fût dérangé pour une aussi mince question.

Une affaire de déserteurs, qui se produisit peu après, prit de plus grandes proportions. Des déserteurs français étaient venus à Tripoli et étaient employés comme maréchaux-ferrants au quartier de cavalerie. On voulut les obliger à se faire musulmans. L'un d'eux se réfugia au consulat de France ; l'autre, moins heureux, fut maltraité par la foule et mis en prison ; il fit appel à Pellissier, qui ne

avait été obligé de donner sa démission sur la demande du consul de France Alph. Rousseau, auquel il avait fait un affront à l'occasion de la fête du roi Charles X (voir R. Vadalà, *Essai sur l'histoire des Karamanlis, Revue de l'Histoire des Colonies françaises*, X, 1919, p. 224-241).

1. Cela suppose l'existence d'un texte arabe du *Miroir*, qui a été contestée par Playfair, *Bibliography of Algeria*, n° 528. Il serait peut-être intéressant de le rechercher à Tripoli.

put se le faire livrer. Le premier déserteur, ayant commis l'imprudence de sortir du consulat, tomba dans un guet-apens et fut également détenu par les autorités tripolitaines. Izzet Pacha se trouvant alors à Benghazi, le *defterdar* Ahmed-ben-Hamdan refusa de rendre les déserteurs. Pellissier avertit son gouvernement et une escadre, commandée par M. de Lassus, parut devant Tripoli (28 juillet 1852). Devant les menaces de bombardement, le *defterdar* délivra les deux Français, mais en déclarant qu'il ne cédait qu'à la force, et Pellissier quitta la ville avec tout son personnel. Le gouvernement français approuva pleinement sa conduite dans cette circonstance et obtint quelques mois après du gouvernement turc la révocation du pacha et du *defterdar*.

• •

## II

On a vu qu'Izzet avait dit un jour ironiquement à Pellissier qu'il s'étonnait de le voir soustraire un temps précieux à ses travaux littéraires pour l'entretenir de l'affaire de l'*oukil* de Tunis. Pellissier en effet ne sortait guère de chez lui et fréquentait peu ses collègues. Quant à ses travaux, il en est resté trace d'abord dans un article de la *Revue des Deux Mondes*<sup>1</sup>, article fort intéressant pour l'époque et qu'on peut aujourd'hui encore consulter avec profit; ensuite sous la forme d'un curieux mémoire inédit, dont nous possédons une copie annotée de la main de Féraud. Ce mémoire de 149 pages, daté de Tripoli, 20 décembre 1850, est un résumé des archives du consulat de France à Tripoli, auquel Pellissier a joint des commentaires et des réflexions d'un caractère très personnel, parfois même assez humoristique. Il nous a paru intéressant d'en donner une analyse et quelques extraits.

Les archives du consulat de France à Tripoli ne contiennent la correspondance officielle qu'à partir de 1762 pour les lettres reçues du gouvernement et de 1793 pour celles qui lui ont été écrites.

1. Pellissier de Reynaud, *La Régence de Tripoli* (*Revue des Deux Mondes*, 1<sup>er</sup> octobre 1855).

« Je n'ai pu découvrir, dit Pellissier, comment les dépêches des consuls ainsi que la correspondance ministérielle antérieures à cette époque ont pu disparaître des archives. »

La France était la seule puissance chrétienne qui fût un peu respectée des Barbaresques. Néanmoins, notre commerce avait souvent à se plaindre de leurs corsaires et nous étions par là punis de la tolérance que nous accordions à ce brigandage lorsqu'il n'était pas ostensiblement dirigé contre nous :

Les passeports que nos consuls délivraient à ces forbans les faisaient recevoir dans nos ports et respecter de nos bâtiments de guerre, ce qui ne les empêchait pas de piller quelquefois nos marchands ou de faire des prises jusque dans nos eaux. Rien n'était plus pitoyable que les ménagements que prescrivait le ministère lorsqu'il s'agissait de réclamer contre ces actes de violence. Il recommandait de menacer, mais de ne pas trop se fâcher, dans la crainte d'amener une rupture ; il se contentait de la moindre excuse, de la promesse la plus vague.

Les questions qui reviennent sans cesse dans le mémoire de Pellissier de Reynaud sont celles dont était faite la vie quotidienne de la Régence au cours du XIX<sup>e</sup> siècle : abolition de la course, mesures contre la traite des noirs, apparition d'escadres françaises, italiennes, américaines, qui viennent appuyer les réclamations de leurs consuls, questions de protection consulaire et de protocole, explorations et tentatives de pénétration dans l'Afrique centrale, enfin et surtout révolution de 1835, qui mit fin à la dynastie des Karamanlis et transforma la Tripolitaine en un vilayet ottoman.

La France n'a jamais songé à s'établir en Tripolitaine. Tout au plus certains de ses agents ont-ils eu de très vagues projets sur la baie de Bomba, en Cyrénaïque, que convoitèrent également la Russie et les États-Unis. Un de nos consuls proposa aussi de faire conquérir la Tripolitaine par le bey de Tunis. Mais, somme toute, la France accepta la révolution de 1835, faute d'avoir su l'empêcher et se contenta d'éviter que le bey de Tunis ne suivît le sort des Karamanlis<sup>1</sup>.

En ce qui concerne le commerce de la Tripolitaine, le mémoire

1. Voir Jean Serres, *La politique turque en Afrique du Nord sous la monarchie de Juillet*, Paris, P. Geuthner, 1925.

ajoute peu de chose au magistral ouvrage de Paul Masson<sup>1</sup>. Ce commerce a toujours été assez faible et la part de la France insignifiante. D'après un fort bon mémoire de Guys, la moyenne des importations de la Régence dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle aurait été d'un million et demi et celle des exportations d'un million. En 1783, la France fournit à Tripoli pour 50 000 francs de marchandises et en reçut pour 60 à 80 000 francs; l'année suivante, elle en fournit pour 47 000 francs et en reçut pour 65 000 francs. Le ministre avait ordonné à cette époque l'envoi périodique de statistiques et aussi d'échantillons des objets manufacturés en usage dans le pays :

On était alors, remarque Pellissier de Reynaud, dans la première ferveur de l'économie politique et dans le ravissement d'avoir donné un nom scientifique à une chose qui, depuis que les hommes étaient en société, se pratiquait tant bien que mal, comme la prose de M. Jourdain.

Le commerce avec Tripoli se faisait par de petits négociants commissionnés par des commerçants de Marseille, qu'ils appelaient leurs *Majeurs*. L'ordonnance du 3 mars 1781 accrut les difficultés en exigeant plus rigoureusement qu'on ne l'avait encore fait un cautionnement de ceux qui se livraient au commerce dans le Levant et en Barbarie, cautionnement qui n'a cessé d'être exigé qu'en 1835 :

Il avait pour but avoué le paiement des avanies, de sorte que la France reconnaissait bénévolement à des barbares sans puissance véritable le droit d'en faire subir à ses sujets. On peut juger par là ce qu'avaient à souffrir les autres Européens. Ces avanies étaient d'abord supportées par la communauté des négociants de l'Échelle, ce qu'on appelait la nation, que deux députés représentaient et représentent encore dans les Échelles considérables auprès des consuls. En 1776, il fut décidé qu'elles seraient personnelles et payées par ceux qui se les seraient attirées. Il paraît qu'on s'était aperçu qu'il y avait souvent collusion au sujet des avanies entre certains Européens et les autorités musulmanes.

Nos marins trouvaient de grands bénéfices, que le mémoire de Guys évalue à 50 000 francs par an, dans le cabotage de la Régence

1. Paul Masson, *Histoire des établissements et du commerce français dans l'Afrique barbaresque*, Paris, 1903.

et dans l'intercourse entre cette contrée et les provinces de l'empire ottoman plus directement soumises au Grand Seigneur. Cette navigation, qu'on appelait la *caravane*, était exclusivement acquise à notre pavillon, que les Turcs étaient habitués à respecter plus que tous les autres et qui par cela même offrait plus de garanties aux Tripolitains, que la Porte considérait toujours un peu comme des sujets révoltés.

Il était toujours très difficile de faire liquider les créances de nos nationaux contre le gouvernement tripolitaïn. En 1784, dans l'impuissance où il était de s'acquitter autrement, le pacha dut faire abandon au commerce français du monopole de la *barille* ou cendre de soude. Cette impuissance financière fut encore plus clairement manifestée par le dépôt qu'il fut obligé de faire de son aigrette en diamants à la chancellerie de France pour obtenir quelque crédit de ses fournisseurs. Ce fut bien pis après 1815, lorsque la course fut abolie et que disparurent les présents par lesquels les petites puissances s'en garantissaient. Le budget de la Régence se trouva privé des seules ressources qui, avec les monopoles commerciaux et industriels également abolis par le traité du 11 août 1830, l'alimentaient tant bien que mal. Il fallut mettre des impôts sur les indigènes, notamment sur ceux de la Menchia qui en avaient toujours été exempts. Ce fut une des causes de la chute des Karamanlis.

De tout temps, les pays de l'Afrique du Nord, avec leur anarchie chronique et la vénalité de leurs chefs indigènes, ont offert un terrain des plus propices au développement des affaires véreuses. Une curieuse affaire de ce genre est celle des mines de soufre de la Syrte ou affaire Subtil, dont Pellissier fait un long et amusant récit, et qui rappellera à nos contemporains certains aspects de la question du Rif.

Les indigènes de la Tripolitaine connaissaient de longue date l'existence de gisements sulfureux au fond du golfe de la Syrte : en 1839, la maison Thévenin, de Marseille, résolut d'en tenter l'exploitation. Un certain Subtil, parfaitement digne, dit Pellissier, de porter un tel nom, parvint à faire croire que son concours était indispensable : il passa un traité avec Abd-el-Djelil, chef des tribus révoltées contre le gouvernement de Tripoli, qui lui concéda l'exploitation du soufre, comme s'il eût été le maître incontesté du pays. Malgré les observations du consul de France et les protesta-

tions du gouverneur de Tripoli, déclarant nul le marché passé avec Abd-el-Djelil, un armement fut préparé à Marseille pour le golfe de la Syrte ; mais Abd-el-Djelil, ayant essuyé une défaite, avait disparu. Subtil chercha alors à entrer en arrangement avec les Turcs, puisque les Arabes faisaient défaut. Il avait de hautes protections et avait réussi notamment à intéresser à ses affaires le général de Rumigny, aide-de-camp du roi Louis-Philippe, « un de ces hommes d'argent, dit encore Pellissier, dont le contact fut si funeste à la considération royale ». Après bien des péripéties, Subtil, en 1846, réussit à obtenir de la Porte une indemnité de 3 000 bourses (350 000 francs) en compensation de ses prétendus droits. Cet aventurier voulut encore ouvrir de nouvelles voies au commerce de l'Afrique centrale, diriger sur Constantine les caravanes du Soudan, transporter en Algérie des nègres cultivateurs, etc. :

Les personnes qui ont connu M. Subtil s'accordent à dire que son industrie, tout à fait stérile dans la production effective, s'est toujours bornée à le faire vivre assez largement sans travail réel ; qu'en un mot il était moins un industriel qu'un chevalier d'industrie. Du reste, il avait, à ce qu'il paraît, de la ressource dans l'esprit, le talent de la persuasion et beaucoup de savoir-faire, à défaut de savoir. Il est à regretter que notre diplomatie se soit trouvée mêlée à ces affaires ; nous devons lui souhaiter d'autres succès.

Tard venu dans la carrière, Pellissier de Reynaud parle avec quelque ironie des questions de protocole, d'étiquette et de préséances, qui, dans les consulats de l'Orient et des pays barbaresques, ont toujours joué un rôle si considérable. En 1844, le consul général d'Amérique, à un dîner chez Ahmed-Pacha, disputa la préséance au consul de France, alors que nos traités et capitulations avec la Porte donnent dans toute l'étendue de l'empire ce privilège à nos représentants sur ceux de toutes les autres puissances, privilège que nos traités particuliers avec les Régences barbaresques nous accordaient également. En 1846, le conflit se renouvela et le consul des États-Unis rompit toute relation officielle avec son collègue de France : blâmé par le cabinet de Washington, il affecta jusqu'au bout de son séjour de n'avoir rien reçu à ce sujet du gouvernement fédéral. Cela ne l'empêcha pas de recevoir les officiers de notre station navale :

Le consul de France en voulut un peu à ceux-ci de leur assiduité dans

une maison qui s'était mise en hostilité avec le consul de France. Mais ces jeunes gens, et c'est leur excuse, dans les ennuis d'une triste station, trouvaient là ce qu'ils n'auraient pas rencontré ailleurs : un père bon vivant à mettre sous la table et des filles avenantes qui se laissaient assez facilement mettre autre part.

Un autre incident du même genre excite encore la verve de Pellissier. En 1849, le consul de Naples et l'agent de Toscane avaient fait placer pour leur usage dans la petite église de la Mission des bancs distincts ; le premier avait même orné le sien de draperies à franges d'or. Le consul de France, M. Blanchet, pensant que cette distinction n'était due qu'à lui seul en sa qualité de représentant de la puissance protectrice du culte, avait vu avec peine cette usurpation. Le ministre des Affaires étrangères, M. Bastide, prit feu aussitôt et engagea à ce sujet une correspondance avec notre ambassadeur à Rome :

M. Blanchet, homme doux et ennemi des moyens violents et d'ailleurs homme d'esprit, un peu contrarié d'avoir soulevé une querelle qui rappelait assez bien celle du *Lutrin*, se détermina sagement à la laisser tomber. Je ne crois pas qu'aucun de ses successeurs songe à la relever. Pour moi, qui ai le plaisir de voir quelquefois au beau banc de mon collègue des Deux-Siciles sa jeune et jolie femme, qui de plus est ma compatriote, je me garderais bien de rien entreprendre qui pût l'en faire déguerpir.

Pellissier de Reynaud trace de quelques-uns de ses prédécesseurs à Tripoli des portraits amusants, mais en général assez peu flattés. Retenons seulement celui de Beaussier :

On voit par sa correspondance que c'était un homme d'une très petite portée, d'un jugement peu sûr et d'un caractère faible et vaniteux. Il avait été fort longtemps vice-consul à Saïda, et, arrivé à la fin d'une carrière parcourue en Turquie, il se trouvait atteint d'un rétrécissement d'esprit que l'on peut sans exagération ni malveillance appeler le crétinisme consulaire du Levant. C'est une maladie morale à laquelle ne saurait échapper un homme qui, placé en dehors de la circulation ordinaire des idées, ne sait pas se créer dans son intérieur des occupations intellectuelles. Ce pauvre homme tenait beaucoup aux préséances ; plus de trente dépêches de lui roulent sur la question de savoir si on doit l'encenser deux fois ou trois ; si on doit lui faire baiser l'évangile ou la patène, etc. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que les ministres avaient la complaisance de répon-



dre longuement à ces niaiseries, auxquelles les traditions des bureaux paraissent attacher beaucoup d'importance.

Comme on en peut juger par ces quelques extraits, c'est surtout à la « petite histoire » que s'attache le mémoire de Pellissier. Mais la « petite histoire » explique parfois la grande. La principale cause de la chute de la dynastie des Karamanlis a été certainement la rivalité et la mésintelligence des représentants de la France et de la Grande-Bretagne à Tripoli, ou pour mieux dire les incartades et les extravagances de M. Warrington, qui, pendant trente ans (1816-1846), y représenta l'Angleterre. Sur ce personnage, Pellissier de Reynaud apporte de véritables révélations ; il dévoile certains faits qui éclairent les événements d'un jour nouveau.

M. Warrington était, dit Pellissier, un homme passionné, violent, sujet aux surexcitations bachiques et qui prétendait étendre sa prépotence sur tous ses collègues. Il avait épousé une fille naturelle du roi George IV, Jeanne-Eliza-Price, et c'est probablement par cette alliance que s'expliquent les ménagements que les ministres avaient pour lui. Il n'habitait pas, comme ses collègues, la ville même de Tripoli, et s'était fait construire une agréable habitation dans la Menchia, au milieu des palmiers de l'oasis. Il faisait de la politique indigène et avait son *sof*, celui des habitants de la Menchia, en hostilité constante avec les citoyens de Tripoli :

Il était plus maître du pays que le Pacha lui-même, qu'un geste de sa part faisait trembler. Un jour de septembre 1816, il aperçut de chez lui un corsaire tripolite qui rentrait au port conduisant une petite prise portant à la poulaine un pavillon qui lui parut anglais ; furieux, il court aussitôt chez le pacha et exige que, sans autre examen, le capitaine du corsaire soit pendu à la place du pavillon, ce qui eut lieu en effet en moins d'un quart d'heure. Or, il se trouva ensuite que ce pavillon n'était pas anglais, mais hanovrien, et comme le Hanovre n'avait pas de traité avec Tripoli, le corsaire était dans son droit, d'après le principe que l'Europe avait toléré si longtemps et que les injonctions de lord Exmouth, quelques mois auparavant, avaient plutôt sanctionné que détruit.

M. Warrington eut des conflits avec le consul des États-Unis, M. Jones, avec le consul de Naples, mais ce sont ses démêlés avec les consuls de France, en particulier avec Alph. Rousseau (1825-1831) qui prirent les plus grandes proportions. Il avait voué une

haine mortelle aux Français, contre lesquels dans sa jeunesse il avait combattu dans la guerre d'Espagne.

Parmi ces conflits, celui qui eut le plus de durée et de retentissement fut l'affaire du major Laing. Cet explorateur, parti de Tripoli, fut massacré par les Berabich sur la route de Tombouctou à Araouan<sup>1</sup>, en 1826 :

Cette catastrophe fut d'abord connue par M. Rousseau, que ses habitudes d'orientaliste avaient mis en relations avec plusieurs Arabes lettrés, non seulement de Tripoli, mais encore de l'intérieur, surtout de Ghadamès, par où arriva la nouvelle de la mort du major Laing. M. Warrington refusa longtemps d'y croire, mais lorsqu'il en eut enfin la conviction, il fit au Pacha les plus étranges algarades, voulant le rendre responsable d'un crime commis à plus de 400 lieues de son extrême frontière par des individus appartenant à un peuple dont il connaissait à peine le nom. Le gouvernement anglais n'ayant pas épousé en cette circonstance les passions de son agent, celui-ci fut contraint de reprendre ses relations officielles avec le Pacha, qu'il avait interrompues. Mais il se mit à harceler ce prince pour qu'il s'employât au moins à la recherche des papiers du voyageur. Or, un des correspondants arabes de Rousseau lui avait écrit que ces papiers avaient été détruits. C'était un fait probable, dont notre consul ne crut pas devoir faire un mystère. Là-dessus, M. Warrington se mit à édifier une infâme calomnie, faisant entendre que les papiers étaient entre les mains de M. Rousseau lui-même, lequel pourrait bien ne pas être étranger à la mort du malheureux Laing. Le rapport que M. Warrington fit à son gouvernement sur cette affaire fut un véritable acte d'accusation contre M. Rousseau. Quoique le consul anglais eût donné depuis longtemps par ses extravagances la mesure de sa consistance, le cabinet de Londres fit de ce mensonger rapport le sujet d'une communication diplomatique à celui de Paris. Ce dernier, qui en connaissait parfaitement la fausseté, voulut cependant qu'une enquête solennelle eût lieu pour que l'honneur de son agent pût être manifeste à tous les yeux. Cette enquête mit en effet au grand jour l'innocence de M. Rousseau et l'aveuglement passionné de ses accusateurs. Le pacha de Tripoli s'étant imprudemment mis du nombre, le gouvernement de Charles X, si énergique et si national dans sa politique extérieure, résolut d'arracher à ce barbare une satisfaction éclatante.

1. Les ossements du major Laing ont été retrouvés en décembre 1910 par M. Bonnel de Mézières au lieu dit Sahab, à 30 milles N. de Tombouctou. Il a acquis la certitude que les papiers de l'explorateur avaient été brûlés. Voir Bonnel de Mézières, *Le major A. Gordon-Laing*, Paris, 1912.

Cette satisfaction fut obtenue par l'escadre de l'amiral Rosamel, qui, par le traité du 11 août 1830, imposa au Pacha, outre l'abolition définitive de l'esclavage, de la course, des monopoles commerciaux, des tributs et donatives, la rétractation de l'accusation calomnieuse portée contre M. Rousseau et d'humbles excuses à ce sujet.

A l'histoire publique des papiers du major Laing se rattache une petite histoire secrète assez touchante, qui nous est contée par Pellissier :

M. Rousseau avait un fils qui s'était épris pour une fille de M. Warrington d'un amour violent et partagé. Quoique le jeune homme ne fût guère en âge de s'établir, le père, effrayé de la véhémence de sa passion, se serait prêté à l'union des deux amants, mais M. Warrington ne voulut pas en entendre parler et, pour couper court aux amours de la fille avec un Français, il la contraignit d'épouser le major Laing, qui venait à cette époque d'arriver à Tripoli pour son grand voyage. Du reste, le mariage, contracté peu d'heures seulement avant le départ du major pour l'Afrique centrale, ne fut jamais consommé. Après la mort avérée du voyageur, les espérances des deux amants se ranimèrent, mais M. Warrington resta inflexible. Les jeunes gens tombèrent alors dans un désespoir qui mit bientôt le fils de M. Rousseau aux portes du tombeau. Se sentant mourir, il témoigna un désir si déchirant de voir encore une fois celle qu'il aimait, que le père, faisant taire toute autre considération, se rendit auprès du consul d'Angleterre, pour le conjurer de permettre à sa fille de faire une triste et suprême visite au pauvre amant moribond. M. Warrington parut touché et promit de l'y autoriser, mais cette promesse ne fut pas tenue et le jeune Rousseau expira dans cette attente. M<sup>lle</sup> Warrington le suivit de près. Elle mourut à Pise, où son père l'envoya sous la conduite d'un second époux, M. Wood, qu'il venait encore de lui donner, mais qui ne la posséda pas plus que le premier. Elle était tombée dans le dernier degré du marasme. Les diverses péripéties de ce drame domestique remplirent le cœur violent de M. Warrington d'une haine brutale comme son humeur contre M. Rousseau. Il ne faut pas chercher ailleurs les causes de ses accusations calomnieuses.

M. Warrington soutint tour à tour les révoltes d'Abd-el-Djelil, du Gharian, de la Menchia. Pendant l'insurrection de 1833, il prit le parti de Mohammed-Karamanli contre son oncle Sidi-Ali ; il réunissait chez lui les chefs de la révolte et les encourageait à con-

tinuer la lutte. Il leur procura même des munitions et trois petits navires. Le gouvernement anglais s'aperçut trop tard que les troubles de la Tripolitaine pourraient avoir pour résultat d'y amener les Osmanlis et qu'ainsi, au lieu d'avoir sous le canon de Malte un petit prince qu'il pouvait faire trembler à sa volonté, il s'exposait, en épousant les passions de son agent, à y avoir une province de l'empire ottoman.

La rivalité séculaire de la France et de l'Angleterre dans tous les pays de l'Afrique du Nord, depuis l'Égypte jusqu'au Maroc, est le fond de l'histoire de ces pays pendant tout le cours du XIX<sup>e</sup> siècle. Qu'on se rappelle la lutte des deux puissances autour de Méhémet-Ali en Égypte, autour du bey de Tunis, autour du sultan du Maroc, et l'attitude du consul de la Grande-Bretagne à Alger de 1830 à 1850. La Tripolitaine ne fait pas exception. Cette rivalité, dans ces postes où les Européens étaient peu nombreux, les événements rares, prenait un caractère aigu lorsque le caractère des agents de ces puissances, aigri par les conditions de ce milieu si spécial, les y portait plus particulièrement, comme ce fut le cas à Tripoli.

Cette traditionnelle jalousie des deux puissances n'a jamais profité qu'à leurs adversaires et a fait longtemps la force des Barbaresques, toujours prompts à profiter des divisions entre les Européens. Tout récemment encore, les événements du Rif n'ont pu atteindre un haut degré de gravité que parce qu'Abd-el-Kerim et ses partisans profitaient des mésintelligences entre la France et l'Espagne.

Les querelles entre la France et l'Angleterre en Afrique ont pris fin par les accords de 1904, loyalement observés de part et d'autre, au Maroc aussi bien qu'en Égypte, et la grande guerre a affirmé la solidarité franco-anglaise. Il faut souhaiter qu'elle ne soit jamais rompue. Vis-à-vis des musulmans, toutes les puissances européennes sont solidaires ; l'avenir même de l'Europe et de l'humanité dépend du bon accord de la France, de l'Angleterre et des autres puissances de l'Europe occidentale. C'est ce que nous enseigne, après beaucoup d'autres, le mémoire de Pellissier de Reynaud.

---

## QUELQUES DÉTAILS SUR LA VIE PRIVÉE DU SULTAN MÉRINIDE ABU'L-HASAN

Par M. R. BLANCHÈRE.

---

Celui même en mémoire de qui ces lignes sont écrites, exprimait un jour sa hâte de voir paraître le texte complet du *Musnad* d'Ibn Marzūk (mort en 1379), dont M. Lévi-Provençal venait de publier et de traduire les chapitres les plus originaux<sup>1</sup>. Sa curiosité, il est vrai, n'eût peut-être été qu'à demi satisfaite au moment où ce vœu aurait été réalisé, car ce nouveau document d'histoire mérinide n'offre pas, il s'en faut, dans toutes ses parties, un intérêt aussi grand. Néanmoins l'ouvrage d'Ibn Marzūk reste un champ où l'on pourra glaner une foule d'anecdotes, de détails pittoresques, de scènes minutieusement décrites qui ne se trouvent nulle part ailleurs et nous permettent de préciser nos idées sur la vie privée de ces princes marocains du xiv<sup>e</sup> siècle dont le faste inquiète tant il sent déjà la décadence. Quelques pages du chapitre iv qui traitent de la piété du sultan Abu'l-Hasan, ont paru à cet égard mériter une attention particulière.

Dans une première section de ce chapitre, l'auteur célèbre l'orthodoxie de ce prince ainsi que son ardeur à défendre les doctrines sunnites. Trois autres sections sont ensuite consacrées à la louange d'un sultan préoccupé, avant toute chose, de s'acquitter ponctuellement de ses devoirs religieux : prière, jeûne, aumône légale. Enfin dans une cinquième et dernière section, celle qui nous intéresse, Ibn Marzūk nous fait connaître ce que, par une réminiscence

1. Voir *Hespéris*, tome V, p. 1-82 et tirage à part.

de Saint-Simon, nous pourrions appeler « la mécanique de la vie du mérinide Abu'l-Hasan ». Ce n'est en effet rien moins que le règlement détaillé de la vie privée de ce prince que nous trouvons ici. Tout d'abord, il est vrai, l'on est surpris de le rencontrer à cette place ; on ne saisit pas immédiatement par quelle association d'idées l'auteur a pu joindre ces renseignements à ceux qui précèdent sur la piété de son maître. Cependant, dès que l'on a lu les pages suivantes, on est frappé de la place considérable occupée dans ce règlement par les oraisons, les lectures pieuses, les visites aux tombeaux des saints. Et voici que de nouveau les idées s'enchaînent : ici encore Ibn Marzūḡ a tenté de montrer combien la vie privée d'Abu'l-Hasan était un spectacle édifiant pour tous et quelle place prépondérante y tenaient les œuvres pies.

Ce ne sont point là d'ailleurs des faits nouveaux pour nous. Qu'Abu'l-Hasan fût entre tous un monarque « abondant en vertus » nous le savions déjà par la *Rawḡat an-nisrīn*<sup>1</sup> d'Ibn al-Aḡmar. Que le formalisme le plus étroit régnât à la cour de Fès, nous le sentions bien en approfondissant Ibn Ḥaldūn ; mais ce qui n'était qu'une sèche formule sous la plume du premier, ce qui n'était qu'implicite dans le second, reçoit dans ce passage du *Musnad* son développement et sa confirmation.

Par son exemple, le sultan entretient l'esprit qui règne déjà à la cour. Il se complaît même dans cette atmosphère de religiosité. Tout ce qu'il lit, tout ce qu'il se fait lire semble l'y maintenir ou l'y ramener. Pour les livres profanes, il n'a pas d'attention. Par contre, il se fait lire les recueils de traditions de Muslim et d'al-Buḡārī, le *Muwatṭā'* de l'Imām Mālīk, le *Muntahā* d'Ibn al-Ḥāḡib, des ouvrages édifiants comme le *Sirāḡ al-mulūk* d'al-Ṭurṭūsī, ou le *Faraḡ ba'da's-šidda* d'at-Tanūḡhī.

Le prince dans son entourage n'a que des jurisconsultes, gens de piété rigide et de tradition, mais prompts à critiquer et dont il faut ménager les susceptibilités : Abu'l-Hasan en fait ses lecteurs, les associe à ses récitaions pieuses et en fait aussi parfois des fonctionnaires. Il semble même qu'il ne dédaigne pas de briller à leurs yeux par son savoir.

1. Ed. Bouali et G. Marçais, trad., p. 76. texte arabe, p. 21.



Une préoccupation si constante des choses de la foi devait, en revanche, laisser peu de place aux soins que nécessite le règlement des affaires politiques. Si l'on en croit pourtant le *Musnad*, il n'en est rien et, là encore, Ibn Marzūḳ fournit quelques indications précieuses sur l'administration de ce prince mérinide. On entrevoit même, mais seulement de façon indistincte, l'influence des cheikhs mérinides et la politique pateline d'un monarque constamment forcé, pour se maintenir, de composer avec ceux qu'il rêve de faire disparaître. Que viennent faire ces chefs de tribus berbères et arabes, auprès du sultan ? Que discutent-ils dans ces conférences périodiques ? L'auteur du *Musnad* ne nous l'apprend pas ; il nous dit seulement que le prince les traite sans hauteur et leur laisse exprimer leurs requêtes « selon un ordre bien défini ». Tout cela est bien vague et nous aimerions en savoir davantage.

Nous voudrions savoir enfin si ce règlement de la vie privée d'Abu'l-Hasan était suivi en tout temps ou s'il ne l'était que durant les séjours du prince dans ses villes de Fès ou de Tlemcen. Sur ce point, Ibn Marzūḳ est muet<sup>1</sup>. Sans doute, il est permis de penser, à priori, que le sultan, dès qu'il était en campagne, abandonnait ses habitudes et que « ses heures étaient déterminées par ce qui se présentait à faire ». Mais si l'on songe, d'une part, à la tyrannie de la coutume en terre d'Islām, si l'on accepte d'autre part qu'Abu'l-Hasan obéissait à l'étiquette autant par goût personnel que par nécessité politique, on admettra sans peine, que ce règlement, tout au moins dans ses lignes essentielles, fut observé tant que la fortune se montra favorable à ce sultan. Pour qu'il cessât d'être en vigueur, il fallut sans doute les révoltes de la fin du règne et cette odyssée lamentable d'Abu'l-Hasan fuyant Tunis par mer et venant se terrer dans la montagne berbère du Maroc. On sait d'ailleurs que, désespérant de retenir un pouvoir que tant d'autres lui disputaient, ce prince songeait, peu de temps avant de mourir, à renoncer à l'empire en faveur de son fils Abū 'Inān.

1. A un certain moment Ibn Marzūḳ dit que le lundi et le jeudi Abu'l-Hasan allait s'asseoir au Burġ ad-Dahab à Fès ou au Maīdān à Tlemcen et qu'il y passait les troupes en revue. Cela ne peut pourtant servir à établir que le règlement était uniquement observé quand le sultan séjournait dans ces deux villes. Quel empêchement y aurait-il, en effet, à ce que ces deux jours fussent consacrés à des revues, en temps de guerre ?



TRADUCTION DE LA SECTION 5 DU CHAP. IV DU *MUSNAD*<sup>1</sup>

« J'ai cru bon de mentionner, dans cette section, ce que faisait le sultan Abu'l-Hasan le jour et la nuit, afin de réunir ici le détail de sa vie privée.

Quand ce prince — qu'Allah l'agrée! — avait fait la prière du matin, il prononçait celle des formules pieuses qu'il préférait, qui lui venaient à l'esprit. Ensuite, du Coran qu'il savait par cœur, il récitait cinq *ḥizb* qu'il s'était astreint à dire chaque matin aux faḳīhs présents de son conseil. Le plus souvent je le trouvais faisant cette récitation au faḳīh Abū 'Aḥd Allāh as-Sittī<sup>2</sup>, (qu'Allah lui fasse miséricorde), au savant Ibn Ḥalīfa, au savant az-Zawāwī; parfois il me la faisait à moi-même bien que je ne fusse pas l'égal de ces personnages. Souvent, à certains jours, il récitait le quart du Coran en une seule séance. A partir de la sourate al-Aḥzāb<sup>3</sup>, sa mémoire était sans défaillance mais, pour celles qui précèdent, il avait besoin qu'on lui soufflât. Quand il s'était acquitté de cette obligation, il entretenait ses intimes de ses préoccupations du jour, de ses soins pour les nécessiteux, du traitement de nouveau-venus à la cour. Au moment où il récitait, nul ne se présentait en dehors de ceux à qui il s'adressait et des faḳīhs de son entourage qui étaient là.

Dès qu'il avait terminé, il faisait appeler son homme de confiance, le chambellan Abū Ḥassūn 'Allāl<sup>4</sup>, puis ses vizirs et ses secrétaires. Quand ce conseil privé s'était séparé, il rentrait quelques instants dans ses appartements. Ensuite il ressortait. Tantôt c'était pour aller à cheval, à savoir le lundi et le jeudi généralement, et, le mercredi pour aller, presque toujours, en visite aux tombeaux des saints. Le lundi et le jeudi, il se rendait en des endroits pré-

1. Le texte arabe étant en cours de publication, on a jugé inutile de le reproduire ici.

2. Son nom complet est Abū 'abd Allāh Muḥammad ben Sulaimān as-Sittī. Il fut chargé d'une ambassade auprès du Ḥafside Abū Yaḥya Abū Bakr, en 746/1345, pour négocier le mariage d'Abu'l-Hasan avec une fille de ce prince. Cf. Ibn Ḥaldūn, IV, p. 244-45.

3. La XXXIII<sup>e</sup> sourate.

4. Son nom complet était Abū Ḥassūn 'Allāl ben Muḥammad ben Amaṣmūd al-Ḥaskūrī. Cf. *Rawḍat an-nisrīn*, trad., p. 76 et Ibn Ḥaldūn, IV, 291.

parés pour le recevoir en dehors de la ville, comme le Burg ad-Dahab à Fès ou le Maïdān à Tlemcen<sup>1</sup> et, faisant défiler les troupes, il les passait en revue ; les cavaliers se livraient devant lui à des tours d'adresse afin qu'il distinguât le plus habile ; les gens qui avaient une plainte à formuler se présentaient ; là lui étaient offerts les présents et les sommes en argent qu'on lui apportait ; là enfin s'asseyaient les chefs des ambassades envoyées par les rois, quand ils arrivaient.

Le sultan retournait ensuite au lieu où il logeait et y restait pour régler les affaires qui lui avaient été présentées au cours de sa promenade à cheval, puis il rentrait dans ses appartements.

Quand ce n'était pas le jour de monter à cheval, il sortait pour tenir son conseil. Son secrétaire, son conseiller privé (*ṣāhib sirrih*) et ses vizirs étaient là. On lui soumettait les affaires et les plaintes importantes, puis permission était donnée aux gens d'entrer. Les cheikhs des tribus mérinides et arabes étaient alors introduits ainsi que les nouveau-venus à la cour et les notables des tribus. Ils tenaient leurs conférences devant lui, puis on ordonnait d'apporter à manger. On apportait de quoi suffire à toute l'assistance, car le prince aimait à voir dîner en sa présence ; il commandait de laisser toute contrainte durant le repas, donnait ses instructions pour faire asseoir et pour placer les invités puis conviait à bien manger. Le repas achevé, il leur permettait de lui faire connaître leurs requêtes, à certains jours, à leur tour, suivant un rang et un ordre fixés. Quand ils avaient épuisé le chapitre de leurs demandes, le sultan se retirait dans ses appartements.

Le jour où il montait à cheval, on apportait le repas au lieu où il allait s'asseoir, quelque part qu'il fût. Quand l'heure de la prière méridienne était venue, il s'éloignait, priait, puis s'asseyait pour lire la correspondance [à expédier] et y faire apposer son sceau devant lui, cela jusqu'à la prière de l'*aṣr*, ou pour exécuter des copies du Qoran, comme il sera dit en temps opportun, s'il plaît à Allah. Si quelques missives restaient encore, on en achevait la lecture après cette prière. Ensuite le sultan étudiait l'histoire

1. Sur ce Maïdān ou hippodrome, voir W. et G. Marçais, *Les monuments arabes de Tlemcen*, p. 213.

(*ahbār*) et les biographies célèbres durant un temps assez long, puis on lisait devant lui les livres qu'il prisait particulièrement. Souvent cela durait de la prière de l'*ʿaṣr* à celle du coucher du soleil quand n'intervenait aucune affaire sérieuse ou urgente. Voici les ouvrages que je lui ai lus personnellement : le *Ṣaḥīḥ* d'al-Buḥārī à maintes reprises, celui de Muslim, les biographies du Prophète, l'*Iktifāʿ*<sup>1</sup> d'Abu 'r-Rabī', le *Sirāḡ al-mulūk*<sup>2</sup>, le *Faraḡ ba'd aš-šidda*<sup>3</sup>, les *Futūḥ aš-Ša'm*<sup>4</sup>, la *Ḥilia* d'Abū Nu'aīm<sup>5</sup> et d'autres. Du jour où j'entrai à son service, je fus généralement son lecteur ainsi que le faḳīh distingué Abū 'Ali ben Tadrārt<sup>6</sup>, que le faḳīh Ibn Yarbū', mon prédécesseur, et que d'autres. Peut-être le faḳīh Abu 'l-Kāsim ben Riḍwān<sup>7</sup> le fut-il aussi car il resta de ceux qui, vers la fin de son règne, lui demeurèrent attachés.

Lorsque la prière du coucher du soleil approchait, il rentrait puis ressortait dès que l'heure en était venue. Quand cette prière était finie, il s'asseyait généralement pour étudier le droit (*ʿilm*). Alors, on lui lisait les ouvrages qu'il préférait ; c'était tantôt le *Muwattāʾ*, tantôt Ibn al-Ḥāḡib<sup>8</sup>, tantôt le *Tahdīb*<sup>9</sup>. Cette lecture durait de cette prière à celle du soir, ou avait lieu après celle du matin. Il employait pour cette lecture, au temps où je m'attachai à lui, les faḳīh suivants :

le faḳīh, l'imām, le savant Abū 'Abd Allāh ar-Rundī<sup>10</sup>,

1. Cf. Brockelmann, *Geschichte der Arabischen Litteratur*, I, 371.

2. Brockelmann, *op. cit.*, I, 459.

3. Brockelmann, *op. cit.*, I, 155. Ibn Abi ad-Duniā a également laissé un recueil d'histoires édifiantes qui porte ce titre. Cf. *Id.*, I, 153.

4. Brockelmann, *op. cit.*, I, 136, faussement attribué à Al-Wāḳidi.

5. Brockelmann, *op. cit.*, I, 362, histoire des prophètes et des saints par Abū-Nu'aīm d'Ispahan (mort en 430/1038).

6. Un autre passage du *Musnad* nous apprend que ce personnage était aussi chargé de la correspondance diplomatique. Cf. Lévi-Provençal, in *Hespéris*, V, 57.

7. Sur ce personnage, cf. *Rawḍat an-nisrīn*, p. 83 ; Lévi-Provençal, in *Hespéris*, V, 59.

8. Brockelmann, *op. cit.*, I, 303-306.

9. Al-Maḳḳari désigne sous ce titre (cf. *Analektes*, I, 917), le commentaire de Ḥalaf ben Abi 'l-Kāsim al-Baḡdādī († circa 372/983) sur la *Mudawwana* d'Abd ar-Raḥman ben Al-Kāsim († 191/806). Cf. Brockelmann, *op. cit.*, I, 178.

10. Jurisconsulte né à Ronda en 733/1323, fut prédicateur à Fès où il mourut le 4 raḡab 792/17 juin 1390. Cf. Ben Cheneb, *Étude sur les personnages de l'iqāzā d'Abd al-Kādir el-Fāsy*, Paris, 1907, p. 359, n° 343.

le faḳīh, l'imām, le muftī Abū Zaīd ben Al-Imām<sup>1</sup>,  
 son frère utérin, l'imām très éminent, Mūsā, de Tlemcen<sup>1</sup>,  
 le faḳīh Abū 'Abd Allah as-Sittī,  
 le faḳīh, le grand cadi Abū 'Abd Allah ben 'Abd ar-Razzāk<sup>2</sup> qui  
 était un savant de premier ordre,  
 le faḳīh Abū 'Abd Allah al-Abilī,  
 le faḳīh Abū 'Abd Allah ben aṣ-Ṣabbāḡ al-Miknāsī,  
 le faḳīh Abū 'Abd Allah ben al-Ḥafīd as-Salawī, durant peu de  
 jours,

A Tunis :

l'imām Abū 'Abd Allah ben 'Abd as-Salām,  
 le faḳīh Abū 'Abd Allah ben Ḥazzūn,  
 le faḳīh Abū Muḥammad al-Aḡmī (?),  
 le faḳīh Abū 'Alī 'Umar ben 'Abd al-'Azīz ben 'Abd ar-Rafī'.

Parfois il s'asseyait, après la prière du soir, pour étudier à nouveau le droit. Toutefois quand les plaintes et les rapports étaient très nombreux, nous laissions tout, nous nous mettions à lire ces plaintes et ces rapports et à y répondre en commençant par les plus importants. Il sera fait mention de tout cela dans le chapitre de l'équité de ce prince. Quand la lecture était achevée, le sultan s'entretenait des affaires importantes jusqu'à ce que le sommeil vainquit les assistants ou que le prince les vît accablés de fatigue. Alors il se levait pour se retirer dans ses appartements.

Il en sortait quand l'aube apparaissait, et, bien souvent, il se livrait à la lecture, avant la prière, lorsque dans la matinée, il devait aller à cheval.

Ainsi, tous ses instants étaient absorbés soit par un pieux exercice physique, soit par le soin qu'il prenait de l'intérêt de ceux qu'Allah lui avait confiés en faisant de lui leur pasteur.

1. Sur ces deux personnages, cf. Ibn Ḥaldūn, IV, 223.

2. Cadi de Fès sous Abū Sa'īd 'Uṭman, fut chargé par ce sultan de négocier une alliance matrimoniale avec les Hafsides, en 730/1329. Cf. Ibn Ḥaldūn, IV, 210.



# LE MOULIN A MANÈGE A RABAT-SALÉ

par L. BRUNOT.

---

## I

En 1913, Rabat-Salé comptait de nombreux moulins à manège. Peu à peu, ces moulins ont été remplacés par des moulins à moteur en raison du rendement bien supérieur de ceux-ci. Actuellement, il n'existe plus de moulins indigènes à Rabat, Salé, Casablanca, Tanger. Le dernier qui fonctionnait à Salé vient d'être fermé, il y a quelques jours, par suite du décès du meunier. Il reste encore deux de ces moulins à Rabat, mais ils ne moulent que du takkaout pour les tanneries (cf. BRUNOT, *Tannerie*). Les moulins à eau, à l'ès et Tétouan, craignent moins la concurrence des moulins à moteur parce que la force motrice est gratuite. (Sur les moulins de Tétouan, cf. JOLY, *L'industrie à Tétouan*, *Archives marocaines*, Vol. XVIII, 1912.)

Ainsi s'effacent une à une les industries indigènes : elles n'évoluent pas, elles n'imitent même pas : ou elles restent intactes, telles qu'elles étaient il y a des siècles, ou elles disparaissent complètement laissant la place à ce qu'il y a de plus moderne. L'intérêt de cette étude, si elle en a, consiste donc dans le caractère rétrospectif qu'elle est sur le point d'avoir.

Le vocabulaire, on le remarquera, est entièrement arabe et il ne varie pas de Rabat à Salé ; il est difficile de l'apparenter à tel dialecte plutôt qu'à tel autre ; il est difficile aussi de dire à quelle époque il a pénétré au Maroc avec les objets qu'il désigne ; il ne donne aucun renseignement qui puisse éclairer l'origine, l'histoire du moulin indigène.





Le moulin *tāḥōna* indigène à manège est installé dans une grande pièce, le plus souvent sombre, qui n'a d'autre ouverture que la porte large de 1<sup>m</sup>,20 environ et une lucarne assez haut placée. Le plafond est élevé. De nombreuses mains prophylactiques, tracées au goudron, ornent les murs : elles éloignent le mauvais œil, la malchance, empêchent que le moulin ne se détraque ou que le cheval ne crève.

Le moulin comprend essentiellement :

- 1° un jeu de meules avec trémie, babillard et appareil de réglage ;
- 2° un manège mù par un cheval.

## II

A. — LE MOULIN PROPREMENT DIT est constitué par deux meules dont l'ensemble porte le nom de *ṛha*. Ce sont deux disques de pierre meulière ; la meule courante, *ẓẓāri* est celle du dessus ; on l'appelle encore, à cause de sa position, *ddkār* « le mâle » ; elle est percée d'un œillard *ṣāin* traversé par l'anille *fās*. (v. fig. 1 et fig. 2) ; la meule gisante *ssfli* s'appelle encore *lunṭa* « la femelle » parce qu'elle est placée au-dessous de l'autre. La meule courante est extraite d'une carrière sise à Rabat ; la meule gisante provient d'une carrière de Salé ; les Rbatis y voient une cause de plus de leur supériorité sur leurs ennemis les Slaouis.

Les meules sont posées sur un plateau de bois de chêne carré, *hātēm* (v. fig. 1 et fig. 2), qui repose lui-même sur deux grandes poutres parallèles *gnāṭār* (v. fig. 2 et fig. 3), espacées de 65 centimètres environ. Ces poutres sont calées à leurs extrémités sur de grosses pierres, et le sol, entre elles, est creusé.

Les meules sont entourées d'un collier de jonc *ṣḍāq* qui joue le rôle d'archure de nos moulins ; il sert à empêcher la mouture de s'échapper d'entre les meules ailleurs que par le bec *siṭāla* sous lequel on place un couffin *gʷṣṣa*. (V. fig. 1 et fig. 2).

B. — LE FER DE MEULE *mʷṛṣel*, axe de rotation de la meule est en





fer (v. fig. 2). C'est une tige de fer de 70 centimètres de haut, cylindrique dans sa moitié supérieure (diamètre = 4 centimètres). L'extrémité supérieure *rās ʿlm ʿzēl* en tronc de pyramide quadrangulaire s'ajuste dans l'anille. L'extrémité inférieure, arrondie, tourne sur un billot de chêne de 15 centimètres  $\times$  15 centimètres et 5 centimètres de hauteur, encastré dans une planche horizontale, *lbast d ʿr ʿha* (v. ci-dessous § F). La moitié inférieure du fer de meule est cylindrique et garnie d'une lanterne *fnār* ou *m ʿāzēl* constituée par cinq alluchons ou tiges de fer cylindriques reliant deux disques horizontaux de bois de chêne ; un cercle de fer maintient les extrémités des alluchons dans les disques. Cette lanterne est engrenée avec la roue d'engrenage du manège.

Le fer de meule traverse la meule gisante sans frottement mais assez exactement pour que la farine ne puisse s'écouler sous la meule.

C. — LA TRÉMIE *ʿānsa*, (fig. 1 et fig. 2), est une grande auge en bois, en forme de tronc de pyramide renversé, à base carrée ( $B = 65$  centimètres,  $b = 7$  centimètres). Elle est maintenue au-dessus des meules par deux liteaux parallèles aux poutres *gnālār* (v. ci-dessus § A) et soutenus par quatre pieds *r ʿzlin* fichés aux quatre angles du plateau qui supporte les meules (v. fig. 1). Des cordelettes croisées ou des baguettes ou des planchettes relient les différents éléments de ce support de trémie en les consolidant.

D. — L'AUGET *qāndil*, termine la trémie par en bas (v. fig. 1). C'est une boîte de bois carrée ( $c = 20$  centimètres,  $h = 8$  centimètres), munie sur une face, d'un bec également en bois qui conduit le grain de la trémie au-dessus de l'œillard. L'auget est fixé à la trémie par le côté opposé au bec seulement ; des cordelettes le soutiennent sur les autres côtés ; il peut donc être animé d'un mouvement léger (V. fig. 2).

E. — LE BABILLARD *z ʿo* imprime à l'auget un mouvement saccadé d'oscillation qui assure la chute du grain, *isūs ʿzzraʿ*. Il se compose d'une tige de bois de 35 centimètres grossièrement cylindrique dont une extrémité appuie sur le bec de l'auget et s'y maintient à l'aide d'une simple encoche, et l'autre est garnie d'un talon de 4 centimètres de haut qui repose sur la meule. La meule, en tour-

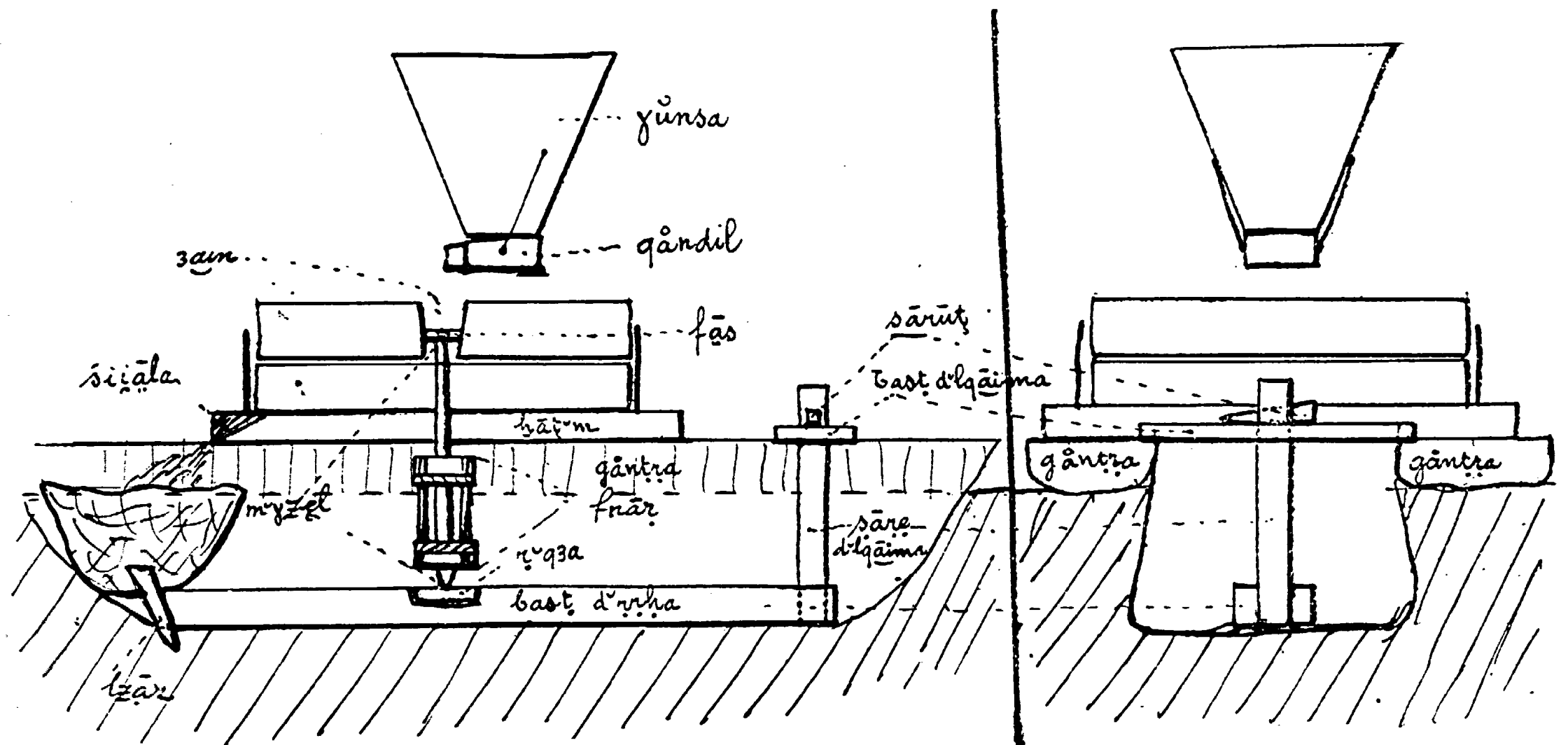
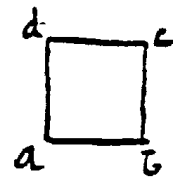
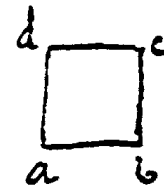


Fig. 2

Fig. 3



Vu. le dos appuyé au mur b. c



Vu. le dos appuyé au mur c. d.

Echelle 5<sup>cm</sup> par mètre

nant, imprime à ce talon, et par là, au bec de l'auget, un mouvement alternatif de haut en bas et de bas en haut dû à la seule présence des rugosités de la meule. Le babillard est maintenu perpendiculairement au bec de l'auget par une tige de bois en avant et une cordelette en arrière qui sont fixées sur les supports de la trémie.

F. — L'APPAREIL DE RÉGLAGE *qāima* est un dispositif original qui permet de régler à volonté l'écartement des meules afin d'obtenir une mouture plus ou moins fine. Ce réglage s'appelle *lmizān d'rrha*. L'appareil (v. fig. 2 et fig. 3) se compose : a) d'une longue planche épaisse *lbasl d'rrha* qui passe sous le fer de meule, et dans laquelle est encastré le billot de chêne sur lequel pivote l'axe de rotation ; cette planche est fixée sur les côtés et à une extrémité par des tasseaux *lkāiz* ; b) d'une tige de bois verticale *ssār d'iqāima* qui s'articule à l'extrémité libre de la planche ; c) d'une traverse de bois, *lbasl d'iqāima* à travers laquelle passe l'extrémité de la tige verticale. Cette tige verticale est percée juste au niveau de la traverse pour permettre le passage d'une clavette *sārūt*. Lorsqu'on enfonce la clavette, l'appareil s'élève et les meules s'espacent davantage ; quand on dégage la clavette, l'appareil s'abaisse et les meules se rapprochent.

### III

LE MANÈGE comprend une roue d'engrenage horizontale, un arbre vertical, axe du manège, qui fait tourner la roue et une perche d'attelage horizontale qui fait tourner l'arbre. V. fig. 1 et fig. 4.

A. — LA ROUE D'ENGRENAGE *dōr* est en chêne (v. fig. 4). Elle est garnie de 60 dents *mšāl* environ, constituées par des chevilles de 3 centimètres d'épaisseur, espacées de 5 centimètres, dépassant la jante de 8 centimètres et plantées obliquement, le sommet dirigé dans le sens de la rotation. Ces chevilles viennent s'engrener sur la lanterne du fer de meule. La roue est horizontale au niveau du sol. Quatre pièces de bois de chêne à section carrée *šlēb*, plur. *šolbān* se croisent deux par deux à angle droit et sont parallèles deux à deux ; elles laissent, au centre de la roue, un espace vide, carré, de 30 centimètres de côté, dans lequel passe l'arbre du

manège; des coins en bois assurent l'adhérence de l'arbre à cette sorte de moyeu, de façon qu'en tournant l'arbre entraîne la roue.

B. — L'ARBRE *šāre*, axe du manège, est en bois de chêne; il est carré ou cylindrique (v. fig. 1 et fig. 4). Il pivote sur son extré-

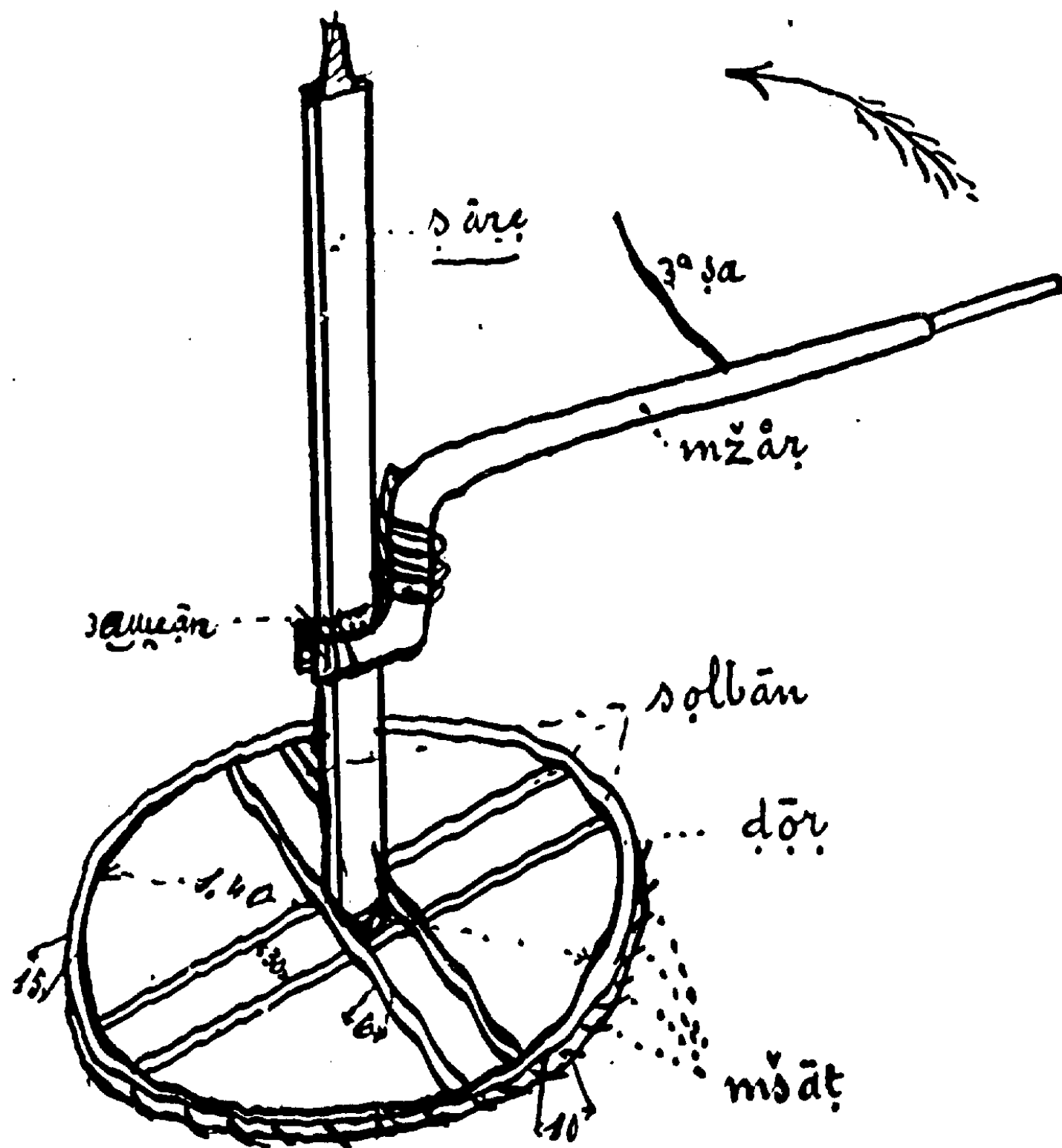
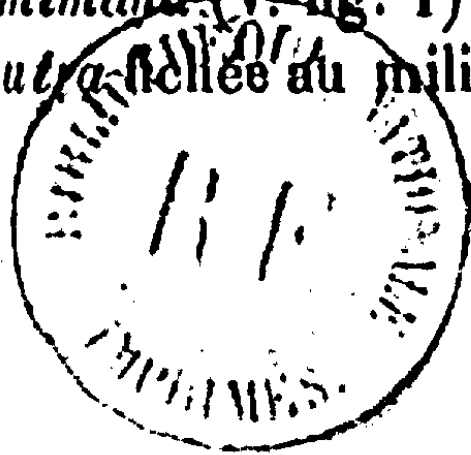


Fig. 4 Manège

mité inférieure garnie de fer *bōr* qui repose sur un petit billot de chêne *r̃qā* encastré dans une planche épaisse, horizontale, dite *gānṣa* (v. fig. 1). L'extrémité supérieure, amincie, tourne dans une pièce de bois *mimāna* longue de 40 centimètres, épaisse de 12 centimètres et large de 20 centimètres, percée d'un œil *ain*, dans lequel passe le bout de l'arbre. Cette *mimāna* (v. fig. 1) est assujettie à une grande poutre transversale *utā* fixée au milieu de deux murs opposés.

MÉMORIAL H. BASSET.



C. — LA PERCHE D'ATTELAGE *mẓār*, (v. fig. 1 et fig. 4), est une barre de chêne, à peu près horizontale, coudée deux fois à angle droit ou presque droit. La façon dont elle est attachée à l'arbre ne manque pas d'originalité. Elle est posée contre l'arbre sur la droite, le terme « droite » étant pris pour la droite d'un observateur qui, placé près de l'arbre voit, en face de lui et de l'autre côté de l'arbre, le cheval moteur, la tête à sa gauche et la queue à sa droite ; cela est à signaler parce que le cheval tourne de droite à gauche et parce que les dents de la roue d'engrenage sont plantées obliquement dans le sens de la marche du cheval ; la perche présente parfois un léger évidement dans lequel s'encastre l'arbre ; elle est retenue à l'arbre à l'aide d'une énorme clavette *ʔauṣān* (v. fig. 4), coudée à angle droit, qui traverse l'arbre dans une mortaise et est assujettie par des coins ; la perche lui est parallèle et est attachée à elle par des cordes de part et d'autre de l'arbre ; une petite clavette *sārūt* relie en arrière la perche et la grande clavette.

La perche est maintenue à une hauteur convenable, variable avec la hauteur du cheval, à l'aide d'une corde double *ṭqqāf* tordue comme celle d'une scie ; une baguette *ʔʔsa* analogue à la clavette d'une scie sert à augmenter ou diminuer la torsion de la corde pour en régler la longueur (v. fig. 1).

Une murette de pierre circulaire *ḡāṣra* (v. fig. 1), telle une margelle, protège la roue d'engrenage et limite, à l'intérieur, la piste du cheval, *mḡāra*.

D. — LE HARNACHEMENT du cheval moteur *kīḡār* est composé d'une bricole ou poitrail *ṣdra* faite de cuir, d'alfa, de toile de sac... avec pour dessus-de-cou *ṛffāda* une cordelette quelconque ; à droite et à gauche de la bricole partent deux traits *mẓābēd* en corde qui vont s'attacher à la perche d'attelage par deux anneaux formés par la corde même ; la perche arrive au milieu de l'échine de l'animal. Une avaloïre *ḡammāl* en corde part de l'extrémité de la perche, passe sur les cuisses de l'animal et retourne s'attacher à la perche (v. fig. 1) ; elle empêche le cheval de se dételer en reculant. Un licol de corde *škima* est garni de deux cônes de sparterie qui servent d'ocillères *mḡāmāḡ* aveuglant complètement le cheval ; une corde part du licol et va s'attacher à une baguette *ʔʔsa ḍšškima*,



(v. fig. 4); fichée dans la perche d'attelage perpendiculairement à elle et horizontalement : on maintient ainsi le cheval par sa gauche en le faisant tourner pour corriger la tendance naturelle qu'il aurait à marcher en ligne droite.

\*  
\*  
\*

Toute cette mécanique vieillote, simple, grossière, où les cordelles, les chevilles, les coins jouent un rôle trop important, se caractérise par une perte d'énergie considérable et par un empirisme exclusif.

#### IV

LE TRAVAIL du meunier consiste à moudre du blé *zra*, de l'orge *šāḡer* ou du maïs *dḡa*; on lui donne aussi quelquefois à moudre un mélange de blé, de pois chiches et de graines de pastèque, le tout préalablement grillé; cette mouture sert à la confection d'une bouillie spéciale appelée *zammīṭa*. Le meunier rend la mouture *ṭḥen* telle qu'elle sort du moulin sans la bluter. On lui donne encore parfois de la semoule *smīd* à remoudre (*ḥūṭ-ṣ*, fut. *ihūṭ-ṣ*) pour en faire de la semoule fine dite *ḥūṭ-ṣ*.

Selon son degré de finesse, la mouture est dite *mḏhōq* très fine, trop fine (nous lui donnerons pour plus de commodité le n° 1) *ṭṭāb* n° 2 fine, *msēmmed* n° 3 assez fine, *ḥṛāš* n° 4 grosse, *mḏerdeš* n° 5 grossière, ou *mḏārṭ-ṣ* n° 6 très grossière, à peine concassée. Seule la qualité de mouture dite *msēmmed* est appréciée. On peut exiger du meunier qu'il remoule gratuitement une mouture trop grossière.

Jadis existait un peseur public, désigné par le *moḥtasseb*, qui était chargé de vérifier le poids du grain remis au meunier par chaque particulier et le poids de mouture qu'il rendait à chacun; on l'appelait *mūl bnizān* « l'homme à la balance » ou encore *ṭ-ṣq* « le lettré » comme tout fonctionnaire tenant des registres. Toute personne qui désirait faire moudre du grain, priait le meunier de lui envoyer son apprenti avec un âne sans bât ni chouari. Le grain était mis dans un sac que l'on posait ensuite sur le dos de l'âne et



on l'envoyait à la « boutique » du peseur public. Là, le client et l'apprenti meunier pesaient le grain dans une grande balance ordinaire en présence du fonctionnaire ; celui-ci enregistrait sur un cahier, à la date du jour, le nom du propriétaire, la nature et le poids du grain. Il était inutile d'inscrire le nom du meunier ou celui du moulin car il était de notoriété publique que telle famille moulait son grain à tel moulin exclusivement. Le *fqe* remettait au propriétaire du grain un bulletin *nfūla* sur lequel était mentionné tout ce qu'on avait enregistré sur le cahier. On payait alors au peseur une somme modique, selon le tarif de l'époque (0 fr. 50 par mesure de 80 kilogrammes environ) et l'apprenti meunier emportait le grain vers le moulin. Lorsque le grain était moulu, le propriétaire de ce grain et l'apprenti meunier se retrouvaient chez le peseur ; celui-ci vérifiait le bulletin, que lui remettait le client, en consultant son registre, pendant que l'apprenti et le client pesaient la mouture. Le peseur, alors, comparait le poids du grain indiqué par le bulletin et le poids de mouture indiqué par la balance. Il tolérait un déchet *kōsōr* de 4 onces par mesure *ābra*. La *ābra* est la mesure de capacité dont le volume est égal à celui de 160 livres du nom de *ṛlāl āllāri*, laquelle livre vaut environ 500 grammes ; l'once est la seizième partie de la livre. Le déchet toléré était donc de 125 grammes par 80 kilogrammes, ce qui semble infime. Le peseur pouvait et devait exiger du meunier qu'il comblât un déficit supérieur à la tolérance et qu'il remoulût une mouture trop grossière.

Le taux du salaire du meunier était fixé par la mercuriale du *mohṭasseb*.

Le moulin travaillait jour et nuit, les ouvriers et les chevaux se relayant. Un moulin pouvait moudre au plus trois *ābra*, soit 240 kilogrammes de grain, en vingt-quatre heures.

## V

LE PERSONNEL du moulin comprend le meunier et son apprenti qui est souvent un homme fait, un aide plutôt qu'un véritable apprenti.

Le meunier *tāhōni*, qui sait monter un moulin et le faire fonctionner, est rarement le propriétaire de son moulin ; il lui arrive d'être l'associé du propriétaire *mūl tātāhōna* ; généralement il est son locataire. Le cheval lui appartient.

L'apprenti *m<sup>h</sup>tallēm* est employé à tous les travaux accessoires : soins aux chevaux, transport du grain et de la mouture...

Les meuniers, à Rabat-Salé, étaient, à deux ou trois exceptions près, tous Chleuhs originaires du Sous. Les Chleuhs ont le monopole de fait de l'industrie meunière, de la vente du charbon et de celle des matières grasses ; or ce sont là trois métiers méprisés par les vrais rbatis. En ce qui concerne la meunerie, il faut remarquer que son vocabulaire est arabe et ne comporte pas un seul mot berbère ; on peut en conclure que l'industrie meunière n'a pas été apportée par les Chleuhs mais qu'elle a été monopolisée par eux ; si le métier de meunier est méprisé c'est parce qu'il est exercé par les Chleuhs.

Les meuniers n'ont pas un syndic *lāmīn* spécial, mais ils sont régentés, du fait de leur origine ethnique par *lāmīn d šlḥ*, le syndic des Chleuhs qui s'occupe de toutes les corporations de Chleuhs. Les meuniers, quand ils s'installent dans un moulin, sont obligés, comme tous les Chleuhs qui exercent un métier, de verser une caution entre les mains du syndic ; celui-ci répond alors de leur solvabilité et de leur honnêteté ; si un meunier vient à voler, à manquer à ses engagements, ne paie pas ses dettes..., le syndic désintéresse la partie lésée. Il est inutile d'ajouter, d'une part, que le syndic des Chleuhs peut rendre sa place lucrative, d'autre part que la solidarité des Chleuhs leur est imposée par le Makhzen et n'est pas le moins du monde le fruit d'une conception élevée de leurs devoirs et de leur dignité.

Les moulins servent d'hôtellerie aux Chleuhs de passage et à eux seuls. Ils y passent la nuit et souvent mangent avec le meunier.

Le meunier, Chleuh, est méprisé. Les gamins lui jouent toute sorte de mauvais tours dont le plus innocent consiste à requérir son âne sous prétexte de lui apporter du grain, après quoi ils jouent avec l'animal pendant de longues heures et l'abandonnent dans la rue.

En passant devant le moulin, les enfants espiègles insultent le

meunier : *a lāḥōni is<sup>a</sup>tēk tārta ūimāt -lkiḍār* « Eh ! meunier ! que Dieu te gratifie d'une loupe (tumeur sous-cutanée) et que le carcan crève ! » ; ou bien : *a lāḥōni zaino mbāzzqa uhrāro hābāt* « Eh ! meunier ! l'œil qui larmoie et la diarrhée qui descend ! »

On accuse le meunier d'être voleur ; il prend, dit-on, le dessus du panier de la mouture, et ce n'est pas ici une façon de parler, car la mouture tombe dans un couffin et forme, en tombant, un cône dont le sommet est constitué par de la semoule presque pure : *īakāl lqbība*. Le meunier remplace ce qu'il a volé par du son ou même par du sable.

---

NOTA. — Le système de transcription de la présente étude est celui dont M. W. MARÇAIS s'est servi dans ses *Textes arabes de Tanger* (pp. xiii et suiv.). Pour la bibliographie se rapporter au même ouvrage et à mes *Noms de vêtements masculins à Rabat* dans les *Mélanges René Basset*, Paris, 1923.

---

## LEXIQUE

---

ميمونة. Bien qu'appartenant à la racine أمن, ce mot a été étudié infra parmi les termes dont la racine commence par م.

\*  
\* \*

انثى, avec l'art., *lunta* « la meule gisante », ainsi appelée « femelle » parce qu'elle est placée sous l'autre meule qui prend le nom de *ḍdkār* « mâle ». Syn. plus employé : *sfi*, v. texte § II A.

\*  
\* \*

بسط *lbast d-ṛṛḥa* « planche horizontale » épaisse dans laquelle est encastree la pièce de bois *ṛḡa* sous le pivot du fer de meule; cette planche fait partie de l'appareil de réglage; v. texte § II F et fig. 2 et 3.

*lbast d-lqāima* « planche horizontale » posée sur l'extrémité des poutres du bâti (*gnātār*) et en travers; elle fait partie de l'appareil de réglage; v. texte § II, F et fig. 2 et 3.

\*  
\* \*

برز *bōz* « pivot de métal » qui termine l'arbre du manège à sa partie inférieure. On appelle ainsi d'une façon générale toute partie métallique qui termine une pièce de bois, axe d'un organe. V. fig. 1 et texte § III B.

\*  
\* \*

ثقاب *ṭqqāf* « corde », tordue comme celle d'une scie et munie d'une clavette, qui sert à régler la hauteur de la perche d'attelage au-dessus du sol. V. fig. 1 et texte § III C.

Littéralement: « correcteur », qui corrige, amende; cf. Dozy, *Supplément*, I, p. 160.

\*  
\* \*

مجاذب *mžābēd*, plur. de *mžbēd* presque inusité, « les traits d'attelage » qui partent de chaque côté de la bricole et s'attachent par un anneau à la perche. V. fig. 1 et texte § III D.

Le dialecte de Rabat a *žbēd* « tirer » pour class. جذب.

\*  
\* \*

مجر *mžār* « perche d'attelage » du manège; v. fig. 1 et fig. 4 et texte § III C. Ce mot désigne encore la « perche d'attelage » de la noria. Avec le sens de « tiroir », il a un pluriel *mžōra*; ainsi à Tanger; sur le passage de *مجر* en *mžār* avec chute du techdid, cf. MARÇAIS, *Tanger*, p. 463; LERCHUNDI, *Voc.*, p. 196 sub « cofrecito », donne *مجر*. Enfin, JOLY, *Tétouan*, II, p. 365, relève *مجر* avec le sens de « augette dans laquelle on place le canon de fusil à alaiser ».

\*  
\* \*

جر *žr* « babillard », v. texte § II E et fig. 1, appareil qui sert à imprimer à l'auget de la trémie un mouvement saccadé. Même mot et même sens à Tétouan, cf. JOLY, *Tétouan*, IV, p. 219, et BEL, *Céramique*, p. 124.

Habituellement, *žr* désigne « un petit chien »; cf. MARÇAIS, *Tanger*, p. 249.

\*  
\* \*

جاري *žāri* « meule courante », qui est aussi la meule supérieure. V. fig. 1, 2 et 3 et texte § II A. On l'appelle aussi *dkār* parce qu'elle est au-dessus de l'autre.

\*  
\* \*

حرش *harraš* « faire de la grosse mouture n° 4 », cf. texte § IV, en parlant du meunier; dénominatif du suivant.

احرش *hraš* « gros, degré n° 4 », en parlant de la mouture. C'est un défaut.

\*  
\* \*

حبال *ḥammāl* « corde qui sert d'avaloire » dans le harnachement du cheval moteur. Elle part de la perche d'attelage et passe sur les cuisses du cheval; elle sert à empêcher l'animal de se dételer en reculant. V. fig. 1, et texte § III D.

\*  
\* \*

خاتم *ḥātēm* « plateau de bois carré qui supporte les meules »; v. fig. 2, et texte § II A. Dozy, *Supplément*, I, p. 352 donne خاتم « la charpente au-dessus de la lanterne dite ثريا d'où pendent six lampes (Lane) »; sans émettre l'idée même d'une possibilité de rapprochement entre les deux termes égyptien et rbati, on ne peut s'empêcher de remarquer que la « lanterne » du moulin, v. ci-dessous منار, se trouve immédiatement sous le plateau.

\*  
\* \*

خالص *ḥālṣ* « semoule fine et pure, remoulue », v. texte § IV. A Fès, « farine de première qualité »; à Tétouan, « farine de Marseille », cf. JOLY, *Tétouan*, IV, p. 220. DOMBAY, p. 60, donnait à ce mot le sens de « fleur de farine ».

خولص *ḥūḷṣ*, fut. *ihūḷṣ* « remoudre la semoule pour en avoir une qualité plus pure »; v. texte § IV. Ce verbe est un dénominatif du précédent.

\*  
\* \*

دردش *derdeš* « faire une mouture grossière, n° 5 », v. texte § IV, en parlant du meunier. MARÇAIS, *Tanger*, p. 295 donne ce mot avec le sens de « moudre grossièrement » ou « concasser » et propose une étymologie (*dērdūš* que donne cet auteur, « maïs (ou orge) grossièrement moulu et non passé au tamis », est inconnu à Rabat).

مدرش *mderdeš* « grossier, n° 5 », en parlant de la mouture, v. texte § IV; c'est un défaut.

\*  
\* \*

دیف *dqēq* « farine de froment »; c'est le class. ديف que l'andalou a eu

aussi, cf. Dozy, *Supplément*, I, p. 451. DESTAING, *Sous*, I, p. 124 relève chez les arabophones du pays *dgig* « farine très fine ».

\*  
\* \*

ذكر *dkār*, avec l'art., *ddkār* « la meule courante », ainsi appelée (mâle) parce qu'elle est placée sur l'autre meule qui prend le nom de *lunta* « la femelle ». Syn. plus employé : *zārī* : v. texte § II A.

\*  
\* \*

دهف *dhaq* « faire de la mouture très fine, n° 1 », en parlant du meunier.

Voir texte § IV. Le classique a دهن « briser en serrant ».

مدهوف *m-dhōq* « très fin, n° 1 » en parlant de la mouture, v. texte § IV.

C'est un défaut. Corriger BIARNAY, *Ethnographie*, p. 105 : طريق مدهوف : بالحابر « chemin tellement fréquenté par les bêtes de somme que le sol est réduit en fine poussière ».

\*  
\* \*

دور Les mots de cette racine ont substitué le ض au د ; ils sont étudiés infra à ضر.

دور ذالجلف, à Tétouan, mais non à Rabat-Salé, « collier de fer-blanc qui entoure les meules », cf. JOLY, *Tétouan*, IV, p. 218. A Rabat, on dit شدف *šdāq*, v. infra شدف.

\*  
\* \*

رجل toujours au plur. *r-šlin* et *r-šlil t-šnsa* « les quatre montants qui soutiennent deux barres parallèles sur lesquelles est posée la trémie » ; v. texte § II C et fig. 1.

\*  
\* \*

رہا, plur. *r-hi* « paire de meules » ; le mot est féminin ; « une meule », c'est *ferda d-r-rha*. — *rha* désigne encore à Rabat, le « moulin à moudre le takkaout », cf. BRUNOT, *Tannerie*, p. 102, le « moulin à moudre



le tan », cf. BRUNOT, *ibid.*, et le « moulin à main ». Avec ce dernier sens, il est employé dans toute l'Afrique du Nord. Dans le Jebel marocain, MICHAUX-BELLAIRE, *Habt*, p. 215, relève *r̥ḥa* avec le sens de « moulin à écraser les olives » ; à Fès, *r̥ḥa* désigne le « moulin à eau », ainsi qu'à Tétouan, la « pierre plate en grès qui sert au zellige pour affûter son ciseau » et un « pain de sel gemme en forme de meule », cf. BEL, *Céramique*, p. 171 et p. 229. Alger-juif a aussi *r̥ḥa* « moulin », cf. COHEN, p. 331. En langue technique, on appelle, à Rabat, *r̥ḥa*, un cylindre ou un disque qui tourne, le « tambour du treuil » par ex., cf. BRUNOT, *Lexique maritime*, p. 46. Le moulin proprement dit, à Rabat-Salé, se dit *tāhōna*, v. infra طحن.

\*  
\* \*

رطب *r̥ṭāb* « faire de la mouture fine, n° 2 », v. texte § IV, en parlant du meunier ; c'est un dénominatif du mot suivant.

رطب *r̥ṭāb* « fin, degré n° 2 », v. texte § IV, en parlant de la mouture ; c'est un défaut. Sur le passage du classique رطب « tendre » à la forme dialectale, par analogie au traitement de احرص, cf. MARÇAIS, *Tanger*, p. 311.

\*  
\* \*

ربادة *r̥ffāda* « dessus de cou de la bricole », v. texte § III D. Ce mot désigne encore à Rabat le « coussinet » en forme de couronne du mitron, et la « pièce de cuir » que le porteur d'eau met sur son dos pour ne pas se mouiller. A rapprocher de l'andalou ربادة, plur. رفائد « soutien », cf. DOZY, *Supplément*, I, p. 539.

\*  
\* \*

رفعة *r̥q̣a* « petit billot de chêne » sur lequel pivote un axe, le fer de meule et l'arbre du manège en l'occurrence ; il est encastré dans une planche épaisse. V. Fig. 1 et Fig. 2, et texte § II B et § III B. Sur les autres sens de ce terme, « pièce mise à un vêtement » et « pièce d'étoffe tissée juste de proportions suffisantes pour faire un vêtement déterminé », cf. MARÇAIS, *Tanger*, p. 313.

\* \*

زرع *zra* « blé » est employé à Tanger, cf. MARÇAIS, *Tanger*, p. 319, à Fès, à Larache, cf. ALCARON, p. 72, l. 5, à Elq̣sar, cf. MICHAUX-BELLAIRE, *Elq̣sar*, p. 88.

\* \*

زَمِيَّة *zammīta* « sorte de bouillie de farine de blé grillé, de pois chiches grillés et de graines de pastèque grillées », le tout cuit au beurre. C'est un mets rituel chez les Aïssaoua. A Bahlil, près Fès, on appelle *zmit* un mets composé de semoule mise à roussir dans un poêlon, à laquelle on ajoute de l'huile et du miel ; ce mets est servi à l'accouchée comme premier aliment. BIARNAY, *Rif*, p. 31 et 473, relève *bazummi* « bouillie claire ». BEAUSSIER, p. 272, relève aussi زَمِيَّة avec le sens de « bouillie de blé grillé que les Aïssaoua mangent dans leurs séances ». D'après DOZY, *Supplément*, I, p. 602, le mot serait berbère.

\* \*

سَدْرَة *ṣdra* « bricole » du harnachement du cheval moteur ; v. texte § III D.

Du classique صدر « poitrine » ; sur le passage de صدر à سدر cf. MARÇAIS, *Tanger*, p. 331.

\* \*

سَارُوت *sārūt* : 1° « clavette de bois » qui relie la perche d'attelage à la pièce dite *ṣuṣṣān*, v. texte § III C. — 2° « clavette » en bois qui s'enfonce dans la partie supérieure de l'appareil de réglage, v. fig. 2 et 3 et § II F.

Sur ce mot dérivé du berbère *tasarut* et qui désigne généralement une clé en bois ou en métal, cf. BRUNOT, *Textes de Rabat*, sub. سورت et BRUNOT, *Lexique maritime*, p. 58.

\* \*

سَبْلِي, avec l'art. *ssfli*, « la meule gisante » ; c'est la meule inférieure, d'où son nom et d'où aussi le syn. *lunṭa* ; voir à جَرِي *ḡārī* « meule courante. »

*sfi* désigne habituellement l'étage inférieur d'une maison. Cf. MARÇAIS, *Tanger*, p. 333.

\* \*

*سمد* *sëmmëd* « faire de la mouture assez fine n° 3 », v. texte § III, en parlant du meunier. C'est un dénominatif du suivant.

*سميد* *smīd* « semoule » ; on distingue la grosse semoule *smīd ḡlëd* et la fine semoule *smīd rgīg*.

*مسد* *msëmmëd* « assez fin, n° 3 », v. texte § III, en parlant de la mouture. C'est la qualité préférée.

\* \*

*ساس* *sās*, fut. *isūs* « imprimer un mouvement saccadé », « secouer », « ébranler » ; se dit, en terme de meunerie, du babillard qui imprime un mouvement à l'auget de la trémie.

\* \*

*سيالة* *sijāla* « bec par lequel s'échappe la mouture », v. fig. 2 et texte § II A.  
De *سيل* couler.

\* \*

*شدف* *šdāq* ou *šdāq* « collier de jonc » qui entoure les meules et empêche la mouture de s'échapper par ailleurs que par le bec ». V. Fig. 1, Fig. 2 et Fig. 3, et texte § II A. Cet objet joue le rôle de l'archure des moulins européens. A Fès, même mot et même sens, cf. BEL, *Céramique*, p. 125. A Tétouan, l'archure est en fer-blanc et s'appelle *دور داللف*, cf. JOLY, *Tétouan*, IV, p. 218. En andalou, *شدف* a le sens de « joue », cf. DOZY, *Supplément*, I, p. 737, duquel on peut rapprocher celui de « archure de moulin ».

\* \*

*شكيمة* *škīma* « licol » du cheval moteur. Il est fait de corde. Ce mot est connu dans presque toute l'Afrique du Nord. Il devait être andalou, cf. DOZY, *Supplément*, I, p. 779.

\*  
\* \*

صدر voir supra صدر.

\*  
\* \*

صاري *ṣāre* : 1° « arbre du manège », v. Fig. 1 et Fig. 4, et texte § III B.  
— 2° *ṣāre d-lqāimā* « tige de bois verticale de l'appareil de réglage », v. Fig. 2 et Fig. 3 et texte § II F. Ce vocable qui signifie surtout « mât » désigne les arbres verticaux servant d'axes de machine ; ainsi l'axe vertical de la noria porte aussi à Rabat-Salé le nom de *ṣāre* ; BEL et RICARD, p. 320, relèvent à Tlemcen *ṣāri* « pivot de l'ourdissoir ». LAOUST, *Mots et choses berbères*, p. 47 donne *ṣāri* syn. de *qāima* avec le sens de « perche placée près de la trémie et dont un dispositif permet de modifier l'écartement des meules. »

\*  
\* \*

صليب *ṣlīb*, plur. *ṣlībān*, employé surtout au pluriel « rayons de la roue d'engrenage », ainsi appelés parce qu'ils se coupent en croix ; v. fig. 4 et texte § III A.

\*  
\* \*

ضرّس *ḍarṛs* « faire une mouture très grossière à peine concassée, n° 6 », v. texte § IV, en parlant du meunier.

مضرّس *mḍarṛs* « très grossier, à peine concassé, n° 6 », v. texte § IV, en parlant de la mouture.

\*  
\* \*

ذور *ḍor* « roue d'engrenage », v. Fig. 1 et Fig. 4 et texte § III A. Dans la noria, la roue d'engrenage, qui est verticale, s'appelle aussi *ḍor* et fait engrenage également avec une « lanterne » *fnār*.

ضايرة *ḍāira* « murette circulaire » qui protège la roue d'engrenage en limitant à l'intérieur la piste du cheval ; v. Fig. 1 et texte § III C.

مضارة *mḍāra* « piste du cheval moteur ».

Sur le passage de دور à ضرّ, cf. MARÇAIS, *Tanger*, p. 365 et BRUNOT, *Textes de Rabat*, art. ضرّ.

\*  
\* \*

طحن *ṭḥān* « moudre » en parlant soit du moulin, soit du meunier.

طحين *ṭḥēn* « mouture » ce qui sort du moulin proprement dit, mélange de son et de semoule. A Tanger, ce mot désigne « le blé que l'on apporte au moulin » et « la mouture qu'on en emporte », cf. MARÇAIS, *Tanger*, p. 367.

طاحونة *ṭāḥōna*, plur. *ṭāḥōn* et *ṭāḥōnāt* « moulin à grain ». Ce vocable est relevé par BEAUSSIER, p. 392 et donné comme tunisien; il était andalou, cf. Dozy, *Supplément*, II, p. 28. Sur ce mot, cf. BRUNOT, *Textes de Rabat*, art. طحن et voir ci-dessus رحي.

طاحوني *ṭāḥōni*, plur. *ṭāḥnīja* « meunier ». Fès dit *raḥui*; MOUËTTE, p. 349 et DOMBAY, p. 103 relèvent aussi *Rahouy*; l'andalou avait aussi ce terme, cf. Dozy, *Supplément*, I, p. 517.

\*  
\* \*

عبرة *ʿabṛa*, plur. *ʿabṛāt* « mesure de capacité pour les grains », correspond au volume de 80 kilogrammes de blé.

\*  
\* \*

عصا *ʿaṣa* : 1° « baguette » qui sert à la torsion de la corde *ṭṭqqāf* régulatrice de la hauteur de la perche d'attelage; v. fig. 1 et texte § III C. — 2° *ʿaṣa d-šškīma* « tige de bois » fixée dans la perche d'attelage perpendiculairement et horizontalement; on y attache la corde du licol; v. fig. 4 et texte § III D. — 3° *ʿaṣa d-ššrō* « baguette » qui, à une extrémité, est clouée au babillard et, à l'autre extrémité, s'appuie sur une planchette ou un croisillage de cordelettes; v. texte § II E.

\*  
\* \*

عوان *ʿuṭān* « grosse cheville » de bois coudée à 45° environ, qui traverse l'arbre du manège et qui sert à fixer la perche d'attelage à l'arbre, v. Fig. 4 et texte § III C.

\* \*

عين *ain* : 1° « œillard », v. Fig. 2 et texte § II A ; ainsi à Fès, cf. BEL, *Céramique*, p. 123. — 2° « logement de l'extrémité de l'arbre du manège dans la pièce dite *mimūna* », v. texte III B. Ce mot désigne aussi l'œillard du moulin à main.

Sur le vocable *ain* « œil », cf. MARÇAIS, *Tanger*, p. 399.

\* \*

منزل *ṃ̌ẓ̌el* « fer de meule », v. Fig. 1 et Fig. 2 et texte § II B. Ce mot, qui signifie avant tout « fuseau », se retrouve souvent avec le sens d'axe de rotation : LAOUST, *Mots et choses berbères*, p. 455 « manivelle de pressoir à huile », p. 459 « vis de bois verticale du pressoir à huile du Zerhoun » ; JOLY, *Tétouan*, II, p. 366 « moyeu du volant du banc d'œuvre à fabriquer les canons de fusil » ; à Elq̣sar, JOLY, *Tétouan*, II, p. 82 relève منزل avec le sens de « rouet » et à Tétouan, avec le sens de « bobine sur laquelle s'enroule la laine filée au rouet » ; BEL, *Céramique*, p. 72, signale, pour Fès منزل « axe vertical du tour à potier » ; à Rabat, je relève « arbre de couche de la machine à vapeur », cf. BRUNOT, *Lexique maritime*, p. 95 ; à Tlemcen, BEL et RICARD, p. 329 donnent *mogzel* « fuseau » et « baguette cylindrique pour le bobinage avec le rouet » ; l'andalou avait aussi ce mot avec le sens d'« essieu », cf. PEDRO DE ALCALA, p. 247, l. 4.

مغازل Le pluriel *ṃ̌āẓ̌el* désigne, comme syn. de *fnār*, la lanterne d'engrenage ; chaque alluchon est pris pour un *ṃ̌ẓ̌el*.

\* \*

مغاض *ṃ̌āmāḍ*, toujours au pluriel, « œillères » du cheval moteur. Ce sont deux cônes de palmier-nain tressé qui aveuglent complètement l'animal. DESTAING, *Sous*, I, p. 203, relève *ḷ̣ummāḍāt* « œillères ».

\* \*

غنسة *ḡūnsa* « trémie » ; v. Fig. 1 et texte § II C. MARÇAIS, *Tanger*, p. 406, donne *ḡunṣā*, mais LERCHUNDI, *sub tolva*, donne غنسة ; l'arabe du



Sous *a ḡensa*, cf. DESTAING, *Sous*, I, p. 284. Ce mot semble particulièrement marocain. JOLY, *Tétouan*, IV, p. 217 donne فانصة (?).

\*  
\* \*

*fās* « anille ». Ainsi à Tétouan, cf. JOLY, *Tétouan*, IV, p. 218. V. Fig. 2 et texte § II B.

\*  
\* \*

*fnār* « lanterne », engrenage du fer de meule ; v. Fig. 2 et texte § II B. Ce terme tend à disparaître du vocabulaire technique ; c'est *māzēl*, v. ci-dessus منزل, qui le remplace. Par contre *fnār* est toujours le terme qui désigne la « lanterne » dans la noria. Il est remarquable que *fnār*, ici terme technique, traduise exactement « lanterne » terme technique également.

\*  
\* \*

*qbība* « sommet du cône de mouture qui se forme dans le couffin », apparaît dans *iākul lqbība* il (le meunier) mange (vole) le dessus du panier ; c'est de la semoule presque pure. Voir texte § V.

\*  
\* \*

*qāndil* « auget de la trémie ». v. Fig. 2 et texte § II D. Il se peut que ce terme ait été adopté en raison de la ressemblance de l'auget avec la lampe antique qui porte aussi le nom de *qāndil*. On peut aussi se demander si le latin *catillus* qui désignait la meule supérieure creuse servant aussi de trémie ne serait pas à l'origine du mot arabe actuel par contamination de *qāndil*. JOLY, *Tétouan*, IV, p. 218, donne pour « auget » هرومة qui est inconnu à Rabat.

\*  
\* \*

*qāima* « appareil de réglage », v. Fig. 1 et Fig. 2 et texte § II F. A Fès, BEL, *Céramique*, p. 125, relève *qāima* avec le sens de « pieu ver-  
MÉMORIAL H. BASSET.



tical qui permet, au moyen d'une cheville, de lever ou d'abaisser la meule mobile du moulin » ; à Rabat, *ṣāṣ d-lqāima*. LAOUST, *Mots et choses berbères*, p. 47, donne *qaima* avec *ṣāri* comme syn. pour désigner un dispositif qui permet de modifier l'écartement des meules. JOUY, *Tétouan*, IV, p. 218 donne pour Tétouan *فايمة* « pièce de bois horizontale qui sert à maintenir l'axe du moulin, et pour Ngaons « pièce qui règle les mouvements du babillard ». DOZY, *Supplément*, II, p. 426, relève pour *فائمة* le sens de « angle droit ».

\*  
\* \*

*قُفَّة* *qʿffa* « couffin de sparterie dans lequel tombe la mouture » ; c'est un couffin ordinaire. Les citadins disent *qūffa*. BIARNAY, *Rif*, p. 127, donne *ḡaqqifū* « grand couffin en alfa dans lequel les femmes rapportent sur leur dos le bois sec ramassé dans la forêt ». Le mot était andalou, cf. DOZY, *Supplément*, II, p. 382 ; il dériverait du latin *cophinus* ; cf. SIMONET, *Glosario*, p. 11, art. ALGUINIO.

\*  
\* \*

*قُطْرَة* *gāṭra* ; plur. *gnātār* ; 1° « chacune des deux poutres parallèles sur lesquelles repose le moulin proprement dit », v. Fig. 1, Fig. 2 et Fig. 3 et texte § II A. — 2° « planche épaisse placée sur le sol, sur laquelle pivote l'arbre du manège », v. Fig. 1 et texte § III B.

\*  
\* \*

*كسِر* *kōsōr* « déchet », perte de poids du grain à la mouture. Dans le langage courant, « criblures », ce qui reste de grain dans le crible et qu'on donne aux poules. Ce mot est considéré comme un singulier.

\*  
\* \*

*كَبَة* *kāba* « talon du babillard » petite pièce de bois cylindrique qui traîne sur la meule. Dans le dialecte de Rabat *kāba* signifie « cheville du pied » ou « talon ». Cf. MARÇAIS, *Tanger*, p. 451.

\*  
\* \*

لِزَّاز *lāz*, plur. *lāiz* « coin, cheville, cale, tasseau » qui fixent au sol la planche de l'appareil de réglage, qui consolident tous les assemblages, etc...

\*  
\* \*

مِشَاط *mšāt* plur. de *m-št* peu employé, « les dents de la roue d'engrenage » ; v. fig. 4 et texte § III A.

\*  
\* \*

مِيمُونَة *mimūna* « pièce de bois percée d'un œil qui reçoit le sommet de l'arbre du manège » ; elle est fixée à la poutre transversale dite *utṛa*. v. Fig. 1 et texte § III B.

\*  
\* \*

نَخَالَة *n'hālā* « son ». Tanger a *nḥhāl*, « son », cf. MARÇAIS, *Tanger*, p. 475, forme qui n'apparaît à Rabat que dans le vocabulaire technique de la tannerie, cf. BRUNOT, *Tannerie*, p. 121.

\*  
\* \*

نَفْش *nqāš* « rhabiller une meule » ; de *nqāš* « piquer, gratter ».

\*  
\* \*

هَرُومْبَة à Tétouan, « auget de la trémie » ; Rabat-Salé dit *qāndil*, voir ci-dessus.

\*  
\* \*

هَرَاوَة *hrāwa*, plur. *hrayāt* « chacun des deux leviers » de bois dont on se sert pour enlever les meules lorsqu'on veut les rhabiller.

Dans le langage courant, « bâton, trique ».

\* \*

وترة *utṛa* « poutre transversale », qui va d'un mur au mur opposé, contre lequel s'appuie l'extrémité de l'arbre du manège ; v. Fig. 1 et texte § III B.

\* \*

ميزان *lmizān d-ṛṛḥa* « le réglage, le degré d'écartement des meules », v. texte § II F.

*lmizān d-lm-ḥzen* « poids public », balance publique sur laquelle on pèse le grain, et la mouture qu'il donne, devant un peseur officiel *mūl lmizān* (à Tétouan الميزان أمين cf. JOLY, *Tétouan*, IV, p. 216). V. texte § IV.

## « MADAME LA MOSQUÉE DES FLEURS D'ORANGER »

Par M. M.-T. BURET.

---

Il est à Fès Jdid une mosquée qui porte un nom étrange : *Lalla Jàme' ez Zhar* (Madame la mosquée des fleurs d'oranger) ; c'est ainsi qu'elle est désignée le plus souvent dans la conversation, bien qu'on l'appelle aussi quelquefois *Jàme' lalla ez zhar*, ou mosquée de Madame Fleurs d'oranger.

On peut à ce sujet se poser plusieurs questions. Existe-t-il d'autres exemples de l'usage du mot *Lalla* devant le mot *Jàme'* ? Pourquoi l'emploie-t-on ainsi ? Le mot *ez zhar* désigne-t-il bien les fleurs d'oranger ? Ne serait-il pas la corruption de la forme *Zhhôr* du nom propre *Zahrâ*, ainsi que le laisserait imaginer la légende d'une sainte Zahrâ que nous conterons plus loin ? Le nom officiel étant *Jàme' l hajar* y a-t-il un rapport psychologique ou phonétique entre l'appellation des lettrés et celle du vulgaire ?

Après avoir examiné ces différentes questions il nous a semblé intéressant de recueillir les souvenirs de quelques personnes dignes d'un certain crédit sur quelques événements se rapportant à cette mosquée, les pratiques magiques auxquelles s'y livrent les femmes dans diverses circonstances, et la légende de Lalla Zahrâ.

S'il est surprenant de voir appeler une mosquée « Madame la Mosquée », ce n'est pas là un cas unique de l'emploi de l'expression *Lalla Jàme'*.... Voici une expression qui se dit couramment : *mša l lalla Mekka* = « il est allé à Madame la Mecque ». Il semble bien que l'on veut désigner, par *lalla Mekka*, le temple de la Mecque. En tous cas au Tafilalt les femmes et les enfants désignent toute mosquée par le vocable *Lalla Bit ellâh* = Madame la maison de

Dieu. Si on en rapproche l'expression classique musulmane *Beit ellâhi l harâm* pour dénommer le temple de la Mecque, on peut conclure que *Lalla Mekka* est une expression elliptique pour *Lalla beit ellâh el harâm llati fi Mekka*. En tous cas *mša Plalla Mekka*, qui à la lettre signifie « il est allé à Madame la Mecque », veut dire en réalité dans l'esprit des gens du peuple : il est allé en Orient accomplir les rites du pèlerinage.

A Sefrou, *Lalla Bit ellâh* est le nom particulier d'une mosquée située dans le quartier de *Zemgila*. A Tanger existe aussi une mosquée que l'on honore du nom de *Lalla Jâme' l hadra* et à El Qçar la mosquée de Sidi l-Mançoûr est couramment appelée *Lalla Jâme' l heri*.

Il ressort de ces quelques exemples que *Lalla* est une particule de vénération, mais d'une vénération à tendances animistes ; et, certainement, en employant le mot *Lalla* le peuple marque sa vénération envers un monument sacré qu'il considère comme une véritable personne sainte pleine de cette puissance mystérieuse et ordinairement bienfaisante connue sous le nom de *baraka*.

Dans W. Marçais, *Textes de Tanger*, p. 124, les enfants s'adressent dans une chanson à « *Lalla Jâme' aššarf*. Ici, le mot *Lalla* n'est pas intimement lié au nom de la mosquée, et l'on dit couramment *Jâme' ššarf*. *Lalla* n'est alors qu'un terme de vénération affectueuse et M. Marçais traduit justement « *Lalla jâme' aššarf* » par « chère mosquée d'Ech-Charf ». Cela ne fait d'ailleurs que corroborer ce que nous avons dit de l'idée de vénération exprimée par *Lalla*.

L'emploi d'un nom de fleur pour désigner une mosquée étonne beaucoup moins au prime abord que l'usage d'un mot signifiant Madame la Mosquée.

*Jâme' ezzitoûna* (la mosquée de l'olivier) de Tunis est renommée dans le monde musulman moins que *Jâme' l Azhar* (du Caire), mais au moins autant que *Jâme' el qarawiyin* de Fès. Il existe aussi à Meknès une *Jâme' zzitoûna*,

Une « mosquée du peuplier », *Jâme' es S°fsâfa* à Fès Jedid (quartier de *saqqâiat el 'Abbâsiyîn*) est souvent honorée de l'appellation de *Jâme' lalla ss°fsâfa* sur laquelle nous reviendrons tout à l'heure.



La « mosquée du citronnier » *Jame' šš'ŕta* et *Jâme' el hoût* « la mosquée des poissons », désignent deux mosquées de Fès el Bâli, et la dernière contient un bassin avec des poissons que l'on se garderait bien de pêcher, ou même d'importuner. Les noms d'arbres et même d'animaux peuvent donc servir à dénommer des mosquées.

Mais Lalla *Jâme' ezhar* ne contient pas d'oranger. Il est vrai que la « mosquée du peuplier », n'en contient plus. Une objection plus sérieuse est celle-ci : s'il y avait eu un oranger produisant les fleurs dites *ezhar*, on aurait appelé la mosquée *Jame' llaronja* [*laronja* étant le nom de l'arbre qui produit les oranges amères et les fleurs appelées *ezhar* dont les musulmans de Fès font chaque année un hydrolat (*ma zzhar*)]. Il existe d'ailleurs à Fès (quartier el Blida) une mosquée dite *Jame' llaronja*.

Il faut donc chercher une autre explication.

Il est dit, plus haut, que cette mosquée est quelquefois appelée par les femmes et les enfants *Jâme' Lalla ezhar*. Il faut bien remarquer, toutefois, que cette dénomination est beaucoup moins employée que l'autre. L'existence d'une certaine Lalla Zahrà en rapport avec cette mosquée, comme nous le verrons plus loin, fait penser à une déformation possible du mot Zahrà. Mais les diminutifs de Zahrà usités au Maroc sont connus : ce sont *Zhôr* et *Zhiro*, et ils ne sauraient se corrompre en *ezhar*. Or jamais l'on ne dit *Jame' Lalla Zhôr*.

On pourrait penser encore à un nom de fleurs donné à une esclave comme *Yasmin*. Cette esclave morte en odeur de sainteté aurait été honorée du titre de Lalla. Mais je n'ai jamais entendu parler d'une femme esclave du nom de *ezhar*. Le nom d'esclave *Jôh'r* devient bien *Zôh'r* dans la bouche des femmes mais ne saurait se transformer en *ezhar*.

L'hypothèse d'une mosquée désignée par le nom d'une sainte, ou d'une femme vénérée à un titre quelconque est donc à rejeter.

Avant d'aller plus loin dans nos tentatives d'explications, nous croyons bon d'indiquer que cette mosquée est désignée officiellement sous le nom de *Jâme' lhjar* ou plus régulièrement *Jâme' ul hajar*.

C'est ainsi que la nomment les registres des *habous*, les actes des

'adoul et un dâhir de Moulay El Hasan que j'ai eu sous les yeux. La cause de cette appellation est que l'arc de la porte d'entrée est en pierres taillées et sculptées. Ce serait la seule mosquée de Fès ayant une porte avec arc en pierres. On prétend que ces pierres viennent d'Andalousie. Il est très admissible que cette particularité de l'arc en pierres de la porte principale ait attiré l'attention au point de faire nommer la mosquée *Jâme' el Hajar*, ce qui signifie en arabe classique « la mosquée de la pierre », mais le singulier *hajar* étant devenu au Maroc un collectif, c'est « la mosquée des pierres » qu'il faut comprendre.

Est-il besoin de rappeler que le mot *h<sup>a</sup>jer*, dans le langage courant, fait souvent partie d'expressions où il a un sens péjoratif : *qelbou del h<sup>a</sup>jer* ; *hajra nâzla 'ala qelbou* ? (Il a un cœur de pierre. Une pierre est placée sur son cœur.)

En tout cas il aura paru au peuple, sinon irrévérencieux, du moins insuffisamment respectueux d'appeler une mosquée « la mosquée des pierres », et par *tafâ'oul* pieux on l'aura désignée d'un nom phonétiquement voisin : (*Jâme' zzhar* < *Jâme' lhajar*.) C'est ainsi que Moulay Idris père étant qualifié de *l'akbar* = « l'ainé » mot qui signifie aussi « le plus grand » son fils devait être nommé *l'asgar* = le plus jeune. Ce mot ayant l'inconvénient de signifier en même temps « le plus petit » a été considéré comme irrévérencieux par le peuple qui a le culte de Moulay Idris fils, fondateur et patron de Fès, toujours vivant dans son tombeau, et sans la permission de qui une souris même ne peut faire un pas dans la ville. Aussi au lieu de dire *Moulay Idris el asgar* dit-on *Moulay Idris el Azhar*, « Moulay Idris le plus brillant ». Signalons en passant qu'il ne faut pas voir dans notre *Lalla Jâme' zzhar* une corruption phonétique de *Lalla j-jâme' lazhar* (la mosquée la plus brillante).

Cette mosquée est située à l'Ouest de l'artère principale de Fès Jdid. Vers le milieu de cette artère, à l'endroit où elle s'étrangle, débouche la rue de *Sîdi ş-Sowwâf* qui se dirige tout droit vers une construction à plusieurs étages élevée par Moulay Hafid à l'intérieur de Dar-el-Makhzen et laissée inachevée. Tournant à gauche, puis à droite on arrive à *Lalla Jâme' zzhar*, qui borde le côté gauche (c'est-à-dire Sud) de la rue qui porte son nom. Comme toutes les vieilles maisons de Fès Jdid elle se trouve en contre-bas



de la rue, dont le niveau s'est élevé par suite des ordures et des décombres qui s'y sont accumulés grâce à l'incurie marocaine. Pour achever de situer cette mosquée ajoutons que le rempart du Dar-el-Makhzen longe la rue au Nord ; la mosquée étant au Sud, on trouve plus au Sud l'avenue de Bou Khisisat, et plus au Sud encore le Mellah.

Si nous faisons face à la porte principale de la mosquée qui s'ouvre dans son mur N.-N.-O., nous voyons à gauche devant nous une fontaine publique surmontée d'une pièce de bois portant les traces d'une inscription sculptée mérinide, devenue complètement illisible. Elle distribue aux habitants du quartier l'eau de l'Aïn 'Amiyer venue par le Dar-el-Makhzen. Au-dessus et à gauche de la fontaine se trouve une école coranique avec sculptures sur bois qui ont aujourd'hui perdu tout caractère.

L'arc de la porte est formé de pierres sculptées. Malheureusement de nombreux badigeonnages ont garni de chaux les creux de la sculpture, et l'inscription est illisible. Seul un rectangle placé au sommet de l'arc a été gratté et ce raclage a rendu suffisamment lisible l'inscription sur laquelle nous reviendrons plus loin.

En entrant dans la mosquée on voit d'abord devant soi au milieu du *ṣaḥn* une vasque. Une ligne médiale partant de la porte d'entrée et passant par la vasque aboutirait au miḥrāb.

À gauche en entrant se trouve un puits et un passage vers les latrines. À droite en entrant un petit réduit (dont il sera question lorsque nous parlerons de Lalla Zahrâ) s'ouvre sur le *ṣaḥn*. Au fond de la mosquée dans l'angle S.-S.-O. intérieurement<sup>1</sup> et à une hauteur de 4 mètres environ s'aperçoivent des inscriptions qui m'ont semblé être en lettres coufiques : je n'ai pu les déchiffrer faute d'une échelle suffisamment longue.

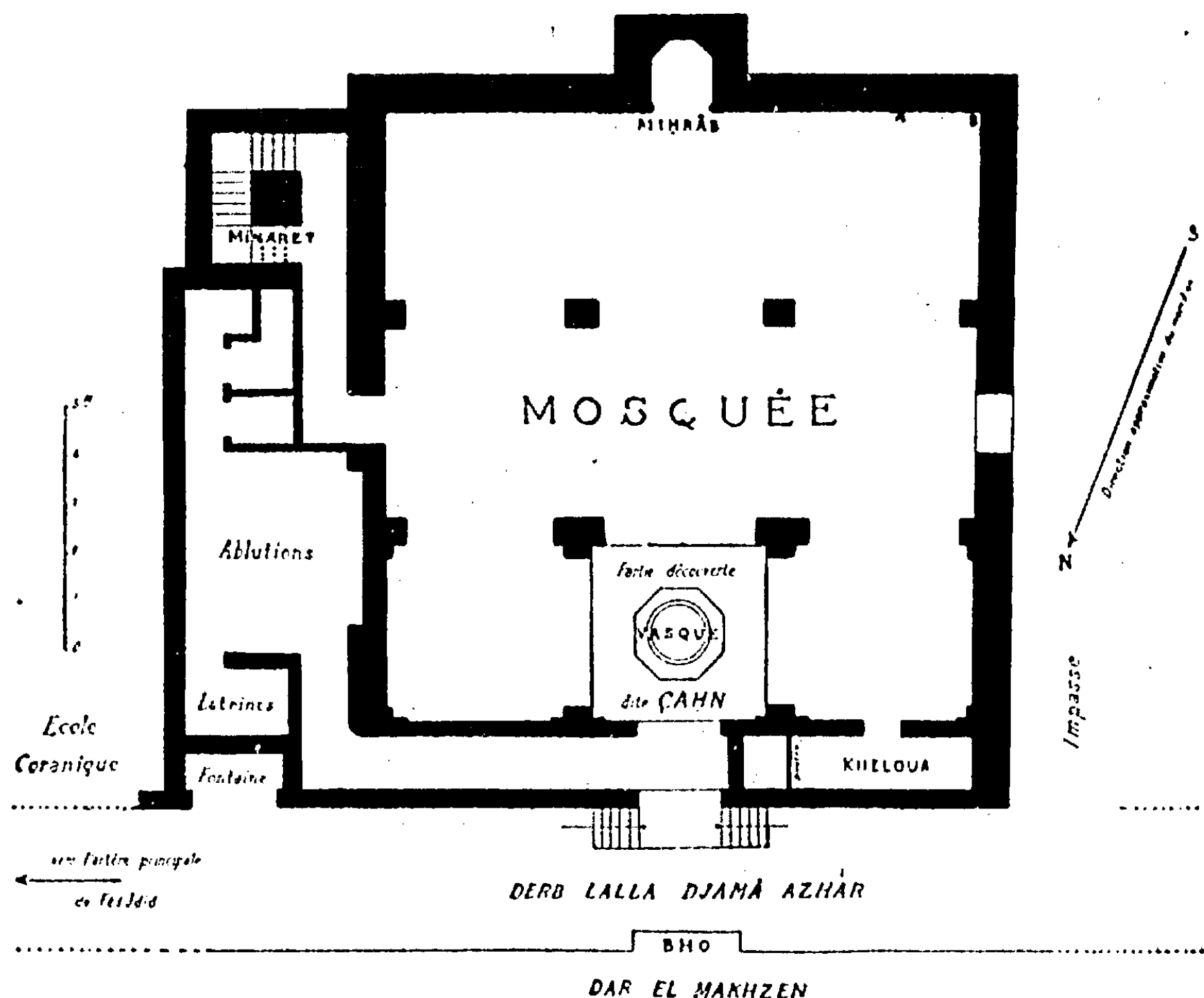
Dans le mur Ouest se trouve une petite porte donnant dans une impasse. Le minaret se dresse au milieu du mur Est. Les escaliers du minaret donnent accès à une *maçriya* construite, dit-on, par Moulay Sliman.

Ni l'*Istiḡṣa*, ni la *Raoudet en-Nisrin*, ni la *Jedouet el Iqlibas*, ni la *Selwat el Anfas* ne font mention de ce modeste monument.

1. A l'emplacement marqué AB sur le plan.

*Zahrat el' as* qui s'étend longuement sur la mosquée de Qarawiyn et sur Jâme' l'Andalous ne parle pas non plus de *jâme' l'hajar*.

Le seul document écrit que l'on ait à ce jour trouvé sur cette mosquée, est, en dehors du registre des habous que je n'ai pu consulter, l'inscription sculptée sur la pierre rectangulaire formant la clef de l'arc de la porte. En voici le texte qui, après grattage effectué



Plan de la Mosquée Lalla Jâme' ez-zhar  
(communiqué par le Service des Beaux-Arts du Maroc).

par le Service des Monuments historiques, est devenu très lisible :

امر ببناء هذا المسجد المبارك الامام العزيز ابو عنان نفعه الله به وتم بابه  
هذا تاريخ اوائل شهر رجب المبرد المبارك من عام تسعة وخمسين

« A ordonné la construction de cette mosquée bénie l'Imam puissant Abou 'Inân (que Dieu lui soit propice à cause de cette

bonne œuvre). La présente porte a été terminée dans les premiers jours du mois unique et béni de Rajeb de l'année 759. »

L'*Istiqa* d'après la *Jadwa* s'accorde avec la *Rawdat en Nisrin* sur la date de la mort de Abou 'Inan : 2 dou-l-hijja 759 (5 décembre 1358) qui fut étranglé moins de six mois après l'édification de la *Lalla Jâme' zzhar*.

A défaut de renseignements puisés chez les historiens j'ai cru devoir noter ce que m'a raconté sur cette mosquée un 'adel qui habite au fond de l'impasse à l'Ouest de cette mosquée. Son père Si L'arbi Lemni'i fut Cadi de Marrâkech et chargé d'une mission makhzen au Touat ; lorsqu'il habitait Fès il logeait dans cette même maison contiguë à *Lalla Jame' ez-zhar* et faisait des cours dans cette mosquée. C'est ainsi que souvent des ulémas font soit après la prière du *fejr* soit entre les deux prières du *maghreb* et de l' *isâ* (on dit habituellement *beïn l' isâ ein*) des cours dans une mosquée située près de leur domicile particulier destinés à leurs clients lettrés, à leurs élèves préférés et aux auditeurs bénévoles du quartier.

Ces renseignements n'ont ni plus ni moins de valeur que ceux qu'aurait pu mettre par écrit un lettré il y a une vingtaine d'années.

L'appellation populaire de *Lalla Jâme' z-zhar* aussi bien que le culte d'une prétendue *Lalla Zahra* serait ancien, et personne ne sait quand on commença à dénommer ainsi cette mosquée, ni quand on inaugura le culte de la sainte.

Moulay Slimân, Sultan Alaouite a réparé le minaret qui porte les traces de ces réparations : une partie du minaret et du lanterneau à l'Ouest est dépourvue de zellij ; les faïences n'ont pas été remplacées une fois les gros travaux terminés.

Le fils de Moulay Slimân étudiait dans la *maçriya* du minaret. Moulay Slimân aura d'ailleurs renouvelé le zellij de la mosquée qui n'a pas en effet l'aspect spécial du zellij de la Bou 'ananiya et c'est lui également qui aurait fait construire la *maçriya* du minaret.

Sidi Mohammed ben Abderrahmân père de Moulay el Hasan aurait fait construire le *bho* partie saillante du rempart du Dar el-Makhzen qui fait face à *Lalla Jâme' zzhar*. Les femmes du Dar el-Makhzen visitaient trop fréquemment cette mosquée ; on leur assura qu'il suffisait de venir prier dans ce *bho* pour obtenir les mêmes faveurs qu'en visitant la mosquée.

Sidi Moḥammed aimait à venir le soir, incognito, prier dans cette mosquée et y écouter des leçons de *ḥadīṭ*. Moulay El-Ḥasan, son fils, venait dans les mêmes conditions assister aux cours de Si L'arbi Lemni' i sur les lectures du qoran et sur les différents genres d'écriture (*resm el ḥoll*). Quant à Moulay 'Abdelaziz, il se promenait presque tous les jours, et de jour, de ce côté et entrait dans la mosquée.

On sera surpris sans doute d'apprendre que des sultans alaouites soient entrés dans une mosquée avec le commun des mortels, alors qu'habituellement ils ne sortent pas du Dar el Makhzen ; ce n'est que le vendredi que le peuple peut apercevoir le Sultan se rendant de son palais à la grande mosquée de Fès Jdid entouré de son escorte. Il n'est visible qu'un instant et entre dans la mosquée par une porte spéciale donnant directement accès près du mihrâb. A l'intérieur de la mosquée une cloison de planches dite *afrag* (dans les livres *meqçoura*) partant du sol s'élevant à 2 mètres de hauteur et renfermant le *mihrâb* et le *minbar* le cache aux regards des fidèles et le protège contre un attentat possible.

Mais le quartier de *Lalla Jâme' z-zhar* est tranquille et une porte de Dar el Makhzen y donne accès. D'autre part le quartier est habité surtout par des gens ayant tous plus ou moins des accointances avec le palais du Sultan : *mḥazniya*, fonctionnaires de diverses sortes. Il n'y avait donc pas d'inconvénient pour le sultan, ni de diminution de prestige, à y venir sans grand apparat.

L'école coranique contiguë à la mosquée et qui est actuellement vide fonctionnait encore il y a environ cinq ans, mais n'était déjà plus très florissante.

## COUTUMES ET LÉGENDES

Il n'est pas aisé d'avoir des renseignements précis et complets sur les pratiques plus ou moins magiques auxquelles se livrent les femmes : les lettrés les considèrent comme contraires à l'esprit de l'Islam, et, par amour-propre, en parlent le moins possible. Les ignorants naïfs et crédules et les femmes ne dévoilent pas volontiers ces pratiques, soit qu'ils redoutent des remontrances, soit qu'elles considèrent comme dangereux d'en parler à un sceptique.

Aussi la plupart de ces renseignements ont-ils été obtenus par surprise.

*Le puits.* — J'ai entendu dire :

*Lalla Jâme' z-zhar fihâ bir fih hatm lhkma.*

« Lalla Jâme' z-zhar contient un puits dans lequel se trouve un anneau magique. »

Ce puits est l'objet d'un culte. Des femmes y parlent au *Jinn Sidi Hammou*. D'autres inquiètes sur le sort de leur mari en voyage y jettent de l'huile et des œufs crus, et parlent alors à l'époux absent.

*Le tsyîq.* — C'est le jeudi que les femmes visitent de préférence cette mosquée. Quelquefois même ellès y font un tel vacarme, accompagnant du grand tambour de basque appelé bendir leurs chants sacrés que, scandalisé, le *moqaddem* les admoneste avec indignation. Les femmes marocaines sont incapables de s'assembler dans un lieu même vénéré et d'y rester silencieuses, et même lorsque ne retentit pas le ronflement rythmé du bendir on peut entendre, le jeudi, des éclats de voix féminines lorsque l'on passe devant cette mosquée.

Les jeunes filles désirant se marier, les femmes veuves ou répudiées voulant un nouvel époux lavent le carrelage de la mosquée à grande eau. Pour frotter le sol elles se servent du traditionnel petit balai de palmier nain sans manche, mais qui, en l'occurrence, doit être tout neuf. Cette opération s'appelle *tsyîq*. Pendant ce nettoyage de petits cierges brûlent. L'opération terminée, balais et cierges incomplètement brûlés sont abandonnés dans la mosquée et recueillis par le *moqaddem*, qui les utilise chez lui ou les vend.

Des femmes stériles recourent aussi au *tsyîq* de *Lalla Jame' z-zhar* espérant ainsi devenir fécondes.

*El 'azri.* — Si malgré le *tsyîq* une belle ne réussit pas à se marier, elle fait appel au *'azri*.

*'azri* signifie habituellement jeune homme célibataire. Il signifie aussi lanternon du minaret. Cette double signification est probablement l'origine de cette croyance qu'il suffit qu'une aspirante au mariage tourne trois fois entre le parapet du minaret et le lanternon, autrement dit qu'elle fasse trois fois le tour du *'azri*, pour être assurée de se marier. Mais il arrive qu'un muezzin considère cette pratique comme contraire à la loi musulmane et lui interdise l'accès

du minaret. Alors elle lui remet un mouchoir brodé, un *chân* ou un *litâm* lui appartenant<sup>1</sup>.

Je n'ai pu me faire assurer que le muezzin promenait trois fois l'objet confié, autour du 'azri. Ce qu'il y a de certain c'est qu'il l'attache avec le drapeau que l'on hisse pour annoncer les heures de prières. Une fois mariée la femme se fait rendre l'objet confié. Ce mouchoir suspendu au minaret est dit 'ar (cf. Westermarek, *The transference of conditional curses in Morocco*, Oxford, 1917, p. 361 sqq.).

C'est comme si la personne qui désire le mariage apostrophait la mosquée disant : « Que la honte et la confusion avec leurs conséquences redoutables soient sur toi si tu ne fais pas en sorte que je me marie. » Car « *el 'ar ka ihrej* » le 'ar (l'adjuration non exaucée) sort, c'est-à-dire porte malheur.

On cherche à justifier cette pratique du mouchoir, ou du voile accroché au mât du minaret en le comparant au linge de la parturiente suspendu de la même façon de manière, disent les orthodoxes marocains, à solliciter les prières des fidèles en sa faveur.

*La Khelwa.* — La petite chambre qui se trouve à droite dans la mosquée est considérée comme ayant servi de retraite à Lalla Zahrâ dont il sera parlé plus loin, et est appelée *helwa d Lalla Zahrâ*.

Une poutrelle traverse cette cellule à 1<sup>m</sup>,50 de hauteur, des chiffons y sont attachés : ce sont des 'ar. Des fourneaux, par terre, servent à brûler des parfums magiques. Une femme m'a dit avoir eu un bébé très malade ; elle le porta dans cette khelwa, invoqua Lalla Zahrâ, brûla un cierge. Mais ce cierge chancelait, ne réussissait pas à se maintenir debout : elle en conclut que son enfant mourrait, ce qui ne tarda pas à se produire.

Il arrive aussi que l'on asseye un instant les bébés sur la poutrelle de la khelwa.

*Anneaux de portes.* — Comme à d'autres sanctuaires on voit des chiffons suspendus à l'anneau de chacune des portes de cette mosquée : c'est encore un 'ar.

*Légende.* — Une certaine Lalla Zahrâ aurait fréquenté cette mos-

1. *chân* (cf. châle), étoffe orientale à dessins jaunes et dont on s'enveloppe la tête en sortant du hammâm.

*litâm* (prononcé ltam) voile cachant le visage au-dessous des yeux.

quée. Quelques personnes m'ont assuré même que son tombeau se trouve dans la cellule ; mais rien n'y a l'apparence d'une tombe et le moqaddem estime que ce réduit était en principe destiné soit à la retraite traditionnelle dite *i 'tikāf* (cf. el Bokhari, édition Krehl, I, 503, ou traduction Houdas, I, p. 644 sqq.). D'autres personnes ne trouvant pas trace de tombe déclarent que la sainte est enterrée dans le Dar el Makhzen à proximité de la mosquée. Mais le moqaddam assure que le *Bho* ne contient pas de tombe.

Le livre intitulé *Selwat el Anfās* ne mentionne pas *Jâme' el Hajar* et ne parle pas de sainte du nom de Zahrâ enterrée à Fès Jdid. Il y est seulement question (II, 31) d'une Seyyida Zahrâ ššarîfa enterrée à l'intérieur de Bab el Fotoûh qui doit être de la fin du x<sup>e</sup> siècle ou du début du xi<sup>e</sup> siècle de l'hégire (fin du xvi<sup>e</sup> siècle J.-C.) puisque *Et-tenbîh'* (ouvrage de 1100 = 1689) sert de base à la *Selwat* et se fonde lui-même sur un dire de 'Abderrahmân Ibn el qâdî<sup>2</sup>, et d'une Sayyida ez Zahrâ bent' Ali el Hmâmoûch de la même époque, enterrée à l'extérieur de Bab el Guîça. La *Selwa* ne nous dit pas que l'une de ces saintes ait eu l'habitude de faire des retraites pieuses dans une mosquée de Fès Jdid.

La tradition orale ne donne pas l'époque à laquelle vivait la Lalla Zahrâ qui est l'objet d'un culte dans la mosquée qui nous occupe.

Il est possible que ce soit l'une des deux Zahrâ citées par la *Selwa* ; il est possible que ce soit un autre personnage ; il est possible encore que Lalla Zahra soit une création de l'imagination populaire passant de la forme *Jâme' Lalla z-zhar* à la forme phonétiquement voisine *Jâme' Lalla Zhôr*.

Il y a cependant lieu de répéter que jamais cette mosquée n'est appelée *Jâme' Lalla Zahrâ* ni *Jâme' Lalla Zhôr*. Aussi préférons-nous plutôt l'hypothèse du changement de *Jâme' el hijer* en *Lalla Jâme' az zhar* par *tafâ'ul* (euphémisme pieux).

1. Sur cet ouvrage cf. E. Lévi-Provençal, *Les Historiens des Chorfa*, Paris, 1922, p. 280/2. La bibliothèque du Protectorat en a un manuscrit sous le n° 389.

2. Sur ce personnage, mort en 1082 (1672), cf. E. Lévi-Provençal, *ibid.*, p. 263.





LETTRE A M. E. LÉVI-PROVENÇAL  
SUR QUELQUES PASSAGES CONTROVERSÉS  
DU RÈGLEMENT D'HENCHIR-METTICH

Par M. Jérôme CARCOPINO.

---

La Ferté-sur-Aube, 31 août 1926.

Mon cher Ami,

Vous m'avez vivement touché en me demandant une collaboration au volume que vous avez décidé d'offrir, comme un durable hommage de regrets et d'admiration, à la mémoire d'Henri Basset.

Je suis confus de ne vous adresser en réponse que quelques pages, d'un intérêt limité et technique, sur deux ou trois paragraphes du règlement d'Henchir-Mettich. Mais vous savez, depuis longtemps, l'importance de ce document et l'intérêt qu'eût pris le savant dont nous déplorons la perte à toute amélioration d'un texte où les formules juridiques de l'ancienne Rome laissent transparaître les coutumes indigènes de la Berbérie. Or, malgré les progrès que nous avons réalisés dans l'intelligence de cette inscription fondamentale, grâce, en dernier lieu, à l'attentive révision à laquelle M. Alfred Merlin a procédé sur l'original, et à l'édition consécutive publiée en 1916 par M. Dessau, au n° 25902 du *Corpus inscriptionum latinarum*, il subsiste, et des lacunes dans les parties les moins mutilées du monument, et des incertitudes sur l'interprétation des passages les mieux établis. Je ne saurais, bien entendu, prétendre, à moi seul, combler toutes les premières et dissiper toutes les autres. Le commentaire du règlement d'Henchir-Mettich ne sortira,

sous une forme à peu près définitive, que d'un long travail collectif. Récemment, des contributions à cette œuvre patiente lui sont venues de l'autre côté de l'Atlantique. Après M. Van Nostrand<sup>1</sup>, et M. Tenney Frank<sup>2</sup>, je tiens à lui apporter la mienne, si modeste soit-elle, dans un livre à la première page duquel s'inscrit un nom deux fois cher aux historiens français de l'Afrique du Nord.

I. — Le règlement que nous lisons a été élaboré sous Trajan, par les procurateurs de cet empereur. Des l. 4-5 de la face I : *data a Licinio Maximo et Felicior Aug(usti) lib(erto) proc(uratoribus)*, il convient de rapprocher en effet, ainsi que l'a fait son inventeur et premier éditeur, M. Monchicourt, la dédicace découverte en 1913 à Aïn-Salaya : *Genio Aquar(um) Traian(arum) | M(arcus) Ulpus Aug(usti) lib(ertus) Menophoon | adiutor Licini(i) Maximi | et Felicioris proc(uratorum) Aug(usti), | votum solvit*<sup>3</sup>. Si leur auxiliaire était un affranchi de Trajan, dont il porte la gentilice, Licinius Maximus et Felicior ont géré leur procuratelle sous le principat de cet empereur. La préface de l'inscription d'Henchir-Mettich a peut-être été gravée postérieurement à Trajan. L'adaptation de la *Lex Manciana* qu'elle annonce est l'œuvre authentique de ses agents domaniaux. Les incorrections qui la déparent ne doivent pas, en conséquence, provenir de ses auteurs, dont le ressort, quoi qu'on en pense, était assez étendu pour englober à la fois la région d'Aïn-el-Djemala et celle d'Aïn-Salaya, et dont la culture et l'instruction devaient être proportionnées à leur compétence<sup>4</sup>. Elles sont bien plutôt le fait, pour une part, des gaucheries de la *lex Manciana* à laquelle ils se sont conformés « *ad exemplum le... Mancian(a)e* » (l. 6), et, pour l'autre, de l'ignorance des indigènes superficiellement roma-

1. Van Nostrand, *The imperial domains of Africa Proconsularis*, Berkeley, California, 1925.

2. Voir, de M. Tenney Frank, une très large étude sur les inscriptions colonaires africaines, dans *The American Journal of Philology*, de 1926.

3. Voir l'excellente publication de M. Monchicourt, *Bull. Arch. Com.*, 1919, p. 137. Elle a malheureusement échappé à M. Van Nostrand.

4. Menophoon est un *cognomen* grec ; et si l'on n'admet pas que ce texte confirme la hiérarchie procuratorienne telle que j'ai cru pouvoir l'établir (*Mélanges de Rome*, 1906, p. 446 et suiv.), on devra faire au moins de Licinius Maximus et de Felicior des procurateurs *tractus* ou mieux des procurateurs délégués par Rome en mission extraordinaire. Toute la région domaniale, de Dougga à Béja, aurait été refondue sous Trajan.

nisés, le *magister*<sup>1</sup> Lurius Victor, fils d'Odilo, et le lapicide<sup>2</sup> Felix, fils d'Annobal, petit-fils de Birzil<sup>3</sup>, qui se sont chargés, pour la défense de leurs droits, de reproduire matériellement ce texte tutélaire.

II. — Les lignes 10-20 de la face I donnent lieu à de grosses difficultés. On lit sur la pierre :

*Ex fructibus qui eo loco nati erunt, dominis au[t] | conductoribus vilicisve eius f(undi) partes e lege Ma|nciana prestare debebunt hac condicione : coloni | fructus cuiusque cultur(a)e quos ad area(m) deportare | et terere debent, summas de[fer]ant (ou re[dd]ant?) arbitratu | [s]uo conductoribus vilicis[ve eiusf(undi)], et si conduct[o|r]es vilicisve eius f(undi) in assem p.....licas datur.[s] renuntiaverint tabel..... fs (ou es) cavea|nt, eius fructus partes qu[as presta]re debent | conductores vilicisve eius f(undi) [colo]ni colonic[as partes prestare debeant.*

J'ai souligné tous les passages douteux.

La première restitution contestée est celle de la ligne 14 : à la suite de M. Schulten, on a complété habituellement *de[fer]ant*. S'inspirant de l'examen de la pierre par M. Merlin, M. Dessau a imprimé au *Corpus* le subjonctif : *r[edd]ant*. La première leçon cadre mieux avec l'étendue de la lacune ; la seconde avec l'aspect des vestiges de lettres encore visibles. C'est pourquoi je n'hésite pas à proposer *re[fer]ant* qui satisfait à l'une et à l'autre condition. Evidemment, il s'agit d'une déclaration des colons ou *relatio*, qui a pour contre-partie une *renuntiatio* des *conductores* ou de leur intendant : *et si renuntiaverint...* Nous sommes en pleine procédure, et les démarches des parties prenantes rappellent à s'y méprendre celles de la *pactio* sur l'aire, entre exploitants et décimateurs, dans la Sicile que régissait la loi de Hiéron. Ici et là, nous assistons à la séparation des parts de fruits, et celle-ci résulte d'un contrat bilatéral, où les récoltes à revenir à leurs possesseurs respectifs sont garanties

1. L. 1 et 2 de la plinthe de la face I.

2. Hypothèse vraisemblable de Schulten, *Die Lex Manciana*, p. 36.

3. Annobal est un nom punique (cf. *C. I. L.*, VIII, 9429); Birzil, un nom berbère (cf. *C. I. L.*, VIII, 2564, 4925, 5315, 6402, etc.).

par écrit. En Sicile, la part du *decumanus* était, en principe, de  $\frac{1}{10}$ , celle de l'*arator*, de  $\frac{9}{10}$  restant. En fait, comme on n'avait pas le temps de mesurer le blé, et encore bien moins celui de compter les grains, les quotités déterminées par la loi de Hiéron se résolvèrent, compte tenu des jugères emblavés, et après évaluation globale de la moisson apportée sur l'aire, dans les quantités fixées au contrat ou *pactio*<sup>1</sup>. Le règlement d'Henchir-Mettich, où, dans le cas particulier, aucune quotité n'est mentionnée, implique le même mode de répartition entre les *conductores* et les *coloni*. Ceux-ci commencent par remettre ensemble, aux *conductores* réunis, une déclaration du total de leur moisson établi selon leur propre estimation : *arbitratu suo ... summas re[fer]ant*. La parole est alors au *consortium* des *conductores* : *conductores in assem*<sup>2</sup>. C'est à lui qu'il appartient de discuter les éléments du rapport reçu du syndicat des colons, puis, sur les bases des proportions inscrites dans la *lex Manciana*, à laquelle tous se réfèrent d'un commun accord, d'en tirer les chiffres acceptés des deux parties et désormais obligatoires pour chacune d'elles. Dans les lignes qui suivent, s'agence, plus ou moins distinctement, le mécanisme de cette opération, préalable et nécessaire à la juste division des fruits, où, le colon africain ayant « proposé », comme l'*arator* de Sicile, le *conductor* d'Afrique, comme le *decumanus* sicilien, va maintenant « disposer »<sup>3</sup>.

La situation exige que le *conductor* commence par reconnaître ceux des colons avec la moisson desquels il a à faire. *A priori*, il débute par dresser la liste variable, comme les emblavures, d'année en année, des colons assujettis. C'est aussi le premier acte que nous lui voyons accomplir dans le texte.

Tout le monde, jusqu'ici, parmi les exégètes modernes, convient que dans la lacune de 7 lettres, qui intervient à la ligne 16 entre

1. Se reporter, pour tout cela, à la description que j'ai donnée de la *pactio ad aream* dans le premier chapitre de mon livre *La Loi de Hiéron et les Romains*, Paris, 1914-1919.

2. Sur ce sens de *in assem*, mis en lumière par Krueger, cf., en dernier lieu, M. Pernot, *Mélanges de Rome*, 1901, p. 79.

3. Sous réserve, comme en Sicile, sans doute, des répétitions ultérieures. En Sicile, elles se produisaient devant les tribunaux. En Afrique, le recours était ouvert aux colons devant les procureurs d'Auguste.

l'M de *in assem* et l'O de *olicas*, on ne peut loger que *partes c*], et ces compléments rencontreront d'autant moins de sceptiques aujourd'hui que les yeux exercés de M. Alfred Merlin ont discerné le jambage initial du P de *partes*. Tout le monde est unanime encore à admettre que la gravure fautive *partes colicas*, doit être corrigée, conformément à la locution *colonicas partes* des lignes 19-20, et sur le vu d'erreurs analogues du lapicide local<sup>1</sup>, en *partes colonicas*. A peu près tout le monde, enfin, s'est présentement rallié à l'interprétation de MM. Krueger et Pernot, que les *partes colonicae* sont, non les parts revenant aux colons, mais bien les parts à la livraison desquelles ils sont tenus. Cela posé, je ne m'explique plus l'obstination avec laquelle les commentateurs s'entêtent, les uns après les autres, à ajouter quoi que ce soit à un texte qui se suffit à lui-même sous la forme où nous sommes parvenus à l'établir. Dans les comices de Rome, la *renuntiatio* ne consiste pas dans l'énoncé de dispositions réglementaires, mais bien dans une énumération de noms, dans l'espèce habituelle, l'énumération des noms des élus. Le verbe *renuntiare*, en changeant de théâtre d'application, n'a pas changé de sens. Après avoir fait l'appel des colons nés sur le domaine dont le revenu leur est affermé, les *conductores* dénombrent ceux qui, ayant semé et récolté, ont apporté une récolte *ad aream* et deviennent, de ce fait, redevables de *partes colonicae* ; avant toute chose, ils proclament les noms de ceux qui y seront, cette année, astreints : *par les co[lon]icas datur[o]s<sup>2</sup> renuntiaverint*.

Le second subjonctif *caveant* a également les *conductores* pour sujet. Il est au présent, tandis que le précédent est au passé, pour mieux marquer l'antériorité de la mesure précédente. Il procède d'un verbe qui revient souvent au *Digeste*, et dont la valeur juridique n'est pas contestable. *Cavere*, disent les éditeurs du *Thesaurus Linguae Latinae*, équivaut à *stipulari*, *pacisci*<sup>3</sup>. Sous ses trois syllabes se cache donc une formalité semblable à la *pactio* sicilienne. Comme elle, qu'on ne pouvait remplir *sine plurimis litteris*, elle requiert la garantie d'un engagement écrit : la restitution, à la

1. Cf. Face II, l. 11 *exama* pour *examina*.

2. Cette restitution n'implique pas correction, car, au début de la l. 17, la trace d'un A n'est nullement certaine.

3. Cf. *Thesaurus Linguae Latinae*, III, c. 636-637.

ligne 17, de *tabel* ou *tabellis*, déjà défendue par les premiers éditeurs, paraîtra dorénavant certaine, et celle des quinze lettres qui manquent entre le premier L de *tabellis* et le C de *caveant* découlera sans effort du caractère contractuel de la *pactio*.

On m'excusera de ne pas m'attarder longuement à réfuter les compléments fantaisistes de Otto Seeck :

*tabel[isque obsignatis s(ine) f(rau)de s(ua)]<sup>1</sup>.*

Elle est trop longue. Elle fait appel à des développements insolites qui supposent acquise la présence devant le C de *caveant* d'un F et d'un S, alors que la lecture ES est plus probable. Elle ne nous apprend rien. Dans le groupe ES, je préfère retrouver, tout simplement, la fin de l'accusatif pluriel *part]es*, et comme la *pactio* est bilatérale, et que l'accord qu'elle met en forme porte à la fois sur les *partes colonicae*, et sur les fruits que le colon est autorisé à remporter de l'aire domaniale où son grain fut foulé ou dépiqué, je n'hésite pas à proposer :

*tabel[isque omnes part]es caveant.*

Après avoir fait le compte des colons réunis *ad aream* et en avoir pris les noms, qui sont ceux des débiteurs responsables, le représentant des *conductores* stipule, par écrit, le montant de toutes les parts, celui des fruits que les colons remettront à titre de *partes colonicae*, celui qu'ils enlèveront sur l'aire domaniale.

Dès lors, le reste va de soi ; et il n'est plus besoin de bouleverser le texte pour le comprendre. Il n'appelle plus que deux corrections infimes : 1° à la ligne 16, et à la ligne 19, il convient d'éliminer comme fautives l'insertion de l's à la suite de *vilici*, de la même façon que cette lettre s'exclut à coup sûr du *vilici* < s > ve indûment gravé à la ligne 15 de la face IV : *conductores vilici* < s > ve *eorum* ; 2° à la ligne 18, on supposera qu'une haplographie des plus naturelles a fait sauter le datif pluriel *colonis* entre le nominatif [*colo*]ni et les *colonicas partes* qui le suivent immédiatement. On lira donc :

« *Coloni fructus cuiusque cultur(a)e quos ad area(m) deportare | et lerere debebunt, summas re[fer]ant arbitrato | [s]uo conductoribus*

1. Ces sigles, en effet, figurent dans les *litterae singulares* de Valerius Probus, 5, 5.



*vilicis[ve ei]us f(undi), et si conduct[o|r]es vilici<s>ve eius f(undi) in assem p[artes col(on)]icas datur[o]s renuntiaverint, tabel[isque omnes part]es cave[ant], eius fructus partes, qu[as presta]re debent | conductores vilici<s>ve eius f(undi) [colonis, col]oni colonic[as partes prestare debeant. »*

Et l'on entendra à peu près :

« Que les colons, en ce qui concerne les récoltes de chaque culture qu'ils devront apporter et triturer sur l'aire, en déclarent le montant total, à leur estimation ; et, à la condition que les fermiers ou les intendants de ce fonds, collectivement, aient préalablement proclamé les noms de ceux qui seront tenus à la prestation des *partes colonicae* et leur signifient par écrit [la division de toutes] les parts, [que celle-ci soit respectée] ; à savoir, en ce qui concerne les parts de fruits dont les *conductores* ou les intendants de ce fonds sont redevables, que ceux-ci les fournissent aux colons, et que les colons [réciproquement] livrent les *partes colonicae* [auxquelles ils sont astreints] ».

Des détours et complications de cette longue phrase procédurière, se dégage une image nette. L'accord entre *conductores* et *coloni* se réalise comme celui qui intervenait en Sicile dans la *pactio* souscrite par les *decumani* et les *aratores*, à cette différence près que les *pactiones* siciliennes se débattaient et se rédigeaient en détail, individuellement, entre le *decumanus*, d'une part, et chacun des *aratores*, en particulier, de l'autre, tandis que le consortium des *conductores* semble avoir solidarisé en une masse unique, collectivement responsable et prenante, tous les colons qui avaient cultivé leur domaine et qui, en l'occurrence, formaient, pour débattre leurs intérêts matériels, comme une *djemaa* avant la lettre.

III. — Face II, lignes 13 et suivantes, on a développé :

*Ficus arid(a)e arbo [9 lettres] qu[a]e extra pom[a]rio erunt, qua pomariu [m in]tra villam ipsa[m] | sit, ut non amplius iu [13 lettres] at, col[on]us arbitrio suo co[actorum fructuu]m conductori vilicisve eius f(undi) par[tem d(are) d(ebebit)].*

Il est clair, malgré la brillante théorie développée par M. Rostovtzeff sur l'importance du commerce des figues sèches dans l'Afrique

du Nord, dès l'antiquité<sup>1</sup>, que ces *ficus* désignent non les fruits, mais les arbres qui les portent. Sur ce point, il me semble que M. Saumagne a fait la lumière, en retrouvant, sous ces figuiers arides, les figuiers mâles ou « *dokkar* », dont le fruit n'est pas consommable, mais aide, par sa suspension, dans les figuiers normaux, à leur fécondation<sup>2</sup>. Les Berbères de jadis les recherchaient et les utilisaient comme aujourd'hui ; et il était par conséquent légitime que leurs figues, encore qu'impossibles à consommer, fussent frappées des redevances qui grevaient les arbres fruitiers, en dehors du *pomarium* dont les *conductores* abandonnaient aux *coloni* la jouissance exclusive.

M. Merlin a compté 9 lettres entre l'R de *arbor*.... et le *qu[a]e* de *quae extra pomario*. Le complément le plus simple sera toujours le meilleur, et l'on ne risque guère de se tromper en lisant : *ficus arid[a]e arbor[esve aliae] qu[a]e*.... Reste à fixer la superficie du *pomarium* laissé en franchise. Elle a été vraisemblablement évaluée en *iugera*, soit en unités romaines de 25 ares environ. Aussi bien, à la ligne 15, la pierre offre-t-elle les deux lettres *iv* qui amorcent ce mot qu'on escompte : entre ce groupe *iv* et *ar*, s'ouvre un intervalle d'une longueur correspondant à 13 lettres. Si, tout en admettant pour le verbe qui termine cette proposition, la très ingénieuse lecture de M. Schulten : « *pate]at* »<sup>3</sup>, nous laissons le jugère au singulier : *iuge[ro uno pate]at*, nous n'obtenons que 9 lettres, ce qui est notablement insuffisant. Nous devons donc supposer que l'immunité s'étendait à plusieurs jugères à la fois ; et le tout est de voir s'il n'est pas possible de découvrir le pluriel de 4 lettres qui s'intercalait entre l'ablatif *iu[geris* et le verbe *pate]at*. Or, coïncidence curieuse, il n'est dans la première dizaine qu'un nombre latin qui, soit transcrit en chiffres, soit développé en toutes lettres, comporte quatre lettres et n'en comporte que quatre : c'est le nombre huit, qui a pu être indifféremment transcrit sur la pierre : *viii* ou *octo*<sup>4</sup>. Le *pomarium immune* comprenait donc 8 jugères :

1. Rostovtzeff, *Studien zur Gesch. des Kolonats*, p. 346.

2. Saumagne, dans la *Revue Tunisienne* de 1921, p. 38 du tirage à part.

3. La construction avec *habe]at*, leçon préférable encore, pécherait pareillement.

4. Face IV, l. 26 : deux est exprimé en chiffres — *ii* —, et l. 27, en lettres : *binas*. Partout ailleurs, les nombres sont exprimés en lettres (Face I, l. 30 ; face II, l. 1, 21, 26 ;

« *ut non amplius iu[geris octo pate]at* ». Témoin probable des assignations primitives auxquelles avait fourni le territoire colonisé de la *Villa Magna Variani*, il se confond sans doute avec l'*ager octonarius*, que le règlement d'Henchir-Mettich cite à la ligne 8 de la face II, et où nous voyons que des colons indéliçats, pour éviter une prestation légitime, et d'ailleurs dérisoire, d'un setier (o l. 54) de miel par ruche, transportaient par fraude leurs ruches et leurs ustensiles d'apiculture. Du même coup, la phrase sur les redevances arbustives recouvre son équilibre<sup>1</sup>, et s'éclaire le sens d'un terme technique — *ager octonarius*<sup>2</sup> — sur lequel, jusqu'à présent, s'entrechoquaient vainement les hypothèses<sup>3</sup> : c'est le lot de huit *jugera* qui, concédé gratuitement aux colons du

face III, l. 7 et 11). De cette statistique, il résulte qu'à la face II, l. 15, nous devons 1°) écarter la forme *iugeribus*, dont la longueur est exclusive de toute numération littérale, 2°) préférer *octo* à VIII.

1. J'avais un instant pensé, me fondant sur l'équivalence que les Romains posaient d'une part entre *pomarium* et *hortus* et, d'autre part, entre *hortus* et *heredium* (Plin., *N. H.*, XIX, 50), et sur la contenance théorique de l'*heredium*, fixée par Varron à deux *jugera* (Varr., *R. R.*, I, 10), à restituer, d'après lui, *iuge[ris binis]* (cf. face IV, l. 27 : *binas operas*), de telle sorte que la concession exempte aurait eu la capacité d'un *heredium*. Mais ces souvenirs qui remontent à Romulus sont trop lointains et le mot *binis* est encore trop long : j'y ai renoncé.

2. M. Toutain (*Mém. Ac. Inscr., Sav. Etr.*, XI, p. 42 ; cf. *Nouv. Rev. Hist. Dr. Fr. et Etr.*, XXI, p. 383), sans prétendre définir l'*ager octonarius* avait allégué l'*octona* qui figure dans Du Cange avec l'acception de lot de terre « *continens mediam quartam* ». Schulten, *die Lex Manciana*, sans se prononcer davantage sur sa valeur, p. 26, avait rapproché cette expression d'un passage de Frontin, *de aqu.*, 28, 42, où l'*octonaria fistula* est définie comme le conduit de huit « *digiti* » de diamètre. Mais ou le rapprochement ne signifie rien, ou il veut dire que le champ dont il s'agit couvrait une surface de huit *jugera*, ce qui nous ramène à la conclusion ici proposée. Plus suggestive encore est la remarque, ajoutée par le même auteur, que la locution *ager octonarius* manque chez les *agrimensores*. J'ajoute qu'elle ne figure pas plus dans les *Codes*, où il est bien question d'une *octava* (*C.*, IV, 61, 7) et d'*octavarii* chargés de la percevoir (*ibid.*, 8), mais dans le sens d'un droit de circulation analogue à celui que notre fisc prélève sur le transport des boissons alcooliques. Le silence des *Codes* et des *agrimensores* prouve qu'il en faut chercher le sens, non dans les conditions générales du droit romain, mais dans les conditions particulières du régime imposé au domaine d'Henchir-Mettich.

3. M. Dareste, ap. Toutain, *op. cit. loc. cit.*, avait compris *ager octonarius*, comme si la pierre avait porté *ager octavarius* : *ager* soumis à la redevance du huitième. M. Rostovtzeff, *Kolonat*, p. 341, avait cru pouvoir assimiler cet *ager octonarius* à un *ager stipendiarius* imposé de huit deniers par *jugère*, ce qui, du reste, rendait à peine moins difficile à comprendre la manœuvre des fraudeurs de miel. M. Cuq (*Mém. Ac. Inscr., Sav. Etr.*, XI, p. 134) était « tenté de corriger » et de lire *ager occupatorius*.

domaine, demeure exempt de toute redevance, et que ses détenteurs ont intérêt, le cas échéant, à transformer en verger, *pomarium*.

IV. — La tendance du paragraphe 12, inséré aux lignes 20-24 de la face III et 1-2 de la face IV, a été dégagée par M. Saumagne. Ce paragraphe énonce les conditions dans lesquelles sera réparé le préjudice causé à la récolte pendante, ou sur pied, par les événements prématurés ou les soustractions abusives. Le bon sens indique qu'en l'occurrence le colon, auquel incombait la surveillance en même temps que l'entretien de son lot, devait être tenu pour seul responsable d'un dommage qui en théorie retombait respectivement sur lui et les *conductores*, mais dont il aurait eu pratiquement intérêt à se rendre l'auteur s'il en avait été, chaque fois, tenu quitte en totalité ou même en partie.

Les lignes 20-25 de la face III décrivent toutes les formes que peut revêtir le dommage contre la menace duquel la vigilance du colon est mise en garde :

..... *Si quis ex f(undo) Vill(a)e | Magn(a)e sive Mappaliesig(a)e fructus stantem pen|dentem, maturum immaturum caeci[d]erit excide|rit exportaverit deportaverit conbuserit deseque[r]it....*<sup>1</sup>

Les lignes suivantes doivent, logiquement, définir et proclamer la responsabilité totale du colon. M. Dessau, dans son édition du *Corpus* a utilisé les lectures de M. Merlin, mais il n'a pas cherché à combler les trous qu'elles laissent dans le texte. M. Saumagne a compris le sens général du passage, mais il n'est point parvenu à l'ajuster en détail au texte visible sur la pierre. Il semble cependant que la tâche soit relativement aisée. Après l'IT de *deseque[r]it*, la ligne 20 de la face III porte une lettre courbe, puis un E, une lettre ronde et un V ; après quoi s'ouvre une lacune de deux lettres, elle-même suivie d'une haste à peu près droite, d'un E, d'un N, et finalement, des deux hastes droites qui précèdent un mot, très net celui-là : *detrimētum*. Or, on constate que souvent sur l'inscription d'Henchir-Mettich, tout de même d'ailleurs que sur celle d'Aïn-el-

1. Le mérite de la lecture *desequ[e]rit* revient à M. Schulten, *Rhein. Museum*, 1901, p. 134.

Djemala, la lettre V est gravée de telle sorte que le jambage de droite apparaît à peu près complètement vertical. Je lis donc, pour ma part :

*d]e qu[o v]en[it] detrimentum....*

C'est, à la fin de la face III, l'énoncé même du préjudice — *detrimentum* — et de ses victimes : *conductoribus vilicisve eius f(undi)*.

Ce qui suit en impliquera la réparation. Assurément, nous n'avons qu'à peine la première moitié de la ligne 1 de la face suivante. Mais, comme l'avait pressenti M. Schulten, le dernier des groupes conservés sur la pierre — DE — amorce la répétition du mot *detrimentum* ; et comme M. Schulten, encore, l'a reconnu, la lacune qui la suit est de 25 lettres. On réussira à la fois à la remplir et à coordonner l'ensemble du paragraphe, en supposant dans l'espace vide, et la répétition du verbe auquel la première mention du dommage servait déjà de sujet, et l'indication du *quantum* qu'appelle inévitablement le *tantum* par lequel débute la ligne 2 de la face IV.

Tout s'explique alors de la façon la plus naturelle. Des éventualités énumérées au commencement du paragraphe résulte un dommage pour les *conductores* :

Face III, l. 23-25 :

*deseque[r]|it, de qu[o v]en[it] detrimentum conductoribus vilicisve ei|us f(undi)...*

Ce dommage, bien qu'il le subisse également, il appartiendra au colon de le réparer : que ce soit par complicité, négligence ou malchance, il est censé en être l'auteur : il sera donc comptable d'autant de *partes colonicae* que s'il ne l'avait ni souffert ni infligé. Il en devra fournir l'équivalent à la partie lésée :

Face IV, l. 1 et 2 :

*coloni erit, ei, cui de[trimentum et quantum venerit], |tantum prestare d[ebere].*





## TROIS PRINCES MAROCAINS CONVERTIS AU CHRISTIANISME

Par M. Henry DE CASTRIES.

---

Le temps viendra prochainement, où les recherches historiques permettront d'identifier les princes marocains convertis au christianisme. Les enquêtes sont assez délicates à faire, car il a pu se trouver parmi eux quelques imposteurs, ayant abusé de la crédulité de leurs convertisseurs. Nous les tiendrons tous pour sincères jusqu'à nouvel ordre<sup>1</sup>.

Leur carrière plus ou moins aventureuse après leur conversion nous est généralement connue, car ils ont provoqué une certaine curiosité et défrayé les chroniques des contemporains. Mais il n'est pas toujours facile de raccorder leur passé marocain avec leur existence européenne. A cette difficulté s'ajoute celle de noms, de titres, de désignations qui prêtent à quelque confusion ; ils sont presque toujours donnés en espagnol ou en italien, souvent dans les deux langues, car on les envoyait servir dans le royaume de Naples. Leurs noms rappellent ceux des rois, des infants, des seigneurs ou des princes de l'Église qui les ont tenus sur les fonts.

Citons, sans nous astreindre à un ordre chronologique : Don

1. Exception est faite, bien entendu, des personnages convaincus à l'époque d'imposture, comme ce faux Moulay en-Nasser qui vint à Melilla en février 1615 : il demanda au gouverneur Don Domingo de Dieguez de le faire passer en Espagne, parce qu'il voulait recevoir « las aguas del sancto bautismo, con su mujer, esclavos y esclavas ». Le vrai Moulay en-Nasser, frère du Mesloukh, pris à la bataille de Taguat neuf ans auparavant, par l'armée d'El-Mansour, avait été mis à mort. Le goût du merveilleux a partout les mêmes effets ; il y a de faux princes marocains, comme il y a eu de faux D. Sébastien, de faux Louis XVII, etc. — Cf. SS. Hist. Maroc, 1<sup>re</sup> série, Espagne, aux dates des 6 et 20 février 1615.



Gaspar de Benemerin<sup>1</sup>, les Felipe de Africa<sup>2</sup>, Felipe Cherif, les Principe de Marruecos et les Infante de Fez<sup>3</sup>, Don Antonio Agostino de Tafilete<sup>4</sup>, Pedro de Jesu<sup>5</sup>, Don Felipe Gaspar Alonso<sup>6</sup>,

1. V. *infra*, p. 143, sa biographie.

2. Ce nom a été porté par plusieurs princes marocains réfugiés en Espagne et convertis au christianisme. On peut identifier plusieurs d'entre eux. Un Felipe de Africa fut Moulay ech-Cheikh, fils du chérif Moulay Mohammed *el-Mesloukh*, qui se noya le 4 août 1578, alors que, vaincu à la bataille d'El-Ksar el-Kebir, il cherchait à traverser l'oued el-Mekhazen. Moulay ech-Cheikh fut baptisé le 3 novembre 1593, et fut tenu sur les fonts par le roi Philippe II et l'Infante; il aurait été pourvu de la riche commanderie du marquis d'Aguilar. A Madrid, il habitait calle de las Huertas et sa maison était voisine de celle de Miguel Cervantès. SS. Hist. Maroc, *passim*; CERVANTÈS, *Viage al Parnasso*.

Un autre Felipe de Africa doit être identifié avec le chérif Moulay Ahmed, fils de Moulay Mohammed *Zeghouda* et petit-fils de Moulay Ahmed *el-Mansour*. Il prit à son baptême, qui eut lieu le 12 février 1649, le nom de Felipe de Africa, fut pensionné par Philippe IV et envoyé dans le royaume de Naples. On a de lui une correspondance de 1650 à 1668 avec le nonce du pape en Espagne. Ses lettres sont signées: « El principe de Fez y Marruecos », SS. Hist. Maroc, *passim*.

3. Ces titres ont été portés par la plupart de ces princes.

4. C'était un chérif filalien nommé Moulay el-Arbi; il était fils de Moulay Mohammed ech-Chérif, frère de Moulay er-Rechid. Moulay Mohammed ayant été tué en 1664 dans un combat contre son frère, ses fils prirent les armes en 1670 pour venger leur père, mais ils furent défaits par Moulay er-Rechid et envoyés au supplice. Un seul, Moulay el-Arbi, parvint à s'échapper et à gagner La Mamora, d'où il passa en Espagne; il fut baptisé en 1671 à Puerto de Santa Maria et reçut le nom de D. Agostino de Tafilete. Le duc de Medina-Celi fut son parrain. MOUETTE l'appelle Don Gaspard de Tafilet. *Hist. des Conquêtes*, dans SS. Hist. Maroc, 2<sup>e</sup> Série, France, t. II, pp. 48-49. GODARD le nomme Agostino de La Cerda et dit qu'il devint moine augustin, *Hist. du Maroc*, p. 507. C'est un fait inexact, car ce prince finit par rentrer au Maroc en 1676 et revint à la religion musulmane. SS. Hist. Maroc, 2<sup>e</sup> Série, France, t. II, pp. 91-92.

5. Il se disait « fils du roy de Mequinez, enpereur de Marocs et prince de Tafilets » dans une lettre adressée à Louis XIV, le 6 novembre 1708 (SS. Hist. Maroc, 2<sup>e</sup> Série, France, à la date ci-dessus). Mais son identification paraît douteuse; sa lettre au Roi où il se dit « sans le sou depuis un mois » est celle d'un vulgaire quémandeur. Elle n'est signée ni en français ni en arabe, car il est impossible de regarder comme une signature arabe les caractères informes placés au bas de la lettre; ils ont été tracés par une main européenne, très ignorante de l'écriture arabe. Ces caractères ne sont même pas reliés entre

eux: بدر = Pedro مك نس = Meknès.

6. Il était neveu de Moulay el-Oualid, du chef de sa mère, qui était fille de Moulay Zidân. A la fin de l'année 1635, le gouverneur de La Mamora, dans une sortie contre les Maures, fit prisonnier son frère aîné; celui-ci offrit de laisser à sa place, en otage, jusqu'au paiement de sa rançon, son plus jeune frère. Ce dernier (décembre 1635) passa en Espagne, où il fut reçu par le duc de Medina-Sidonia. Le 2 février 1636, le patriarche des Indes, frère du duc de Medina-Sidonia, lui conféra le baptême dans la chapelle royale à Madrid. Il choisit les trois noms de Felipe, de Gaspar et d'Alonso, parce que le

Balthasar de Loyola<sup>1</sup>, Don Alonso de Fez<sup>2</sup>, Don Philippe d'Autriche<sup>3</sup>, Henri Chérif<sup>4</sup>, Don Lorenzo Bartolomeo Luigi Trojano<sup>5</sup>, etc.

La présente étude est consacrée à trois d'entre eux, dont on peut suivre, à l'aide de documents, la destinée européenne.

### DON GASPAR DE BENEMERIN.

Ce prince marocain appartenait à la tribu des Beni Merin, comme l'indiquent son nom et sa signature autographe, bien qu'il signât aussi « Infante de Fez<sup>6</sup> ». Était-il de la branche mérinide des Beni Ouattass, et fils d'Abou Hassoûn, le dernier souverain de cette dynastie renversée en 1554 par les chérifs saadiens ? On ne saurait encore l'affirmer. Mais il semble au moins utile, ne fût-ce que pour discuter la vraisemblance de cette filiation, de rappeler quelle fut la fin des Beni Ouattass.

Diego de Torrès, l'historien des chérifs, en fut le témoin, puisqu'il arriva lui-même au Maroc en 1546, date à partir de laquelle,

premier était celui du roi Philippe IV, le second, celui du comte d'Olivarès et le troisième, celui du patriarche des Indes. Il servit dans les Flandres sous les ordres du marquis de Fuentes. SS. Hist. Maroc, 1<sup>re</sup> Série, Espagne et Florence, aux dates ci-dessus.

1. V. sa biographie ci-après, p. 151.

2. Il est dit « filz du roy de Fez » dans la mention d'une gratification qui lui fut accordée à Bruxelles le 19 avril 1564, en vertu d'une ordonnance de la duchesse de Parme, régente des Pays-Bas. SS. Hist. Maroc, 1<sup>re</sup> Série, France, t. I, pp. 274-276.

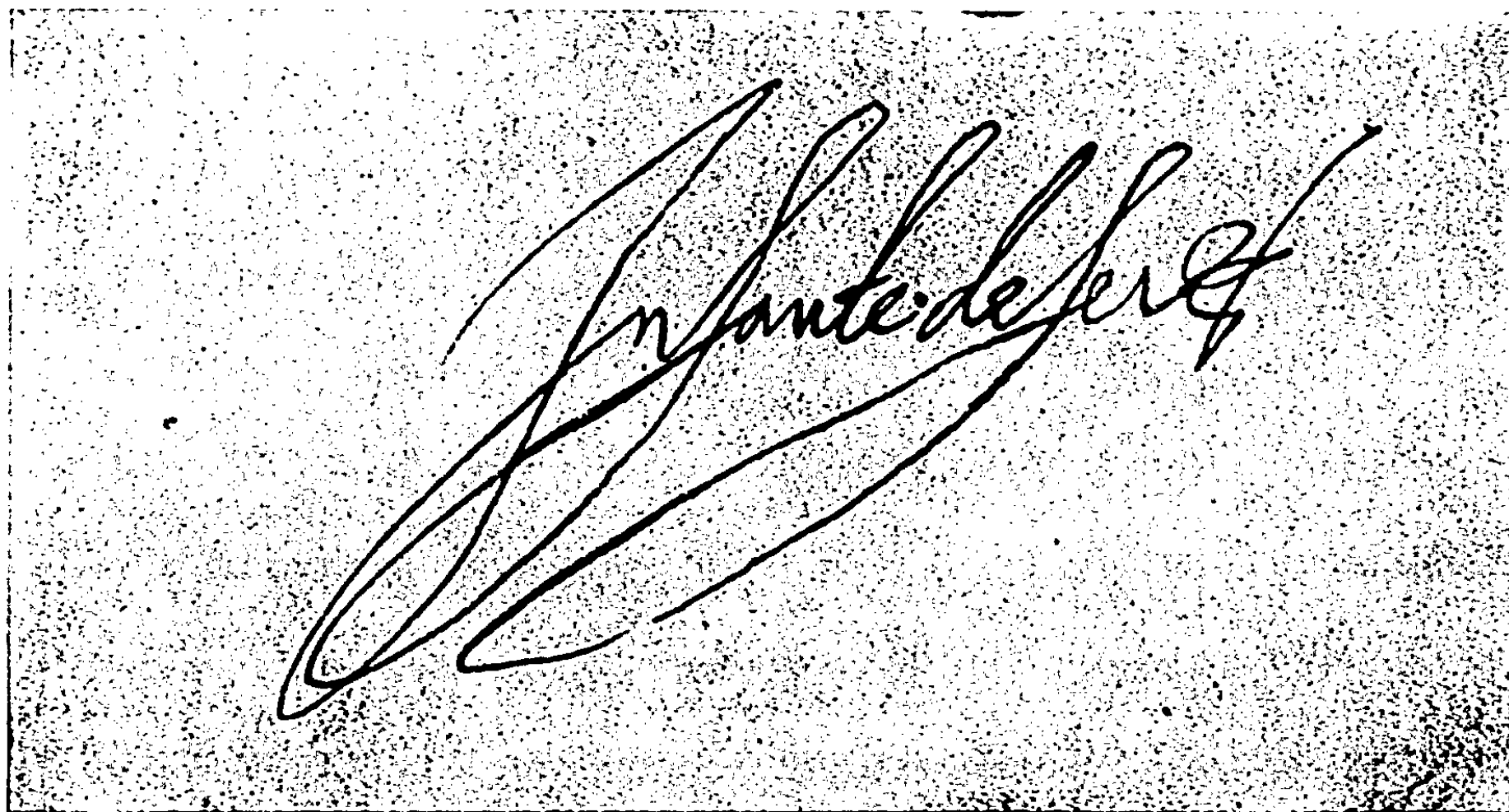
3. Il est dit « frère du roy de Marocques ». V. *ibidem*.

4. Henri Chérif, prince de Maroc, âgé d'environ 39 ans en 1603, professant ci-devant la foi mahométane, s'était fait baptiser à Leyde et avait embrassé la religion chrétienne réformée, dont il avait fait profession publique. Il entra au service du prince de Nassau, à la requête des États-Généraux (20 oct. 1603). V. SS. Hist. Maroc, 1<sup>re</sup> Série, Pays-Bas, t. I, pp. 44-47.

5. V. ci-après, p. 154 la biographie de ce Chérif. — On n'a pas fait figurer dans cette énumération D. Carlos de Africa, ce prince n'étant pas du Maroc ; il appartenait à la famille des Beni Ziân et était fils de Moulay el-Hassen, l'ex-roi de Tlemcen.

6. V. page suivante un fac-similé de sa signature.

écrit-il « je ne parleray pas tant à la relation d'autrui, que pour l'avoir veu de mes yeux<sup>1</sup> ». Malgré cet avertissement au lecteur, Torrès dut parfois relater, d'après des indigènes qui venaient d'y prendre part, certains événements auxquels il n'assista pas. C'est



FAC-SIMILÉ DE LA SIGNATURE DE DON GASPAR DE BENEMERIN.

ainsi qu'il nous fait le récit du dernier et sanglant combat que dut soutenir Abou Hassoûn, alors simple roi de Fez, attaqué par le puissant chérif saadien Moulay Mohammed ech-Cheikh, maître du royaume de Merrakech. Les deux armées se rencontrèrent dans les plaines du Tadla, ce champ clos où se livrèrent, durant toute l'histoire du Maroc, les batailles entre les contingents venus de Fez et ceux de Merrakech, et où se disputait la possession du pays tout entier. « Chascun des deux roys consideroit comme de l'yssuë de ceste bataille despendoit d'estre seigneur de tout ce pays ou estre vaincu, et par consequent ruyné. »

Le 21 septembre 1554, les forces ennemies se trouvèrent en pré-

1. V. la traduction française de TORRÈS par le duc d'ANGOULÊME, Paris, 1636, in-4, chap. civ.

sence, Abou Hassoûn avait réparti son armée en quatre corps : le premier était commandé par son fils Moulay-en-Nasser, le second par son autre fils Moulay Messaoud ; à la tête du troisième se trouvait Moulay Amar, le roi de Debdou, venu en allié avec quelques goums ; l'intrépide Abou Hassoûn s'était réservé le commandement du quatrième, qui comptait les guerriers les plus éprouvés. Quant aux troupes du Chérif, divisées en trois fractions, l'une, dans laquelle figuraient les Turcs et les Renégats, était sous les ordres de son fils Moulay Abdallah, la seconde avait comme chef le caïd Ali ben Abou Beker, la troisième avait à sa tête le Chérif lui-même.

Dès que l'attaque commença, les deux partis se mêlèrent furieusement. « Ceux desquels je me suis enquis, qui s'y trouverent, me dirent que ce fut une des plus opiniâtres et sanglantes batailles que les Chérifs eussent oncques eüe<sup>1</sup>. » Le combat allait se décider en faveur de l'armée ouatlasside, quand Abou Hassoûn périt, frappé trahison dans le dos par un Maure entré récemment à son service et qui n'était autre qu'une créature soudoyée par Moulay Mohammed ech-Cheikh. La nouvelle de la mort de leur roi jeta le désordre dans les rangs des Beni Ouattass ; il fut augmenté encore par le spectacle de la tête sanglante d'Abou Hassoûn, que le Chérif fit porter au bout d'une pique.

Ce fut à la fois la fin du combat et celle de la dynastie. Quant à Moulay en-Nasser et à Moulay Ahmed, les deux fils d'Abou Hassoûn, Diego de Torres écrit à leur sujet : « Comme les fils de Buazon virent la mort de leur pere et leurs gens desconfits, [ils] marcherent avecquelqu'uns de leurs domestiques du costé de Mequînès, où l'aisné avoit sa maison et faisoit sa residence, et faisant emporter son meuble et ce qu'il y avoit, qui n'estoit pas beaucoup, pour le peu de temps qu'il y avoit commandé, [ils] se retirerent tous à Alarache, où il y avoit un navire de Chrestiens, qu'ils payerent fort bien, afin qu'on les menast en Espagne. Et estans sur mer, comme ils furent à veüe de Caliz, les Lutheriens les saccagerent, qui fut la miserable fin des Merins, roys de Fez, et de leurs descendants<sup>2</sup>. »

1. *Ibidem*.

2. *Op. cit.*, chap. civ.

Telle est la version qui circulait au Maroc, à l'avènement des chérifs, sur la mort de Moulay en-Nasser et de Moulay Ahmed. Torrès, qui l'a recueillie, n'a fait aucune enquête pour en vérifier l'exactitude. Il est permis de supposer que cette version était propagée par l'entourage du Chérif, intéressé à établir la disparition de prétendants éventuels. D'après Marmol, qui relate aussi ces événements, le navire qui portait les deux fils d'Abou Hassoûn aurait été capturé par des corsaires bretons, mais aucune précision n'est donnée sur le sort ultérieur des deux prisonniers. Quant aux historiens indigènes, ils relatent la mort d'Abou Hassoûn, mais ils sont muets sur la destinée de ses enfants, qui ne sont même pas mentionnés par l'historien El-Oufrâni.

Il est donc téméraire, en l'état actuel des recherches, d'affirmer avec Vicente Escallon que Gaspar de Benemerin serait un petit-fils d'Abou Hassoûn. Nous croyons néanmoins devoir donner très brièvement la version de cet auteur, qui était beau-frère de Gaspar de Benemerin, lequel avait épousé à Naples D<sup>re</sup>. Julia Escallon<sup>1</sup>. Ajoutons que son ouvrage, intitulé *Origen y descendencia de los serenissimos reyes Benimerines, Señores de Africa hasta la persona de D. Gaspar Benimerin, infanzon de Fez*, a été publié en 1606 et a été, par conséquent, écrit à une date relativement proche des événements.

Un prince des Beni Merin, très jeune, appelé Allal, échappa en 1554 aux embûches de Moulay Mohammed ech-Cheikh. Allal, accompagné de 150 Maures et de 25 esclaves chrétiens, s'enfuit dans le Sous et gagna le Sahara. Ayant atteint le port d'Arguin, il s'embarqua pour l'Espagne. Pendant une relâche aux îles du Cap-Vert, il tomba dangereusement malade ; la Sainte Vierge lui apparut, ce qui amena sa conversion au christianisme. Le gouverneur des îles du Cap-Vert, Gaspar de Andrada, le tint sur les fonts et lui donna son prénom. Arrivé à Madrid, D. Gaspar de Benemerin apprit que l'un de ses oncles, nommé Moulay Habria<sup>2</sup> était passé en Espagne avec sa mère Lella Zahra<sup>2</sup>. Comme cette dernière s'était

1. Son nom était Scaglione ; Escallon est une forme espagnole.

2. Une femme d'Abou Hassoûn s'appelait Zohra. SS. Hist. Maroc, 1<sup>re</sup> Série, Espagne, t. I, p. 612 « la reyna, vuestra muger Açura ». Mais ce nom de femme est tellement répandu qu'on n'en saurait tirer aucun argument.



fixée à Naples, il demanda à Philippe II de l'employer dans cette ville, et c'est là qu'il épousa D<sup>e</sup>. Julia Escallon.

Le prince appelé Allal et dont on veut faire D. Gaspar de Benemerin ne saurait être identifié avec En-Nasser ni avec Ahmed ; l'un comme l'autre, eussent été plus que centenaires en 1641<sup>1</sup>. Allal est peut-être, comme l'affirme Escallon, un petit-fils d'Abou Hassoûn ; toutefois, il est difficile d'admettre qu'un prince qui devait être en bas âge en 1554 ait pu accomplir avec des partisans le raid saharien qu'on lui prête.

On devra donc, malgré les précisions données par Escallon, laisser très lâche le lien qui rattache D. Gaspar de Benemerin à Abou Hassoûn. On peut, au contraire, à l'aide de documents précis, retracer, d'une façon assez serrée, la carrière du prince marocain connu sous le nom de Gaspar de Benemerin.

Philippe II l'envoya dans les Pays-Bas, où il prit part à la guerre contre les protestants ; il servit ensuite de 1604 à 1606 dans l'armée de l'empereur Rodolphe qui soutenait une guerre contre la Hongrie révoltée. En 1612, Don Gaspar de Benemerin passa en Grèce, où les Maïnotes s'étaient révoltés contre les Turcs et luttaient pour leur affranchissement. Les insurgés, reconnaissant qu'ils avaient besoin d'un chef, dépêchèrent leur archevêque et leur évêque auprès du duc de Nevers, Charles de Gonzague, dont la grand'mère était Paléologue, et lui offrirent de se mettre à la tête du mouvement. Dans ce même moment, le Père Joseph avait conçu le projet d'une croisade contre les Turcs ; il crut que l'occasion se présentait de réaliser ses desseins et eut à Loudun une première conférence avec Charles de Gonzague, dans laquelle fut envisagée la fondation d'un Ordre Militaire qu'on appela « la Milice Chrétienne ». Cet Ordre vit le jour à Paris, le 29 décembre 1617, mais il ne fut constitué définitivement qu'à Vienne, le 8 mars 1618. Il comprenait trois langues : l'Orientale, l'Occidentale et la Méridionale. D. Gaspar entra, d'enthousiasme, dans cette dernière. Cependant les diverses Cours européennes, dont le concours avait été sollicité, se désintéressèrent de l'insurrection du Magne et du projet de croisade. L'Ordre de la Milice Chrétienne continua néanmoins de subsister ; il

1. V. Pl. I, l'épithaphe de D. Gaspar de Benemerin.

tenait ses chapitres à Rome dans le palais de Latran. D. Gaspar en fut une des gloires; il recrutait avec zèle des adhérents à la Milice Chrétienne. Mais une grande idée hantait son esprit et il s'en ouvrit à Charles de Gonzague dans une correspondance suivie: il rêvait de fonder contre les Turcs, dans une île de la Méditerranée Orientale, une forteresse qui aurait été le siège des chevaliers de la Milice Chrétienne, comme Malte, dans la Méditerranée Occidentale, était le siège des chevaliers de Saint-Jean. Son choix s'était fixé sur Sainte-Maure, une des îles Ioniennes, et il en faisait part au duc de Nevers, le 10 juillet 1621.

« Da Roma mandai a V. Ex<sup>a</sup> una breve relatione de la penisola de S<sup>a</sup> Maura, antepostami da un gentilhumo spagniolo molto pratico d'aquella parte, la quale mi pare esser molto al proposito per il nostro Ordine per molte ragioni et in particolare per esser isola molto fertile de tutte le cose necessarie, come vittoaglie, bestiami et ligniami, per tutti li vascelli che fussero necessarii, confine con golphi et le Cefalonie grande è piccola. Potrà esser soccorsa in 24 hore dal Capo de Otrento, et è isola molto meglio di quella di Malta et molto dannosa al nemico, et ponendo il piede in quella si potrà con facilità mantenere, et guadagniarla con poca perdita di gente, et si fusse di Christiani, sarebbe di molto utile et proveccio a tutta la Christianità<sup>1</sup>. »

Il est presque superflu d'ajouter que ce beau projet de Gaspar de Benemerin ne fut pas suivi de réalisation, mais il est au moins piquant de voir un descendant des Beni Merin chercher à fonder dans la Méditerranée une seconde île de Malte pour résister aux Turcs<sup>2</sup>.

De son mariage avec D<sup>e</sup>. Julia Escallon, le prince mérinide eut une postérité, ainsi que l'atteste l'épithaphe. Tout porte à croire que la « Principessa de Marruccos », comme on l'appelait à Naples, était sa fille. Elle épousa vers 1642 Gil de Torrès, fils du gouverneur des pages du Cardinal-Infant<sup>3</sup>. On lit en effet, à la fin

1. SS. Hist. Maroc, 1<sup>re</sup> Série, France, t. III, p. 61.

2. V. Pl. II, les armoiries de D. Gaspar de Benemerin.

3. Ferdinand d'Espagne, cardinal-infant, né le 17 mai 1609, mort à Bruxelles le 9 novembre 1641, fils du roi Philippe III et de Marguerite d'Autriche.



D · O · M · B · M · V ·  
 GASPAR EX SERENISSIMA BENIMERINA FAMILIA VIGESIMVS  
 SECUNDVS IN AFRICA REX  
 OMNIA CONTRA TYRANNOS A CATHOLICO REGE ARMA ROGAT AVXILIARIA  
 LIBER EFFECTVS A TYRANNIDE MACHOMETI CUIVS IMPIAM CVM  
 LACTE HAVSERAT LEGEM IN CATHOLICAM ADSCRIBITVR  
 NUMIDIAM PROINDE EXOSVS  
 PRO PHILIPPO II HISPANIARVM MONARCHA PROQVE  
 RODOLPHO CÆSARE QUIBVS CHARVS PRÆCLARE IN HÆRETICOS  
 APVD BELGAS PANNONESQVE SÆVIT ARMATVS  
 SVB VRBANO PAPA OCTAVO  
 IOVES COMMENDATOR IMMACVLATÆ CONCEPTIONIS DEI PARÆ  
 CREATVR ET CHRISTIANIS HEROICIS REGYSQVE VIRTVTIBVS  
 AD IMMORTALITATEM ANHELANS CENTENARIVS HIC MORTALE  
 RELIQVIT ET PERPETVVM CENSYM CVM PENSO  
 QVATER IN HEBDOMADA INCRVENTVM MISSÆ SACRIFICIVM  
 AD SVAM OFFERENDI MENTEM  
 ANNO DOMINI M D C XXXI

PLANCHE I. — ÉPITAPHE DE D. GASPAR DE BENEMERIN.



du tome XIX du *Memorial historico espanol*<sup>1</sup>, la note suivante donnant le *curriculum vitæ* de Gil de Torrès<sup>2</sup> : « Era hijo del ayo de pajes del Infante Cardenal, buen soldado, y S. M. le habia premiado con un habito de Santiago sus servicios en Italia y Flandes. Caso en Napoles con la princessa de Marruecos. »

Un legs fait par D. Gaspar sur son lit de mort en faveur du monastère de Santa Maria della Concordia nous renseigne sur ses derniers moments. Nous résumons ci-dessous les principales dispositions de cet acte<sup>3</sup>.

Le 20 septembre 1641, D. Gaspar de Benemerin, espagnol, infant de Fez, gisant malade dans son lit et âgé de cent ans accomplis<sup>4</sup>, a légué par devant le notaire Filippo Pitignone de Naples, au R. P. Prieur du monastère de Santa Maria della Concordia et aux prieurs futurs un capital de 500 ducats produisant un revenu annuel de 40 ducats, aux obligations suivantes :

1<sup>o</sup> Dire quatre messes par semaine dans leur église pour le repos de son âme.

2<sup>o</sup> Concéder à D. Gaspar de Benemerin dans leur église un lieu de sépulture près du grand autel, du côté gauche, dans le « cancello » où l'on chante l'épître, un espace vide de 9 à 10 palmes de large et de 5 palmes de long, où il lui serait permis de faire creuser sa sépulture, pour lui et toute sa famille de Benemerin, d'y faire graver ses armoiries sur une plaque de marbre avec l'inscription qu'il lui plairait au bas<sup>5</sup> et de faire placer sur le mur une épitaphe énumérant sa famille, sa race et sa descendance<sup>6</sup>. Au-dessus de la dite épitaphe, on devrait mettre un portrait de Ferdinand III, roi d'Espagne, à la béatification duquel il avait été employé comme procureur<sup>7</sup>.

1. Les tomes XIII à XIX de cette publication contiennent des lettres de Jésuites pour la période 1634-1648.

2. Cette note est extraite d'une lettre écrite le 26 août 1642 par un sergent-major d'un régiment d'Aragon à un R. P. jésuite du collège de Madrid. La copie de cette lettre datée du 2 septembre 1642 a été envoyée de Madrid par le R. P. Sébastien Gonzalès au R. P. Percyra, de Séville.

3. *Archivio di Stato, Napoli. — Monasteri Soppressi*, vol. 245, p. 53.

4. « In letto giacente infermo, d'anni cento già compiuti. »

5. « Con quella descrizione li fusso piacuto a piedi. » V. Pl. I cette inscription.

6. « Sua famiglia, prosapia e descendenza. »

7. Le roi Ferdinand III fut canonisé en 1671 par le pape Clément X.

D. Gaspar de Benemerin mourut le 22 septembre 1641. Ses dernières volontés furent exécutées, comme en témoigne l'épithaphe, dont nous donnons la traduction, ainsi que les armoiries que nous décrivons ci-après.

#### ÉPITHAPHE DE D. GASPAR DE BENEMERIN.

A Dieu très bon et très grand. A la bienheureuse Vierge Marie.

Gaspar, de la sérénissime famille des Beni Merin, vingt-deuxième roi en Afrique<sup>1</sup>, étant venu demander des troupes auxiliaires au Roi Catholique contre les tyrans<sup>2</sup>, s'étant affranchi de la tyrannie de Mahomet, dont il avait puisé la loi impie avec le lait, s'enrôla dans la religion catholique. Aussi, prenant en horreur la Numidie, il combattit glorieusement pour Philippe II, roi d'Espagne, ainsi que pour l'empereur Rodolphe, auxquels il fut précieux contre les hérétiques en Belgique et en Hongrie. Sous le pape Urbain VIII, il fut créé chevalier commandeur de l'Immaculée Conception de la Mère de Dieu, et, aspirant à l'immortalité par ses vertus chrétiennes, héroïques et royales, centenaire, il laissa ici sa dépouille mortelle et une rente perpétuelle, à charge d'offrir quatre fois par semaine le sacrifice non-sanglant de la messe pour son âme, l'an du Seigneur MDCXXXI.

L'épithaphe placée sur le mur et dont nous donnons ci-contre un fac-similé mesure 1<sup>m</sup>,23 × 0<sup>m</sup>,80.

Au pied du mur, on voit la pierre tombale portant l'écu écartelé de D. Gaspar de Benemerin, gravé en mosaïque sur le marbre et où le champ n'est pas figuré, ce qui rend incomplète toute description héraldique. Voici les différentes pièces des quatre quartiers.

1. L'historien Budgett Meakin, qui a donné un numéro d'ordre aux souverains des diverses dynasties marocaines fait de Gaspar de Benemerin, qu'il appelle Kacem avant sa conversion, le 28<sup>e</sup> souverain de la dynastie des Beni Merin. Il faut faire toutes réserves au sujet du rang que s'attribue D. Gaspar ainsi que sur le numéro que lui donne Budgett Meakin. Aucun classement ne saurait être rigoureux, étant donné les règnes plus ou moins éphémères des prétendants.

2. *Les tyrans*, les chérifs saadiens qui avaient renversé la dynastie des Beni Ouattas, la dernière branche des Beni Merin.

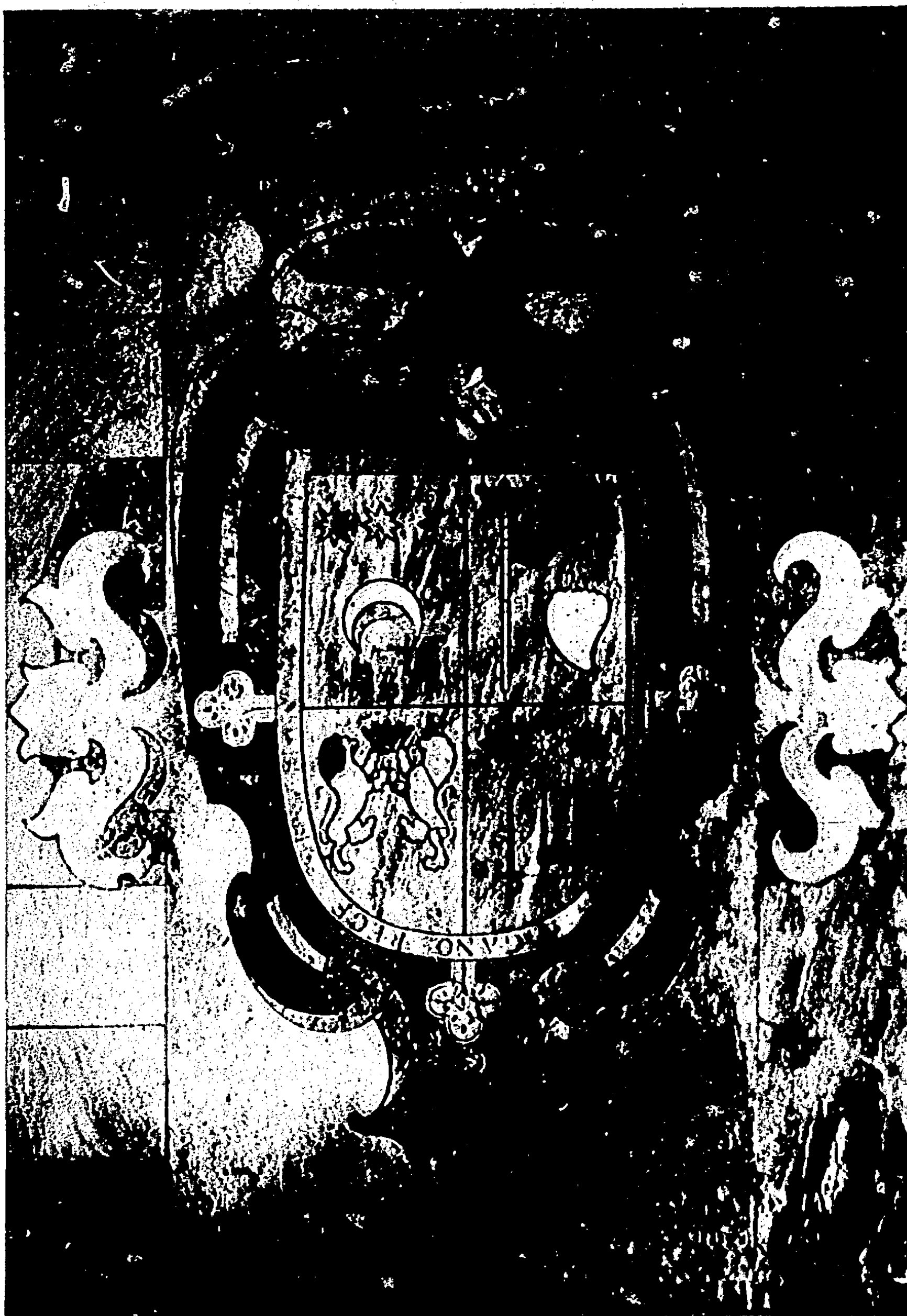


PLANCHE II. — ARMOIRIES DE D. GASPARD DE BENEMERIN.



Premier quartier, au croissant renversé d'or, accompagné en chef de trois étoiles du même.

Deuxième quartier, à la pique d'or en pal, banderolée de gueule, sommée d'une couronne d'or.

Troisième quartier, à deux lions d'or affrontés, supportant une couronne de gueule.

Quatrième quartier, à trois épées de sable, rangées en fasce, celle du milieu soutenue par un dextrochère de sable, accompagnées en chef d'une étoile d'or accotée de deux étoiles de sable.

L'écu est surmonté d'une couronne ducale.

Au-dessous de l'écu on lit :

Sepulcrum  
Don Gasparis Benemerini  
infantis de Fez  
et ejus familiæ de Benemerini

\*  
\* \*

#### BALTHAZAR LOYOLA MENDEZ.

Dans une étude parue en 1922 <sup>1</sup>, nous avons donné une biographie de ce personnage et nous avons cherché à établir que le P. Balthazar, appelé Mohammed avant sa conversion, appartenait à la famille des Dilaïtes, marabouts qui avaient fondé, dans la vallée supérieure de l'Oumm er-Rbia, la zaouïa de Dila. Le chef de cette zaouïa, tout-puissant au Maroc vers le milieu du xvii<sup>e</sup> siècle, pouvait à bon droit passer pour un souverain, et ainsi s'expliquerait que D. Balthazar ait été dit « fils de l'empereur du Maroc ».

Nous résumerons brièvement cette étude, laissant de côté la partie *ad probandum* au profit de la partie *ad narrandum*, que nous illustrerons de deux documents.

En 1654, on signalait à Malte l'embarquement sur des navires anglais de pèlerins marocains quittant le port de Tunis et se rendant à La Mecque. Le commandeur Balthazar de Mandols, de la

1. V. SS. Hist. Maroc, 2<sup>e</sup> Série, France, t. I, pp. 203-208.



langue de Provence, sortit avec les galères de la Religion et surprit ces navires à hauteur du cap Bon : les pèlerins furent emmenés à Malte, où ils restèrent deux ans en captivité. Parmi eux se trouvait un personnage de marque qui, tout en dissimulant son rang, pour ne pas faire enchérir sa rançon, trouva le moyen de s'adresser au bey de Tunis, avec lequel il était lié d'amitié, et en obtint des navires de blé à destination de Malte qui se trouvait alors dans une grande disette. Le montant du chargement s'élevait à 40 000 écus, somme fixée pour la mise en liberté des Maures capturés par le commandeur Balthazar de Mandols.

Celui-ci reconnut alors la haute qualité de son prisonnier ; la dignité de son attitude, le respect que lui témoignaient ses compagnons, n'étant plus astreints à dissimuler, depuis que la rançon était payée, tout indiquait sa noble extraction et les Maures disaient qu'il était le propre fils de l'empereur du Maroc.

Cependant les navires de blé allaient reprendre le chemin de Tunis et il projetait de s'y embarquer, quand des entraves successives arrêtaient son départ. Prenant pour des avertissements du Ciel « cette tempête de contingences »<sup>1</sup>, il renonça à son projet. Très exalté à partir de ce moment, il éprouva une crise d'âme, à laquelle ses biographes chrétiens ont donné les appellations différentes de rêve, de vision, d'apparition, et sur laquelle il est impossible de se prononcer, la caractéristique de ces phénomènes étant d'être ineffables. Toujours est-il qu'on le vit un jour errer par les rues, criant en italien et en arabe : « Je suis chrétien, je renie Mahomet et sa fausse secte ». Grande fut l'agitation dans la ville ; les uns le regardaient comme pris de folie, tandis que les esclaves maures très scandalisés cherchaient vainement à le calmer. On s'en fut prévenir le commandeur de Mandols, qui, pour le soustraire à la foule, lui donna asile dans son palais.

A partir de cet événement commence la seconde vie du prince marocain, dont les détails nous sont racontés dans des chroniques et dans des correspondances, mais qui nous sont surtout connus par son biographe le P. Brunacci<sup>2</sup>. Retiré dans le palais du Comman-

1. Patrignani, *Menologio*, t. III, p. 115 et ss.

2. Il existe deux exemplaires de cet ouvrage ; nous les distinguons par les lettres A et B. L'exemplaire A est en deux tomes ; le 1<sup>er</sup> tome est intitulé : *Primo Tomo della vita del*

deur, le prince fit son instruction de catéchumène sous la direction d'un père jésuite. Le 31 juillet 1656, il fut baptisé solennellement et adopta pour parrain D. Balthazar de Mandols, dont il prit les noms<sup>1</sup> en y ajoutant celui de Loyola, en l'honneur du saint dont on célébrait la fête en ce jour. Reçu par Lascaris, le Grand Maître de l'Ordre, avec des honneurs royaux, il demanda à passer en Sicile, où son passé serait inconnu et où il pourrait vivre plus ignoré. Il fit son apprentissage de la vie religieuse à Messine dans la maison professe des Jésuites (octobre 1657-septembre 1661). De Messine, il passa à Rome pour entrer au noviciat de Sant'Andrea. Ordonné prêtre le 27 décembre 1663, il fut affecté aux Missions.

Tels sont, esquissés à grands traits, les débuts de la seconde vie du P. Balthazar. Il n'entre pas dans le cadre de cette étude de retracer sa carrière de missionnaire qui, d'ailleurs, se termina prématurément. Il mourut à Madrid, le 15 septembre 1667, emporté par un accès de fièvre, comme il se rendait à Lisbonne pour s'embarquer à destination des Indes.

Nous donnons pour terminer deux documents. Le premier est tiré d'une lettre du P. Balthazar écrite de Gênes le 28 avril 1665, au fils du bey de Tunis Ahmed Khodja. Ce jeune prince s'était également converti au christianisme, mais il était retourné à l'Islam. La très longue épître du P. Balthazar est une apologie de la foi chrétienne et une pressante exhortation à rentrer « al grembo della Santa Chiesa ». Nous n'en retiendrons que la formule finale, où, sous une forme apologétique, il rappelle son origine royale :

*P. Baldassare || Loiola composto dal P. Domenico Brunacij.* Le titre du second tome écrit au dos est un peu différent : 2<sup>o</sup> Tomo della || Vita del P. Bal-||dassare Loiola || Notitie d'alcuni || Pri et Frelli mor-||ti con fama di San-||tita Maltesi || ed Alcune noti-||tie del Collegio || di Malta. || Primo Educa-||tore del P. || Baldassare Lo-||iola. Le titre de l'exemplaire B n'indique pas le nom de l'auteur, mais on lit sur le 1<sup>er</sup> folio du tome II : *Questa vita fu scritta da P. Dom Brunacci e letta in Refettorio della Casa Professa anno 1695.* D'autre part, une lettre datée du 29 juillet 1692, nous fait connaître que le P. Brunacci avait reçu la mission d'écrire la vie du P. Balthazar et qu'il mit six mois à la composer, d'où l'on peut inférer la date de l'ouvrage.

1. Il défigura le nom du commandeur de Mandols et l'écrivit Mendès. Cette mauvaise graphie, à apparence espagnole, a persisté.

*Affettionatissimo in Domino, Baldassare Loyola Mandes, della Compagnia di Giesu, il quale nacque in terra per il regno di Fez, ma eletto da Dio per il Celeste Regno*<sup>1</sup>.

Le second document est un *Ave Maria*, écrit de la main du P. Balthazar en caractères arabes, le 22 avril 1664. Si la transcription n'est pas parfaite, les caractères sont bien ceux d'un bon *sekih marocain*. Le document, tiré des Archives de la Compagnie, à Rome<sup>2</sup>, porte comme titre :

*Ave Maria in Arabico di mano del Padre Baldasar Loyola. Havuta di sua mano, a 22 Aprile 1664.*

Nous le reproduisons, en mettant en regard le texte latin

Ave Maria, gratia plena,	،	ابی مری اکرانی ابلان
Dominus tecum, benedicta	،	دومنوس تیکوم بنشدکت
tu in mulieribus et bene-	،	ثوا ان ملییریپوس اث بنی
dictus fructus	،	دیکتوس ابروکتوس
ventris tui Jesus.	،	وانترس توی یاسوس

On trouvera ci-contre un fac-similé de ce curieux document.

• •

D. LORENZO BARTOLOMEO LUIGI TROJANO.

La filiation princière et la qualité de D. Lorenzo, contrairement à celles des deux personnages précédents, sont établies d'une façon irréfutable par de nombreuses attestations concordantes,

1. Brunacci, fol. 148.

2. *Epistolæ et Testimonia*, fol. 83.

ابرمیرا کراقر ایلان  
 دو منوس تیکوم بنتا  
 ثوالز ملییر یوس ایل بنغ  
 دیکتوس ابرو کتوس  
 فانتوس توی یا سوس

*Servi Dei S. J. —*

*Epistolae et Testimonia — fol. 8*



PLANCHE III.

FAC-SIMILE DE L'AVE MARIA ÉCRIT PAR LE P. BALTHAZAR LOYOLA MENDEZ.



qui permettent même de rétablir son *curriculum vitæ* avant sa conversion.

Moulay Ahmed — tel était son nom musulman — naquit, le 3 Sefer 1116 [6 juin 1704], à Taroudant, capitale de la province de Sous, dont son père Moulay Ben-Nasser, fils du sultan Moulay Ismaïl, était gouverneur. Moulay Ben-Nasser, étant entré en révolte, fut tué dans le Sahara. A la suite de cet événement, Moulay Ahmed se retira sans doute dans le Tafilelt, province généralement attribuée comme résidence aux chérifs sans emploi. Il y resta jusqu'à la mort de Moulay Ahmed *ed-Dehebi*, fils et successeur de Moulay Ismaïl, survenue en 1729. A cette date, il se porta comme prétendant et fut proclamé dans le Tamesna par les tribus des Chaouïa et des Doukkala. Poursuivi cependant par son oncle Moulay Abdallah, il se réfugia à Mazagan<sup>1</sup> avec ses serviteurs. De Mazagan, il s'embarqua pour les Açores, gagna le Portugal, traversa l'Espagne et arriva à Rome. Il y abjura l'islamisme. Son baptême donna lieu à une cérémonie solennelle à Saint Pierre, le 6 mars 1733. Le prétendant Jacques III d'Angleterre<sup>2</sup> y assista ainsi que dix-sept cardinaux et la plus grande partie de la noblesse romaine. Son parrain fut le seigneur Bartholomeo Corsini, neveu du pape Clément XII. Il prit les noms du cardinal Lorenzo Bartolomeo Luigi Trojano, son parrain à la Confirmation, laquelle lui fut donnée le même jour dans la basilique vaticane.

Les renseignements ci-dessus sont tirés d'un recueil de documents conservé à Paris, à la bibliothèque des « Études » et qui a été très obligeamment mis à notre disposition. C'est un registre in-folio de petites dimensions, contenant 50 feuillets, dont 28 seulement sont écrits ; il est formé de la réunion de documents espagnols, portugais, italiens et arabes qui sont donnés, partie dans leurs textes originaux, et partie dans des traductions italiennes. Le

1. Thomassy écrit que « ce prince dépossédé par son oncle Moulay Abdallah, s'était réfugié à Ceuta et ensuite à Séville, sous la protection du roi d'Espagne ». *Le Maroc. Relations de la France avec cet empire*, p. 214, note 1. Il est certain que la présence du Chérif fugitif à Ceuta et à Séville est établie par des documents qui semblent contredire les témoignages du gouverneur et des notables de Mazagan. V. p. 157, aux lettres E et F. Il resterait à prouver qu'il s'agit du même personnage.

2. Le Chevalier de Saint-George.

titre au dos de la reliure en parchemin, est écrit sur cinq lignes :

ATTEST.

De A.

PNPE. R.

Di

MAROC.

soit en développant les abréviations : *Attestazioni de Achmet Principe Reale di Marocco*.

Les documents, comme on le voit par ce titre, sont des attestations établies pour témoigner de la filiation princière de Moulay Ahmed ; elles sont établies en forme authentique, ont été reçues par des notaires et traduites, le cas échéant, par des interprètes officiels. On jugera de l'importance de ces pièces par l'analyse sommaire que nous en donnons.

A. Cadix, 18 juin 1733. — Attestation de Francisco de Jesus Maria, religieux franciscain, faisant l'office de pharmacien dans le corvent de Meknès ; il a connu autrefois Moulay Ahmed, pour l'avoir vu dans sa pharmacie, où il est venu, accompagné de plusieurs chérifs.

Attestation à la même date de Juan Andrès, des îles Canaries, qui a été 40 ans esclave dans le Sous, où il a connu Moulay Ahmed, dont il donne le signalement.

B. Gênes, 7 janvier 1734. — Attestation de D. Andreas Maggius, Génois. Il a été 20 ans esclave à Meknès, où il a connu Moulay Ahmed, et le témoin dit l'avoir reconnu, lorsque Moulay Ahmed est passé à Gênes.

C. Rome, 11 mars 1734. — Attestation de Pietro Gonzales, de la ville de Jativa (Espagne). Il a été pendant 26 ans captif à Meknès, où il était au service de Moulay Ismaïl, grand-père du « sérénissime seigneur D. Lorenzo Bartolomeo Troiano Luigi ». Le témoin a vu ce dernier jouissant à la Cour chérifienne de la qualité de prince royal.

D. Rome 15 avril 1724. — Attestation de Jean Rondelet, originaire de Lyon et fixé actuellement à Rome. Le témoin a été capturé



par un corsaire de Salé en 1723, conduit à Salé et transféré à Meknès; il y a connu Moulay Ahmed, qui était traité en prince royal, il en était de même à Marrakech et dans le Tafilelt, où, suivant l'usage, il avait un pouvoir souverain. A la suite des compétitions qui s'élevèrent à la mort du sultan Moulay Ahmed *ed-Dehebi*, il passa en Espagne pour demander l'appui du roi Philippe V; le témoin a su que depuis il était allé en Italie, où il s'était converti au christianisme.

E. Mazagan, 6 octobre 1734. — Attestation de D. Bernardo Pereyra de Berredo, gouverneur de Mazagan. Le témoin a vu arriver à Mazagan avec une escorte Moulay Ahmed: on le disait fils de Moulay Ben-Nasser, autrefois roi du Sous, de la famille de Moulay Ismaïl. Ce prince s'est embarqué pour les Açores d'où il a gagné Lisbonne; le témoin l'a rencontré à la Cour. Il a appris qu'il était ensuite passé en Espagne, puis en Italie, où il s'était converti au christianisme.

F. Mazagan, 10 septembre 1734. — Attestations de plusieurs habitants de Mazagan, Luis da Fonseca, chevalier du Christ, commandant l'artillerie de la place; Francisco de Azevedo, chevalier du Christ, interprète pour la langue arabe; Manuel Gonçalez Luis, gentilhomme de la Maison de S. M., Manoel de Azevedo Coutinho, chevalier du Christ, sergent-major; Matheus Valente do Couto, chevalier du Christ.

G. Rome, 6 mars 1733. — Acte de baptême de Moulay Ahmed.

H. Trois documents arabes et un portugais appartenant à Moulay Ahmed et constituant des pièces d'identité. Ces pièces, analysées ci-dessous, sont traduites en italien.

1° 8 Rebia (*sic*) 1144 [3 septembre-1<sup>er</sup> novembre 1731]. Lettre signée par trente-huit notables indigènes, cadi, cneikli, pacha, etc. certifiant la filiation de Moulay Ahmed.

2° 2 Sefer 1125 [1<sup>er</sup> mars 1713]. Dahir de Moulay Ismaïl octroyant à son petit-fils Moulay Ahmed les revenus de Talamaket.

3° 5 ... 1140 [14 janvier 1728-2 janvier 1729]. Dahir de Moulay Ahmed *ed-Dehebi*, octroyant à son neveu Moulay Ahmed divers revenus dans la ville de Salé.

4<sup>e</sup> Lisbonne, 1<sup>er</sup> mars 1732. Passeport délivré par le roi de Portugal à Moulay Ahmed pour se rendre en Espagne.

Ces intéressants documents seront publiés dans la Collection des *Sources inédites de l'Histoire du Maroc*, dans leurs textes originaux, si nous parvenons à retrouver ceux dont nous n'avons que les traductions italiennes.

Dans quel but et à quelle fin ce dossier avait-il été constitué ? Postérieurement au baptême de Moulay Ahmed, un bruit avait couru à Rome, d'après lequel l'origine royale du chérif converti était mise en doute. Nous en trouvons l'écho dans une gazette du temps<sup>1</sup>. Pour faire cesser tous les soupçons, le cardinal Belluga, chargé des affaires d'Espagne auprès du Saint-Siège, avait fait procéder à une enquête, et notre dossier n'est autre que celui des dépositions des témoins, auquel on a joint l'acte de baptême du Chérif (pièce G) et quatre pièces d'identité (Doc. II).

On a peu de renseignements sur la vie du chérif Moulay Ahmed, postérieurement à sa conversion. La présence de Lorenzo Bartholomeo Luigi Trojano est mentionnée à Florence, où il alla faire ses dévotions à la madone de l'église SS. Annunziata. Le duc de Toscane le reçut avec des honneurs princiers et le promena dans ses carrosses<sup>2</sup>. D. Lorenzo, qui s'était retiré à Rome, y mourut le 4 février 1739 ; il fut enterré en habit religieux de l'Ordre de S. François. Le Pape ordonna qu'un service solennel serait célébré dans l'église des Minimes et qu'on y observerait les mêmes cérémonies qu'aux obsèques des patriciens romains.

1. *Journal historique sur les matières du temps (Journal de Verdun)*, t. XXXII, p. 116.

2. Cf. *Diario del Settimani* à la date du 15 novembre 1734.

---

## LA GÉOGRAPHIE DE L'HISTOIRE AU MAROC

Par M. J. CELERIER.

---

L'histoire du Maroc, quand on l'aborde avec nos habitudes d'esprit fortifiées par l'étude des pays de l'Europe occidentale, laisse une impression pénible d'inextricable chaos et de contradictions intimes. La continuité en est périodiquement et brutalement brisée par des révolutions dues aux influences étrangères, conquêtes, invasions passagères ou colonisation : à cet égard, le Protectorat français n'est que la plus récente d'une longue série de crises. D'autres révolutions, issues de mouvements intérieurs, font se succéder des dynasties qui ne renversent la précédente que pour la recommencer. Incapables, sauf à de courts moments, de se faire obéir sur leur propre territoire, les souverains fondent de vastes empires qui s'étendent et disparaissent avec la rapidité des crues des oueds sahariens. Et quelle n'est pas la surprise de découvrir, sous ces catastrophes dont le récit emplit les livres d'histoire, une réalité imprévue ! Les populations berbères ont traversé les siècles et les révolutions, presque sans changement. Au fond des fraîches vallées de l'Atlas ou sur les steppes mornes et desséchées, sous la tente de poils de chameau ou dans la maison de pisé, la vie du Berbère, figée dans le rythme immuable des saisons qui fait alterner les cultures sur les terrasses ou reverdir les pâturages, donne l'impression de l'immobile éternité. On exagère parfois l'absence des changements matériels, mais l'identité de l'âme berbère à travers toutes les vicissitudes est vraiment une force de la nature. Comme il y a 2 000 ans, comme avant l'Islam et comme avant le christianisme, les superstitieux Marocains viennent adorer les génies des sources et enchaîner leurs maux aux branches des arbres sacrés. Double-

ment malheureux parce que leur malheur fut sans profit aucun, leur histoire est la plus tourmentée qui soit et ils semblent n'avoir pas d'histoire. De même que les vagues de l'Océan viennent battre leur littoral, force aveugle se dépensant sans trêve et sans but, les Berbères du Maroc se sont épuisés dans une agitation formidable et stérile.

Faut-il en conclure que l'historien européen, embarrassé déjà par la rareté des sources et la difficulté de la critique, doive aussi renoncer à son besoin d'ordre et d'idées directrices ? Est-il impossible de retrouver sous les empires qui croulent quelque chose qui demeure, entre les discordes des tribus quelque chose qui les unit, de discerner sous l'immobile uniformité du monde berbère, un principe de différenciation et d'évolution ? Si l'on met à part les travaux de M. de Castries, il semble que, jusqu'ici, ceux qui se sont occupés de l'histoire du Maroc, ont trop fidèlement suivi les historiens arabes aussi dépourvus, sauf Ibn Khaldoun, de réflexion que de critique. Il faut refaire l'histoire du Maroc sur un autre plan, la comparer avec celle des pays qui nous sont familiers, non pour y mettre des ressemblances qui n'y sont pas, mais pour percevoir au moins les raisons des différences. Ce point de vue, pour être négatif, n'en sera pas moins riche d'enseignements.

Il est certain, par exemple, que l'histoire du Maroc — jusqu'ici et heureusement pour nous — n'a pas conduit à la formation d'une nation. Quand on étudie la formation des nations d'Europe, on remarque qu'un rôle plus ou moins important a été joué par l'un ou l'autre de ces trois éléments : le territoire, le peuple ou l'État. L'originalité, la valeur unique de l'histoire de France c'est que les trois éléments sont, depuis des siècles, si étroitement fondus qu'on a aujourd'hui, peine à les dissocier et que l'illusion d'une harmonie finaliste est dure à détruire. Envisagé à ce triple point de vue, le Maroc n'apparaît pas, au premier abord, spécialement désavantagé. Laissant de côté le rôle qu'ont joué le peuple et l'État avec leurs caractères propres, nous essaierons de dégager la valeur essentielle du cadre territorial, de montrer l'intérêt d'une géographie de l'histoire au Maroc.

La valeur la plus générale du territoire est celle qui résulte de sa position et de ses rapports de voisinage plus ou moins étendus :

c'est elle que nous étudierons d'abord avant l'effet des conditions géographiques intérieures. Mais avant toute analyse, une réserve s'impose pour préciser dans quel sens nous entendons cette action de la géographie sur l'histoire. Il n'est pas question de transformer, comme un disciple de Ratzel, le cadre territorial du Maroc en une entité ayant une vertu par elle-même, s'imposant impérieusement et fatalement. De même les conditions géographiques, en dedans des frontières, n'ont pas une valeur immuable et indépendante. Au Maroc comme ailleurs, l'action de la géographie sur les hommes ne se comprend pas en dehors de l'histoire : les possibilités quasi indéfinies que recèle le milieu ne deviennent des réalités que par l'action des hommes. Devant un obstacle naturel, tel homme ou tel groupe d'hommes reste impuissant ; tel autre, pourvu de nouveaux moyens, s'appuyant ingénieusement sur une autre force naturelle le tourne ou le surmonte jusqu'au jour où l'obstacle devient lui-même une chance favorable. Cependant, bien mieux que dans notre Europe tempérée, infiniment nuancée, une géographie de l'histoire est légitime au Maroc, car la dépendance de l'homme par rapport aux forces naturelles y devient plus stricte. Dans les pages lumineuses de l'Introduction à sa *Vue générale de l'Histoire d'Afrique*, M. Hardy a montré comment « jusqu'à nos jours, l'habitant de l'Afrique est demeuré l'esclave du climat ». A ce point de vue très général, le Maroc sert de transition, — et ce caractère essentiel réapparaîtra dans tous les détails de notre analyse, — entre l'Europe et l'Afrique tropicale.

\*  
\* \*

Dès qu'on essaie de « définir », au sens propre, le territoire marocain, d'en indiquer les limites, on sent la nécessité d'assouplir les formules. Les frontières que tracent les cartographies avec pointillé et liséré de couleur, résultent de conventions diplomatiques et de nécessités administratives à la mode européenne. Les frontières soi-disant naturelles, fleuves ou montagnes, sont souvent des fictions plus dangereuses. Il y a cependant un Maroc géographique qui, s'il ne coïncide pas parfaitement avec le Maroc politique de nos jours, a toujours été la base solide de la puissance des

souverains marocains. Adossés au Rif et aux chaînes de l'Atlas, bordés par l'Océan, parcourus par de grands fleuves dont les bassins communiquent facilement entre eux, les plaines et plateaux du Maroc occidental forment une région naturelle bien individualisée. Les montagnes qui l'enserrent sont des mondes différents sans doute mais solidaires : leur rôle de barrière vient surtout du fait qu'elles dominent sur le versant continental, des zones de moindre attirance, au Sud le Sahara ; à l'Est les steppes par où les influences désertiques s'insinuent presque jusqu'à la Méditerranée. Jadis, suivant les périodes de volonté de puissance ou de dépression résignée, le Maroc politique a oscillé au delà ou en deçà de ce cadre naturel. Mais ces fluctuations ne font que mieux ressortir sa valeur propre qui a fini par s'imposer : depuis quatre siècles, depuis qu'un travail de fixation parallèle s'est opéré dans son voisinage, le Maroc a conservé une figure conforme à la géographie.

Mers, montagnes et déserts ensèrent donc le Maroc. On en a souvent tiré des conclusions ou des explications abusives. Toute l'histoire marocaine s'expliquerait par ces obstacles naturels qui isolent le pays. Isolement, voilà encore un terme qui a besoin de réserves nuancées. Beaucoup l'écrivent qui prennent trop facilement leur ignorance pour une réalité objective. Dans d'innombrables ouvrages de vulgarisation, l'« isolement » du Maroc fournit un thème brillant, — et superficiel. Après l'avoir développé, que montre-t-on en réalité ? que l'histoire du Maroc est une série d'invasions : Phéniciens, Carthaginois, Romains, Vandales, Arabes, Berbères du Sénégal, Portugais, Espagnols, Turcs, ont, successivement ou simultanément, triomphé des obstacles naturels. On voit le passé à travers une image relativement récente. Parce que les relations du Maroc avec les autres pays méditerranéens n'ont pas abouti à un fait éclatant, à une situation durable, l'histoire simplifiée et volontiers finaliste que vulgarisent nos manuels scolaires nous amène à tenir pour négligeables ces relations anciennes.

Il est très vrai que la barre de l'Atlantique, le Rif, l'Atlas, le Désert sont de sérieux obstacles. Mais même en dehors des grands efforts des conquérants, ces obstacles n'ont pas empêché la continuité des rapports avec l'extérieur. Sous les Almohades, les traités de commerce avec les grandes cités maritimes d'Italie et de France

sont nombreux. Quand le Maroc s'enrichit au xvi<sup>e</sup> siècle d'un produit d'exportation aussi rare que le sucre, les armateurs français et anglais se disputent, à Safi et Agadir, les cargaisons. Un simple coup d'œil sur les Documents publiés par M. de Castries suffit à montrer qu'aux xvi<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> siècles, le Maroc tenait, dans les préoccupations de l'Europe, une place très remarquable. Ce qui achève de rendre bien précaire toute explication tirée des obstacles naturels, c'est de constater qu'aux xviii<sup>e</sup> et xix<sup>e</sup> siècles, le Maroc a été beaucoup plus fermé à la pénétration européenne qu'aux époques antérieures. Un changement dans l'importance des obstacles devrait être plutôt une diminution de leur effet, à cause des perfectionnements techniques. L'isolement du Maroc résulte en réalité d'une volonté réfléchie du gouvernement marocain qui a protégé sa faiblesse en fermant des frontières très faciles à défendre.

Ce rappel des faits historiques montre le rôle véritable des conditions naturelles. L'effet pratique des obstacles est à la mesure des hommes : d'une part des étrangers qui se présentent, plus ou moins outillés, plus ou moins déterminés, d'autre part des tribus et du gouvernement marocain, plus ou moins solidaires dans leur effort de résistance. Dans l'histoire de la colonisation portugaise au xvi<sup>e</sup> siècle, la barre de l'Atlantique tient une grande place en gênant le ravitaillement des places assiégées. Mais le fait essentiel, c'est que ces places sont assiégées, et par un ennemi tenace et acharné. Dans le désastre éclatant d'Alcazar qui anéantit définitivement les ambitions portugaises, quel rôle jouent les obstacles naturels ? Le soleil de juillet transformait les cuirasses des chevaliers portugais en instruments de torture, mais nul n'avait obligé Sébastien à choisir le cœur de l'été pour faire campagne. Les montagnes et les tribus du Rif ont opposé, pendant des siècles, des obstacles insurmontables à la pénétration espagnole. En mai 1926, trois semaines de campagne, après une organisation méthodiquement préparée, ont suffi à l'armée franco-espagnole, pour faire évanouir les fantômes.

La position du Maroc est d'un effet plus certain que la nature de ses frontières, mais également très relatif.

En France, l'opinion, plus docile aux enseignements de l'art et de la littérature qu'à ceux de l'histoire et de la géographie, consi-



dère le Maroc comme un pays d'Orient. Pour les Arabes venus de l'Est, le Maroc est au contraire le Maghreb et même le Maghreb el Aqçà, le Couchant Extrême. On dira peut-être que, les mots n'ayant de valeur que par le sens qu'on leur attribue, c'est une simple chicane de relever cette contradiction de nomenclature. Nous pensons au contraire qu'elle a créé et maintient un malentendu, vision fausse du passé, source peut-être de maladresses pour l'avenir.

La position géographique, quand on ne l'envisage pas en mathématicien, ne se définit pas par des termes aussi simples que des coordonnées. Dès qu'il se développe sur un espace un peu étendu, un pays a des contiguïtés et des affinités multiples. Ces rapports conditionnent son avenir, mais aussi l'affranchissent d'une évolution fatale : leurs effets se contrarient, prédominent ou varient suivant les époques, les circonstances générales, c'est-à-dire au demeurant suivant les hommes. C'est ainsi que le Maroc a oscillé entre les appels divergents de l'Europe, de l'Afrique méditerranéenne, de l'Afrique tropicale, appels inégalement puissants.

Le Maroc est étroitement soudé au continent africain dont il constitue l'angle Nord-Ouest. Mais ses relations africaines se trouvent gênées par le caractère de ses frontières méridionale et orientale. Ici, c'est l'ensemble de chaînons et de hauts plateaux appelé Moyen Atlas : le seul passage aisé est, à l'extrémité Nord, l'étroite porte de Taza, et il faut ensuite franchir les vastes steppes quasi désertiques des plaines de la Moulouya. Là, c'est la puissante chaîne de l'Atlas, au Sud de laquelle s'étendent les immensités stériles et vides du Sahara. Et cependant on ne comprend rien à l'histoire du Maroc, si l'on n'a sans cesse présents à l'esprit les échanges qui se sont effectués par là. La proximité de l'Atlantique et les fleuves nourris par les neiges de l'Atlas font reculer vers le Sud le Sahara occidental et le Maroc fut toujours beaucoup plus attirant que l'Algérie pour les caravanes soudanaises. Les relations transsahariennes du Maroc ont une valeur aussi bien politique et ethnique que commerciale. L'image du grand Berbère, voilé du *lithâm*, monté sur un chameau rapide a fixé le souvenir de l'expansion almoravide comme le prestige de l'or a rendu célèbre la conquête de Tombouctou par les Saadiens. Moins éclatants, des faits comme l'adoption de certains types d'habitation, le métissage par importa-

tion d'esclaves noirs, ont peut-être une valeur plus profonde.

Il ne faut pas négliger ces rapports — il ne faut pas non plus les exagérer. Le grand avantage du Maroc sur les autres pays africains, c'est d'échapper à l'étreinte de l'Afrique, à la lourde masse du continent brutal et « inhumain ». L'Atlantique qui le pénètre de sa caresse apaisante et féconde lui ouvre ses routes illimitées sur le vaste monde. Mais de ce côté, les Berbères marocains, marins insuffisants, n'ont jamais su avoir un rôle actif et n'ont fait que « subir ». Moins utile au point de vue climatique, la Méditerranée a été plus attirante. La mer qui sourit aux hommes et leur chante une irrésistible invitation au voyage a une vertu magique : de leur cupidité féroce, de leurs rivalités ambitieuses, elle a fait des forces bienfaisantes ; elle a rapproché les races, mélangé toutes leurs créations pour faire épanouir la fleur de notre civilisation. Elle a même apprivoisé ces terriens craintifs que sont les Berbères marocains. En face de leur territoire, elle se rétrécit, de sorte que les hommes, installés sur la rive africaine, aperçoivent en face la rive européenne et sont naturellement tentés d'y aborder. Il faut peut-être plus de hardiesse pour franchir le détroit de Gibraltar que le couloir de Taza ; mais il y faut moins de peine et la nature humaine répugne moins au risque qu'à l'effort continu. Les Romains qui avaient pu comparer les difficultés ont finalement rattaché leur Maurétanie Tingitane à l'Espagne : peu de faits sont aussi expressifs.

Les géologues ont montré que le Déroit de Gibraltar n'était qu'un accident récent et de faible importance : aujourd'hui séparées, la chaîne rifaine et la Cordillère bétique avancent encore l'une vers l'autre les promontoires qui avaient frappé les Anciens. La communication ouverte entre l'Atlantique et la Méditerranée n'a pas complètement rompu les communications continentales. La fonction naturelle du Maroc est d'assurer le passage de Berbérie en Espagne, d'Afrique en Europe. La géographie botanique et zoologique montre entre le Nord Marocain et l'Espagne méridionale la similitude des formes de la vie. Il n'est pas invraisemblable d'admettre que, dès l'âge de la pierre, les échanges entre l'Europe et l'Afrique se sont effectués par la péninsule du Nord-Marocain. Des savants y voient la route suivie par des arbres fruitiers, tels le poirier, comme par les adorateurs des monuments mégalithiques. Que

peut cacher la légende recueillie par Salluste d'après laquelle les Berbères nord-africains sont les descendants des soldats d'Hercule dispersés en Espagne après la mort du héros ? A l'époque historique, le rôle de la grande voie de passage est attesté par des événements dont l'importance dépasse le cadre de l'histoire marocaine. Les Vandales, venant d'Espagne, ont abordé sur la côte marocaine du Détroit, avant d'aller consommer en Tunisie la ruine de la domination romaine. Par la péninsule du Nord-marocain passèrent les Arabes entraînant les Berbères plus ou moins convertis. Pendant des siècles, la civilisation musulmane associa étroitement l'Europe du Sud et l'Afrique du Nord et les Moudjahidin ont assuré à la bande de plaines serrée entre la montagne et la côte le nom de « Terre du Passage ».

Par sa position et ses caractères géographiques, le Maroc est donc un pays méditerranéen et il est, de tous les pays de l'Afrique méditerranéenne, le plus rapproché de l'Europe. Comment se fait-il que nous ayons aujourd'hui tendance à négliger les effets de cette attraction méditerranéenne et européenne qui emplissent l'histoire du Maroc ?

Plus sensibles aux événements récents qu'au passé, nous abrégons les siècles à mesure que nous les remontons. Or depuis longtemps déjà, l'histoire a comme modifié la géographie. L'Islam a bouleversé les relations naturelles. C'est lui qui a, en quelque sorte, élargi la Méditerranée, et, de cette mer qui, jadis, rapprochait, a fait une séparation. Nous avons recueilli les vieux termes d'Europe, d'Asie et d'Afrique ; mais nous en avons étrangement déformé le sens et nous emplissons les têtes des écoliers de ces entités abstraites qui sont contraires à toute réalité vivante. Qu'on imagine le monde civilisé de l'Antiquité : il a pour centre la Méditerranée et les diverses parties de la frange maritime sont plus voisines l'une de l'autre que de leur arrière-pays continental. Notre Provence est fille et sœur de l'Asie grecque, tandis que, derrière elle, la Cellique et la Germanie font partie du pays des brumes et des Hyperboréens. Les côtes méditerranéenne et atlantique du Maroc sont semées de comptoirs et de villes puniques qui deviendront des cités romaines. L'Islam a fait oublier cette situation ancienne et replongé le Maroc dans la masse africaine.

En outre, et ce fut là le grand malheur du Maroc, l'Islam a trouvé vers le Détroit de Gibraltar, sa limite, limite longtemps instable. Représentants extrêmes de deux religions ennemies, l'Espagne et le Maroc se sont épuisés dans une lutte sans cesse renaissante. Aujourd'hui, la France et l'Espagne peuvent bien poursuivre une action commune : il est difficile de l'unifier. Notre générosité, à la fois spontanée et réfléchie, a de la peine à comprendre les effets de la haine séculaire qui sépare les Espagnols et les Marocains.

Ainsi, cette Europe à laquelle le Maroc se raccroche par son extrémité septentrionale, se présente à lui sous la figure de l'Espagne, ennemie implacable de sa race et de sa religion. On ne peut être surpris qu'il s'en soit détourné. Le jour où il n'a plus eu la force de l'offensive, où ses Moudjahidin, au lieu de passer le Détroit, ont dû se borner à bloquer les places espagnoles, il s'est replié sur lui-même, usant de ses défenses naturelles, pour défendre son individualité et voué alors à subir l'effet de ses relations continentales.

Cet arrêt dans son évolution était d'autant plus fâcheux que cette évolution n'était pas encore très avancée, conséquence malheureuse d'un autre aspect de sa position. De quelque côté qu'on l'envisage, le Maroc occupe une position extrême. Il est l'Extrême Couchant pour les Arabes, il est l'Extrême Sud pour l'Europe. Dans l'Antiquité, le Maroc fut toujours un pays lointain, la civilisation ayant eu ses foyers successifs dans la Méditerranée orientale. De notre civilisation moderne épanouie dans l'Europe nord-occidentale, le Maroc s'est trouvé de même séparé par la distance qu'aggravait l'Espagne, elle-même d'évolution retardée.

Non seulement le Maroc était lointain, mais dans l'état ancien de la technique, l'Océan et le Désert tendaient à faire de lui une impasse. La vie humaine semble s'arrêter au bord de l'immense Atlantique comme devant le Sahara. La conquête légendaire d'Oqba ben Nafia a au moins la valeur d'un symbole : le conquérant s'arrête devant les bornes que Dieu lui-même a mises à l'expansion de l'Islam. Nous avons montré les réserves qui s'imposent, quand on parle de l'isolement du Maroc. Mais si le chemin jalonné par les plaines du Sebou et du Hapt a été une des grandes voies des migrations humaines, le Maroc en a relativement peu profité. Il était une

voie de passage, mais il n'était que cela, une voie unique et sans croisement. Parce qu'il avait été si longtemps loin des foyers de civilisation, parce qu'il ne produisait rien de rare ou rien avec une intensité particulière, il ne « fixait » pas. Lorsque vinrent les Arabes, ils n'y trouvèrent pas, comme en Ifriqiya ou en Andalousie, les survivances d'un grand passé. Dans l'Islam occidental, le Maroc se trouva fort en retard sur les deux grands centres de Kairouan et de Cordoue. Il est très curieux de constater que, même quand il devint le centre d'empires puissants, sa grandeur politique et militaire ne s'est pas accompagnée de créations originales. Il n'y a pas un art marocain. Partout ailleurs, la civilisation musulmane fut une variation autochtone sur un thème commun : au Maroc, elle ne fut qu'une pure importation où l'on ne sent guère la réaction indigène.

Ce phénomène est très manifeste dans certains aspects de la géographie humaine. En aucun pays l'opposition n'est aussi grande entre les villes et les campagnes, entre les citadins dont beaucoup descendent des émigrants d'Espagne et les gens des tribus. Pour ceux-ci, les villes dont la civilisation est une étrangère, furent toujours des richesses à piller. En 1904 les Rbatis n'osaient pas aller jusqu'à la Tour Hassan. En 1907, les Mediouna sont d'autant plus excités contre les étrangers que leur zèle sera récompensé par le pillage des souks de Casablanca.

\*  
\* \*

La valeur des relations que le Maroc doit à sa position et à ses frontières correspond aux faits les plus généraux de son histoire. A l'intérieur de ses frontières, les conditions naturelles représentent un autre aspect de la géographie de l'histoire. Leur action est plus lente, moins visible que les grandes crises dues aux relations extérieures, mais elle est continue. On peut dire que la géographie est incorporée à l'histoire parce qu'elle a contribué à modeler les acteurs mêmes de l'histoire, les hommes. L'analyse de ces rapports est, par le fait même, particulièrement difficile : on avance des affirmations sans preuve si l'on essaie de préciser ou l'on reste dans de prudentes généralisations. Il importe plus que jamais de s'éloigner le moins possible des faits bien connus et objectifs. On remarquera

ainsi que certains traits de la structure physique et du climat qui donnent au Maroc sa physionomie géographique interviennent périodiquement dans son histoire.

Par sa position, le Maroc a été historiquement tiraillé entre ses vocations méditerranéenne et africaine. Sa physionomie géographique elle-même résulte du mélange ou du heurt, sur son territoire, des caractères méditerranéens et africains, aux points de vue de la structure du sol et du climat, avec toutes leurs conséquences sur l'eau et sur les plantes. Sur un espace relativement restreint s'opère réellement le contact de deux mondes; l'opposition est naturellement violente entre le Nord plus méditerranéen et le Sud nettement africain. Il se trouve en outre que certains détails de structure, au Nord la cuvette du Saïs, au Sud le Haouz de Marrakech, avec la convergences des eaux de la montagne qui en résulte, ont déterminé des centres d'attraction humaine que sépare une zone de plateaux steppiques et de vie clairsemée. A toutes les époques d'affaiblissement, le Maroc a tendu à se diviser en deux parties : un royaume de Fès orienté vers la Méditerranée, un royaume de Marrakech plus fortement appuyé sur ses relations avec les oasis sudatlasiques. Celui-ci d'ailleurs auquel parfois échappait le Sous et l'extrême-Sud, servait encore d'intermédiaire. La force de la tradition, surtout les besoins économiques de deux régions qui se complètent, ont toujours mis fin à cette division. L'antagonisme de ces deux frères qui ne peuvent vivre l'un sans l'autre s'est presque toujours réglé en un même lieu. Entre les Djebilet et le Moyen Atlas, il existe un remarquable seuil de passage, d'autant plus attirant que, par là, deux rivières abondantes, l'O. el Abid et la Teçaout, vont rejoindre l'Oum er Rbia et que les zones riches du Tadla, du Haouz et du Dir s'y rapprochent. Les gués de ces rivières ont été maintes fois témoins de batailles sanglantes.

La persistance de l'État marocain qu'on voit renaître plus puissant après chaque période d'anarchie paraît plus surprenante encore par comparaison avec l'Algérie qui n'a pas été capable de création ou de renaissance semblable. On discerne des causes de tout ordre : celle que la géographie suggère, on en peut discuter l'intensité, mais non la nier. Le Maroc se prête mieux que l'Algérie à la vie



sédentaire : il ne s'agit pas seulement des vallées atlasiques ou rifaines, plus favorables au maintien de petites communautés belliqueuses qu'à un État, mais plutôt des plaines qu'arrosent les fleuves des montagnes et les précipitations atlantiques. Dans ces plaines, les populations, incapables de se défendre contre l'emprise de l'État, ont au contraire besoin de lui pour se protéger.

L'histoire des tribus arabes si bien étudiée par M. G. Marçais montre nettement l'effet des conditions climatiques propres au Maroc. On sait comment ces tribus qui ont envahi l'Afrique du Nord au <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle, ont ruiné les États berbères de l'Est, ziride et hammadite. Déportées et cantonnées dans le Maroc occidental, elles ont bien d'abord continué à entretenir l'anarchie ; mais peu à peu l'impossibilité des grands déplacements en même temps que l'intérêt des cultures les a de plus en plus fixées au sol. Depuis longtemps les Khlot d'Arbaoua, les Sofyan du Gharb ne se souviennent plus des agitations frénétiques de leurs ancêtres. Les Beni Jabir du Tadla ont même perdu leur individualité.

On objectera que les conditions géographiques n'ont eu là qu'un rôle très secondaire, que la politique des sultans almohades a été délibérée et que les Mérinides ont fixé les tribus par la force. Il est d'autres exemples où l'autorité des souverains est bien moins manifeste : c'est le cas des Arabes Maqil qui se sont insinués jusqu'à l'Atlantique en longeant la bordure Nord du Sahara. Ils représentent le type des grands nomades, asservissant les sédentaires des oasis et assurant à leur profit les relations entre le Tell et le Sahara. Ces pratiques, modifiées et réglementées ont subsisté en Algérie jusqu'à nos jours. Il n'en fut pas de même au Maroc quoiqu'au temps d'Ibn Khaldoun, les Doui Mançour, maîtres des oasis du Ziz, venaient, à travers l'Atlas, jusqu'aux rives de la Méditerranée. Ces déplacements Sud-Nord sont d'abord modifiés par le fait que le Tell est bien plus atlantique que méditerranéen : il en résulte un mouvement orienté du Sud-Est au Nord-Ouest, et, aussitôt les montagnes franchies, on trouve dans le Haouz et le Tadla de riches terres à céréales. Mais il faut franchir les montagnes. L'Atlas marocain est par lui-même une barrière autrement difficile que l'Atlas algérien ; mais surtout ses vallées sont peuplées de sédentaires énergiques. Il est possible de les vaincre une fois, mais on ne peut



longtemps conserver à travers leur territoire un passage régulier. Les nomades sahariens ont été isolés du Maroc atlantique. Le rôle de la géographie peut se démontrer par une preuve a contrario. A l'Est du Moyen Atlas, les nomades ont continué bien plus longtemps à parcourir, en remontant vers le Nord, les steppes de la Moulouya. Il est très intéressant de constater que le fondateur de la dynastie actuelle, Er Rachid, a, pour ainsi dire, suivi ce mouvement pour déborder par l'Est la puissance des Dilaïtes.

Les sédentaires des vallées atlasiques ont donc contribué à protéger les plaines et plateaux du Maroc occidental contre les nomades du Sud et du Sud-Est. Leur énergie a été, en ce sens, favorable à l'État marocain ; mais elle fut, le plus souvent, tournée contre lui. Les rapports entre les montagnards et les gens de la plaine sont un autre élément fondamental de l'histoire marocaine.

Le Maroc est plus favorable que l'Algérie à la circulation. Il présente en effet plusieurs séries de plaines vastes et continues : on va aisément de Mogador à Oujda par la zone subatlantique, la dépression du Sebou, le couloir de Taza ; les plaines subatlasiques du Haouz et du Tadla se déroulent avec une incroyable uniformité sur quatre cents kilomètres. Ces grandes plaines ont été la base solide de l'État marocain, constituant par excellence le bled el makhzen. Par contre et non moins traditionnellement la montagne est restée à l'écart : c'était le bled es siba. C'est que les montagnes, soudées ensemble, forment un véritable bloc, trop solide et trop vaste pour que le makhzen ait pu faire autre chose que mordre sur les bords ou garder péniblement quelques lignes de communication avec les régions excentriques mais politiquement dépendantes. Entre le bloc des montagnes et le bloc des plaines, la géographie et l'histoire montrent des rapports, mais non une pénétration réciproque. On peut constater de sensibles différences entre le Rif, le Moyen Atlas, le Haut Atlas : dans le Moyen Atlas, dont les plateaux bien arrosés et souvent basaltiques offrent de bons pâturages, les tribus de pasteurs transhumants ont maintenu leur indépendance anarchique plus farouchement que les arboriculteurs du Haut Atlas, montagne plus abrupte et plus sèche ; mais partout les montagnards ont conservé leur existence propre, nettement distincte de l'évolution des plaines. Les Sultans ont pu cantonner et fixer des groupes

nomades : ils n'ont pu imposer aux sédentaires montagnards ni la langue, ni le droit, ni l'administration arabes.

On a répété beaucoup trop facilement que les Berbères étaient des « refoulés ». Refoulés par qui ? Les Arabes n'ont jamais été très nombreux et ils furent sans cesse décimés par des levées de troupes. Il est vrai qu'on a vu parfois les Berbères du Dir abandonner leurs villages trop vulnérables pour chercher asile au cœur inaccessible de la montagne. Mais bien plus souvent ce sont eux qui refoulent les tribus arabisées des plaines et, séculairement, on suit le mouvement de compression du Sud-Est vers le Nord-Ouest. Ainsi la plaine et la montagne ont joué un rôle conforme à leurs aptitudes respectives : l'une, comme voie de passage, a subi l'empreinte des apports étrangers, l'autre s'isole et n'évolue pas.

De tels faits se retrouvent partout. Au Maroc les circonstances historiques sont venues donner à la fonction géographique une importance extrême. L'État marocain, fondé par Idris I<sup>er</sup>, a toujours conservé une forme arabe et musulmane : il a islamisé et arabisé les plaines. Malgré une conversion religieuse, — d'ailleurs bien superficielle, — la montagne est restée foncièrement berbère. Avec leur indépendance politique, les montagnards ont défendu leur langue, leur race, leurs usages. Ainsi deux mondes antagonistes ont vécu l'un à côté de l'autre en équilibre instable. Maître des plaines productrices de blé, le Makhzen a tenu la montagne comme assiégée. Celle-ci répond en se maintenant toujours prête aux réactions offensives et en interceptant les communications. Même au centre du bled makhzen, le massif zaër-zaïan obligeait souvent le sultan à faire un grand détour par Rabat pour aller de Fès à Marrakech. A travers l'Atlas, le Sultan n'a pu assurer de communications pacifiques qu'en les faisant garder par quelque grand chef berbère, le Glaoui, le caïd Youssi. Au xix<sup>e</sup> siècle, Taza même tombe aux mains des Riata.

Le particularisme des Berbères montagnards combiné avec leur vitalité se traduit par des faits surprenants. Réserve d'hommes et de la race, la montagne a sans cesse repeuplé les plaines et même les villes, mais les Berbères de la montagne ne reconnaissent plus leurs frères arabisés. Ils ont même fourni et soutenu des fondateurs de dynasties, mais dès la seconde génération, celles-ci leur devien-

nent étrangères et ennemies. Cette conscience si aiguë de l'individualité ethnique, ce sont les conditions de vie de la montagne, profondément dissemblables de celles de la plaine, qui l'ont maintenue, en même temps que les difficultés d'accès et de traversée permettaient au besoin de la défendre. L'histoire intérieure du Maroc apparaît bien comme un grand duel de la plaine et de la montagne, une lutte de la vie de relation favorable à l'évolution organisatrice contre la vie compartimentée, repliée et immobile. Par la puissance de nos moyens techniques plus encore que par nos armes, nous avons assuré la victoire de la plaine. Victoire de la plaine, mais non pas destruction de la montagne : celle-ci recèle des forces utiles, physiques et morales, qu'il nous reste à exploiter. La géographie de l'histoire est un livre qui jamais ne s'achève : au Maroc un nouveau chapitre vient seulement de commencer.

Rabat, juin 1926.

---



**LETTRE DE LOUIS XVI  
A SIDI MOHAMMED BEN 'ABDALLAH  
(19 DÉCEMBRE 1778)**

Par M. Pierre DE GENIVAL.

---

La Bibliothèque générale de Rabat a acquis en 1921, chez un libraire parisien, une pièce assez étrange. Une large feuille de parchemin de 0<sup>m</sup>,66 sur 0<sup>m</sup>,49, richement ornée d'un encadrement doré, rehaussé de gouache et d'aquarelle ; au fronton, les armes de France, sommées de la couronne royale dans une gloire ; aux quatre angles, des fleurs de lys dans des couronnes de laurier ; accrochés aux deux montants du cadre, des trophées, armures d'argent posées sur un fond de drapeaux ; en bas, un monogramme royal, les deux L enlacés sur fond d'azur, dans un médaillon soutenu par une ancre, un canon, un emmêlement de palmes, d'oriflammes, de baïonnettes et d'épées ; un éclat un peu grossier, mais somptueux, de couleurs vives : tout concorde pour donner un caractère d'exception au document ici reproduit, qui doit avoir peu d'analogues parmi tous les actes émanés de la chancellerie royale.

Le texte n'est pas moins singulier que la forme extérieure :

« De la part du plus grand des Chrétiens, l'Empereur de France, au plus grand des Musulmans, l'Empereur de Maroc et du Magrib, Salut.

« L'Être Suprême a mis le comble à mes souhaits et aux vœux de la France par la naissance d'un prince, dont la Reyne Ma Très Chère Épouse et Compagne vient d'être heureusement délivrée. Je m'empresse de vous notifier ce grand événement, qui assure le bonheur de mes peuples en perpétuant la Race Impériale. Je

compte trop sur les sentiments qui nous unissent, pour ne pas être assuré que vous apprendrés avec plaisir une nouvelle aussi heureuse pour Mon Illustre Famille que pour mes sujets. L'intérêt que vous y prendrés sera un nouveau gage de l'amitié qui doit nous lier à jamais.

« Je fais des vœux pour votre gloire, votre santé et la prospérité de votre Empire et je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde. Fait au Château Impérial de Versailles le dix-neuf décembre mil sept cent soixante dix-huit.

« *signé* : Louis

« et plus bas : Le comte de SARTINE. »

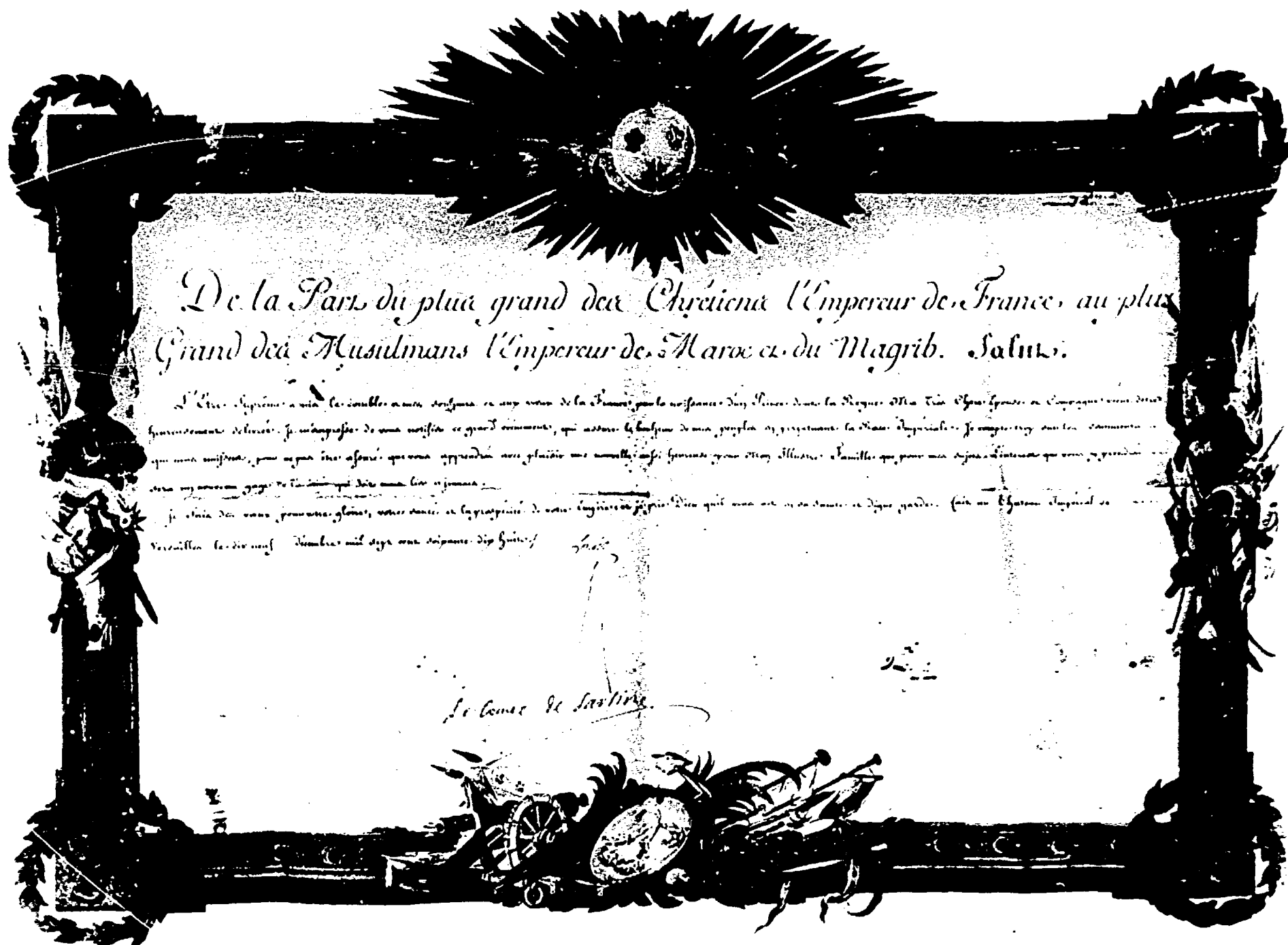
La lettre porte la trace d'un sceau plaqué.

La date désigne suffisamment le signataire et le destinataire de la lettre : il s'agit d'un côté de Louis XVI ; de l'autre de Sidi Mohammed ben 'Abdallah. Quant au fond, le document est une simple lettre de faire part, dont le texte méritera pourtant d'être analysé, car il réserve quelques surprises.

\*  
\* \*

Bien que la chancellerie royale du XVIII<sup>e</sup> siècle n'observe plus avec autant de rigueur qu'aux âges précédents le respect des formes fixes, la lettre de Louis XVI au Sultan, à en considérer le protocole, apparaît comme un véritable monstre. La grande feuille de parchemin est d'ordinaire réservée aux seules lettres patentes, qui portent alors un sceau pendant. Le sceau plaqué appartient à une autre catégorie d'actes. L'enluminure, toujours extrêmement rare dans les actes royaux, se limite, dans les exemples qu'on en connaît, à des lettres ornées<sup>1</sup>. Le style du document est, sauf l'adresse, celui des lettres missives émanées du roi personnellement, qui sont toujours écrites sur une feuille double de papier. Que dire de la titulature ! Il semble que la chancellerie ait pris plaisir à imaginer, pour l'usage du Sultan marocain, un protocole d'opéra-comique, dans lequel on peut signaler une des plus curieuses manifestations

1. Cf. Giry, *Manuel de Diplomatie*, Paris, Hachette, 1894, p. 506 et note 6.



Lettre de Louis XVI à Sidi Mohammed ben 'Abdallah.





de cette recherche de couleur locale qui inspira souvent la littérature et l'art du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Quand les rois de France du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècles écrivaient au Sultan du Maroc, ils ne le traitaient pas autrement que l'un quelconque des souverains d'Europe. Les formules qui servaient pour les uns ne paraissaient pas indignes de l'autre. Henri III, en 1576 et en 1588 appelle Moulay Ahmed el-Mansour « très illustre prince et bon amy<sup>1</sup> ». Henri IV (26 mars 1607) emploie la formule : « Très hault, très excellent prince, nostre bon amy<sup>2</sup>. » Louis XIV adopte une forme plus redondante, mais toujours dans la même tradition : « Très haut, très excellent et très puissant prince, notre très cher et bon amy<sup>3</sup>. » Tous s'accordent d'ailleurs à donner dans l'adresse au souverain de Fès et de Marrakech, comme à celui de Constantinople, le titre d'Empereur, traduction classique du mot *sultan*. La lettre écrite par Henri III à Moulay Ahmed el-Mansour est adressée « au très illustre prince et bon amy, le roy de Fez et empereur des Marroques ». Le texte français du traité conclu le 18 juillet 1635 entre Louis XIII et Moulay el-Walid donne à ce dernier les titres d'« empereur de Marocque, roy de Fez<sup>4</sup> ». C'était une habitude si bien établie, qu'en 1682, des lettres de créance pour le baron de Saint-Amans, envoyé en ambassade par Louis XIV auprès de Moulay Ismaïl, ayant été rédigées avec la simple formule « roy de Marocq, de Fez et de Sus », l'ambassadeur invoquant des précédents présenta des observations qui furent reconnues justes, et de nouvelles lettres lui furent données, qui portaient le titre d'empereur<sup>5</sup>.

Il n'y avait pas de difficulté à ce que, dans les documents unilatéraux, chacune des chancelleries usât des formes de langage qui lui étaient habituelles. Mais, s'il s'agissait d'un acte bilatéral, où les deux souverains devaient figurer ensemble, le Roi de France, du

1. C<sup>te</sup> de Castries, *Sources Inédites de l'Histoire du Maroc*, 1<sup>re</sup> série, France, t. III, p. 756-757 ; tome I, p. 351.

2. *Ibid.*, France, t. II, p. 363,

3. Lettre à Moulay er-Rachid, 31 juillet 1670, dans Castries, *ibid.*, 2<sup>e</sup> série, France, t. I, p. 319 ; à Moulay Ismaïl, 13 août 1672, p. 434-435.

4. *Ibid.*, 1<sup>re</sup> série, France, t. III, p. 492.

5. *Ibid.*, 2<sup>e</sup> série, France, t. II, p. 207 et 216.

moment qu'il consentait à donner au Sultan marocain le titre d'Empereur, se trouvait presque obligé à le prendre pour lui-même. Autrement le Sultan aurait pu tirer de l'inégalité des titres, un argument en faveur d'une infériorité de la maison de France. Aussi le traité du 18 juillet 1635, cité plus haut, oppose-t-il déjà avec une parfaite symétrie « Louis empereur, roy de France » à « Moley Elgualid empereur de Marocque, roy de Fez ». Louis XIV prend de même le titre d'empereur lorsqu'en 1682 il traite avec Moulay Ismaïl ; et plus tard Louis XV dans le texte français du traité du 28 mai 1767 conclu avec Sidi Mohammed ben 'Abdallah<sup>1</sup>.

Des traités, l'usage s'étend naturellement aux autres actes ; mais le développement constant de la titulature, règle commune des chancelleries, ne suffirait pas à justifier les singulières formules employées dans la lettre de Louis XVI. Il leur faut chercher une explication historique. On la trouvera dans une curieuse querelle de protocole, qui, faute de plus graves objets, tient une place fort importante dans les relations de la cour de France avec celle de Marrakech pendant tout le dernier quart du XVIII<sup>e</sup> siècle.

\*  
\* \*

Le traité de paix et d'amitié du 28 mai 1767, conclu à Marrakech par le comte de Breugnon ambassadeur de Louis XV, avait eu pour conséquence l'installation à Safi d'abord, puis à Rabat-Salé, d'un consul de France, Gabriel de Chénier. Si la France consentait à cette reprise de relations diplomatiques et aux frais qu'elle exigeait, c'était afin d'être débarrassée des corsaires de Tétouan, de Larache et de Salé, qui infestaient les parages de Gibraltar, gênaient considérablement le commerce et dont le regain d'activité depuis quelques années obligeait à engager des escadres françaises sur les côtes marocaines en des expéditions punitives, dont l'une, en 1765, avait été désastreuse. Mais on ne se faisait guère d'illusions à Versailles sur l'intérêt que le Maroc en lui-même pouvait présenter pour le

1. Cf. les textes des traités du 29 janvier 1682 et du 28 mai 1767 dans E. Rouard de Card, *Traité de la France avec les Pays de l'Afrique du Nord*, Paris, Pedone, 1906, in-8, p. 315 et 320.

commerce français. Les prévisions de Chénier étaient pessimistes<sup>1</sup>. Un marché restreint, des ports mauvais, une population au milieu de laquelle un Européen ne se sentait jamais en sûreté, enfin un régime d'arbitraire devant lequel aucun droit ne pouvait être garanti. Les rares maisons françaises établies à Mogador et à Rabat, qui dans ces conditions consentaient à commercer, ne justifiaient pas, de la part du gouvernement français, des engagements de dépenses considérables. Aussi le consul Chénier avait-il reçu de son ministre l'ordre de gérer le consulat avec une stricte économie. Les préoccupations de l'époque étaient ailleurs. On voulait à Versailles entendre parler du Maroc le moins possible.

Cela ne faisait pas l'affaire du Sultan Sidi Mohammed ben 'Abdallah. Celui-ci, s'il avait désiré entrer en relations avec la cour de France, espérait bien en tirer avantage. C'était un curieux homme, plein à la fois d'enfantillage et d'orgueil, avec des côtés de grandeur et d'intuition politique, qui font de lui une des plus curieuses figures de l'histoire marocaine. Musulman pieux, il savait admirablement faire servir à des fins politiques les préceptes religieux qui s'imposaient à sa conscience. Le devoir de la guerre sainte, l'obligation de racheter les musulmans captifs ou de ne pas rendre sans rançon les prisonniers chrétiens devenaient entre ses mains autant de moyens de chantage contre les nations européennes. Il cédait parfois. Ses scrupules se laissaient tempérer par une grande curiosité des choses d'Europe, par un désir de tenir place dans le concert des puissances, par le souvenir des rapports qu'avait eus Moulay Ismaïl son aïeul avec les princes chrétiens, en particulier avec Louis XIV, enfin par une extrême avarice. Il comprenait bien que l'heure n'était plus à la guerre sainte ; mais ce précepte du *jihad*, il voulait si l'on peut dire le monnayer, en user comme d'un prétexte à obtenir des avantages financiers et politiques, pour la plus grande gloire et le plus grand profit de lui-même et de l'Islam. Entretenir des relations diplomatiques avec un état d'Europe, c'était avant tout pour Sidi Mohammed — il n'était ni le premier

1. La situation du marché marocain est analysée, d'après la correspondance du consul Chénier, par Paul Masson, *Hist. des Etablissements et du commerce français dans l'Afrique barbaresque*, Paris, Hachette, 1903, in-8, p. 638 et ss.

ni le dernier souverain du Maroc à penser de la sorte — recevoir de temps en temps, autant que possible à dates fixes, la visite d'une mission qui lui apportait, avec de grosses sommes d'argent qu'il se plaisait à regarder comme un tribut payé par l'infidèle<sup>1</sup>, quelques-uns de ces beaux objets manufacturés, que toute l'industrie des artisans de Fès ou de Marrakech aurait été incapable de lui fournir : des étoffes, des pendules, des services de porcelaine et des carrosses parfaitement inutiles, qui ne pouvaient circuler que démontés et à dos de mulet sur les mauvaises pistes marocaines. En échange de ces politesses, le Sultan envoyait en Europe quelques présents qui ne lui coûtaient guère : des chevaux prélevés sur les tribus ou quelques animaux exotiques, lionceaux, panthères ou autruches, offerts en signe de vasselage ou d'amitié par les caïds de l'Atlas et des régions sahariennes. Certes, il n'espérait pas obtenir de la France les cadeaux qui lui tenaient le plus à cœur, l'artillerie, les munitions ou les bois de construction pour ses navires, tous matériaux pour la guerre sainte, qu'Anglais, Hollandais et surtout Scandinaves lui offraient dans l'espoir chimérique d'un monopole pour leurs grandes compagnies commerciales. La France avait pris position lors du traité de 1767 : conformément aux principes qu'elle avait toujours adoptés, elle ne consentirait pas à offrir d'engins de guerre, ni rien qui pût ressembler à un tribut. Mais la cour de Marrakech restait sous le charme des cadeaux magnifiques apportés par le comte de Breugnon, de l'aigrette de diamants, du trône de velours rouge, des services de Sèvres, des pièces d'argenterie et des étoffes, surtout peut-être des larges pourboires en espèces qui avaient payé les services des vizirs et des personnages de la cour. On espérait voir se renouveler fréquemment de telles libéralités.

Rien n'était moins dans les intentions de la France. Le Consul Chénier, quand il venait rendre visite au Sultan, aux grandes fêtes

1. L'auteur du *Kitab el-Istiqsa* expose avec netteté cette manière de voir. Célébrant les grandeurs du règne de Sidi Mohammed, il dit : « Il imposa aux nations chrétiennes des tributs qu'elles s'engagèrent à lui payer, et qu'elles payaient réellement chaque année.. Les deux plus grands despotes chrétiens, qui étaient le despote d'Angleterre et le despote de France refusaient de lui payer ouvertement le tribut comme les autres princes étrangers ; il leur faisait cependant payer beaucoup plus par une politique amicale. » *Istiqsa*, trad. Fumey, t. I, p. 361-2 (*Archives Marocaines*, t. IX, 1906).



de l'année arabe, cédaît à la coutume qui veut que l'on n'arrive jamais au Palais les mains vides. Il apportait quelques pièces d'étoffe, quelques livres de thé, quelques pains de sucre, quelques tasses de Sèvres, rien qui pût satisfaire l'avidité du souverain. Celui-ci avait pris Chénier en haine, l'accusant de garder pour lui les présents envoyés par le roi de France, et réclamant âprement les cadeaux que nul ne songeait à lui offrir. Mais Chénier, fort des instructions du Ministre, maintenait sa politique d'économie.

Or il se trouva que, dans la nuit de 27 au 28 décembre 1775, un navire marchand appelé la *Louise*, appartenant à un armateur de Nantes et commandé par le capitaine Dupuis, fit naufrage sur la côte africaine aux environs du cap Bojador. Au commencement d'avril 1776 Chénier apprit que le commandant et dix-neuf hommes d'équipage, captifs des tribus côtières, vendus et revendus comme esclaves et à demi morts de misère et de faim, se trouvaient du côté de l'oued Noun et demandaient secours. Le consul aussitôt écrivit au Sultan pour réclamer les naufragés<sup>1</sup>.

La question était plus compliquée qu'il ne paraissait tout d'abord. Le Sultan prétendait bien à la suzeraineté sur les tribus de l'extrême sud qui tenaient les prisonniers en leur pouvoir, mais son autorité sur elles était purement nominale. Les gens de confiance qu'il envoya sur la frontière du désert pour ramener les captifs ne purent se les faire livrer que contre rançon. La France proposait de rembourser tous les frais, mais le Sultan se disait offensé par cette offre. Il refusait l'argent, mais demandait qu'en échange des Français délivrés, la France rachetât des Maures esclaves sur les galères de Malte. La France répondait en invoquant le traité de 1767<sup>2</sup>, dont l'article 7 stipulait que tout Français se trouvant sur le sol marocain serait libre. Si le Sultan avait dû racheter les captifs à ses sujets de l'oued Noun, il lui appartenait de se faire obéir sur toute l'étendue du territoire dont il revendiquait la souveraineté. Aucune comparaison n'était possible entre les Français naufragés sur les côtes de l'empire chérifien et les prisonniers de

1. Arch. des Affaires Etrangères. Correspondance consulaire, Maroc, t. XIII, lettres de Chénier du 25 mars et du 4 avril 1776.

2. Lettre de Chénier à Samuel Sumbel, interprète juif du Sultan, 21 juin 1776. Aff. Etr., Corresp. consulaire, Maroc, t. XIII.

l'Ordre de Malte, au destin desquels le Roi de France n'avait pas le moindre prétexte à intervenir. Sidi Mohammed ne voulait rien entendre. La querelle s'éternisait et s'envenimait. Le Sultan rendait Chénier responsable du mauvais accueil que rencontraient ses prétentions, et tout ce qui dans le personnel de la cour chérifienne était hostile au consul de France, voire les mécontents de la colonie française, travaillait à exciter contre lui l'hostilité du souverain<sup>1</sup>.

C'est pourquoi, après un an et demi de contestations, Sidi Mohammed décida, au mois d'août 1777, d'agir en dehors du consul et de traiter directement avec la cour de France. Il nomma donc le caïd Tahar Fennich ambassadeur, le chargeant d'offrir en présent à Louis XVI les malheureux naufragés de la *Louise*, comptant bien que la reconnaissance du Roi de France se manifesterait par des présents plus considérables qu'une rançon, si forte qu'on la pût exiger.

Tahar Fennich débarqué à Marseille avec ses compagnons le 1<sup>er</sup> novembre 1777 fut accueilli sans plaisir. Le ministre Sartine voyait dans sa mission une occasion de dépense sans proportion avec l'importance de l'affaire à traiter. Il fallut pourtant bien admettre Tahar Fennich, après que ses pouvoirs minutieusement vérifiés eussent justifié de sa qualité.

L'ambassadeur apportait à Louis XVI une lettre du Sultan<sup>2</sup>. Après des plaintes contre Chénier, Sidi Mohammed proposait un projet d'échange perpétuel et réciproque des Européens qui tomberaient en son pouvoir contre les Maures détenus dans les divers ports de la chrétienté. Le Roi de France était prié de proposer ce projet à la ratification des souverains d'Europe. L'offre ne parut pas

1. « Dans un voyage que le S. Sumbel fit à Salé au mois de novembre 1776, il fit appeler le S. Chénier et luy notifia publiquement, par ordre exprès de son maître, que les Souverains de l'Europe, qui étaient en paix avec l'Empereur de Maroc, et qui avaient des représentans auprès de luy, ne les y entretenaient que pour luy complaire et chercher à prévenir ses goûts, et que le consul de France ne sachant point se rendre agréable à ce prince, il avait résolu de l'oublier et de ne point écouter ses représentations à l'avenir. » *Mémoire sur la position actuelle des Affaires du Maroc*. Affaires Etrangères, Mémoires et documents, Maroc, t. II, f. 462.

2. Texte et trad. de cette lettre dans Silvestre de Sacy, *Chrestomathie arabe*, 2<sup>e</sup> éd., 1827, t. III, p. 116-119 et 287-289.



mériter considération. Tant que le traité de 1767 restait en vigueur, il suffisait à assurer la liberté des Français en terre marocaine ; au cas où la guerre serait déclarée entre les deux puissances, il était trop certain qu'aucune convention ne serait respectée. Mais si le fond de la lettre ne valait pas discussion, il en était autrement de la forme.

Le 18 février 1778, le comte de Sartine et Tahar Fennich apposèrent leur signature au document suivant, dont le texte renseignera mieux que toute analyse sur la contestation que soulevait la lettre du Sultan<sup>1</sup>.

« Comme dans la dernière lettre que l'Empereur notre maître a écrite le premier jour de la lune de schaban, l'an de l'hégire 1191, l'Empereur de France n'a d'autre titre que celui du *plus grand des François Louis seizième du nom*, et que notre maître ne s'en donne point que celui de *chef des vrais croyans, du guerrier combattant pour la gloire du maître des mondes, du serviteur de Dieu, Mohammed fils d'Abd-allah, fils d'Ismaïl*, et que ces dénominations, contraires aux usages suivis de tout temps entre la France et les princes musulmans, ont excité les réclamations de la cour de France, nous Sidy Tahar Fénis, serviteur de la sublime cour et ambassadeur de l'Empereur de Maroc auprès de l'Empereur de France, avons répondu au grand vizir M. le comte de Sartine, que l'intention de l'Empereur notre maître étoit de donner toujours à l'Empereur de France les titres qui sont dus à l'ancienneté de son auguste maison et à la prééminence et à la dignité de son empire. A cet effet, nous nous engageons à représenter vivement à notre maître les méprises passées, et à l'induire à donner par la suite à l'Empereur de France, dans toutes les lettres qu'il lui écrira, les titres et qualités du *plus grand des Chrétiens, l'Empereur de France* ; mais à la condition expresse que l'Empereur de France donnera à notre dit Empereur, réciproquement et dans les mêmes occasions, les titres et qualités du *plus grand des Musulmans, l'Empereur de Maroc et du Magreb* : promettons que cette explication aura la même force que si elle étoit insérée dans le traité. En foi de quoi nous l'avons signée, et à icelle avons apposé notre sceau.... »

1. Texte arabe et texte français de ce document, *ibid.*, p. 333-335.

C'était par une fiction diplomatique qui ne trompait personne que Tahar Fennich voilait sous le nom de méprise un dessein très médité du Sultan. Détenteur d'un pouvoir absolu, qui lui permettait de satisfaire sans examen toutes ses fantaisies, infatué de son origine chérifienne, incroyablement ignorant avec cela des gens et des choses d'Europe, Sidi Mohammed, comme la plupart de ses prédécesseurs et de ses successeurs, était rempli d'un orgueil que ne tempérerait aucun sens du relatif. Obligé par intérêt à entretenir des rapports avec un prince qu'il méprisait comme chrétien et comme étranger, le Sultan trouvait un plaisir, et même une justification morale de son acte, à glisser quelque impertinence sous les formules courtoises auxquelles le contraignait l'usage des chancelleries. Si le destinataire ne s'apercevait pas de l'injure et la laissait passer, l'insulteur interprétant ce silence se marquait à lui-même un point.

Déjà une fois au moins ces finasseries avaient eu quelque succès. Alors que dans le texte français du traité de 1767, Louis XV était appelé « le très puissant Empereur Louis », le texte arabe traduisait empereur par *ṭaghia*, qui, bien loin d'être synonyme, signifie tyran, despote, usurpateur, chef d'une secte impie ou d'une faction rebelle<sup>1</sup>. Chénier, médiocre arabisant, n'avait pas senti la ruse, ou las de discuter avait laissé passer le mot. Cette fois Sidi Mohammed refusait au Roi de France le titre d'honneur auquel il avait droit et l'appelait seulement *grand de la nation française*, *'aḍim jens el-Fransis*.

A cette impertinence il y avait des précédents. Déjà ce protocole simplifié « au grand des Chrétiens dans la France, Louis quatorzième » *'ala 'aḍim er-Roum bi Fransiya, Louis er-rabi' 'achar*, figure dans une très curieuse lettre de Moulay Ismaïl à Louis XIV datée du 22 juillet 1684<sup>2</sup>. Furieux que le Roi de France refusât d'adopter une interprétation marocaine du traité de 1682, Moulay Ismaïl lui reproche de manquer de parole, en des termes que Louis XIV n'aurait acceptés d'aucun souverain d'Europe. Mais les insolences du Sultan n'avaient pour la cour de France pas plus d'importance

1. La remarque est de Silvestre de Sacy, *ibid.*, p. 332, note. Voir dans Castries (C<sup>te</sup> H. de), *Moulay Ismaïl et Jacques II*, Paris, Leroux, 1903, 8°, p. 59-60, une longue note sur cet emploi du mot *ṭaghia* pour désigner les souverains chrétiens.

2. Castries, *SS. Inéd.*, 2<sup>e</sup> série, France, t. II, p. 434-435 et 441.

que les colères d'un enfant. D'ailleurs, quelques années plus tard le Sultan radouci échangeait des ambassades avec le Roi de France et ne lui contestait pas dans ses lettres le titre d'*anbladour*<sup>1</sup>, transcription arabe du mot latin *imperator*. Louis XIV voulut bien s'en contenter.

Le choix de ce terme montre pourtant chez Moulay Ismaïl un souci très net de ne pas donner au Roi le titre de sultan. Sidi Mohammed, en le refusant à son tour à Louis XVI, restait dans la tradition de sa race.

L'indiscrète ambassade envoyée par Sidi Mohammed avait indisposé la cour de Versailles. L'insolence de sa lettre parut intolérable. Sartine saisit l'occasion de manifester qu'on n'accepterait plus à l'avenir les façons d'agir du Sultan. Mais le règlement du 18 février 1778, par lequel le Ministre avait tenté de fixer le protocole des relations franco-marocaines, ne réussit pas à mettre fin au débat. Il renaquit chaque fois que le Sultan voulut écrire au Roi ; Sidi Mohammed comptant sur l'obstination et l'inertie pour venir à bout des résistances. Dans une occasion où la querelle fut particulièrement violente, en 1782, le Sultan expliqua sa pensée dans un document significatif<sup>2</sup>.

« Quant à la demande que vous faites, écrit-il, pour que nous vous donnions le titre de *sultan*, il faut que vous sachiez que l'on ne pourra connaître que dans l'autre vie qui sont ceux qui mériteront ce nom. Ceux qui auront été agréables à Dieu, qu'il regardera favorablement, qu'il revêtira des vêtements impériaux et auxquels il mettra la couronne sur la tête, ceux-là seront dignes du titre de *sultan*. Nous demandons à Dieu de nous mettre au nombre de ceux qui auront le bonheur de lui plaire dans l'autre monde. Quant à ceux au contraire qui seront dans cette vie l'objet de la colère de Dieu, auxquels on passera une corde sur le cou et que l'on traînera ignominieusement sur le visage, jusqu'à ce qu'on les précipite dans l'enfer séjour épouvantable, ils seront bien loin de

1. *Anbradour*, lettre du 23 avril 1682, Castries, 2<sup>e</sup> série, France, t. I, p. 675 ; *anbladour*, début 1684, *ibid.*, France, t. II, p. 406.

2. Lettre de Sidi Mohammed ben 'Abdallah « à la cour de France » dans S. de Sacy, *Chrestomathie*, t. III, p. 335-337. Un passage en est cité dans Castries (C<sup>ie</sup> de), *Moulay Ismaïl et Jacques II*, p. 60.

porter le titre de *sultan*. Puis donc que c'est une chose dont la vérité ne peut être connue que dans la vie à venir, de quelle utilité peut-il être d'user de ce titre en ce monde-ci ? Plaise à Dieu de nous garantir de sa colère. Ne nous donnez donc plus désormais, quand vous nous écrirez, le titre de *sultan*, ni aucun autre titre honorifique, et contentez-vous de nous appeler du nom que nous avons reçu de notre père, nom qui est Mohammed fils d'Abdallah, ainsi que nous le ferons nous-même en écrivant soit à vous soit à d'autres. Nous supplions le Seigneur de nous accorder dans l'autre monde le titre de *sultan* ; mais en celui-ci, on ne sait pas qui méritera d'en être honoré. Si les Régences de la partie orientale de l'Afrique se servent envers vous de la dénomination de *sultan*, c'est uniquement pour vous complaire qu'elles en agissent ainsi. Quant aux lettres que vous recevez de la cour othomane, dans lesquelles on vous donne ce titre, elles sont écrites par le vizir et ne sont pas même lues par le prince othoman ; car s'il les lisoit, il vous diroit la même chose que nous... »

Les arguments de Sidi Mohammed sont insoutenables en droit. Dans la tradition constante de l'Islam, le titre de sultan n'est pas d'institution religieuse. Par opposition au titre de calife, il s'introduisit lorsque le pouvoir temporel se sépara du pouvoir spirituel, ce qui se produisit d'abord en Orient<sup>1</sup>. C'est pourquoi le mot sultan y a pris dans l'usage courant le sens général de souverain<sup>2</sup>.

En occident au contraire, particulièrement au Maghreb, on ne constata jamais ce divorce entre le pouvoir civil et l'autorité religieuse. « D'une façon générale, écrit Van Berchem<sup>3</sup>, on peut dire que tous les souverains y sont des califes. » Longtemps le mot *sultan* y reste un titre inférieur. « Les émirs de la tribu des Maghraoua (qui régnèrent à Fès au ix<sup>e</sup> siècle), écrit Ibn Khaldoun, encore habitués aux usages rudes et simples de la vie nomade, prirent le titre de *sultan* et n'en recherchèrent point d'autre<sup>4</sup>. » Au

1. M. Van Berchem, *Titres califiens d'occident*, dans *Journal Asiatique*, 10<sup>e</sup> série, t. IX, 1907, p. 263, note.

2. Ibn Khaldoun, *Prolégomènes*, 1<sup>re</sup> partie, p. 287, cité par Castrics, SS. *Inéd.*, 1<sup>re</sup> série, Pays-Bas, I, 125.

3. Van Berchem, *Titres califiens*, p. 262.

4. Ibn Khaldoun, *Prolégomènes*, trad. Slane, I, 465, cité par Van Berchem, *ut supra*.

xii<sup>e</sup> siècle, l'historien des premiers Almohades, el-Baidaq<sup>1</sup>, emploie constamment le mot sultan pour désigner toutes sortes de chefs militaires ou de gouverneurs. Les chefs des habitants de Marrakech sont appelés « leurs sultans les plus honorés ». Il est question ailleurs des soldats de l'Est et de leurs sultans ; des « sultans qui commandent les troupes », des « sultans des Zanata pour le Gharb ». Chez el-Baidaq, le mot sultan ne désigne pas le souverain. Le seul titre digne des Almohades est celui d'*emir el-Moumenin*, émir des croyants, titre califien que reprendront plus tard certains des Mérinides, quand leur audace pourra s'appuyer sur un pouvoir assez solidement établi, et que conserveront jusqu'à nos jours les Sa'diens et les Filaliens comme une précieuse parure. Ce titre jouit au Maghreb d'un tel prestige, que les souverains qui n'osent le porter, les Almoravides et les premiers Mérinides, se parent au moins du titre à forme califienne, quoique non califien, d'*emir el-mostlimin*, émir des musulmans.

M. Van Berchem a établi qu'au xiv<sup>e</sup> siècle seulement les Hafsides et les Mérinides commencent à prendre le titre de sultan, au moins dans les documents officiels. Mais pour eux comme pour les Sa'diens, leurs successeurs, ce titre n'est pas essentiel. Il n'a pas toujours place dans le protocole des lettres sa'diennes, mais il y figure le plus souvent, d'ordinaire englobé sous forme adjectivale dans le chapelet d'épithètes qui énumère les attributs de la personne souveraine. Une lettre de Moulay Ahmed el-Mansour commencera par exemple en ces termes<sup>2</sup> : « Émane ce message auguste, sublime, imamien, moulouyen, *sultanien*, khalifien, ahmédien, mansourien, etc..... »

Pas plus qu'ils ne s'abstenaient de prendre pour eux-mêmes le titre de sultan, les Sa'diens n'hésitaient à le donner aux princes chrétiens. L'exemple venait d'Orient, où l'on avait en ces choses si peu de scrupules que la chancellerie égyptienne allait jusqu'à décerner à certains souverains d'Europe des titres analogues aux titres

1. E. Lévi-Provençal, *Documents inédits d'histoire almohade*, Paris, Geuthner, 1927, p. 179 et passim.

2. Cité par Castries (C<sup>te</sup> H. de), *Le protocole des lettres des Sultans du Maroc*, dans *C. R. de l'Acad. des Inscriptions*, 1912, p. 291 ; nombreux exemples analogues dans *SS. Inéd.*, 1<sup>re</sup> série, en particulier Pays-Bas, t. II, p. 463 et 607, Moulay Zidan, 1615 ; p. 600, 24 mars 1616 ; t. III, p. 191, 16 août 1622 ; t. IV, p. 377, Moulay el-Walid, 13 juillet 1635, etc.



califiens<sup>1</sup>. Sans aller aussi loin, les Sa'diens ont toujours nommé sultans les rois de France et d'Espagne et même de moindres seigneurs, comme Antoine roi de Navarre ou Antonio prieur de Crato, simple prétendant au trône de Portugal<sup>2</sup>. Il apparaît donc certain que les scrupules de Sidi Mohammed, quand il refusait d'appeler sultan le Roi de France, tenaient davantage à de la mauvaise volonté et à la rancune de l'échec subi qu'à des préoccupations religieuses. Il se peut pourtant qu'ils aient été en partie sincères.

Déjà sous la plume d'Ibn Khaldoun, au xiv<sup>e</sup> siècle, Van Berchem signale que le titre *sultan* est à peu près l'équivalent des titres califiens<sup>3</sup>. Il note ailleurs « l'instinct des races berbères, qui ne conçoivent pas le pouvoir temporel sans un pontificat<sup>4</sup> », idée d'où découle un caractère assez particulier du pouvoir monarchique au Maghreb. Il semble qu'avec l'arrivée des chérifs filaliens au pouvoir une évolution se soit produite dans un sens rigoriste, et que si Moulay Ismaïl et son petit-fils écrivant aux rois de France empruntaient au vocabulaire européen les titres d' « ambladour » et de « rey » (الرى)<sup>5</sup> c'était bien en quelque mesure pour ne pas profaner, en l'appliquant à un chrétien, un titre non religieux en soi, mais qui devenait sacré à leurs yeux par le seul fait qu'il était porté par un calife.



Le règlement de protocole soumis en 1778 par le comte de Sartine à la signature de Tahar Fennich prenait pour modèle les for-

1. Cité par Tisserant et Wiet, *Lettre de l'almohade Murtada au Pape Innocent IV*, dans *Hespéris*, 1926, p. 41.

2. Exemples : Abou el-'Abbas Ahmed ben Mohammed el-Bortoukali à François I<sup>er</sup>, 13 août 1533, dans Castries, 1<sup>re</sup> série, France, I, p. 8-9 ; Moulay Zidan à Philippe II d'Espagne, juillet 1608, dans Castries, *Protocole des lettres des Sultans du Maroc*, dans *C. R. Acad. des Inscriptions*, 1912, p. 294 ; Moulay 'Abdallah el-Ghalib bi Allah à Antoine de Bourbon, roi de Navarre, juin-juillet 1559, dans Castries, SS. *Inéd.*, France, I, p. 176-177 ; Moulay Ahmed el-Mansour à don Antonio prieur de Crato, 1588, *ibid.*, Angleterre, I, p. 497.

3. Van Berchem, *op. cit.*, p. 295, note.

4. *Ibid.*, p. 274.

5. Cf. note de Silvestre de Sacy, *Chrestomathie*, III, p. 332.

mules en usage dans les relations de la cour de France avec la Turquie. La titulature y avait suivi une évolution presque parallèle à celle que l'on remarque touchant les rapports franco-marocains. Dans le premier traité franco-turc, signé en février 1535<sup>1</sup>, François I<sup>er</sup> était appelé « très excellent et très puyssant prince François par la grâce de Dieu roy de France très chrestien » et Soliman II, « le très puyssant et invinsible Grand Seigneur soltan Soliman Empereur des Turcs ». Mais dès le renouvellement de ce traité, en 1569, Charles IX devient, pour des raisons de symétrie, « des très grands princes chrestiens le très grand, l'Empereur de France Charles<sup>2</sup> ». Les formules de ce genre deviennent la règle dans la correspondance entre les deux cours. Henri III appelle Amurat III « Très hault, très excellent, très puissant, très invinsible et magnanime prince, le grand Empereur des Mousulmans, sultan Amurat... nostre très cher et parfaict amy... » ; à quoi Amurat répond, au témoignage de la traduction italienne qui a conservé le texte de sa lettre, à défaut de l'original turc, « al più glorioso principe di tutti li grandi principi christiani... Imperatore di Francia, Henrigho<sup>3</sup> ». C'est déjà constitué dans ses parties essentielles le protocole qu'il suffira de styliser pour arriver aux formules adoptées par l'accord du 18 février 1778.

En apposant sa signature au bas de cet acte, dont il savait bien que les termes ne satisferaient pas son souverain, Tahar Fennich acceptait une responsabilité assez lourde. Elle l'eût été davantage, si l'ambassadeur refusant l'accord était rentré au Maroc les mains vides de présents. Quand Tahar Fennich fut de retour, porteur des cadeaux du Roi et d'une lettre rédigée dans la forme prévue par l'accord, il fut, rapporte Gilly<sup>4</sup>, interprète du consulat de France, fort maltraité pour avoir osé dire au Sultan qu'il s'était engagé à ce que le titre donné au Roi de France dans les lettres impériales fût celui de Sultan des Français. Sidi Mohammed protesta que le

1. Charrière, *Négociations de la France dans le Levant* (Coll<sup>on</sup> des Documents Inédits de l'Hist. de France), t. II, p. 285.

2. *Ibid.*, t. III, p. 65.

3. *Ibid.*, t. III, 7 sept. 1577, p. 692 et fin janvier 1578, p. 717.

4. Lettre de l'interprète Gilly à M. de Sartine, Salé, 28 août 1778, Aff. Etrangères, Corresp. Consul. Maroc, t. XV.



titre de sultan n'était dû qu'aux souverains musulmans. Mais Gilly ayant confirmé que la cour de France refuserait toute lettre qui ne contiendrait pas le titre que le Sultan de Constantinople donnait au Roi, Sidi Mohammed « assembla plusieurs oulémas pour les consulter s'il pouvoit donner un pareil titre à un prince chrétien sans blesser la religion. Ceux-ci, qui avoient été gagnés par Tahar Fenis répondirent qu'ouy ». L'Empereur ordonna donc que l'on rédigeât dans la forme exigée la réponse<sup>1</sup> à la lettre du Roi apportée par l'ambassadeur.

C'est à ce point que prend place, dans la correspondance diplomatique franco-marocaine, la curieuse lettre de Louis XVI, dont l'original est reproduit plus haut. Bien que l'authenticité du document ne paraisse pas contestable, sa teneur présente une grave difficulté. L'enfant, premier-né de Louis XVI, dont la naissance fait l'objet de la lettre royale, n'est pas en effet « un prince », mais bien une princesse : Marie-Thérèse-Charlotte de France (Madame Royale), future duchesse d'Angoulême, née à Versailles le 19 décembre 1778<sup>2</sup>. La date du document n'a pas été rajoutée. La signature du Roi, le contre-seing de Sartine ne permettent pas de croire que la lettre ait été rédigée d'avance dans l'espoir que la Reine donnerait au trône un héritier très désiré. Une seule hypothèse paraît vraisemblable. On connaissait assez en France les usages Musulmans pour savoir, peut-être pour exagérer la situation inférieure à quoi le monde islamique réduit les femmes, et pour estimer que la naissance d'une fille n'était pas un événement dont le Roi de France eût à s'enorgueillir en face d'un prince musulman. Pourtant, dans l'état satisfaisant des relations franco-marocaines, il était souhaitable de faire preuve d'égards envers le Sultan, en lui annonçant un événement de famille dont on faisait part en même temps à tous les autres souverains. C'était aussi une manière de mettre à l'épreuve le protocole récemment accepté ; de contraindre Sidi Mohammed à répondre en se servant de formules, qui finiraient, à force d'être employées, par passer

1. Trad. de cette lettre, datée du 19 juillet 1778, Arch. Aff. Etrangères, Corresp. Consul. Maroc, t. XV.

2. Potier de Courcy, *Histoire généalogique de la maison royale de France* (suppl. au Père Anselme), t. IX, 2<sup>e</sup> partie, 1873-82, p. 3-4.

dans l'usage incontesté. Ce souci, combiné avec le désir de se conformer aux scrupules de la pudeur islamique, expliquerait comment Marie-Thérèse-Charlotte de France se trouve métamorphosée en « prince » dans la lettre de faire part au Sultan.

Pourtant le sujet était de nature délicate. Louis XVI, qu'on disait très peu occupé de sa femme, était marié depuis plus de huit ans. La naissance d'une fille décevait les espérances que la tardive grossesse de la Reine avait suscitées. Le jeune duc d'Angoulême, fils du comte d'Artois, continuait à faire figure d'héritier présomptif du trône. Supposer dans ces conditions, par fiction diplomatique, la naissance d'un jeune prince, avait quelque chose de choquant. Il est probable que cette considération l'emporta, et que la lettre préparée pour le Sultan du Maroc ne fut, au dernier moment, pas envoyée. On ne peut rien conclure du fait qu'elle a été retrouvée en France. Elle aurait pu revenir du Maroc, à une époque plus ou moins récente, comme tant de manuscrits. Mais il est curieux qu'il n'y soit fait aucune allusion dans la correspondance de Chénier.

Nous savons par une lettre du consul, datée du 3 avril 1779, que le courrier du ministère en date du 19 décembre 1778 ne parvint à Rabat qu'à la fin de mars. Il avait longuement attendu à Cadix l'occasion d'un bateau portugais faisant voile pour Tanger. Dans une autre lettre du même jour Chénier ajoutait : « J'ai participé à la nation<sup>1</sup>, Monseigneur, ainsi que Votre Excellence me le prescrit par sa dépêche du 19 décembre, la naissance d'une princesse, qui est le premier gage que la Providence a accordé à l'union de nos souverains. La nation a partagé avec moi la joie que cet heureux événement a répandue et nous avons réuni nos vœux pour l'accomplissement de ceux de sa Majesté et pour tout ce qui peut concourir à ses désirs et à sa gloire<sup>2</sup>. » Mais il n'est fait aucune allusion à une lettre du Roi de France pour le Sultan.

Or en des circonstances analogues le consul rend compte très fidèlement des missions qu'on lui confie. Une lettre du 30 octobre 1775<sup>3</sup> rapporte les expressions obligantes par lesquelles le Sultan

1. C'est-à-dire aux Français résidant au Maroc.

2. Aff. Etr., Corresp. Consul. Maroc, t. XVI, nos 270 et 272.

3. Arch. Aff. Etr., Corresp. Consul. Maroc, t. XII.

a accueilli la naissance du jeune duc d'Angoulême, neveu du Roi. Le 10 décembre 1781<sup>1</sup>, Chénier mentionne la lettre du 22 octobre, qui lui a annoncé la naissance du Dauphin. « J'ai expédié depuis quatre jours au roi de Maroc, ajoute-t-il, la dépêche que Votre Excellence m'a adressée pour lui. » Le Sultan y répondit si tardivement et en si mauvais termes qu'en mars 1785, quand la Reine mit au monde un second fils, le duc de Normandie (Louis XVII)<sup>2</sup>, on jugea inutile d'adresser à Sidi Mohammed une lettre particulière, et on se borna à le faire prévenir par le consul<sup>3</sup>.

Si la lettre du 19 décembre 1778 était parvenue à destination, il paraît certain qu'on en trouverait trace dans la correspondance de Chénier. Les questions de protocole et le respect de la convention signée par Tahar Fennich occupaient l'une des premières places dans les soucis du consul.

« J'ai vu avec plaisir, Monseigneur, écrit-il dans cette même lettre du 3 avril 1779, dont un extrait a été déjà cité, que Votre Excellence a été satisfaite des expressions de la dépêche du roi de Maroc pour Sa Majesté. (Il s'agit de la réponse à la lettre de Louis XVI apportée par Tahar Fennich.) J'attendrai les instructions de Votre Excellence sur la conduite que je dois tenir, si dans quelque cas imprévu le roi de Maroc voulait substituer un cérémonial moins décent que celui qu'il a observé dans cette circonstance. Il n'y a ici rien de stable, Monseigneur, en aucun genre, tout y dépendant de l'intérêt du moment et de la volonté arbitraire du souverain ; et celui qui règne est peut-être plus inconstant qu'un autre. »

Chénier avait raison de se défier. Deux ans plus tard, en mars 1781, Sidi Mohammed renouvelait la manœuvre de 1778 : refus de négocier avec la France par l'intermédiaire du consul ; envoi d'un ambassadeur porteur d'une lettre pour le Roi : tout cela sous prétexte de demander le rappel de Chénier, mais sans autre motif réel que de rapporter un présent.

1. *Ibid.*, t. XVII.

2. Charles-Louis, duc de Normandie, né à Versailles le 27 mars 1785.

3. Lettre du vice-consul Mure, Salé, 11 août 1785. Arch. Aff. Etr., Corresp. Consul. Maroc, t. XVIII.

Cette fois la cour de France refusa de se soumettre aux exigences du Sultan. L'ambassade n'ayant été ni annoncée, ni acceptée par voie diplomatique, l'envoyé du Sultan, 'Ali Pérès, arrivé à Marseille se vit refuser la qualité d'ambassadeur. Il fut honorablement reçu et généreusement défrayé comme commandant de navire, mais on lui interdit de continuer sa route sur Paris et Versailles. Quand on prit connaissance de la lettre qu'il apportait, on constata qu'au mépris du règlement de 1778, le Roi n'y portait toujours que le titre de « Grand des Français ». 'Ali Pérès dut rentrer au Maroc les mains vides, rapportant seulement une lettre, dans laquelle non pas le Roi, mais le Secrétaire d'État à la Marine expliquait au Sultan les raisons pour lesquelles 'Ali Pérès n'avait pu remplir sa mission <sup>1</sup>.

Le Sultan se mit dans une furieuse colère. Il fit venir exprès à Marrakech le consul Chénier et l'ayant traité devant témoins de la manière la plus outrageante, lui fit attacher au cou dans un mouchoir sale, la lettre du Ministre, qu'il avait affecté de ne pas vouloir ouvrir <sup>2</sup>. Il la réclama du reste peu après, en prit connaissance et y répondit par un mémoire, d'où est extrait le fragment cité plus haut, dans lequel Sidi Mohammed expose sa thèse touchant le sens du mot *sultan*.

Le règlement de 1778, signé par Tahar Fennich, ne fut jamais accepté par le Sultan marocain. En 1782 encore la lettre par laquelle il répond au faire-part de la naissance du Dauphin est adressée au *Grand des Français* <sup>3</sup>. En 1785 pourtant, cédant aux instances du vice-consul Mure, il consent à écrire « au plus puissant des François, des Navarrois et autres, le Sultan Louis XVI... <sup>4</sup> » C'est sans doute qu'il a cette fois quelque motif particulier de désirer que le porteur soit reçu. D'ailleurs les relations entre la France et le Maroc sont à cette époque assez rares et assez peu importantes pour qu'il n'y ait guère d'inconvénient à réduire la correspondance entre les deux cours. Celle de France demeure fidèle aux formules adoptées une fois pour toutes. Louis-Philippe prend encore le titre

1. Rapport joint à la lettre de Chénier, 10 avril 1782, Arch. Aff. Etr., *ibid.*, t. XVII.

2. Récit de l'entrevue dans une lettre de Chénier, Salé, 30 oct. 1781, *ibid.*, n° 447.

3. Lettre de Sabatier de Cabre, Versailles, 15 mai 1782, *ibid.*

4. Lettre du 26 nov. 1785, *ibid.*, t. XVIII.

d'Empereur des Français dans la convention de Tanger du 10 septembre 1844 et dans le traité de délimitation du 18 mars 1845<sup>1</sup>.



Il reste quelques mots à dire de la forme extérieure, qui rend si remarquable la lettre de Louis XVI à Sidi Mohammed ben 'Abdallah.

On a conservé de fort belles lettres de sultans sa'diens rehaussées d'enluminures. M. le comte de Castries en reproduit plusieurs adressées aux rois de France, d'Angleterre et d'Espagne et aux États Généraux des Provinces-Unies<sup>2</sup>. Deux lettres de Moulay Ismaïl à Louis XIV, datées de 1682 et 1684, sont écrites fort simplement sur du papier uni<sup>3</sup>, mais Moulay Ismaïl usa souvent de formes plus luxueuses, par exemple dans l'étrange lettre qu'il écrivit à Jacques II, roi d'Angleterre, alors réfugié à Saint-Germain, pour l'exhorter à se faire musulman<sup>4</sup>. Il existe deux versions originales de ce document : un texte arabe et un texte espagnol. Tous deux sont ornés de lignes d'or séparant les marges et du monogramme impérial peint en or à la place du *ṭaba'*, empreinte de sceau à l'encre, qui figurait seule sur les lettres à Louis XIV.

Sidi Mohammed ben 'Abdallah poussa dans sa correspondance

1. Rouard de Card, *Traité de la France avec les pays de l'Afrique du Nord*, Paris, Pedone, 1903, p. 330-334.

2. Une lettre de Moulay Zidan à Philippe III, en date du 15 juillet 1608, est ornée d'une magnifique *'alama*, (ou monogramme), en or, sur un fond de rinceaux à fleurs de couleur. (Fac-similé dans Castries, *Les signes de validation des chérifs Saadiens*, dans *Hespéris*, 1921, pl. V.) Dans d'autres lettres du même souverain, l'*'alama*, ainsi qu'un trait marquant les marges, sont soulignés et ornés de menus dessins bleus, rouges et verts. (Lettre aux États-Généraux des Pays-Bas, 24 oct. 1614, dans Castries, *SS. Inéd.*, 1<sup>re</sup> série, Pays-Bas, t. II, pl. II et lettre à Jacques I<sup>er</sup>, 24 nov.-2 déc. 1614, *ibid.*, Angleterre, t. II, pl. VI.) Plusieurs lettres de Moulay el-Walid portent une *'alama* d'or et un texte ponctué de points d'or. (Lettres aux États-Généraux, 16 sept. 1631, *ibid.*, Pays-Bas, t. IV, pl. VI et 13 juillet 1635, *ibid.*, pl. VII; ordonnance de promulgation du traité du 18 juillet 1635, *ibid.*, France, t. III, pl. IV.) Une lettre de Moulay 'Abd el-Malek ben Zidan à Louis XIII, du 2 nov. 1630, porte un large sceau ou *ṭaba'* en or (*ibid.*, France, t. III, pl. III.)

3. Lettre du 23 avril 1682, dans Castries, *SS. Inéd.*, 2<sup>e</sup> série, France, t. I, pl. VII; du 22 juillet 1684, *ibid.*, t. II, pl. III.

4. Castries (C<sup>te</sup> de), *Moulay Ismaïl et Jacques II*, Leroux, 1903, pl. IV et V.

la recherche et l'amour de l'enluminure jusqu'à un point inconnu avant lui. Les Archives d'État du Danemark possèdent toute une série de lettres du Sultan bordées d'un large encadrement de couleur rehaussé d'or<sup>1</sup>. Un texte tiré de la correspondance de Chénier prouve l'importance que Sidi Mohammed attachait aux formes extérieures. Samuel Sumbel, interprète juif du Sultan, écrit de Meknès le consul le 29 juillet 1774<sup>2</sup>, « est venu me montrer la lettre en français que le Roy a écrite au Roy de Maroc [pour lui annoncer son avènement au trône]. Il m'a dit qu'il avoit ordre d'en rendre compte, que le papier sur lequel elle est écrite est des plus communs, que quand le Roy d'Angleterre et les souverains écrivoient à celui de Maroc, ils le faisoient sur du papier doré et superfin. J'ay répondu que le papier étoit magnifique ; et que c'étoit à ma cour l'usage d'écrire sur du papier non doré et que je ne pouvois penser que des pareilles raisons aussy futiles pussent sortir de la bouche de l'Empereur. »

Deux mois plus tard, le 1<sup>er</sup> septembre, le vice-consul Pothonier raconte que Tahar Fennich revenant d'une ambassade à Londres, rapporte à l'Empereur, avec un présent en artillerie, « une magnifique lettre du roi d'Angleterre... Cette lettre étoit de trente pouces en quarré, écrite sur du vélin, avec un galon imprimé aux quatre bords en guirlande dorée et variée d'autres couleurs.... Cette lettre angloise, Monseigneur, avoit un cachet en or large comme la main. Elle étoit renfermée dans un sac de drap d'or, avec quatre chaînettes en fil d'or, au bout desquelles pendoit un gland d'or<sup>3</sup>. »

Le roi de France se devait de faire aussi bien que le roi d'Angleterre. Les copies qui ont conservé le texte des lettres de Louis XIV à Moulay Ismaïl notent que dès cette époque les lettres au roi de Maroc « s'escrivent en parchemin, en grand<sup>4</sup> ». Les originaux sont perdus, ainsi que ceux des autres lettres des Rois de France aux

1. Des photographies de ces lettres m'ont été communiquées par M. le C<sup>te</sup> de Castries, qui en a dressé l'inventaire ; voir aussi une lettre enluminée de Sidi Mohammed à Louis XVI, 5 nov. 1775, Arch. Aff. Etr., Corresp. consul., Maroc, t. XII.

2. Aff. Etr., *ibid.*, t. XI, n° 64.

3. *Ibid.*, n° 70.

4. Castries, SS. *Inéd.*, 2<sup>e</sup> série, France, I, p. 434-435, 13 août 1672 ; *ibid.*, p. 629, lettre du 12 février 1682.

Sultans<sup>1</sup>. Celle de Louis XVI demeure comme unique témoignage d'un désir de s'accommoder aux usages des Orientaux et d'une bonne volonté qui resta sans récompense.

1. Il faut signaler pourtant que M. le Baron Guilibert a publié sous ce titre : *La France et le Maroc en 1733-1734*, dans le *Bulletin histor. et philol. du Comité des Travaux histor. et scientif.* 1906, p. 107-116, le texte d'un document conservé à la Bibliothèque Méjanes d'Aix, dans la collection Roux-Alphéran. Il s'agit d'une lettre de Louis XV, contresignée Chauvelin, adressée à « Très haute, très excellente et très puissante princesse, notre très chère et bonne amye, l'Impératrice-mère de Maroc, Reyne de Fès et de Sus », c'est-à-dire à la mère du Sultan alors régnant Moulay 'Abdallah ben Ismaïl. Cette lettre, qui ne fut jamais remise à destination, est écrite, sans enluminures, sur une feuille de parchemin de 0<sup>m</sup>,26 sur 0<sup>m</sup>,37 et datée de « nostre palais impérial de Versailles, le 13 septembre 1734. »

---



## TOCOLOSIDA

Par M. Louis CHATELAIN.

---

Le regretté collègue et le charmant ami dont nous déplorons tous, au Maroc, la perte prématurée, ne s'intéressait pas exclusivement à l'ethnographie. L'archéologie retenait son attention, non seulement l'archéologie berbère et arabe, mais aussi l'archéologie classique : peut-il d'ailleurs en être autrement pour quelqu'un qui a grandi sur le sol universellement romain de l'Afrique du Nord et qui a fait ses études avec des maîtres dont le nom est Gsell et Carcopino ?

Henri Basset avait publié en 1919, dans *France-Maroc*, « la Nécropole romaine de Chella », un article d'une jolie expression littéraire et d'une délicate finesse de pensée sur des tombeaux qu'il avait dégagés et étudiés près de la porte des Zaër, à l'actuel emplacement du garage de la nouvelle Résidence générale. J'espérais pour ma part que son enseignement et son labeur administratif lui laisseraient quelques loisirs pour collaborer avec le Service des Antiquités et procéder au déblaiement d'une partie de la ville romaine de Salé, c'est-à-dire de Chella et des abords de la forteresse mérinide. Le temps lui a fait défaut. Puisqu'aussi bien nous apportons chacun à sa mémoire notre part d'affection et de regrets, je dirai ici quelques mots des résultats obtenus au cours des fouilles poursuivies sur l'un des récents chantiers du Service des Antiquités, à Tocolosida.

A quatre kilomètres au Sud de Volubilis, à l'endroit où le Zerhoun s'infléchit à l'Ouest et laisse passage, au col de Mlali, à la route de Meknès, les Romains avaient construit une ville ou un poste. C'est à l'Itinéraire dit d'Antonin que nous devons d'en con-

naitre le nom. Charles Tissot, le premier, a très habilement conjecturé qu'il fallait identifier Tocolosida avec le plateau auquel aboutit la grande montée désignée par les indigènes sous le nom d'Agbat el Arabi.

De la route qui vient de Meknès on distingue sur la gauche, un peu après avoir dépassé la route d'Aïn-Kerma, les sondages récemment effectués pour reconnaître le périmètre du poste. De Volubilis, on aperçoit, à gauche de l'ancienne piste carrossable de Meknès et à droite d'un caroubier, l'emplacement de Tocolosida. Il était des mieux choisis, puisqu'il permettait aux occupants de voir, au Nord, la grande plaine qu'il fallait parcourir sur toute sa longueur pour aller aux *Aquae dacicae*, la première station de l'Itinéraire en sortant de Volubilis. Au Sud, on surveillait la vallée jusqu'au plateau de Meknès.

Les fouilles du Service des Antiquités ont découvert et dégagé un mur d'enceinte d'un carré de 160 mètres de côté. Tissot avait déjà signalé des parements de mur de grand appareil, mais ceux-ci ne peuvent faire partie du mur d'enceinte, qui est entièrement construit en moellons de petit appareil. Comme il paraît douteux que Tissot ait pu se tromper, on est en droit d'assurer que l'auteur des *Recherches sur la géographie comparée de la Maurétanie tingitane*<sup>1</sup> a seulement vu les restes de deux portes, celles de l'Ouest et du Sud, dont les traces, nettement visibles, se laissaient deviner sous une faible épaisseur de terre.

Situées sur le lieu fatal où passent les indigènes qui vont de Tanger à Meknès, les ruines de Tocolosida ont dû être pillées de bonne heure, et bien plus encore que celles de Volubilis; aussi bien fallait-il s'attendre à n'exhumer que peu de restes d'édifices et de rares fragments épigraphiques.

Au centre du poste on distingue un mur qui s'étend du Nord au Sud et dont les deux murs d'angle perpendiculaires s'étendent vers l'Est sur une notable longueur; celui du Sud contient encore une demi-colonne. Il serait abusif de vouloir mettre un nom sur cette construction, mais son emplacement et ses dimensions laissent à penser qu'elle était la principale de l'agglomération, basilique judi-

1. P. 156.

ciaire, s'il s'agit d'une ville, bâtiment militaire, s'il s'agit d'un poste.

Outre de menus objets du banal *instrumentum domesticum*, les fouilles ont exhumé une statuette d'Isis, deux petits bustes de femme, un fragment de statuette d'homme drapé ; ces quatre objets, qui sont en bronze et jouissent d'une assez bonne conservation, ne constituent pas d'importantes découvertes et donneront lieu seulement à de brèves descriptions dans le catalogue du musée<sup>1</sup>. Mais les découvertes épigraphiques se rapportent surtout à l'histoire militaire<sup>2</sup>. C'est l'inscription funéraire d'un soldat qui accomplissait sa vingt-et-unième année de service ; un autre soldat, un cavalier de Mésie, témoigne sa reconnaissance à son hôtesse ; un certain Barba(rus) ou Barba(tus) a tenu à nous apprendre qu'il avait fait un vœu.

Puisque nous avons mis au jour surtout des textes militaires, on doit désormais considérer Tocolosida comme un poste et non comme une petite ville. Mais une autre question vient naturellement à l'esprit : à quelle époque ce poste fut-il construit ? L'un des fragments épigraphiques découverts au cours des fouilles, si menu et si incomplet soit-il, nous permet de fixer la date cherchée.

C'est la partie gauche d'une inscription, encore inédite, de sept lignes. La sixième ligne est martelée, — et illisible, — la septième n'offre que deux lettres, et nulle des autres lignes ne contient, en abrégé, plus de deux mots. La pierre calcaire sur laquelle est gravé le fragment mesure, en son état actuel, 0<sup>m</sup>,94 de hauteur, 0<sup>m</sup>,545 de largeur et 0<sup>m</sup>,255 d'épaisseur. La hauteur moyenne des lettres, bien tracées, est de 0<sup>m</sup>,063.

Si mutilée que soit cette inscription, la troisième et la cinquième lignes nous permettent de restituer l'ensemble avec la vraisemblance la plus voisine de la certitude.

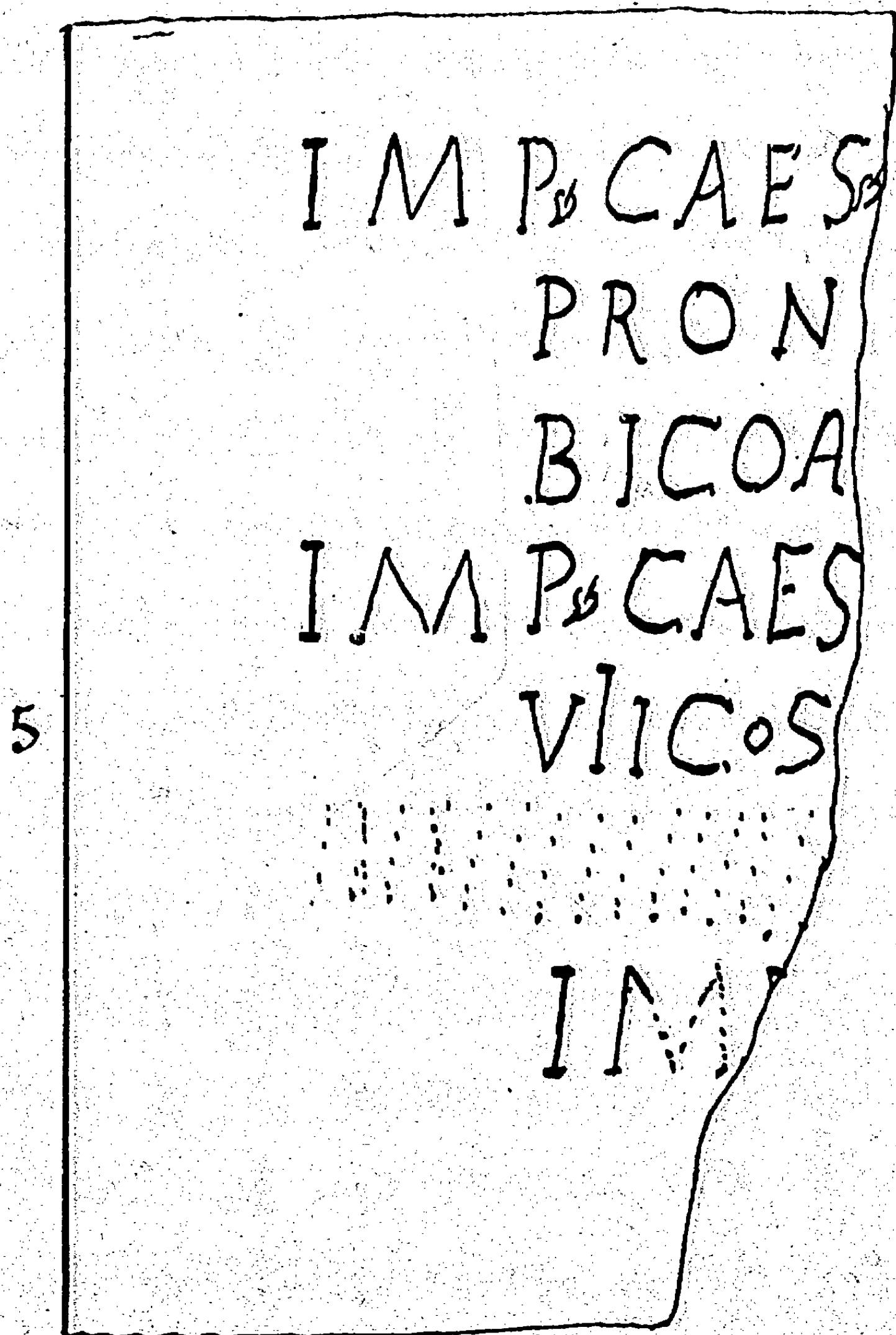
Ligne 1 : *Imp(eratori) Caes(ari), [diui M(arci) Antonini Germanici Sarmatici f(ilio), diui Commodi fratri, diui Antonini Pii nep(oti), diui Hadriani]*

Ligne 2 : *pron[ep(oti), diui Traiani Parthici abnep(oti), diui Neruae adnep(oti), L(ucio) Septimio Seuero, Pio, Pertinaci, Aug(usto), Ara-]*

1. Tous les objets découverts ont été transportés à Volubilis et seront exposés au musée de cette localité dès que celui-ci sera complètement aménagé.

2. Elles font partie du *Corpus* des inscriptions du Maroc, actuellement en préparation.

Ligne 3 : *bico*, *A[diabenico, Parthico Max(imo), P(atri) P(a-  
triae), Pont(ifici) Max(imo), tr(ibunitia) pol(estate) (duodecima),  
imp(eratori) (undecim), co(n)s(uli) (tertium), proco(n)s(uli), et]*



Ligne 4 : *imp(eratori) Caes(ari) [M(arco) Aurellio Antonino, Pio,  
Felici, Aug(usto), Parthico Max(imo), Germanico Max(imo), P(atri)  
P(atriciae), tr(ibunitia) pol(estate)]*

Ligne 5 : *(septima), co(n)s(uli)...*

Le martelage de la ligne 6 ne peut se rapporter qu'à Géta, et Julia



Domna devait sans doute figurer aussi sur l'inscription. Mais il y a lieu seulement de retenir que ce texte se rapporte au règne simultané de Septime Sévère et de Caracalla. C'est en 195 que Septime Sévère a reçu les surnoms d'*Arabicus* et d'*Adiabenicus*<sup>1</sup>, que son fils prit à son tour en 213 ou en 214. Mais la septième puissance tribunice de Caracalla<sup>2</sup> nous conduit à l'année 204, — plus exactement du 10 décembre 203 au 9 décembre 204, — et le chiffre de la ligne 5 de notre fragment complète et précise la date plus vague du mot [*Ara*]bico appliqué, à la ligne 3, à Septime Sévère.

Que cette inscription mutilée se soit rapportée à la fois à Septime Sévère, à Caracalla, à Géta et à Julia Domna, ou seulement au père et aux deux fils, puis, après le martelage, à Septime Sévère et à son fils aîné, il n'importe ; mais elle a dû être gravée lors de la construction du poste et le principal résultat des fouilles est de nous apprendre que, selon toute vraisemblance, Tocolosida fut construit en l'an 204 de notre ère, huit ans après l'inscription du forum de Volubilis en l'honneur de Septime Sévère<sup>3</sup>, treize ans avant celle de l'arc de triomphe<sup>4</sup>. On savait, d'une manière générale, que le règne des Sévères avait vu l'apogée de la splendeur de l'Afrique romaine, mais, du point de vue spécial à la Tingitane, le premier siècle de l'ère chrétienne avait, lui aussi, brillé d'un éclat tout particulier<sup>5</sup>. Le III<sup>e</sup> siècle a donc marqué un renouveau dans le développement de la Tingitane, et l'inscription de Tocolosida, bien que réduite aujourd'hui pour nous à l'état de fragment laconique, nous confirme ce fait probable jusqu'ici, démontré aujourd'hui : Septime Sévère a étendu jusqu'à l'extrême occident de l'Afrique la splendeur monumentale qui fait la gloire de sa ville natale, Leptis magna, ville de Tripolitaine.

Volubilis, 22 novembre 1926.

1. Cagnat, *Cours d'épigraphie latine*, 4<sup>e</sup> éd., p. 200.

2. *Ibid.*, p. 209.

3. Cagnat-Merlin-Chatelain, *Inscriptions latines d'Afrique* (Tunisie, Tripolitaine, Maroc), n° 613.

4. *Ibid.*, n° 608.

5. C'est en effet l'une des idées fondamentales de notre ouvrage en préparation sur le Maroc des Romains.



## GENOU, FAMILLE, FORCE, DANS LE DOMAINE CHAMITO-SÉMITIQUE

Par M. Marcel COHEN.

---

Les études sur les désignations communes au genou et à des notions dont le rapport avec cette articulation du corps n'apparaît pas d'abord se sont multipliées au cours des dernières années.

Le volume 1924-1925, paru en 1926, du *Indo-germanisches Jahrbuch*, n'en mentionne pas moins de cinq pour les années 1922-1923 (page 56 et page 270). Le *Bulletin de la Société de linguistique*, t. XXVII, 1 (n° 81), 1926, contient trois articles sur le même sujet, et les procès-verbaux des séances du 30 janvier et du 6 mars 1926 (*Bulletin*, t. XXVII, 3, n° 83) apportent des indications complémentaires.

Le fait le plus important qui ait été mis jusqu'ici en lumière est qu'il y a un rapport entre le genou et l'établissement du lien familial, sur de nombreux points du domaine des langues indo-européennes et aussi sur les domaines basque et ouralien.

Certains auteurs ont cherché à ce fait une explication physique : « genou » serait simplement un euphémisme pour « membre viril », ou bien la femme accoucherait soit à genoux elle-même soit sur les genoux du mari. Mais d'autres ont apporté un point de vue juridique : il s'agit d'un rite d'agrégation à la famille, le chef de famille prenant l'enfant sur les genoux, soit pour le « reconnaître » s'il s'agit de son propre enfant (qu'il aurait eu le droit d'exposer et de laisser mourir) soit pour l'« adopter » s'il n'y a pas de lien naturel.

La conclusion la plus curieuse de ces études est celle à laquelle est parvenu M. A. Meillet, à savoir qu'en indo-européen la racine



« engendrer » et la racine « reconnaître » (qui figurent dans les deux mots français mis ici entre guillemets) n'en seraient en réalité qu'une, dont le sens ancien est « connaître, reconnaître » de sorte que « avoir un enfant » n'est pas le procréer, mais l'agréger à la famille, et que le « genou » est proprement l'instrument qui établit le lien familial.

Dans les civilisations où se rencontre une pareille conception, la famille est une unité juridique, le rite-symbole du lien est l'apposition sur le genou. Sans doute ce type de famille n'est-il pas seul représenté dans le domaine où se parlent les langues indo-européennes, et d'autre part le même type se rencontre probablement chez des hommes parlant d'autres langues. Ce sera affaire aux sociologues de classer les différentes constitutions de la famille et les procédés d'adoption. Apparemment on trouve déjà dans la littérature ethnographique de nombreux documents à ce sujet.

Le présent exposé a pour but d'examiner brièvement les désignations du genou dans les langues chamito-sémitiques et de rechercher si les termes employés servent aussi de désignation pour le lien familial ou pour d'autres notions.

On observera, au préalable, que le terme pansémitique *wld* « enfanter » et « procréer » indique le fait physique de la génération, non une institution. La même observation s'applique aux mots de même sens du berbère, du couchitique, de l'égyptien.

Pour le « genou », le sémitique possède un substantif de la racine *brk* : accadien *birku* (généralement employé au duel *birkā*), hébreu *berēk*, syriaque *bu(w)rka* ('), guèze *bærk*. Une forme à métathèse se présente en arabe : *rukba(tun)*, et en araméen occidental : (')*arku(w)-ba(h)* (dans ce domaine il existe aussi des formes avec l'ordre des consonnes *brk*). Des verbes, dans les différentes langues, signifient « s'agenouiller » « faire agenouiller » ; ils semblent tirés directement de la racine et non secondairement du substantif. Il est remarquable que le verbe arabe est *baraka* « s'agenouiller » avec l'ordre des consonnes le plus général. (D'autre part il faudrait peut-être rechercher si *rkb* « chevaucher » ne peut pas se rattacher à la même racine.)

Des sens autres que « genou » apparaissent souvent.

En accadien *birku* signifie « la verge », quelquefois aussi « les

hourses » ; voir H. Holma, *Die Namen der Körperteile im Assyrisch-babylonischen*, 1911, p. 96-97, où est indiqué un rapprochement avec arabe *rakab(un)* « pubis », « vulve » ; M. Holma admet que *birku* « organe sexuel » est un euphémisme. Il est embarrassé par l'expression « descendance de mon *birku* », où il tend à voir le sens « genou », soit par allusion à un accouchement sur les genoux de l'homme, soit que *birku* ait le sens large de « giron » (espace des genoux à la ceinture de l'individu assis ou accroupi) ou encore le sens figuré de « force ». A la p. 132, il donne des exemples du sens « giron », et d'autres passages où les genoux sont désignés comme le siège et le symbole de la force.

Le P. Paul Dhorme, *Emploi métaphorique des noms de parties du corps en hébreu et en akkadien* (articles de la *Revue biblique*, 1920, 1923, réunis en volume en 1923), p. 156-157, se prononce dans le cas de « fils de *birku* » pour le sens de « giron », spécialement celui de la mère qui allaite ; mais il considère d'autre part que (dans l'usage accadien) « avant tout le genou est le siège de la force musculaire qui permet à l'homme ou à l'animal de se tenir sur ses jambes ».

Un emploi isolé en sémitique est celui du nom tigrigna du genou, *barki*, qui signifie aussi « communauté de biens, de profits, coparticipation à un héritage ».

Mais c'est pour le sémitique en général qu'intervient la question de la « bénédiction ». En arabe et en éthiopien la forme conative *bāraka* signifie « bénir » ; en hébreu la même idée, à défaut de la forme conative, est exprimée par la forme intensive *berak*. Y a-t-il un rapport avec l'agenouillement dans la prière, ou avec la transmission d'une *baraka* par le contact des genoux dans une adoption spirituelle ? M. Ch. Autran suggère (communication verbale) que « bénir les enfants » c'est confirmer le lien familial et il rappelle spécialement la bénédiction testamentaire d'Isaac dans la *Bible*.

De même qu'en arabe *bāraka* et *baraka* se trouvent séparés de *rukba*, en amharique *barraka* « s'agenouiller (chameau, vaincu) » et *bārraka* « bénir » sont isolés de la désignation du genou, qui est *gʷulbat* : ce mot est emprunté aux langues couchitiques, et sera étudié plus loin avec tous ses sens.

Les possibilités de métathèse doivent faire mentionner ici que les consonnes *brk* avec d'autres ordres se trouvent dans des mots qui expriment l'idée de bénédiction ou des idées voisines. En accadien le verbe *karābu* veut dire « bénir » en parlant d'un dieu à l'égard des hommes, « prier, faire offrande, rendre hommage » en parlant d'un homme à l'égard d'un dieu ou d'un supérieur; en sudarabique *krb* veut dire « consacrer, donner en offrande »; des êtres célestes du panthéon sémitique sont désignés à l'aide de cette racine (voir notamment P. Dhorme et H. Vincent, *Les Chérubins*, dans la *Revue biblique*, 1926). Avec une labiale différente, l'arabe exprime par la racine *krm* l'idée de « noblesse, générosité, bienfaisance ». On devra se rappeler aussi que la racine sémitique bien connue *kbr* exprime à côté de l'idée de « grandeur » celle de « honneur rendu ».

L'égyptien ancien n'a pas de terme propre pour genou. Par ailleurs il fournit (communication de M. H. Sottas) une indication curieuse pour l'étude juridique de la famille : quand on dit « fils, fille » en général, il ne s'agit pas forcément d'un enfant engendré : si on veut noter ce sens sans l'équivoque, on ajoute une qualification qui rappelle le lien charnel. L'adoption serait donc un recrutement normal de la parenté.

En berbère le nom du genou est *afūd*; ce mot peut désigner aussi une autre articulation, l'angle fait par une branche avec le tronc d'un arbre, une élévation de terrain. En dehors de cette signification physique, il semble qu'on ne trouve à relever que le sens de « bataille, combat important » donné par de Foucauld, *Dictionnaire abrégé touareg-français*, 1918, I, p. 209; s'agit-il de l'idée de « force »?

D'après une communication de M. E. Destaing, l'idée d'appartenance par génération s'exprime par des locutions comme « être de même os, de même sang, de même veine », mais non « de même genou ». On dit « lever » pour « adopter ».

Pour la comparaison des vocabulaires, il est utile de citer d'après Bronzi, *Frammento di fonologia berbera*, 1919, p. 33, des verbes « s'agenouiller » à racine *ḡrf* (dont l'initiale et la finale ont peut-être été autrefois occlusives) : en touareg (de Foucauld, I, p. 340) *ḡarəffət afūd* « avoir un genou en terre » (*ḡ* du touareg est une

espèce de *y* fort, correspondant à l'occlusive prépalatale d'autres dialectes); à l'oasis de Ghat, *ǧarfət* « s'agenouiller ». Bronzi signale d'autre part en zenaga *gulbu*, *gulbi* « anneau de cheville » qu'il ne faut sans doute pas séparer des mots désignant le genou (voir ci-dessous les faits couchitiques).

Le couchitique et le sémitique éthiopien méridional ont pour le genou un nom dont l'initiale est *g* ou *ǧ*, dont le second élément est le plus souvent *l*, quelquefois une autre liquide, et dont la dernière consonne radicale est *b*.

L'amharique a *g<sup>w</sup>ülbat*, le harari a *ǧilib* et le gouragué tchaha a *gulbat* et *gurbat*.

Reinisch, *Somali-Sprache, Wörterbuch*, 1902, p. 188, donne la liste suivante : bedja *ginba*, saho-afar *gulūb*, galla *ǧilba*, somali *ǧilib*; en agaw : bilin, qwara, agawmeder *girb*, dembya *gulbe*; on peut joindre encore pour l'agaw le kemant *ǧirbi* (Conti Rossini, *La langue des kemant en Abyssinie*, 1912, p. 199).

En Sidama, on a signalé au Kafa *gilbäto* (Reinisch, *Kafasprache*, II, 1888, p. 26) en hadya *gurubbō* (Cerulli, *I sidama orientali*, dans *Rivista degli studi orientali*, volume X, 1925, p. 634).

Sur un certain nombre de points, à côté du sens de « genou » figurent ceux de « coude, articulation », et peut-être faut-il penser avec Bronzi, *Frammento*, p. 33 à joindre bedja *kelib*, agaw (bilin) *güllaw* « cheville » (voir ci-dessus zenaga *gulbu*). L'amharique *g<sup>w</sup>ülbat* lui-même signifie aussi cheville<sup>1</sup>.

Le rapprochement de *glb* avec des racines homonymes du sémitique, notamment arabe *ǧlb* « tirer », éthiopien *glb* « pêcher » ne donne rien de bien satisfaisant (voir toutefois ci-dessous ce qui est dit au sujet de l'idée de « force »). Si on admet que la liquide fondamentale est *r* (le domaine couchitique abonde en échanges de liquides), on entrevoit un rapprochement très tentant, malgré la différence de labiale, avec le berbère saharien *ǧrf* vu plus haut.

Dès lors se présente à l'esprit un rapprochement un peu plus hardi, que justifieraient en partie au moins les fréquentes métathèses de liquides, dont l'arabe donne un exemple avec *rukba(tun)*

1. A ces formes Meinhof *Die Sprachen der Hamiten*, 1912, p. 235 joint haousa *ǧūwa* « genou, angle, coude » et peul *hobru* (plur. *kōpi*) « genou ».



« genou » en face de *bāraka* « s'agenouiller » (voir plus haut) : ne faut-il pas joindre en une seule racine chamito-sémitique un sémitique *brk* et un berbère et couchitique *grb* ?

Pour ce qui est des développements de sens dérivés, c'est l'idée de « force, puissance » qui se trouve le plus fréquemment attestée en Afrique orientale.

En amharique *g'ǝlbat* est le seul mot usuel qui signifie « force, vigueur » (ce qui a pu faire penser à un rapprochement avec arabe *glb* « vaincre ») : un verbe dénominal *g'alabbata* signifie « prendre de la force ».

Le lexique qwara de Reinisch (1895), p. 67, signale pour *gerb* (*girb*) le sens de « force, énergie » ; le kemant (Conti Rossini, p. 199), a *girbi* « puissance ». En hadiya *gurubbō*, pour lequel le sens de « genou » est seul connu, a un synonyme d'une autre racine, *malay*, qui est glosé (Cerulli, *Sidama orientali*, p. 638) « genou, force, puissance ».

Ces emplois sont à comparer aux faits accadiens signalés plus haut. Il semble qu'il s'agisse de la vigueur physique, et non de la puissance que peut procurer une nombreuse progéniture.

D'autre part le rapport de « genou » avec la constitution de la famille est attesté en couchitique.

Reinisch, *Somali-Wörterbuch*, p. 188, glose *ǵilib* à la fois par « genou » et par « tribu, race », et, chose remarquable, le verbe *ǵilbi* signifie « prendre sur les genoux » et « adopter ».

Il faut aussi tenir compte de somali *mēl* « habitat », saho *mēla* « habitat d'une tribu ; race, tribu » (Reinisch, *Saho-Sprache*, 1890, p. 265), à rapprocher du sidama *malay* « genou, puissance » cité plus haut.

D'autre part le bilin emploie *kān(ā)* « arbre, bois », au sens de « race, famille », ce qui rappelle l'usage des langues européennes occidentales.

La constitution de la famille se fait-elle dans cette région par reconnaissance rituelle des enfants ?

Chez les abyssins chrétiens on ne connaît rien d'analogue. Pour l'adoption, qui est en usage, le rite est la succion de la mamelle : en amharique un enfant adoptif est dit « enfant de sein » ; le rite pour les adultes se pratique aussi entre mâles ; le suçage du pouce

peut symboliquement remplacer l'attouchement du mamelon.

Les galla abandonnent les enfants, dans certaines conditions : les filles nées d'hommes non encore inclus dans la classe des adultes circoncis sont normalement exposées, et adoptées par d'autres familles ou abandonnées à des étrangers (Cerulli, *Folkliterature of the Galla*, dans *Harvard African studies*, III, 1922, p. 127. et *Ancora dell' ordinamento delle tribù galla*, dans *l'Africa italiana*, V, 1926, p. 2 bas).

Or l'abandon des enfants implique évidemment qu'on peut ne pas les reconnaître; comparer l'ensevelissement de filles vivantes chez certains arabes à l'époque antéislamique et les faits d'exposition chez d'anciens peuples indo-européens<sup>1</sup>.

Enfin M. P.-M. Gamory-Dubourdeau, dans une *Notice sur les coutumes des Tornas* (à la frontière franco-libérienne) dans le *Bulletin du comité d'études historiques et scientifiques de l'A. O. F.*, 1926, p. 311, signale qu'au huitième jour après la naissance l'enfant est posé sur les genoux du père.

En résumé, il est possible qu'une seule racine ait servi à désigner le genou d'une extrémité à l'autre du monde chamito-sémitique. En sémitique oriental et dans la région éthiopienne l'idée de *genou* est liée surtout à l'idée de *force*. A peu près sur le même domaine il y a liaison plus ou moins nette entre le *genou* et la constitution de la famille ou de la tribu.

*Note.* — Une partie des questions indiquées ci-dessus ont été examinées dans Dr. Herm. Stieglecker, « *Zeugen* », « *Wissen* » und

1. Il est intéressant de faire pour les faits examinés ici une recherche dans les langues et les institutions de l'Afrique nègre, limitrophe du domaine chamito-sémitique. M. Maurice Delafosse interrogé à ce sujet ne m'avait pas mentionné de connexion entre le genou et la génération dans le vocabulaire négro-africain; mais il se souvenait avoir vu un nègre faire asseoir une femme sur ses genoux en disant : « Ainsi tu ne pourras pas dire que tes enfants ne sont pas à moi » et il avait eu l'impression qu'il ne s'agissait pas d'une allusion à un acte sexuel, mais à une coutume juridique.

M<sup>lle</sup> L. Homburger me communique en outre que dans certains dialectes peul on trouve, à côté du radical *how*, *hof* « genou », un radical *how* « coïter » (et non « engendrer ») généralement évité comme inconvenant; toutefois elle n'affirme pas qu'il s'agisse de la même racine.

« *Knie* » im *Semitischen und Indogermanischen*, dans *Anthropos*, 1927, fasc. 5-6, p. 1000 à 1003. L'auteur cherche à passer partout de l'acte physique à la conception intellectuelle : ainsi dans *brk* il voit l'agenouillement pour l'accouchement. Dans le double sens de la racine sémitique arabe *ḍkr*, hébreu *zkr*, il voit d'abord l'acte du mâle ; le sens de « pensée, souvenir » se développerait secondairement parce que « la science amoureuse » aurait été essentiellement « la science, la pensée ». Il est probable que l'analyse des institutions donne un meilleur appui à la recherche sur les dérivations sémantiques.

---



## LES VOYELLES DE DISJONCTION DANS L'ARABE DE GRENADE AU XV<sup>e</sup> SIÈCLE

par M. Georges S. COLIN.

---

Alors qu'à notre époque — et, au moins depuis le xvii<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup> — les parlers magribins occidentaux se caractérisent par la disparition des voyelles brèves classiques lorsqu'en syllabe ouverte celles-ci sont non-accentuées, l'arabe de Grenade, tel que l'a noté Pedro de Alcalá à la fin du xv<sup>e</sup> siècle, se distingue non seulement par la conservation intégrale de ces voyelles<sup>2</sup>, mais encore par l'addition de brèves d'origine dialectale.

Ces dernières ont toutes le même rôle phonétique : elles servent à *disjoindre un complexe de deux consonnes* dont la prononciation ferait difficulté.

D'après la place où elles apparaissent dans le mot, par rapport au complexe consonantique, on peut les classer selon trois catégories :

I : EXTERNES INITIALES [cas de *ũfrũla* (254/7) « flotte », *ĩgrĩl* (264/24) « grillon »] ;

II : EXTERNES TERMINALES ;

III : INTERNES, cette catégorie se subdivisant elle-même en INTERNES DE COMPLEXE FINAL [cas de *qášār* (97/5) « château », *húdēb* (155/27) « bossus (pl.) »] et INTERNES DE COMPLEXE MÉDIAN [cas de *ihĩrĩm* (415/8) « sorte de voile », *esēhēb* (116/3) « gris »].

1. Voir, pour le Maroc du xvii<sup>e</sup> siècle, le *Dictionnaire Arabesque* de Mouētte.

2. Sauf, bien entendu, les voyelles terminales flexionnelles bien que l'on constate plusieurs cas de conservation de celles-ci dans des noms mis au cas direct et employés comme adverbes.

On ne s'occupera ici que des voyelles disjonctives de la deuxième catégorie<sup>1</sup>.

Dans le parler de Grenade, les voyelles de disjonction EXTERNES TERMINALES apparaissent, en fin de mot, après un complexe constitué par deux consonnes (ou par une semi-voyelle et une consonne) contiguës,

A) régulièrement, devant un second mot à initiale consonantique (suffixé ou indépendant) ;

B) occasionnellement, à la pause.

\*  
\* \*

A, 1. — Devant un suffixe :

a) voyelle -ī-

*wild-ī-na* (39/2) « notre père »<sup>2</sup>  
*ménn-ī-na* (13/8, 14/29) « de nous »  
*ʔánn-ī-na* (31/31, 33/6) « de nous »  
*kúll-ī-na* (58/26, 60/10) « nous tous »  
*yəḥibb-ī-ni* (65/35, 36) « il m'aime »  
*qólt-ī-lak* (58/35) « je t'ai dit »  
*qólt-ī-lukum* (65/1) « je vous ai dit »<sup>3</sup>

1. Si j'insiste plus particulièrement sur cette catégorie, c'est que, dans son *Grundriss*, Mr. C. Brockelmann a bien donné, pour l'arabe de Grenade, quelques exemples de disjonction interne, finale (p. 210, § c. ε.) et médiane (p. 211, § d. α.), mais ne semble pas avoir reconnu dans ce parler l'existence des voyelles disjonctives externes terminales dont il signale cependant (p. 213, § f.) la présence en cairote en se basant sur le travail de Spitta (cf. *Grammatik des arabischen Vulgärdialectes von Aegypten*, p. 52-55 : Die Zwischenvocale).

Dans les exemples cités au cours de cette étude, la voyelle disjonctive a été arbitrairement affectée du signe de la brièveté à seule fin qu'on la distingue plus aisément et sans que rien permette de supposer qu'elle ait été effectivement plus brève que les brèves normales du parler.

Comme cette courte note est tirée d'un travail d'ensemble sur *Le Parler arabe de Grenade au XV<sup>e</sup> siècle* qui paraîtra très prochainement, je n'ai pas cru utile de détailler et de justifier ici le système de transcription normalisée dont je me sers.

2. Cf. *Carta de Abenaboo* (texte en arabe grenadin du xvi<sup>e</sup> siècle, publié et étudié par D. Maximiliano Alarcón, dans les *Miscelánea de studios y textos árabes*, Madrid, MCMXV, p. 691-752), l. 8 du document : بَيْنِنَ \*bein-ī-na « entre nous » avec une voyelle disjonctive notée par une longue ; on trouve dans le même texte, l. 4 ذِمَّتِي pour ذِمَّتِي.

3. Cf. *Carta de Abenaboo*, l. 9 du document كَنْكَنْ كَتَنْتَلَكْ « je t'aurais écrit »,

*qolt-i-lakum* (66/5) « m. s. »  
*qólt-i-luhum* (43/34) « tu leur as dit »  
*amélt-i-lu* (51/6) « tu lui as fait »  
*anhéit-i-lu* (44/24) « tu lui as interdit »  
*le-qell-i-mé* (364/14), à côté de *le-siyyé-me* (364/13).

## b) voyelle -ü-

*béin-ü-kum* (57/15) « entre vous »  
*béin-ü-hum* (50/10) « entre eux »  
*ménn-ü-hum*<sup>1</sup> (36/32, 37/2-3, 39/19-20) « d'eux »  
*ind-ü-kum* (66/1) « chez vous ».  
*wéğğ-ü-hum* (44/9) « leur visage »  
*wáqt-ü-hum* (47/4) « leur temps »  
*húmet enéss-ü-hum* (228/32) « eux-mêmes »  
*wáhd-ü-hum* (193/2) « seuls (eux) »  
*hált-ü-hum* (47/16) « tu les as pris »  
*áwant-ü-hum* (44/5) « tu les as aidés »  
*sahhárt-ü-hum* (46/30) « tu les as dépensés »  
*astanfázt-ü-hum* (47/12) « tu en as joui »  
*nehibb-ü-hum* (12/29, 14/25) « je les aime »  
*yiqérr-ü-hum* (36/15) « il les avoue »

## c) voyelle -ë-

*ménn-ë-kum*<sup>2</sup> (39/10, 60/24) « de vous »

## A, 2. — Devant un mot indépendant :

## a) voyelle -i

*bá:d-i dí* (41/31, 42/33, 51/4, 60/25) « après ceci, ensuite »  
*áud-i dt* (246/34, 361/34) « au lieu de celui-ci »  
*béin-i dúnya wa-dúnya* (236/16) « entre un monde et un autre »  
*wild-i rauháni* (340/2) « père spirituel, parrain »  
*fárd-i weléd* (274/34) « fils unique »  
*qédd-i dí* (332/32) « autant que ceci »

où \**katabt-i-lak* représente le dialectal *katabt* suivi d'une voyelle de disjonction et non, comme le pense D. M. Alarcón, une erreur de scribe pour le classique *katabtu*.

1. A côté de *mén-hum* (13/25).

2. A côté de *mén-kum* (13/17).

- qədd-i hāulin* (332/33) « autant que ceux-ci »  
*qitt-i birri* (261/35) « chat sauvage, serval »  
*wild-i šukr* [ou: *šugr*] (339/37) « père de beau-père »  
*ahl-i dārak* (56/39) « les gens de ta maison, ta famille »  
*li-əḡl-i hēde*<sup>1</sup> (51/1) « à cause de ceci »  
*min əḡl-i hēde* (44/10) « à cause de ceci »  
*əalé kull-i šai*<sup>2</sup> (415/18) « sur toute chose »  
*kull-i men* (160/35, 363/10) « quiconque »  
*kull-i wāhid* (58/29-30) « chacun »  
*kull-i hīn* (62/34, 403/10) « à chaque instant »  
*kull-i sene* (171/20) « chaque année »  
*kull-i ġuməa* (171/22) « chaque semaine »  
*kull-i šāhār* (171/23) « chaque mois »  
*kull-i sāəa* (171/24) « chaque heure »  
*kull-i əāmāi* (171-25) « tous les deux ans »  
*kull-i yaumēi* (171/26) « tous les deux jours »  
*kull-i zemēn* (403/11) « à chaque époque, toujours »  
*ġair-i fené* (282/23) « immortalité »  
*ġair-i šābār* (282/25, 29) « impatience »  
*ġair-i šābir* (282/26) « impatient »  
*ġair-i mūmkin* (283/6) « impossible »  
*ġair-i qūdra* (283/9-10) « impuissance »  
*ġair-i fəhim* (283/20) « inintelligent »  
*ġair-i həqq* (283/19) « injustice »  
*wast-i dār* (344/38) « cour intérieure de la maison », à côté de *was!*  
*ad-dār* (244/26)  
*šüz'-i šaḡər* (343/28) « petite partie », à côté de *šüz'* (343/26).  
*alf-i dinār* (350/13) « mille-dinars, pimprenelle »

#### b) voyelle -ü

- hāms-ü miya* (363/18, 436/5) « cinq cents »  
*sətt-ü miya* (436/6, 394/24, 25, 28, 30, 36) « six cents »  
*ism-ü ġins* (323/27) « nom commun »  
*ābn-ü edem* (166/12) « fils d'Adam, être humain »

1. Il y a, dans cet exemple et dans les deux suivants, coïncidence entre le timbre de la voyelle disjonctive dialectale et celui de la voyelle flexionnelle classique.

2. Déjà en grenadin, *kull-i šai* s'était contracté en *kullīš* (415/16, 17) « tout », avec passage de l'accent sur la voyelle de disjonction. Le marocain septentrional et l'algérien connaissent *kullēš*.

## c) voyelle -ě.

- ělf-ě waràq* (312/10) « mille-feuilles »  
*ělf-ě rātāl* (292/26) « mille livres »  
*ʔiṣīrīn ělf-ě mārra* (433/13) « vingt mille fois »  
*bāʔd-ě ġadī* (418/26, 421/24) « après demain »  
*nūṣṣ-ě léil* (313/23) « minuit »  
*nūṣṣ-ě farās* (166/11) « mi-cheval »  
*nūṣṣ-ě múdd* (309/22) « demi boisseau »  
*nūṣṣ-ě rātāl* (307/37) « demi livre, marc »  
*nūṣṣ-ě qāfiya* (428/11) « demi vers »  
*nūṣṣ-ě tābāʔ* (394/26) « demi ton (en musique) »  
*béin-ě qamār wa-qamār* (236/6) « entre une lune et une autre »  
*korōnb-ě ṣiqilli* (379/10) « chou sicilien », à côté de *korōnb* (379/8)  
*hārt-ě nahār* (285/22) « labour d'un jour »  
*hārt-ě yaumēi* (285/22-23) « labour de deux jours »  
*ʔérq-ě raqīq* (426/4) « veine étroite »  
*ʔérq-ě rawāh* (426/6) « veine d'air »  
*ʔérq-ě muʔāqqed* (426/9) « veine noueuse »

C'est peut-être aussi par la présence d'une voyelle disjonctive terminale qu'il faudrait expliquer les complexes suivants dont le traitement syntaxique fait difficulté si l'on considère les -a/e terminaux comme provenant du ǣ féminin :

- hābbe* [= \*hābb-ě] *musihil* (350/6) « pilule purgative ».  
*hobza* [= \*hobz-ǣ] *moḥtemér* (292/5) « pain levé ».  
*qāfra* [= qāfr-ǣ] *yahūdi* (243/3) « asphalte », litt. « bitume juif ».

## B. — A la pause :

- amrāt wīld-i* (303/11) « femme du père » [comp. le parallèle masculin *zēuž omm* (339/33)]  
*tāht ǣ* (26/14, 403/25) « sous »  
*tāht-ě* (429/39) « barre de pressoir » à côté de *tāht* (289/13)  
*siṭrānġ-ě* (108/9) « jeu d'échecs »  
*bilġ-ě* (97/5) « verrou »  
*něfs-ě* (98/25) « âme »  
*harf-ě bi-harf-ě* (403/16) « syllabe à syllabe », à côté de *harf* (292/25).  
*hīmṣ-ǣ* (397/2) « Séville », litt. « Emèse ».  
*nūṣṣ-ě* (309/27) « moitié », à côté de *nuṣṣ* (309/19)  
*bile šekk-ě* (361/17) « sans doute »

et peut-être également les cas suivants où la voyelle disjonctive a dû apparaître à la suite de la constitution d'une géminée dialectale compensatrice :

*aḥād(d)-ě* (46/4, 18), *ḥād(d)-ě* (46/13, 15, 16, 35) « quelqu'un »  
[à côté de *aḥādd* (98/12, 13), *aḥād* (46/21, 49/8, 50/1)]  
*li-ḥād(d)-ě* 48/7, 26, 30 ; 49/33, 36) « à quelqu'un »  
*ba-ḥād(d)-ě* (49/28) « avec quelqu'un »  
*min aḥād(d)-ě* (49/30) « de quelqu'un »  
*alé ḥād(d)-ě* (49/38) « contre quelqu'un ».

OBSERVATIONS : α. — La voyelle disjonctive terminale n'est jamais accentuée<sup>1</sup> ; son apparition ne modifie pas l'accentuation du mot.

β. — Le timbre normal de cette voyelle paraît être *i*.

Le timbre *u* apparaît, 1) par harmonisation vocalique, devant le suffixe personnel *-hum* ; pour *-kum*, la situation est moins nette, puisqu'à côté de *béin-ũ-kum* on trouve un *ménn-ě-kum* assez inattendu auprès de *menn-ũ-hum*. — 2) sous l'influence de la vocalisation classique, influence plus ou moins renforcée par la nature du voisinage consonantique (présence de *m*), dans *ḥáms-ũ míya*, *sétt-ũ míya*, *lsm-ũ ġins*, *ábn-ũ édem*. Ce dernier composé fournit un curieux exemple d'une solution moyenne intervenant entre le classique *ibn*<sup>2</sup> et l'hispanique vulgaire ségolisé, *ábèn*.

Quant au timbre *e*, les causes qui déterminent son apparition sont peu nettes ; on a à la fois *ménn-ě-kum* et *ménn-ũ-hum*, *álf-ĩ dinār* et *élf-ě waráq*, *bázd-ě di* et beaucoup plus souvent *bázd-ĩ di*, *béin-ě* et *béin-ĩ*.

γ. — Même en dehors du cas de mots à la pause, l'apparition de la voyelle de disjonction terminale n'est pas constante. Si on la trouve presque toujours après *kúll* et *ġáir*, ainsi que devant les suffixes personnels à initiale consonantique, on rencontre très bien

1. On rencontre cependant *ḥamsũ míya* (363/18) « 500 », *ḥamsũ- míyat elf* « 500 000 » (363/19) à côté de *ḥáms-ũ míya* (436/5) et de *ḥáms-ũ míyat elf* (436/4), *kullĩ* (415/16, 17) « tout » à côté de *kúllĩ šéi*. Sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, l'accentuation du grenadin de la fin du xve siècle paraît s'être trouvée en pleine période d'évolution.



*élf márra* (312/4) « mille fois », *báṣḍ mirār* (110/26) « quelques fois ».

δ. — La voyelle disjonctive *suffixée* peut remplacer une voyelle disjonctive *infixée* :

*aqábāl* (110/9) « avant » [à la pause],  
 mais *aqábl-ī wáqt-ū-hum* (47/4) « avant leur temps » [devant consonne],  
 à côté de *aqábl an-nifis* (58/1) « avant l'accouchement » } [devant voyelle]  
 et de *aqábl aḍ-ḍóhār* (54/36-37) « avant midi » }

A cet exemple on peut joindre celui de *ábn-ū* pour *ábēn* (cf. *supra*, p. 214, d. l.), ainsi que ceux de *ism-ū ḡlīs* à côté de *ésēm muméyyez* (323/23) « nom propre », forme purement grenadine à voyelle disjonctive interne, et de *ism fāzil* (323/32) « nom verbal, participe actif », forme classique sans aucune voyelle disjonctive.

ε. — L'existence des voyelles de disjonction externes terminales, dans un parler hispanique autre que le grenadin, est attestée nettement, en graphie arabe, par le *Vocabulista* édité par C. Schiaparelli.

Voir notamment (pp. 421-441) toute la série des adjectifs latins en *in-* auxquels correspondent des composés arabes dont le premier élément est *غَيْرَ* *gair-ī*, en remarquant quelques cas de conservation du timbre de la voyelle classique (*ḡair-ū*) dans des mots savants : p. 421 : *Inpasibilis* = *\*ḡair-ū munfāzil* ; p. 423 : *Inposibilis* = *\*ḡair-ū mumkin*.

Y ajouter les exemples isolés suivants :

p. 550 : Quilibet *كُلُّ أَحَدٍ* *\*kull aḥad*

p. 550 : Quilibet *كُلُّ أَحَدٍ* *\*kull-ā aḥad*

p. 550 : Quilibet *كُلِّ وَاحِدٍ* *\*kull-ī wāḥid* (= p. 639, s. v. Uterque)

p. 549 : Quisquis *كُلِّمَا* *\*kull-i-mā* (= p. 548, s. v. Quandocumque)

p. 549 : Quicumque *كُلِّمَنْ* *\*kull-i-man*

p. 239 : Alveus (glosé par : venter rivi) *بَطْنٍ وَادٍ* *\*baṭn-i wād*

p. 536 : Prius *قَبْلَ أَنْ* *\*qabl-ī an*

p. 549 : Quidam <sup>بَعْضُهُمْ</sup> \*baʕd-ũ-hum

p. 548 : Quando <sup>عِنْدَمَا</sup> \*ind-ā-mā

p. 550 : Quis <sup>أَيُّهُمْ</sup> \*ayy-ũ-hum

p. 602 : Taliter <sup>بِحَيْثُ أَنْ</sup> \*bi-ḥait-ũ an

<sup>مِنْ حَيْثُ أَنْ</sup> \*min ḥait-ũ an

p. 579 : Sicut <sup>مِثْلَ مَا</sup> \*mitl-ũ mā

à côté de <sup>كَمِثْلَ</sup> \*ka-mitl.

Dans ce *Vocabulista* — que son éditeur date avec vraisemblance du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle — on voit que le parler, sous sa graphie arabe, paraît moins éloigné de la langue classique que ne l'est le grenadin noté par P. de Alcalá. Il y existe des voyelles disjonctives mais, dans bien des cas, elles ne sont autres que les voyelles flexionnelles de la langue littéraire, conservées pour des raisons d'ordre phonétique et gardant leur timbre classique. Cependant, avec des mots d'usage courant, comme *kull* et *gair*, on voit déjà apparaître une voyelle disjonctive, au timbre dialectal *i'*, dont l'emploi tendra à se généraliser à Grenade au <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle <sup>2</sup>.

1. La cause de cette généralisation me paraît être que la voyelle *i* étant la plus brève des voyelles, son timbre était le plus convenable pour un phonème de transition, vraisemblablement réduit. En arabe classique d'ailleurs, la voyelle de disjonction externe initiale avait déjà normalement ce timbre.

2. Cf. P. de Alcalá (p. 65, l. 36) *ʔind-ŷ-hu* « chez lui » forme pédante figurant dans un texte religieux et fournissant un bon exemple de l'évolution dialectale du timbre de la voyelle disjonctive. La forme classique est *ʔinda-hu*, la forme grenadine *ʔindu*.

## INSTRUCTEURS MILITAIRES TURCS AU MAROC SOUS MOULAY HAFIDH

Par M. Jean DENY.

---

Il existe si peu de publications en langue turque sur le Maroc que la traduction qu'on trouvera plus loin ne m'a pas paru indigne de figurer dans ce recueil. Les historiens turcs ont parlé plus souvent des relations avec l'Inde que de celles avec l'extrême Maghreb, cependant moins éloigné, beaucoup plus accessible et même voisin des anciennes possessions médianes des Ottomans. Personnellement je ne connais qu'un récit d'« *Une Ambassade Marocaine à Constantinople* ». C'est un « fragment tiré de la Chronique de l'Empire Ottoman de Djeddet Pacha, t. II, p. 52 et suiv., année 1197 (1782-1783) » et publié en traduction par A. Barbier de Meynard, dans le *Recueil de Mémoires Orientaux de l'École des Langues Orientales*, à l'occasion du XIV<sup>e</sup> congrès des Orientalistes à Alger, Paris, Leroux, 1905, pages 5 à 29.

La politique pan-islamique, tellement en faveur sous Abdul-Hamid II qu'il envoyait des émissaires jusqu'au Japon, ne pouvait pas manquer de s'étendre au Maroc, même après la chute de ce Sultan. C'est d'une mission tolérée, sinon avouée par l'ancien gouvernement jeune-turc, qu'il sera question ci-après. Le récit est fait d'après les souvenirs des intéressés eux-mêmes. Leurs noms ne sont pas d'ailleurs indiqués, pas plus que celui du rédacteur qui a signé : (\*\*). L'article a paru dans le journal le *Vakit* « le Temps », de Constantinople, le 8 juin 1926.

Les renseignements sur la mission constituent la partie la plus intéressante de l'article ; ils sont suivis de considérations très élémentaires sur le pays même. Ce serait temps perdu que d'analyser longuement cet *excur-sus* : il vaut surtout comme aperçu de l'idée que se faisaient du Maroc des officiers turcs. Aussi nous contenterons-nous de répondre brièvement aux commentaires que ceux-ci ajoutent eux-mêmes à leur exposé.

La façon dont le personnage d'Abdelkrim est idéalisé aurait certaine-

ment provoqué la surprise d'Henri Basset. Sans vouloir accabler ici un adversaire vaincu les armes à la main, on peut bien rappeler que Basset, dès une époque où la chose était moins universellement connue, voyait dans Abdelkrim non un chef d'État, plus ou moins moderne<sup>1</sup>, mais un *chef de tribu héréditaire* qui, déjà comme Ibn Toumert, obéissant lui-même à une vieille tradition, s'appuyait, — très lourdement et durement d'ailleurs, — sur son clan pour s'étendre en absorbant d'autres clans<sup>2</sup>. Ainsi ont pu se former des États dans l'histoire, mais il n'y a rien de moderne dans tout cela. Ajoutons qu'Henri aurait assurément souri à l'idée d'un Abdelkrim « sorti du Peuple ». A vrai dire cette expression de notre auteur anonyme est une concession à la mode de son pays où le populisme est fort en vogue. On sait, en effet, que le parti créé et présidé par Moustafa Kemâl Pacha, et le seul qui ait droit à l'existence légale, s'appelle le « parti du Peuple (*halk fırkası*) ».

La façon dont est présentée la guerre rifaine comme une lutte engagée contre une « injuste oppression de l'impérialisme et de l'étranger », s'accommode difficilement avec le projet que les auteurs reconnaissent avoir nourri pour la Turquie, « dont ils voulaient étendre l'influence dans ces lointains parages ». Pensaient-ils que leur pays exercerait cette influence avec plus d'équité qu'un autre ou qu'il s'acquitterait mieux de la tâche consistant à restaurer les « ruines » dont ils ont eux-mêmes constaté la présence dans ce Maroc « arriéré » ? Je crois qu'en réalité ils ont obéi à un sentiment plus primitif, au sentiment religieux, dont ils subissent encore l'emprise, peut-être sans le savoir. Il est manifeste qu'ils appliquent le qualificatif d'« étranger (*eğnebi*) » aux non-musulmans seulement. Pour eux les Turcs, malgré les différences de race, de langue et de culture, sans compter les vieilles antipathies — ne dit-on pas « de Turc à More » ? — ne sont pas des « étrangers » pour les Marocains. Or nous sommes à une époque où les termes religieux eux-mêmes tendent à se « laïciser » en Turquie: le mot *müğâhid* « celui qui fait la guerre sainte », que certains

1. Le *Vakit* des 11 et 12 juillet 1925 saluait le *Rifistân* comme un nouvel État musulman, vraiment indépendant, le deuxième après la Turquie, et estimait que la France n'arriverait pas à en avoir raison. Les journaux turcs furent assez impressionnés par les reproductions de certains billets de banque, saisis par les autorités françaises et qui portaient, comme mention de valeur, les mots « One rissân ». Ils y voyaient comme une preuve palpable de l'existence d'un État organisé.

2. Je fais allusion ici à des conversations privées avec Henri Basset. Voir, pour ses idées sur Ibn Toumert, le résumé de la communication qu'il a faite au Congrès International d'Histoire des Religions tenu à Paris en octobre 1923 dans les *Actes....*, Paris, Champion, 1925, t. II, p. 438-439.

de nos journaux ont amèrement reproché à la presse turque d'appliquer à Abdelkrim, tend à signifier simplement « guerrier » ; le titre de *Gâzi* qui a pris de bonne heure en Turquie le sens de « victorieux contre l'Infidèle », appliqué à Moustafa Kemâl Pacha, signifie « Victorieux » tout court.

Continuer à donner au mot *eğnebi* cette acception quasi religieuse prise abusivement, par opposition à *yabanğı* « étranger (sans distinction de religion) », c'est imiter ceux de nos ancêtres ou ceux des illettrés contemporains qui prennent le mot « Turc » (ou « Teur ») dans le sens de « Musulman » (Voir le Dictionnaire de Littré). Un semblable emploi du mot *eğnebi* se concevait du temps d'Abd-ul-Hamîd II qui tremblait au seul mot de « Patrie » (*Vatan*) proscrit par sa censure, et pour qui la communauté de religion primait la communauté de race, mais par ces temps de nationalisme exacerbé, il n'en va plus de même. On est presque tenté de donner des conseils de prudence à l'auteur anonyme de l'article qui emploie un langage aussi « réactionnaire » à une époque où il ne fait pas bon, en Turquie, d'énoncer des idées ne portant pas l'estampille laïque et gouvernementale.

Les observations qui précèdent sont une simple mise au point dictée par le souci objectif de la vérité et n'ont nullement pour but de fournir des arguments aux turcophobes de profession. Je m'empresse même d'ajouter, à l'adresse de ces derniers, que ni le Gouvernement turc, ni la presse, ni l'ensemble de l'opinion n'ont cherché à nous susciter de difficultés dans l'affaire du Rif. Les idées exprimées plus loin doivent être considérées comme personnelles aux auteurs. Il serait aussi enfantin d'en tirer des conclusions sur l'attitude de l'ensemble de la Nation turque à notre égard, qu'il serait contre-indiqué d'inférer d'un article isolé de notre presse que la France est animée de l'esprit de croisade contre la Turquie.

De tous les journaux turcs, c'est le *Vakîl*, — parfois aussi le *ğüm-hûriyet*, — qui a suivi avec le plus d'intérêt et de sympathie le mouvement rifain.

#### TRADUCTION

La fin tragique d'Abd-ul-Kerîm (Abdelkrim) vient d'appeler une fois encore l'attention de l'univers tout entier sur le pays du Maghreb. Adossé aux montagnes du Rif, cet homme a livré de durs et rudes combats pour délivrer de la tyrannie impérialiste le Peuple, ce Peuple dont il est sorti lui-même. Au moment où le rideau

tombe sur cette tragédie — qui sait quand il se lèvera encore ? — je me suis rappelé le récit qu'une personne ayant séjourné longtemps au Maroc m'a fait au sujet de ce pays ignoré et fermé pour nous comme un mystère.

L'aube rouge de juillet 1324 (1908)<sup>1</sup> annonça, pour la Turquie, une période, plus ou moins durable, de prestige aux yeux des peuples orientaux.

De-ci, de-là, des nations arriérées, assoiffées de réformes et de civilisation, tournaient leurs regards vers notre pays. Le Maroc (*Fàs*)<sup>2</sup> notamment demanda des officiers turcs pour réorganiser son armée. Pour les quelques militaires, jeunes alors et qui, encore vivants, ont suivi les carrières les plus diverses, cette aventure, enfouie maintenant sous les ans, n'est plus qu'une vieille histoire bonne à raconter à des amis. L'un de ces officiers me l'a relatée en ces termes :

Moulay Abd-el-Aziz était tombé et Moulay Hafidh était devenu sultan à sa place. Le Ministre marocain des Affaires Étrangères d'alors, El-Mokri s'était adressé à Abbâs Hilmi Pacha<sup>3</sup>, avec lequel il était en bons termes, pour lui demander d'envoyer quelques officiers turcs pouvant prendre du service au Maroc. Nous étions alors en Égypte et nous avions donné notre démission de l'armée. La demande et les conditions du Prince nous convenaient. Un mobile plus puissant encore nous engageait également à les accepter : c'était le désir de réveiller ce pays à la vie civilisée et de lui inculquer la culture turque et l'amour de la Turquie. L'idée pan-islamique<sup>4</sup>, alors à la mode, nous stimulait aussi. Nous nous rendîmes au Maroc où nous fûmes rejoints par des officiers arrivés de Tripoli de Barbarie.

1. La Révolution jeune-turque.

2. Les Turcs et nos auteurs, en particulier, emploient souvent le mot *Fàs* pour désigner aussi bien le Maroc que sa capitale. Nous avons traduit tantôt « Maroc », tantôt « Fez », sans pouvoir garantir dans quel sens le mot était employé dans chaque cas particulier.

3. Abbâs Hilmi Pacha, II<sup>e</sup> du nom, dernier khédive d'Égypte (8 janvier 1892-1914), fils et successeur de Tefik Pacha. Né le 16 juillet 1874, il est actuellement retiré en Turquie où sa grande fortune l'oblige à soutenir d'importants procès. Le 29 septembre 1925 il recevait à bord de son yacht, à Moudania, Moustafa Kemâl Pacha alors en voyage. — Le nom du Grand-Vizir el-Hâgğ Mohammed El-Mokri a été déformé par une faute d'impression (al-Motri).

4. Mot à mot « l'union islamique (*ittihâd-î-İslâm*) ».



Ce qu'on appelait alors les troupes du Maroc, se composait de deux armées. En en prenant la charge, nous constatâmes une grande différence entre les effectifs réels et ceux qui étaient consignés sur les états. Le Trésor du Sultan calculant les crédits militaires d'après le nombre des soldats, les commandants grossissaient les effectifs pour toucher de plus fortes allocations qu'ils mettaient dans leurs poches, et, ainsi que nous eûmes la surprise de l'apprendre, tout le monde connaissait ces pratiques et les trouvait bien naturelles !

La principale mission de ces troupes consistait à percevoir par la force les impôts dont on avait frappé les différentes tribus, mais que celles-ci se refusaient à payer bénévolement.

L'ordre et la discipline étaient choses inconnues parmi les troupes marocaines d'alors. Comme je viens de le dire, elles se composaient de deux armées. Un soldat appartenant à l'une d'elles pouvait agir à sa tête, piller celui-ci, égorger celui-là : il lui suffisait de passer, le moment venu, à l'autre armée, pour éviter tout châtiment.

Il y avait à ce moment à l'armée marocaine, deux sous-officiers français et deux anglais, qui étaient des instructeurs et aussi, en quelque sorte, des observateurs. Ils touchaient de fortes soldes et n'avaient rien à faire.

Après avoir pris en mains l'armée, nous fixâmes tout d'abord l'effectif réel et nous distribuâmes en conséquence les allocations. Les commandements comme *has dur* ! « garde-à-vous ! » ou *selâm dur* !<sup>1</sup> « présentez armes ! » employés à l'exercice ou dans d'autres

1. Le mot *dur* ! est l'impératif du verbe turc *dur-mak* « se tenir debout, rester debout, se lever, s'arrêter ». Le commandement *has dur* ! est une haplologie pour *hâzîr dur* ! « tiens-toi prêt ! » d'après Sami Bey (*Kâmds-i-türki*, p. 536). L'auteur aurait pu relever bien d'autres mots turcs passés dans l'usage militaire marocain : *tabor*, *hîsle* « caserne », *topçî* « artilleur », etc. Comme l'a déjà fait observer M. Lévi-Provençal (*Les Historiens des Chorfa*, Larose, 1922, p. 82-84), le makhzen sa'dien avait subi une influence turque assez accusée. On relèvera dans la *Nozhet-el-hâdi* (Édition et trad. de Houdas, Public. de l'Éc. des L. or., 1889, p. 196 et suiv.), les termes de *sipâhi*, *beylerbey*, *bey*, *bolouk-bâchi* (*bölükbaşı*), *biyâk* (pl. du turc *peyk*), *sollâq* (*solak*), *chanchariya* (cf. Ben Cheneb, *Mots turks*, p. 36 : *çençri*) pour le turc *çesniçir*, prononcé *çesniyir* (?) « dégustateur » (cf. Quatremère, *Mamlouks*, I, p. 2, note 4 ; ce n'étaient pas uniquement des « officiers » comme pourraient le faire croire les dictionnaires ; il y avait aussi des soldats dans le corps d'approvisionnement ; cf. par ex. Evliya, *Tchelebi*, II, p. 418, l. 11) ; *kapuçî* « portier », *çauş*. Certains mots présentent des difficultés : tels *serrâça*, employé déjà chez les Mamlouks d'Égypte (Volney, *Voyage en Syrie et en Égypte*, 1787, I, p. 152 : « espèce de domestiques à cheval qui portent les ordres des Beks, et remplissent les fonctions d'huissiers »)

occasions ont été manifestement empruntés aux Turcs et nous les avons, bien entendu, conservés tels quels. Nous introduisîmes de l'ordre et de la discipline dans l'armée, nous apportâmes le plus grand soin à l'instruction et l'éducation des soldats, tâchant de leur mettre entre les mains des armes d'un modèle moderne, dans la mesure du possible, et nous leur apprîmes à s'en servir. Le résultat le plus net de tout cela, et obtenu dans le minimum de temps, fut de permettre aux colonnes de recouvrement de mettre à la raison les tribus dès le premier choc. Tout en réformant l'armée, nous mîmes sur pied, par la même occasion, une organisation dite « les jeunes marocains » à laquelle étaient affiliés également des musulmans d'Alger, de Tunis et d'Égypte. Cette organisation avait pour but de développer le sentiment patriotique<sup>1</sup> dans le pays et de renforcer l'armée. Ainsi furent jetées les bases d'une formation militaire régulière au Maroc<sup>2</sup>.

\*  
\* \*

Durant notre séjour au Maroc, vingt à trente familles turques et bosniaques s'y établirent, sur l'initiative d'Ismail Haḳḳi Bey, notre Consul à Marseille d'alors. Grâce à notre intervention le gouvernement leur accorda des terres et exprima le désir de voir installer différentes fermes pouvant servir de modèle aux Marocains. Les familles en question se mirent aussitôt à l'œuvre.

Nous envoyâmes alors aussi bien à notre Ambassadeur à Paris,

et qui pourrait bien être une déformation par étymologie populaire arabe du turc *sarlğa* « cavaliers au service des gouverneurs de province » ; il semble, en effet, que les *serrāğa* n'avaient rien à voir avec des « selliers ». On ne perdra pas de vue, en tout cas, que les mots turcs n'arrivaient pas directement de Turquie au Maroc, mais que c'étaient des termes empruntés à l'usage de la Régence voisine, où ils recevaient souvent une acception plus ou moins différente.

1. Ici encore le sentiment patriotique est confondu avec le sentiment religieux.

2. Ce n'était pas la première fois que les Turcs envoyaient au Maroc une mission militaire. Il y en eut une dès le xviii<sup>e</sup> siècle sous Moulay Mohammed ben Abd-Allah (voir Gaudesroy-Demonbynes et L. Mercier, *Manuel d'arabe marocain*, Guilmoto, 1<sup>re</sup> édition, pp. 40-41). — Sur les relations turco-marocaines aux index, sous le mot « Turcs » : *Nozhet-el-hadi* (déjà cité) ; Houdas, *Le Maroc de 1631 à 1812* (Ez-Ziāni), Leroux, 1886 ; Recueil des documents de de Castries. — Voir aussi sur un prétendu séjour au Maroc du prince Seldjoukide Ghiyāth-ed-dīn Khosraw I<sup>er</sup> à la fin du xii<sup>e</sup> s. Houtsma, Recueil de textes relatifs à l'hist. du Seldj, t. III, p. 37-38 (impossibilité chronologique).

Rif'at Pacha, qu'à celui de Madrid, Sezâi Bey, de nombreux rapports préconisant la création d'un Consulat turc au Maroc et les engageant à faire adopter ce projet par notre gouvernement. Je ne sais si ces deux diplomates firent les démarches demandées, mais ce qu'il y a de certain c'est que notre tentative resta sans suite aucune. Or en ce temps-là les pèlerins partaient du Maroc pour se rendre directement au Hidjâz, sans que personne leur demandât quoi que ce soit. Nous pouvions donc pour justifier la création d'un Consulat, invoquer des raisons comme la nécessité de viser leurs passeports, etc., et cette création nous aurait été fort utile.



Naturellement, l'apparition au Maroc d'une armée capable de se défendre au besoin, attira l'attention et provoqua le mécontentement des étrangers. Les Français notamment adressèrent à ce propos un ultimatum au gouvernement du Maroc. Celui-ci n'en tint aucun compte. Irrités, les Français profitèrent d'un incident sans importance survenu à Al-Kazar pour le grossir et lui donner une couleur politique. Ils demandèrent au gouvernement marocain des indemnités considérables et exigèrent en même temps l'expulsion des officiers turcs. Comme ils recouraient à la force, le Gouvernement marocain s'inclina.

Le Sultan Moulay Hafidh appartenait aux tribus du Sud et pouvait compter sur leur fidélité. Il fut donc décidé que nous gagnerions le Sud avec lui et qu'après y avoir levé des troupes, nous ferions une expédition militaire pour prendre Fez, y installer notre administration et rétablir Hafidh comme sultan. Les Français eurent vent de ce projet dès le début et le firent avorter. Nous quittâmes le Maroc.

Les Français devinrent peu à peu maîtres de la situation au Maroc. Ils amenèrent en sous-main les tribus à se révolter et Moulay Hafidh fut obligé de se réfugier en France. Les Français occupèrent alors Fez et Moulay Hafidh reçut l'ordre de résider en France. Moulay Mohammed fut nommé Sultan et l'influence de l'étranger prit désormais racine au Maroc.

L'occupation française fut suivie naturellement de l'occupation

espagnole. Le Maroc gémit désormais sous une contrainte perpétuelle. La dernière guerre pour l'indépendance est une réaction contre cette occupation et cette contrainte : Abd-ul-Kerîm (Abdelkrim) est le chef, animé du désir de liberté, des jeunes Marocains qui gémissent dans la servitude et la souffrance. Hélas, lui aussi, on l'a réduit à l'impuissance.

. . .

Pendant que nous étions au Maroc, le pays d'un bout à l'autre était plongé dans l'ignorance et la ruine. L'administration internationale installée à Tanger avait créé des routes pour assurer les communications avec les troupes d'occupation de ces régions, mais il était impossible de trouver une seule autre route dans tout le Maroc. Un jour que je causais avec le Mufti de Fez, dont la situation était analogue à celle des Cheykh-ul-Islâm ottomans d'alors<sup>1</sup>, je fis allusion au manque de voies de communication au Maroc. Voilà la réponse qui me fut faite : « Si nous faisons des routes, l'ennemi s'en servira pour pénétrer plus facilement dans le pays ! »

L'instruction publique était représentée par quelques nids de misère, réplique de nos vétustes *medrese* à l'ancienne mode. Il y avait en tout et pour tout un journal rédigé par un Syrien qui était l'homme des Français.

Les Marocains sont pauvres. Le pays est couvert partout de sable. Il n'y a que les montagnes du Rif qui soient boisées. Le principal revenu est tiré des mulets qui sont aussi l'unique moyen de transport. Les exportations consistent principalement en bétail. Les burnous et djellâba<sup>2</sup> qui servent de vêtements aux Marocains sont confectionnés dans le pays.

La vie sociale n'existe, pour ainsi dire, pas. Dans les villes, les différents quartiers sont autant de fortins et sont séparés par des murs infranchissables. Le soir, les portes de tous ces quartiers sont fermées et pour passer de l'un à l'autre, il faut obtenir l'autorisation du commandement.

Les toits sont à terrasses contiguës et l'on pourrait parcourir tout

1. Dignité supprimée en même temps que celle du Sultan et du Grand-Vizir (1<sup>er</sup> novembre 1922).

2. Ecrit *gallâbiye* dans le texte, d'après la prononciation égyptienne.

un quartier en passant d'un toit sur l'autre sans descendre dans la rue. Les femmes se tiennent sur ces toits, devisent entre elles, y tressent leurs nattes et chantent des *mawal*. Elles mènent une vie fort recluse et ne sortent presque jamais dans la rue.

Il s'y trouve des Circassiennes et en grande quantité. Le Sultan et les émirs achètent à bons deniers des femmes blanches qu'ils mettent dans leurs harems.

Le Palais du gouvernement a l'aspect d'une *medrese* de chez nous : les pièces en rez-de-chaussée s'ouvrent sur une cour. Les solliciteurs entrent dans la chambre du *wazîr* et se mettent sur un rang. Ils expliquent un à un leur affaire et la font régler par le ministre qui est assis sur le sofa, dans un coin, derrière un pupitre. Il y a bien quelques escabeaux dans la chambre du *wazîr*, mais on n'a jamais vu un Marocain y prendre place. Ils sont réservés aux étrangers<sup>1</sup>. Les notables marocains s'habillent de soie de diverses couleurs. Le sultan Moulay Abd-el-Aziz fut le premier à se montrer en veston et pantalon de coupe européenne. Aussi fut-il traité d'infidèle et déposé.

Les grands personnages, lorsqu'ils ont convié quelqu'un à un repas, choisissent les premiers le meilleur morceau, le meilleur fruit, y mordent et le passent ensuite à l'invité. Le même morceau fait ainsi le tour de la table. Retirer de sa bouche un semblable morceau et l'offrir à l'hôte est une manière d'honorer ce dernier !

Les Marocains entrent dans le *hammâm* tout nus. Ils ne connaissent pas l'usage du pagne. Un jour, un homme d'État éclairé voulut imposer cet usage. La population s'ameuta en disant que c'était une coutume d'Infidèles et refusa d'obtempérer. Le gouvernement retira l'ordre qu'il avait donné.

Il y a à Fez d'imposantes mosquées qui sont des vestiges de la civilisation « andalouse (des Musulmans d'Espagne) ». Les Juifs sont à Fez en nombre non négligeable, mais on n'en a jamais vu aucun passer devant une mosquée. Un Juif qui s'aviserait de le faire serait saisi par la foule et lynché. Je pense qu'il est inutile d'ajouter qu'au Maroc, comme partout ailleurs, le plus gros du commerce est entre les mains des Juifs.

1. Le mot « étranger (*eğnebi*) » semble désigner ici les Européens.





# LES BENI MERÏN ET LES BENI WATTAS (LÉGENDE MAROCAINE)

par M. E. DESTAING.

Texte en tachelhit du Sous<sup>1</sup>.

*Lqist n Bni Mrin d Bni Uttaş.*

*Kkant inn Bni Mrin γ 'zzmān nsen gān igēldān mēqqōrnīn γ 'lγērb;  
ur illa ma d āsēn izdarēn γ 'zzmān nsen; ifka iāsēn Rēbbi lqūwwa  
iggūtēn; kullu m'ddēn γ 'nān γ lāyyām nsen, ur illa h'tta iān iḡan  
ddriūs; γakūd ann γ 'zzmān ann a illiγ at'llment tēmγarīn idd γ tēzdit  
"wūreγ, a illiγ a šēttān γ ibēška n 'dd'heb, ar ssirīdēn ifāssēn nsen  
γ 'lmγāsēl n 'nnūqqērt. Lliγ gān γik ann, ddūn ailliγ tγān msēqqēm,  
ailliγ ur lān lhēdd, šūrēn f m'dden; isleb tēn Rēbbi γ 'nn°eamt-nēs lli  
iāsēn ifka, ikkes tt γ ifāssēn nsen, ikf tt i l γair nsēn; iān izāh°den  
nn°eamt n Rēbbi, ar ās-tt itkkis.*

*Lmulūk lli tn-id tāb°anīn ur a skāren zūnd nētnīn. Mēddēn swang°mn  
tēn ar tīnīn: « Zūnd nētnīn ur sūl illa. Mra nūfa iā wass γ wussan  
nsēn. » Nētnīn d Bni Uttaş d Ulād Smaḡīn a s a kkātēn m'dden lāmtāl;  
ar tīnīn m'ddēn: « Zēγ Bni Mrin d Bni Uttaş ur sūl llān m'ddēn  
zund nētni. »*

*Ikka tt inn iā urgaz γ 'zzmān nsēn iḡa argaz mēqqōren, itiissān  
bāh̄ra, ittīqṣād, iitti nn γ 'lammart, izdγ ēnn γiā lmūdaḡ wah̄du-t,  
iḡ γinn aγaras lmulūk n Bni Mrin; ittēf tig°mmi ns, ar dārēs  
t'gg°izēn lmulūk ass ēnna ṣṣūγēn s t'gmert, ar dīsēn ttāwin kullu ma  
ttēn ih°ṣṣān γ 'lfraṣāt d 'lātā t n'ddheb d 'nnūqqērt, γ 'lmudda lli ra*

1. Ce texte nous a été dicté à Alger, en 1913, par un Marocain originaire du Sous. Il a été revu par M. Mohammed Ben Abdessalām, répétiteur de berbère à l'École des Langues orientales vivantes (parler des Aksimen).

nn kin. Iḡ d urrīn ḡ t<sup>u</sup>gmert, gg<sup>u</sup>zen dārēs, ššin, ssūn, ftūn, fēln ās kullu ma ddid sēn iwīn, ar d<sup>i</sup> turrīn bla iāt. Iḡ ra d ftūn, ar ās tinīn : « Smun ibēškān ann, smun kullu ḡayād mā s a t<sup>u</sup>awant ihf nēk. ḡanēs-kann ig azēmzī ḡ dār sēn, iḡ fkān i kra ksēn ās daḡ ; iān mu fkān lmulūk kra, ar ās t tažžān, ar tinīn : lḡaqq l<sup>u</sup>arg nēs. Iḡ d rūrēn ma ddārēs iwīn, ur ten isfulki ḡikann, ra ttēn iahger ; igēldān, ainna fkān idrūs ḡdār m<sup>i</sup>ddēn, ašku ifka iāsēn Rēbbi ma ur idrūsēn, ar akkān tikki ma igaddān d l<sup>u</sup>qder nsēn ; ḡikann abādān a s ā dis t<sup>u</sup>ṣṣāfēn, aillīḡ ḡūḡēn aḡaras, aillīḡ kullu fnān ; ur idūm bla Rēbbi.

Iderk disēn u berḡa lli ma ur ih<sup>u</sup>ddān. Lliḡ a itt<sup>u</sup>mnid lmulūk ann fnān kullu, ggurun āsen d uḡād, iāsi d kullu lfrašāt ann d lāwān ann, ig ten ḡ tsērfīn, iqqēn tēnt, inna d ihf ēns : « Ad āsiḡ aiddid inu, geḡ agērrāb, ar zzenzaḡ amān, bās ād ḡīyidēḡ ttūhma f ihf inu, bās ād iḡi ur isēqsa ugēllid ād ḡ l<sup>u</sup>māl <sup>u</sup>willi zrinīn. Iāsi aiddid nes, ig ās a<sup>u</sup>anbūb n<sup>u</sup>ttās, iāsi tattāsin n<sup>u</sup>ttās, ig tēnt ḡ uaqrab <sup>u</sup>yilēm, iāsi nnaqūs nēs, zūnd ḡ<sup>u</sup>mk <sup>u</sup>lli kullu skārēn igērrābēn. I<sup>u</sup>ammer aiddid nēs suamān, ar itsīli tabanka f tēsḡa tazēlmātt, nēttāt a ḡfell ās ittāsīn aḡaḡū <sup>u</sup>uaid-did, ar ittāsī aiddid nes, ar t it<sup>u</sup>gga ḡiggi n tabanka, ar itēqqēn imi u<sup>u</sup>anbūb s ik<sup>u</sup>mz nēs ; ar istāra ḡ l<sup>u</sup>mdīnt, ar ikkāt s <sup>u</sup>nnaqūs, ar izzenza amān ḡ isuak ; wēnna iḡḡ fād ḡ mēddēn, issu t ; wēnna isuān, ar ās iākka aḡārīd <sup>u</sup>uanās nāḡ sin. Iḡ iūt s <sup>u</sup>nnaqūs, ar ittīni : « Hūwen, iḡ l<sup>u</sup>mhūwen, u <sup>u</sup>afu <sup>u</sup>al l<sup>u</sup>mēskīn b-ḡālī ; sir, iḡ uddi, sir<sup>1</sup>. » Ar bēdda ittīni ḡikann, ar ammas iḡ wass irmi, iḡ<sup>u</sup>li dīs lḡāl, i<sup>u</sup>kti ussān lli zrinīn, inna d ihf ēns : « Iḡ, iḡ uddi, manza sul ḡa illi ndi n<sup>u</sup>ḡḡa, ur ra sul nḡēḡ zūd ma iād n<sup>u</sup>ḡḡa. » Ilēmmadīn, ar isāwal simik, ar idziyād ḡ wawāl nēs : « Mšāt <sup>u</sup>nnās u žāt <sup>u</sup>nnās. Mēn Bni M<sup>u</sup>rīḡān u Bni Uḡtās ma bḡat nās<sup>2</sup>. »

Sēllān ās ibēlsān, ftūn, qēdn ās ēnn dār ugēllid ann, inīn ās : « A sīdi, iḡān <sup>u</sup>ddālēm ḡ <sup>u</sup>ššīft <sup>u</sup>ugērrāb, ha ma ittīni, ha ma ittīni. » Inna iāsēn ugēllid lli : « Awāl nēs iḡḡda kra. » Nnān ās : « A sīdi, ugḡ<sup>u</sup>ar n kra a iḡḡda ; kullu ma dd flen Bni Mrīn ula Bni Uḡtās, igān lfrašāt d <sup>u</sup>l<sup>u</sup>atāt, iudd āsēnt. » Inna iāsēn ugēllid lli : « Auḡāt t id, nūknīn ā istahḡān ma ddārs illān ; imma n<sup>u</sup>tta, ig-it agērrāb <sup>u</sup>ns. Auḡāt t id, ā tt nsēqsa ma ddārs illān ; nek ddu imi ns, n<sup>u</sup>ḡḡa awāl nes. » Ftūn, awīn ās t id, iḡini iās ugēllid lli : « Awāl ād lli ttīnit, ml aḡ ma igān l<sup>u</sup>m<sup>u</sup>ana ns ; m<sup>i</sup>ddēn ād lli tālēḡt, ma ggīsēn teḡḡīt, kiḡi ddisēn imaqqārēn, tešt

1. هَوْن يَا مَهْوَنَ وَاعْبُ عَلَى الْمَسْكِينِ بِحَالِي سِرِّيَا وَدِّي سِرِّيَا

2. مشيت الناس وجات الناس من بني مرين و بني وطاس ما فتت ناس

disen lh̄ir, tzer̄t disen wayād; n'ssen ma d ḡan; aiwa, ini jaγ kra mo ggis̄en tēzr̄it ifulk̄in. » Inna jās uḡerrāb 'lli: « A s̄idi, irgāz̄en ḡan tēn γuinn ula kiγi, ualāinni ā inna γ iṣṣa iān lh̄ir nāγ l̄ar ā f ā ikti. »

Issen uḡellid ilēmmadin is disen iṣ̄erref lh̄ir inna jās: « Awa ur k ilkēm kra γ 'lh̄ir ns̄en kiγi? » Inna jās: « N°am, ā s̄idi, nēṣṣa disen lh̄ir, ā ttēn irh̄em Rēbbi. » Inna jās uḡellid: « Ur ak'd fl̄en kra n t̄iγau-siwin ma s ā tēn t'rham't? » Inna jās d: « Fēln aγ d ster n Rēbbi. » Inna jās uḡellid: « N°am, s̄ter illa f ku iān, u lākin kiγi zmān ur tḡit aḡerrāb, bāh̄ra tḡit, mah̄ lliγ tḡit aḡerrāb, walli iss̄enn lmulūk d iḡel-dān, ur a itēgga aḡerrāb γar iγt sers thuz l̄uq̄t. » Inna jās uḡerrāb 'lli: « A s̄idi, dd̄un̄it ar tk̄is, ar tākka; iḡnuān ar tezzf̄en, ar dal̄en; lh̄ir imun d idbāb nēs. » Inna jās̄en: « Qnāt t inn ar dd̄ jawi γ ailli t is̄en-dāgen. » Inna jās: « A s̄idi, ur tāhtaṣṣ̄at; kul ṣ̄i ra k id ilkēm ar γid; a ggis̄ nēs̄ker γar γik 'lli s inna uγarab: Ih̄ t tuṣka, ar t̄ tēgutt s̄ iin̄z̄id, ih̄ tēfta, ar tēbbi ss̄nās̄el; l̄aṣ̄in ur inuān ā dd̄ issāw̄ul̄en γ uah̄liḡ inu. »

Ifk kullu ma ddārēs illān uḡellid lli; γa illi is̄erγān, ks̄en ās t, ib̄er-red ilēmmadin, imun d im̄ins, ur ā sul itt̄ini γik 'lli.

### Texte en tamaziht (Moyen Atlas)<sup>2</sup>.

Lliḡ llān Bni Mr̄in d 'Bni Ut̄tās n'tni āg °amr̄en l̄γerb zēḡs̄en. Ass̄ enna l̄z̄ema°, la tḡān n̄ezah̄t, la t̄z̄allān ḡ tm̄ezgidiwin, la ttāwin ak̄sum, la ttāwin tiyni, la ttāwin qāh̄ ut̄si nna d ā ttāwin im'qqrān, la h̄ēddm̄en lm̄ad̄en, ur d ass̄an lli ḡ 'ttāsa n 'dd̄heb ziys̄en. A ida tt̄il̄in iḡeld̄an, ikker Rēbbi ir̄zem zēḡs̄en; bdun al gmerr aḡellid n Bni Mr̄in d uḡellid n Bni Ut̄tās, mezm̄an h̄ēf̄ss̄id, bdun la tmenγān alliḡ ṣ̄emm̄el ēaṣ̄er sn̄in h̄ēd hamst °aṣ̄er us°gg'as, alliḡ ur iqq̄im zēḡs̄en ualu.

Illa iun uḡerrāb lliḡ llān Bni Mr̄in d 'Bni Ut̄tās, ass̄ enna l̄z̄ema°at addāi ṣṣ̄γ̄en l̄γ 'nnzah̄t, ibdu uḡerrāb la ttēn iss̄ua lā s̄en izz̄enza amān, bdun nētni wēnna zēḡs̄en iss̄ua lā s̄ iākk hamsa n 'lluiz̄ s̄etta n 'lluiz̄, ṣ̄l̄in ḡ 'nnzah̄t, āl d' tēγli tāfuṣ̄t, dd̄un ib̄erd̄an ns̄en, ṣ̄ēzm̄en l̄γert̄iidr̄in ns̄en, ibdu uḡerrāb iz̄emma° iṣ̄at n 'dd̄heb māni ḡ d ass̄an Bni Mr̄in d 'Bni Ut̄tās, alliḡ qd̄āan lēz̄d̄er, ur iqq̄im zēḡ sen ṣ̄a; dd̄un d winna id̄n̄in; tēddu d lq̄um 'nna id̄n̄in t̄ammer tāmazirt; aḡerrāb 'nna isul idder, ibdu la izz̄enza amān lq̄um 'nna tēns̄er aḡellid 'nna id̄n̄in;

1. إلاجات تفودها بسببية الامت كاتقطع السلاسل.

2. Ce texte nous a été dicté en 1915, à Sefrou (Maroc), par un indigène originaire du Moyen Atlas (parler des Ait Yousi).

ibdël lhāl hēf ugērrāb, iwālēf u'nnā isuān zi Bni Mrīn u Bni Utṭās lā s iākka ārbāz n 'lluiz, ḥamsa n 'lluiz, bdun winna idnīn lā s ākkān sōrdi hēd sīn, ibdu la iqqār : « Z<sup>u</sup>g is šēmmēl Bni Mrīn u Bni Utṭās, ma bqat nnās. » Ddun ib<sup>u</sup>lisiyēn, slān ās la iqqār : « Z<sup>u</sup>g is šēmmēl Bni Mrīn d Bni Utṭās, ma bqat nnās. » ūmzēnt, silīnt s agēllid, nnān ās : « Ai agēllid, wa nūfa t lla izēnza 'amān ā la ikkā s 'nnaqūs la iqqār : Z<sup>u</sup>g is llān Bni Mrīn u Bni Utṭās, mēn hūma ma bqat nnās. » Inna iās ugēllid : « Mai tēnnīt ma yer ? » Inna iās : « Šfi lumāna d isērdān, ārwah a ttānnāit ag<sup>u</sup>ed šēggīnt. » I-raq i isēm-yan d imḥeznīn d lumāna, inna iāsēn : « Ašmāt, munāt d wa. » Awin isērdān d isḥarīn ; ikkēr ugēllid iddu d imḍukāl nēs, allig<sup>u</sup>udān tāddart nēs ufān ʿrēs lāhri lla izammār s 'tṭāšāt n 'ddheb d 'lluiz lmāl l'ktūr. Inna iās : « Mani zi t'smunt āya ? » Inna iās : « Smūneh āya zi Bni Mrīn u Bni Utṭās. » Ikker ugēllid ismūn lmāl 'nna rbaa iyām u nā lā itēnqāl lli g<sup>u</sup>ddhēb. Inna iās : « Mism ai tgit i uya ? » Inna iās : « U'nnā isuān zeg sēn, la iḥakk ḥamsa n 'lluiz hēd sētta i iūn. » Inna iās : « U'nnā isuān zeg im'qrān nsēn g<sup>u</sup>tṭāst n 'ddheb, ur da irēttū ā tt irār s aḥām nēs. » Inna iās : « Zeg sēn ā 'zēmmahh lmāl a ; u'nnā ʿūrš illān, lā iākk muzūna hēd sīn. » Inna iās : Šerḍ ʿīfi ainna trīt. » Inna iās ugēllid i ugērrāb : « Ak rāreḥ d lhākēm hēd lbāša hēd lūzīr, ā ttēhkēmt al tēmmūt. » Inna iās ugērrāb : « Ihi » Inna iās : « Ad i tebnūt timezgīda ād i tešft tāmāzirt. » Inna iās : « Sūfeḥ i lmertba nu ainna itqēddān nēkkīn d ḥarraū inu. » Ikker isufy ās ugēllid kul ši, iqqīm d ḥarraū nēs.

## TRADUCTION

---

### LÉGENDE DES BENI MERIN ET DES BENI WATTAS

---

Autrefois régnaient au Maroc des rois puissants, les Beni Merin<sup>1</sup>. Dieu leur avait donné un immense pouvoir ; nul ne pouvait leur résister. Sous leur règne, les gens du peuple étaient tous dans l'aisance ; il n'y avait pas un seul pauvre dans tout le royaume et les femmes filaient la laine avec des fuseaux d'or. Les princes mangeaient dans des plats d'or et se lavaient les mains dans des bassins d'argent.

Mais avec le temps, s'étant démesurément enrichis, ces rois opprimèrent leurs sujets. Dès lors, Dieu les priva de ses faveurs<sup>2</sup>. Il reprit de leurs mains les richesses qu'Il leur avait accordées et en fit don à d'autres. Car Dieu retire sa grâce à quiconque la renie.

Les rois qui leur succédèrent ne les égalèrent jamais. Aussi leurs sujets, pensant avec regret aux Beni Merin, disaient : « Il n'y a plus de princes comme eux ! Puissions-nous revoir un seul jour semblable aux jours heureux de leur puissance ! » Les vertus des Beni Merin et des Beni Wattas, de même que celles des Oulad Sma'in<sup>3</sup>

1. Sur les Beni Merin, voir l'ouvrage d'IBN EL-AHMAR : *Histoire des Beni Merin, rois de Fés*, intitulée *Rawdat en-nisrin*, édition et traduction annotée avec appendices, par MM. GHAAOUTSI BOUALI et GEORGES MARÇAIS. Publ. de la Fac. des Lettres d'Alger, Paris, Leroux, 1917.

2. Au sujet des Beni Wattas, voir l'ouvrage (thèse de doctorat) de M. AUGUSTE COUR : *La dynastie marocaine des Beni Wattas*, Constantine, D. Braham, 1920 ; lire notamment dans l'introduction pp. 13-27 : les Beni Wattas d'après la légende.

3. « Les Oulad Sma'in étaient plus puissants que les Beni Merin ; au temps où ils vivaient, tous leurs sujets étaient riches, ceux-ci se faisaient des cadeaux en or et en argent, etc. » Nous espérons publier prochainement dans un recueil de textes quelques faits attribués par la légende aux Oulad Sma'in.

passèrent en proverbe. Les gens avaient coutume de dire : « Depuis que les Beni Merin et les Beni Wattas ont disparu, personne ne les a égalés<sup>1</sup> ! »

A l'époque lointaine où régnaient les Beni Merin vivait seul, loin des agglomérations, un homme de bonne famille, bien réputé et estimé<sup>2</sup>. Sa demeure isolée se trouvait proche du chemin que suivaient les princes lorsqu'ils se rendaient à la chasse. Ils s'installaient chez lui, apportaient les objets d'ameublement, tous les ustensiles d'or et d'argent qui leur étaient nécessaires durant l'expédition. Au retour de la chasse, ils mangeaient, buvaient dans cette maison ; puis ils s'en allaient, laissant à leur hôte tout ce qu'ils avaient apporté. Au moment du départ : « Prends tout ceci qui peut t'être utile », lui disaient-ils. En agir autrement, c'eût été petitesse de leur part. Quand les rois ont donné telle chose à quelqu'un, ils se gardent de rien réclamer ; ils disent : « Ce sont ses étrennes<sup>3</sup>. » Si les Mérinides avaient repris les objets qu'ils apportaient, leur hôte les eût méprisés. Ce que donnent les rois apparaît toujours aux yeux du pauvre comme chose de peu d'importance. Dieu, en effet, donne aux riches des biens considérables ; aussi quand, à leur tour, ils font un cadeau, doivent-ils le proportionner aux faveurs qu'ils ont eux-mêmes reçues.

Les princes ne se lassèrent pas de traiter généreusement ce campagnard, si bien qu'il devint excessivement riche. Et cela dura jusqu'au jour où, étant sortis de la voie droite, ils virent leur puissance anéantie<sup>4</sup>. Rien n'est durable, sauf Dieu.

Notre homme enrichi vit tous ces rois disparaître, vit d'autres

1. Ce dicton est conservé dans la mémoire des Arabes et des Berbères en langue arabe ; les informateurs ont essayé, non sans hésitation, de le traduire en berbère (la consonance de la phrase arabe est détruite en berbère).

2. Dans le texte en tamazight, il s'agit d'un porteur d'eau.

3. Les Beni Merin et les Beni Wattas organisaient chaque vendredi une partie de plaisir à la campagne. Un porteur d'eau prit l'habitude de leur offrir de l'eau. Les princes se désaltéraient et donnaient à cet individu cinq, six pièces d'or. Le soir venu, les princes rentraient à leurs palais ; le porteur d'eau recueillait alors les timbales d'or dans lesquelles les princes avaient bu (et qu'ils avaient laissées).

4. « Les Beni Merin et les Beni Wattas travaillaient les métaux ; quand ils se réunissaient, ils ne buvaient que dans des timbales d'or..... Dieu mit la discorde parmi eux. Les princes Beni Merin et Beni Wattas s'étant rencontrés à la chasse se prirent de querelle. Durant dix ou quinze années, ils luttèrent, si bien qu'ils s'anéantirent. »



rois prendre leur place. Alors il réunit les objets précieux restés chez lui, les mit dans des silos qu'il ferma. Et il se dit : « Je prendrai une outre et je me ferai porteur d'eau ; de la sorte, j'écarterai le soupçon de ma personne et notre nouveau souverain ne m'inquiétera pas au sujet des richesses laissées par ses prédécesseurs. » Il prit donc une outre, il en pourvut l'ouverture d'un ajutage de cuivre ; il plaça des timbales de ce même métal dans un sac de peau, et partit muni de la clochette des porteurs d'eau. Il remplit d'eau son outre, suspendit à son côté gauche un coussinet de peau sur lequel il fit reposer l'outre pleine et, fermant l'ouverture de celle-ci avec le pouce, il se promena par la ville en agitant sa clochette. A ceux qui avaient soif, il donnait de l'eau et, en paiement, recevait une ou deux piécettes de cuivre. Et tout en faisant sonner sa clochette, il disait : « Aide-moi, ô Dieu secourable, et pardonne à un malheureux tel que moi ! » Voici qu'un jour, accablé de fatigue et d'ennui, au souvenir des jours passés, il se mit à penser : « Oui, mon cher, où sont les temps heureux que nous avons connus ; plus jamais nous ne reverrons ce que nous avons vu. » Et tout haut, il ajouta : « Va, mon ami, va seulement ! Des gens sont partis, des gens sont venus, mais depuis les Beni Merin et les Beni Wattas, il ne reste plus de gens. »

Des passants mal intentionnés l'entendirent et vinrent le dénoncer au roi : « O seigneur, dirent ces démons, un individu malfaisant, déguisé en porteur d'eau, répète ceci, répète cela. — Ces paroles cachent quelque chose, observa le roi. — C'est mieux que ce que tu supposes, seigneur, dirent les dénonciateurs ; tout ce que les Beni Merin et les Beni Wattas ont laissé en fait de tapis, d'ustensiles, ce faux porteur d'eau a mis la main dessus. — Amenez cet homme, ordonna le roi, c'est à nous que doivent revenir ces richesses ; et quant à lui, qu'il fasse son petit porteur d'eau. Amenez-le que nous l'interroignons sur ce qu'il tient secret, et que nous puissions recueillir les paroles tombant de sa bouche. »

On amena le porteur d'eau : « Ce langage que tu as tenu, dit le roi, explique-nous ce qu'il signifie ; ces gens dont tu fais l'éloge, qu'as-tu remarqué chez eux, toi qui les as fréquentés, qui as profité de leurs biens, toi qui as eu leurs richesses sous les yeux ; nous

savons de quoi il s'agit ; voyons, dis-nous un peu ce que tu as vu de beau chez ces rois. — O mon seigneur, dit le porteur d'eau, vous êtes tous, ces princes et toi, des hommes de mérite. Mais s'il arrive à quelqu'un d'avoir été ou bien favorisé ou bien outragé, c'est aux bienfaits ou aux injures reçus qu'il pense continuellement. » A ces paroles, le roi comprit que ce vendeur d'eau avait, en effet, été en faveur auprès des princes mérinides. Et poursuivant son enquête : « Est-ce que par hasard, de toutes ces richesses, rien ne serait tombé entre tes mains ? — En effet, seigneur, j'ai profité des biens de ces princes à qui Dieu veuille accorder sa miséricorde<sup>1</sup>. — Mais, dit le roi, est-ce que toute cette reconnaissance que tu leur témoignes n'aurait pas pour origine des biens restés en ta possession ? — Mes bienfaiteurs m'ont laissé la protection de Dieu<sup>2</sup>. — C'est entendu, la protection divine s'étend sur chacun. Mais, autrefois, tu n'étais pas porteur d'eau, tu étais un personnage considérable. Pourquoi t'es-tu fait porteur d'eau ? Celui qui a vécu auprès des rois et des princes ne choisit un pareil métier que si quelque circonstance l'y oblige. — Seigneur, répondit le malheureux, la vie d'ici-bas tantôt retire les biens et tantôt les accorde ; les cieux tantôt sont purs et tantôt brumeux ; les richesses de tes prédécesseurs sont parties avec eux. — Tenez cet homme enfermé, ordonna le roi, jusqu'à ce qu'il ait livré ce qui l'a fait jaser. — Ce n'est pas nécessaire, dit le porteur d'eau, tout te sera remis. Je dirai comme l'Arabe : « Quand la fortune vient à vous, un cheveu  
« vous suffit pour la guider ; mais veut-elle vous quitter, elle brise  
« des chaînes. C'est du pain mal cuit, resté sur ma conscience, qui  
« a parlé<sup>3</sup>. »

1. « On trouva, chez le porteur d'eau, un réduit à l'écart entièrement rempli de timbales d'or et de pièces d'or : « D'où te vient cela, demanda le roi ? — Tout m'a été  
« donné par les Beni Merin et les Beni Wattas. Si à l'un d'entre eux je servais à boire  
« de l'eau, il me donnait cinq ou six pièces d'or. Et quand un grand personnage avait  
« bu, il ne consentait pas à reprendre la coupe d'or dont il s'était servi » (Brâbers).

2. Le porteur d'eau reproche au roi l'avarice des gens de sa cour : « Ceux qui t'entourent donnent, eux, comme cadeau, une ou deux pièces de cuivre » (Brâbers).

3. Après que le porteur d'eau a livré ses richesses, le roi lui offre une compensation : « Demande ce qui te plaira. — Fais-moi bâtir une mosquée, dit le porteur d'eau, accorde-moi une terre, nomme-moi à un emploi qui suffise à mes besoins et à ceux de mes enfants. » Le roi lui accorde tout cela (Brâbers).

Il remit au roi tout ce qu'il possédait. Ce qui lui échauffait la tête lui fut enlevé et dès lors il recouvra son sang-froid, ferma sa bouche, ne bavarda plus<sup>1</sup>.

1. On dit aussi que le porteur d'eau put soustraire aux recherches une meule d'or. Et de nouveau, il se mit à tenir des propos compromettants. Une personne charitable lui conseilla la prudence : « Pulvérise cette meule peu à peu et vends cet or en poudre pour vivre. »

---



## LES SULTANS DE KILWA

Par M. Gabriel FERRAND.

Pendant qu'il était en service à Zanzibar en qualité de consul général d'Angleterre, John Kirk (plus tard Sir John Kirk) reçut en présent du sultan un manuscrit arabe de 17 feuillets avec la dédicace suivante écrite en lettres d'or :

هذا الكتاب للمحب العزيز جون كرك وكيل الملكة المعظمة في زنجبار  
كتبه برغش بن سعيد بن سلطان بيده يوم ١١ من شهر جمادى (sic) الاولى  
١٢٩٤ سنة « Ce livre [a été donné] à notre cher ami John Kirk,  
représentant de la vénérée reine [d'Angleterre] à Zanzibar. A écrit  
ceci de sa main Bargaš bin Sa'īd bin Sulṭān, [sultan de Zanzibar],  
le 11<sup>e</sup> jour du mois de jamādā I<sup>er</sup> 1294 [= 24 mai 1877]. »

Le ms. en question a été donné par Sir John au British Museum où il a été catalogué : Or. 2666. S. Arthur Strong l'a publié intégralement dans le fascicule d'avril 1895 du *Journal of the R. Asiatic Society* (p. 405-430), sous le titre de *The history of Kilwa, edited from an Arabic Ms.*, en le faisant précéder d'une importante introduction (p. 385-404) où ont été utilisées les relations portugaises et notamment le chapitre vi du livre VIII de la première décade de Barros.

D'après une indication manuscrite de Sir John Kirk, ce texte arabe sans nom d'auteur aurait été rédigé en 1862 par « Sheikh Moheddin de Zanzibar », sans doute le même personnage que Richard Burton a connu et mentionne sous le nom de kādī Muḥī

ad-dīn (*Zanzibar*, t. I, p. 423). Celui-ci rapporte évidemment la tradition courante à Zanzibar au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, qu'il a recueillie et qui s'appuyait peut-être sur un texte plus ancien dont on ne parle pas ; mais l'existence d'un ancien texte est sûre, car Barros a utilisé la traduction d'une chronique arabe de même nature. Il a donc paru utile de reproduire ici en traduction, le passage précité de la 1<sup>re</sup> décade et de l'annoter à l'aide du texte de Zanzibar et de quelques autres.

Les ports et îles de la côte orientale d'Afrique dont il est question dans cette note sont situés ainsi :

Kilwa, le Quiloa des chroniques portugaises, est l'actuelle Kilwa-Kisiwani par environ 9° de latitude Sud. Elle est mentionnée par Yāḳūt (*Mu'jam al-buldān*, t. IV, p. 302) et Ibn Baṭṭuṭa (*Voyages*, texte et trad. Defrémery et Sanguinetti, t. II, p. 192, où le nom de

ce port est inexactement écrit كُلوَا Kulwā). Cf. Strong, p. 398-399 ; Friedrich Storbeck, *Die Berichte des arabischen Geographen des Mittelalters über Ostafrika*, dans *Mitteilungen des Seminars für Orient. Sprachen, Westasiatische Studien*, Berlin, 1914, p. 138 ;

Mafia, plus exactement l'île de Mafia, la Monfia des relations portugaises, est par environ 8° Sud ;

L'île de Zanzibar ou plutôt la ville actuelle de Zanzibar est par environ 6° Sud ;

L'île de Pemba, l'île Verte des géographes arabes, est par environ 5° Sud ;

Monbasa est par 4° Sud ;

Brava ou Brawa par environ 1° Nord ;

Le Magadaxo des Portugais, Maḳdaṣū ou Maḳadaṣu des Arabes, le Mogadišo des Swahilis est par environ 2° Nord.

Pour tous ces ports, cf. l'ouvrage classique de Guillaumin, *Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de l'Afrique orientale* (3 vol., in-8 avec atlas, Paris, 1856-57) ; l'excellent livre trop peu connu de L.-Marcel Devic, *Le pays des Zendjs* (Paris, 1883, in-8), l'article précité de F. Storbeck, et Theodor Langenmaier, *Lexicon zur alten Geographie des südöstlichen Äquatorialafrika*, Hambourg, 1918, t. XXXIX des *Abhandlungen des Hamburg-Kolonialinstituts*.



J'ai transcrit par *dj* le  $\text{ɟ}$  du swahili et du comorien, mais ce n'est qu'une notation approchée : *dy* vaudrait peut-être mieux. Ce phonème est en réalité la sonore de  $\text{ɟ}$  du malais, par exemple, qui doit être strictement rendu par le *é* serbo-croate et que les linguistes hollandais transcrivent par *tj*.

---

## DE L'ASIE

Par Jean de BARROS.

---

DES EXPLOITS ACCOMPLIS PAR LES PORTUGAIS DANS LA CONQUÊTE ET  
LA DÉCOUVERTE DES TERRES ET MERS DE L'ORIENT.

DÉCADE I, livre VIII, chapitre IV, p. 211 de la petite édition de  
1778, l. 3 :

..... Les premiers peuples étrangers qui vinrent habiter ce pays  
de Zanguebar étaient un groupe (*huma gente*) d'Arabes exilés pos-  
térieurement à leur islamisation. D'après ce que nous avons appris  
par une chronique des rois de Kilwa (*Quiloa*) dont il sera fait men-  
tion plus loin, ces gens étaient appelés Emozaydij. Ils furent exilés  
parce qu'ils avaient adopté la doctrine d'un musulman (*Mouro*)  
appelé Zayd, petit-fils de Husayn, fils de 'Alī, le neveu (*sobrinho*)  
[du prophète] Muḥammad, qui avait épousé sa fille 'Aīša (*Axa*,  
*sic*). Ce Zayd avait des opinions contraires au Korān et tous ceux  
qui les avaient adoptées, étaient appelés par les musulmans Emo-  
zaydij, ce qui veut dire : sujets de Zayd (*subditos de Zaide*); et ils  
sont considérés comme hérétiques.....<sup>1</sup>

1. Le Zayd dont il est question dans cet extrait était, en effet, petit-fils de Husayn, donc arrière-petit-fils d'Alī et de Fāṭima et arrière-arrière-petit-fils du Prophète. Par une de ces erreurs fréquentes dans les relations occidentales anciennes, 'Alī est donné comme neveu du Prophète, au lieu de cousin germain. Il est dit également dans la décade II, livre VIII, chap. 1, p. 269, que le corps de Muḥammad a été inhumé à la Mekke.

Le nom donné aux sectateurs de Zayd : *Emozaydij*, a été interprété par l'arabe 'Ammu Zayd; mais je crois plutôt avec M. G. H. Becker qu'il est préférable de restituer *Umma Zaydiyya* (cf. H. G. Becker, *Materialien zur Kenntnis des Islam in Deutsch Ostafrika*, dans *Der Islam*, t. II, 1911, p. 9, n. 4).

DÉCADE I, livre VIII, chapitre vi, p. 224 :

..... D'après <sup>1</sup> ce que donne à croire une chronique des rois de cette cité [de Kilwa], un peu plus de soixante-dix ans après la fondation des villes de Magadaxo <sup>2</sup> et Batua <sup>3</sup> qui, comme nous l'avons vu antérieurement, furent les premières villes fondées sur cette côte [orientale d'Afrique]; vers les années 400 de l'hégire [= 1009-10], régnait à Šīrāz, en Perse, un roi musulman appelé Sultan Husayn. Il laissa, à sa mort, sept fils dont l'un, appelé 'Alī était peu estimé de ses frères parce que son père l'avait eu d'une esclave abyssine et qu'eux étaient fils de princesses persanes. Comme il manquait à 'Alī l'avantage d'une ascendance princière, il se montrait prudent pour éviter le dédain et les mauvais traitements de ses frères ; il prit donc la résolution de se mettre à la recherche d'une autre ville avec espoir d'une meilleure destinée que celle qu'il avait au milieu des siens. Comme il était déjà marié, il réunit sa femme, ses fils (p. 225), sa famille et quelques individus qui le suivirent, et ils s'embarquèrent sur deux navires à l'île de Hormuz. Attiré par la renommée de l'or qu'on trouvait sur la côte du Zanguebar, il s'y rendit. Arrivé dans les ports de Magadaxo et de Brava, [il vit que les étrangers qui les habitaient] étaient également des Persans qui n'appartiennent pas à la même secte musulmane que les Arabes. Comme son intention était de fonder une ville dont il serait le maître, sans vasselage envers qui que ce fût, il continua son voyage sur la côte jusqu'à ce qu'il arrivât au port de Kilwa <sup>4</sup>. En voyant la

1. Le texte portugais de la chronique de Kilwa a été étudié et traduit en partie par Guillaïn, *Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de l'Afrique orientale*, Paris, 1856, in-8, t. I, p. 175 et suiv. Cet ouvrage sera désigné par l'abréviation : GUILLAIN, et le texte arabe publié dans le *Journ. R. A. S.* par : STRONG.

2. La date qui suit : 400 de l'hégire, mettrait donc la fondation de Mogadišo, le Magadaxo = Magadošo de Barros, vers 230 = 941/942.

3. Batua, qui est inconnu par ailleurs, est sûrement fautif pour Brava. Barros dit, en effet, dans la même décade (liv. VIII, chap. iv, p. 212) que des Arabes des environs de Laçali (lire : Las'ā) étant persécutés émigrèrent au pays de Ajan (lire : 'Ajam = côte orientale d'Afrique); que la première ville qu'ils y fondèrent fut celle de Magadaxo, et ensuite celle de Brava.

4. Nous possédons plusieurs versions de cette légende historique et il y a lieu de les rappeler ici :

D'après Strong (p. 387 et 411-412), Hasan bin 'Alī, sultan de Šīrāz, qui avait six fils, eut une vision dans laquelle il vit un rat au museau de fer qui rongea et grignota les

situation de cet endroit qui est entouré d'eau [à marée haute], où

murs de la ville. Il en conclut que la ruine du pays était prochaine et qu'il fallait se mettre à l'abri de ce danger imminent. Il fit part à ses fils de sa vision et de son interprétation ; elle leur parut exacte. Le sultan et ses six fils quittèrent donc Širāz et s'embarquèrent sur sept navires. Le premier arriva au pays de مندحه ; le second, au pays de شونغ Šaongu ; le troisième, à ينبع ; le quatrième à منفسه = Monbasa ; le cinquième, à l'île Verte = île de Pemba ; le sixième à Kilwa et le septième au pays de Hinzuwān بلاد هتروان = île d'Anjouan de l'archipel des Comores. « On rapporte, dit le texte arabe, que tous les gens des navires [étaient apparentés] : six étaient frères et le maître du navire qui arriva à Hinzuwān était leur père ».

On retrouve un écho de cette légende dans les légendes historiques de certaines tribus malgaches de la côte Sud-orientale de l'île où le point de départ n'est plus Širāz, mais la Mekke (cf. mes *Musulmans à Madagascar et aux îles Comores*, 3 vol., in-8, Paris, 1891, 1893 et 1902, passim ; notamment t. II, p. 57 et 76). Dans son *Sultanat d'Anjouan, îles Comores* (Paris, 1901, pet. in-8, p. 111), M. Jules Repiquet rapporte une version d'après laquelle les musulmans de Širāz « conduits par un des leurs, Mohammed ben Haïssa (lire : Muḥammad bin 'Aysā), vinrent aux Comores faire œuvre de prosélytisme. Ils se répandirent dans l'archipel. Le fils de Mohammed ben Haïssa, Hassani ben Mohammed (= Hasan bin Muḥammad), s'arrêta à Anjouan..... » Cette version fait arriver les Širāziens dans l'archipel des Comores, postérieurement à la découverte de ces îles par les Portugais. C'est ce que rapporte également A. Gevrey dans son *Essai sur les Comores* (Pondichéry, in-8, 1870, p. 76, 123, 184).

Pendant mon premier séjour à Majunga, sur la côte Nord-Ouest de Madagascar, en 1888-90, le chef des Comoriens de la Grande-Comore, Ašraf bin Hāšem, rédigea à mon intention une notice de neuf pages en dialecte de Angazidja (nom indigène de la Grande

Comore) intitulée خَبَرُ نَ غَرَجَ habara na Angazidja « histoire de Angazidja ». Comme ce dialecte ne m'était pas familier, un arabe de Majunga, Muḥammad bin 'Abdallah Šarhī, y ajouta un résumé en arabe que je reproduis textuellement à titre de spécimen, en en supprimant l'inutile vocalisation :

بسم الله الرحمن الرحيم ابتداء خبر الجزيرة القمرية [غَرَجَ du texte comorien] فيما سمعنا في [من] شيوينا فكانوا ابتدوا امورهم كانوا فيها لناسوا اسموا مَبِيحَ كما يشربوا اتقوا ونبيذا وخمرا وكانوا فيها جائرون بينهم لا يعلمون الله ولا يعلمون رسول حتى كانوا بينهم كل يوم قتال وينهبون بعضهم بعضا وكل احد وحريره واولاده في مكانه يذعن (يدعن. cod.) سلطانه فيستوى (فيستوى. cod.) كل يوم بحرب وكانت في جزيرة عمت اشجارة نارجيل طولها وعرضها وكانوا اذا جارة امر كات احد يطلع على شجرة نارجيل ويناد مات فلان او امر كذا وسمع ثاني وينادي كذلك حتى يعم في الجزيرة كلها عرضها وطولها بساعة

il pouvait vivre à l'abri des attaques des Nègres (*Cafres* = Nègres

واحدة وكانوا لغتهم غير هذه،، كانوا نوح الخير،، كُنْج بَارِكُ،، على الله بالخير،، حَمْدَ بَارِكُ وكانوا قال مات فلان،، حَوُورِ وكانوا عقدتهم في نكاحهم،، نَانِ نِهَيْنِ وكانوا اذ مات احد منهم لا يدفن حتى يخرج الاجارة سَمَى القتلة بلغتهم،، سَمَى پُنِ،، ولا تبكى لهم اهله الى بالجارة دموع بعض اسمائهم اول مَعْلَمُ شُو الثاني (cod. الثا. جُمَيَاپَ كِيدِ،، سرمى كُهُ،، وغيرهم كثيرا وكل قطعة فيها احد فيها في عمة هذه الجزيرة وهذه افعالهم وكان هذه قبل اصول احد من سلطين وقد سمعنا ايضا المركب فيها الناس وتزولهم في البندر،، بُوتِ مقابلة بُودِ وتزول فيها حوديم قَوْلَ يقول المركب ذالك الابحوني sic وقول بُثَرِ نجيس وقول فَرَنَسِ وتزول فيها هذه الحوادم ومعهم ثقافات دَجَرَ وقال لهم ازرعوا فيها وسافر ذالك المركب واخذهم الجائرون المذكورين وقسمهم وزوجهم بعضا بعضا

وبعد ذالك وصار اهل شيرازى اما ابتداء خبر اصولهم اهل شيرزى sic كانوا في سفينتهم وضرب لهم الوهج يعنى الريح شدة وسار سفينة الى دخلة الغار في مطلع ذالك الجزيرة غار كبيرة دخلوها بحيث لا يعلمون بشدة الريح والموج بقدره تعابى ودخلوا فيها بدقاهم سالمين فلما صبحوا صاروا في ذالك الغار ودهشوا عقولهم حيث لا يعلمون في الدنيا او اخرة بشدة واقاموا فيها اربعة ايام حتى وصلوا فوق الغار راعى غنم وهو سلطان ذالك المكان وهو لبس دَشِ دَاشِ المزاغو واسمه تَيْبَ كَانَ وَكَانَ لَمَادَ وَمَابَ مُرْغُو وَكَانَ دَشِ دَاشِ ووصل ذالك رجل فوق الغار ذالك رجل ومع غنمه يرعى وبال غنم فوق الغار وتزل البول الى تحت الغار في محل سرب حتى اصاب البول للذين في الغار وتحركوا الذى في الغار حتى سمع ذالك راعى حركة الناس فعلم ان فيها اناس وحدم ذالك الغار حتى وجدهم ومعا خشبتهم (حشبتهم. cod. سالمين واخذهم واكرمهم منزل وزوج بنت لهم واعطاهم سلطان يكون مهر لهم واسم ذالك الغار جُمَ لَهَاوَاغَ وَجُومَ غَارَ وَأَغَ بمعنى sic كبذ الغار كما ان دجاجة اذ تبض وتفرخ بيصها والله اعلم

Les lettres غ et پ n'ont que deux points, inscrits verticalement, dans le manuscrit. Ce texte est important au double point de vue linguistique et ethnographique et il sera utilisé ailleurs. On en reliendra seulement ici que les indigènes de la Grande-Comore,

infidèles], et qui était habité par des Nègres, il leur acheta l'île contre des étoffes ; puis, ceux-ci, persuadés par les arguments qu'il

plus exactement d'Angazidja, ont conservé le souvenir d'une immigration de musulmans venus de Širāz.

Au point de vue de la grammaire arabe, ce texte arabe, très incorrect par ailleurs, présente une particularité notable sur laquelle mon ami Gaudesroy-Demombynes a attiré mon attention : l'emploi de *كَ* avec l'imparfait (*كَاشَرَبُوا* ils buvaient, à la 2<sup>e</sup> ligne). Cf. à ce sujet Marcel Cohen, *Le système verbal sémitique et l'expression du temps*, Paris, 1924, in-8, à l'index sous *ka-*.

Le Père Charles Sacleux a eu l'obligeance de me communiquer un certain nombre de documents en dialecte d'Angazidja qui lui ont été donnés par M. Alphonse Pinart. Celui-ci les tenait de feu H. Pobéguin, Résident de France à la Grande-Comore où ils ont été recueillis dans les dernières années du siècle dernier. L'un de ces documents qui a été rédigé en 1897-98, avait été donné à Pobéguin par l'auteur : Abdulatifu (= عبد اللطيف) bin Sultan Masumu, k̄ādi de la province d'Itsandra (côte occidentale de la Grande-Comore). D'après la traduction inédite du Père Sacleux, le texte qui est

intitulé : *فصل في بيان خبر زَمَانٍ* sic *Faṣl fi bayāni ḥabari za zamāni* « Chapitre pour l'exposition de l'histoire ancienne telle que je l'ai apprise de mes ancêtres. Premièrement je vous rapporte l'histoire des rois d'Itsandra de la race des Inyafu-Amba (litt. issus du côté de la mère inya de Fe-Amba). Ils sont originaires du pays de Širāz qu'ils ont quitté pour venir en Afrique (*بَرَاءَ فَرِيْقَا* *bara ya Afrika*), dans l'endroit appelé Kilwa-Kisiwani

[le texte a *كِنِيرَ كِسْوَانٍ* litt. *Kirwa-Kiswan i*]. Après y être demeuré quelque temps sans s'y être trouvés suffisamment à l'aise, ils reprirent la mer sur un boutre. Ils arrivèrent à Ngazidja *عَزِيْجَ*, vers Bonde, en un endroit où il y a une caverne. Ce lieu est appelé

*جُومَ لَهَاوَعَ* Djoma Laha Wanga. Ils y jetèrent l'ancre. Or, un indigène avait conduit ses chèvres paître par là ; les chèvres en s'éloignant parvinrent au-dessus de la caverne et s'y arrêtaient. Comme elles y urinaient, leur urine coula jusque dans le boutre. L'homme entendant des gens crier en bas, regarda sous lui et découvrit le boutre et son équipage. Il s'en revint de suite dans son village et en ramena les gens sur la falaise, au-dessus de la caverne. Tous ensemble ils brisèrent les rochers petit à petit pour ouvrir un passage, jusqu'à ce que, ayant atteint les étrangers, ils les amenèrent sur la terre ferme et les conduisirent à proximité de leur village. Ce village s'appelait Hadombe-Ilezo ; il n'existe plus, et a été remplacé par le village de Hahaya.... » Ce texte est très proche de celui que j'ai recueilli à Majunga et qui a été reproduit ci-dessus.

A la page suivante, l'auteur rapporte que, au moment de l'arrivée des gens de Širāz, il n'y avait pas de royauté à la Grande-Comore où n'existaient que des chefs de village

appelés *مَبِيْجَ* *mabedja* ou *بِيْجَ* *bedja*. Le *bedja* du village de Hadombe-Ilezo où furent

amenés les Širāziens s'appelait *مَهَارَازِ* *Mahārāzi*. Il choisit une femme parmi les Širā-



leur donna, se rendirent sur la terre ferme<sup>1</sup>. Après qu'il en fût débarrassé, 'Alī commença à se fortifier, non seulement contre les Nègres pour le cas où ils trameraient quelque méchanceté, mais aussi contre les villes de musulmans qu'il avait pour voisins, tels que ceux qui habitaient les îles qu'ils appellent Songo<sup>2</sup> et Šanga (*Xanga*) dont ils étaient les maîtres jusqu'à Mompana<sup>3</sup>, situé à

ziennes, l'épousa et en eut une fille qui fut appelée مَيَزَانِ بِنْتِ مَهَارَازِ *Mayizāni* (ou *Mayzāni*) *binti Mahārāzi*, à laquelle son père céda le pouvoir quand elle eut atteint sa majorité. On ne peut s'empêcher de rapprocher le nom de chef : *Mahārāzi*, du skr. *mahārāja* « grand roi ». Le comorien répond au complexe sanskrit lettre pour lettre et surtout voyelle pour voyelle, la finale *i* exceptée qui est une finale proprement comorienne et swahilie. Quant à l'alternance *j* palatale sonore étrangère > comorien *z*, elle est classique : Guillaïn a noté (*Documents*, t. II, 1857, p. 221 note) que le portugais *igreja* « église » a donné en swahili *geriza*.

Ce titre de *mahārāja* appliqué au chef d'une île de l'Océan Indien occidental n'est du reste pas isolé. Dans ses *Scriptorum Arabum de rebus Indicis loci et opuscula inedita* (Bonn, 1838, in-8, note des pages 151-153), J. Gildemeister cite en texte persan et en traduction ces vers de Hāfiz (éd. Calcutta, fol. 146 vers.) où il est dit : « Non solum ex Francia [lire : ex

Francis (مهرآج . . . . . ززنك) *tributum tibi solvunt, etiam Maharāj ex Zingis (ززنك) tibi [Šāh Mansūr] mittit vectigal. Vel Turcos et Indos, vel Romam et Sinam (روم وچين) spectes : sicut Jam omnia tenes sub sigillo.... »* Cette mention du *mahārāja* du Zeng est importante, car elle montre que ce titre était employé pour ou par les souverains de l'Afrique orientale et naturellement cette constatation est extrêmement importante. J'y reviendrai ailleurs et en détail.

On notera, enfin, que dans le ms. précité, les Malgaches dont il est question plus loin sont appelés, comme en swahili, *وَبُوكِ wa-Buki* et que Madagascar est désignée sous le nom de *بُكِينِ Bukini*.

1. Le musulman installé à Kilwa avant l'arrivée des Širāziens, qui leur servit d'interprète pour l'achat de l'île, les prévint que les Nègres avaient l'intention de revenir en force pour massacrer les immigrants et s'emparer de leurs biens (Strong, p. 388).

2. D'après Barros (*Décade I*, liv. X. chap. vi, p. 436), cette île est située à une lieue de Kilwa.

3. *Mompana* est inconnu par ailleurs. A l'index général des quatre premières décades *Da Asia*, il est dit : « ville proche de Magadaxó », et ce toponyme ne figure nulle part ailleurs dans les décades de Barros ; pas une seule fois dans les huit décades de Couto, dans la décade XIII d'Antonio Bocarro, ni dans les *Lendas da India* de Gaspar Correa. Guillaïn (*Documents*, t. I, p. 178, n. 1) suppose que le texte arabe de la chronique avait

peut-être *Monfia*, ce qui est très possible. En graphie arabe *منفة Monfana* = *Mompana* est, en effet, très voisin de *منفة Monfia*

environ vingt lieues de Kilwa. Mais comme 'Alī était prudent et de grand cœur, il se fortifia en peu de temps de telle sorte que cet endroit devint une noble ville à laquelle il donna le nom qu'elle a aujourd'hui ; et de (p. 226) là, il commença à étendre sa domination sur les voisins <sup>1</sup>, jusqu'à envoyer son fils <sup>2</sup>, très jeune encore, gouverner les îles de Monfia et d'autres de cette région <sup>3</sup>. Les descendants de ce fils prirent le titre de roi, comme avait, du reste, fait 'Alī.

A la mort de ce dernier, son fils 'Alī bin 'Alī (? *Ale Bumale*) lui succéda et régna pendant quarante ans. Comme il n'avait pas de fils, hérita de Kilwa son neveu 'Alī Busoloquete (?), fils d'un frère de 'Alī bin 'Alī que celui-ci avait à Monfia. Le règne de 'Alī Busoloquete ne dura pas plus de quatre ans et demi <sup>4</sup>.

A 'Alī Busoloquete succéda son fils Dāwud (*Daut*) qui fut chassé de Kilwa, la quatrième année de son règne, par Matata Mandalima, roi de Šānga <sup>5</sup>, son ennemi. Dāwud partit pour Monfia où il mou-

1. D'après Strong (p. 388 et 414), le premier roi Širāzien de Kilwa s'appelait Sultan 'Alī bin Al-Ḥusayn bin 'Alī, surnommé (dans la langue du pays) اغوميج Ingawmidj, et régna vers le milieu du III<sup>e</sup> siècle de l'hégire = vers le milieu du IX<sup>e</sup> siècle de notre ère.

2. Appelé Muḥammad bin 'Alī et surnommé en swahili مكم وات Mokoma Wāt (Strong, p. 388 et 414).

3. Muḥammad bin 'Alī (voir la note précédente) régna pendant trente mois ; puis, mourut. Son troisième frère, Baṣṣatī bin 'Alī, lui succéda. Ce dernier fut le premier roi de منفا Monbasa (ou Mombasa). Il se rendit indépendant de son père installé à Kilwa ; régna pendant quatre ans et demi, puis, mourut (Strong, p. 388 et 414).

4. Le texte portugais et le texte arabe ne concordent plus. Voici ce que dit ce dernier : « [Le chef persan] immigré régna à Kilwa pendant quarante ans ; puis, il mourut. Après lui, 'Alī bin Baṣṣatī bin 'Alī [c'est naturellement un autre prince que son homonyme de la note précédente] régna pendant quatre ans et demi. Il monta sur le trône contre les prétentions de ses oncles paternels Sulaymān bin 'Alī, Al-Ḥasan bin 'Alī et Dāwud bin 'Alī. Puis il mourut. Dāwud bin 'Alī lui succéda. Après deux ans de règne, ce dernier partit ensuite pour Monbasa en pèlerinage [le texte a زيادة qui est évidemment pour زيارة ; comme Strong n'a pas mis de note à ce sujet, c'est sans doute une faute d'impression] à la tombe de son père. Monbasa le séduisit au point qu'il resta et qu'il donna le royaume de Kilwa à son fils 'Alī bin Dāwud bin 'Alī bin Al-Ḥasan. Ici se terminent les descendants du sultan de Širāz. Allah est le plus savant ! »

5. Dans le texte arabe (Strong, p. 388 et 414, chap. 11), il ne s'agit pas d'un roi, mais de gens de شاغ Šānga appelés المتمدلين les Matamandalin, qui sont inconnus par ail-

rut. Ce Matata Mandalima laissa à Kilwa un sien neveu appelé Hālid bin Bakr (*Ale Bonebaquer*<sup>1</sup>) qui au bout de deux ans fut chassé par les Persans de Kilwa qui prirent pour roi Hasan Sulaymān (*Hocen Soleiman*<sup>2</sup>), neveu de Dāwud lequel était déjà mort. Hasan Sulaymān régna pendant seize ans. Succéda à ce dernier, son neveu 'Alī bin Dāwud I (*Ale Bem Daut*) qui régna pendant soixante ans<sup>3</sup>. Il<sup>4</sup> eut pour successeur son petit-fils 'Alī bin Dāwud

leurs. Ils ravagèrent le pays de Kilwa auquel ils imposèrent l'un d'entre eux comme chef, appelé Hālid bin Bakr. Celui-ci régna pendant deux ans et demi; puis, fut chassé par les gens de Kilwa. Ils prirent ensuite comme roi, Al-Hasan bin Sulaymān bin 'Alī, petit-fils du prince de Širāz qui avait fondé Kilwa, lequel régna pendant douze ans. Mais les Matamandalin s'emparèrent alors de Kilwa une seconde fois. Al-Hasan s'enfuit à Zanzibar et les envahisseurs imposèrent au pays l'Amīr Muḥammad bin Al-Ḥosayn al-Mundiri. Le peuple de Kilwa se révolta une fois encore et commandé par le fils du sultan qui avait fui à Zanzibar, emprisonna Amīr Hālid. On envoya en même temps une députation à Zanzibar pour ramener le sultan en exil. Amīr Hālid parvint à s'échapper et tenta de s'opposer au débarquement du sultan Al-Hasan, mais il fut tué par les partisans du souverain légitime. Al-Hasan bin Sulaymān bin 'Alī remonta sur le trône et régna pendant quatorze ans. Puis il mourut et son successeur fut Al-Hasan bin Dāwud bin 'Alī le premier immigré. Al-Hasan avait alors soixante-dix ans et il régna pendant soixante-dix autres années (*sic*).

1. Je restitue *Hālid* là où Barros a *Ale*, en suivant le texte arabe (voir la note précédente).
2. Le texte arabe a : Al-Hasan bin Sulaymān bin 'Alī (voir l'avant dernière note).
3. C'est le Al-Hasan bin Dāwud bin 'Alī que le texte arabe fait régner pendant soixante-dix ans et mourir à cent quarante ans (*vide supra*, p. 248, n. 4).
4. Le chapitre III du texte arabe (Strong, p. 415) est intitulé :

### الباب الثالث في ذكر ولايه ابي المواهب وذكر قصة ابي المواهب على الاختصار

Strong (p. 389) l'a résumé ainsi : « In course of time the supremacy passed from the house of 'Alī to that of Abū'l-Mawāhib, whose career is described in the third chapter. He succeeded his grand-father Hasan bin Ṭalūt, who had taken the sovereignty by force, and kept it for eighteen years. In his youth Abū'l-Mawāhib journeyed to Aden and Mecca, and acquired great proficiency in sacred science. The author now introduces the mother of Abu'l-Mawāhib, but in an episode the abruptness and irrelevance of which show plainly that, though the ms. runs on without a break, something must have been left out by the scribe. But this, at least, seems to be clear, that Abū'l-Mawāhib bowed his position to the voluntary renunciation by his brother Dāwud of his right or his claim to the kingdom. The first act of Abū'l-Mawāhib, as soon as he felt that his power was secure, was to avenge his father (here again the author is alluding to a fact not otherwise described or explained) by chastising the people of منفسة [Monbasa]. He ravaged the country, and subjected it to his rule. But at this point our author's besetting fear of prolixity comes upon him, so we are told nothing more about Abū'l-Mawāhib, except the length of his reign and the fact that in his time the mosque at Kilwa had fallen into such a

C'était un méchant homme contre lequel le peuple se révolta au bout de six ans de règne ; on le mit vivant dans un puits. On mit ensuite sur le trône, son frère Ḥasan bin Dāwud (*Hacen Ben Daul*) qui régna pendant vingt-quatre ans. Après lui, régna pendant deux ans, Sulaymān (p. 227) qui était de la famille royale. Le peuple lui coupa la tête parce qu'il était un méchant roi et, à sa place, mit sur le trône son fils Dāwud bin Sulaymān qu'on fit venir de Sofāla (*Çofala*) ; il était très riche et régna pendant quarante ans. [A sa mort], il laissa le trône à son fils Sulaymān Ḥasan (*Soleiman Hacen*) qui conquiert une grande partie de cette côte. Comme il avait la bénédiction de son père<sup>1</sup>, il acheta la souveraineté de Sofāla, des îles de Pemba, Monfia et Zanzibar et d'une grande partie de la côte d'Afrique. Il ne fut pas seulement un conquérant ; il embellit la cité de Kilwa, y fit construire une forteresse en pierre et chaux, avec des murs, des tours, de belles maisons ; jusqu'à lui, presque toutes les constructions de la ville étaient en bois. Tout cela fut effectué pendant un règne de dix-huit ans. Son fils Dāwud [bin Sulaymān Ḥasan] lui succéda et régna pendant deux ans. Après celui-ci, régna son frère Ṭālūt (*Talut*) qui vécut un an. A la mort de ce dernier, un troisième frère lui succéda et régna pendant

state of decay that the people were obliged to worship in tents. Abū'l-Mawāhib had reigned fourteen years when he died, and was succeeded by his brother Dāwud. This king was noted for piety ; nevertheless, when his reign was still measured only by days, he was dethroned and replaced by Ḥusayn bin Sulaymān al-Maḥ'ūn. Ḥusayn died a martyr in the holy war against the infidels of Almulī [sur ce mot qui désigne la partie du continent africain en bordure de la mer, cf. mon article *L'élément persan dans les textes nautiques arabes des XVe et XVIe siècles*, dans *Journal Asiatique*, avril-juin 1924, p. 222-230], and was succeeded by Ṭālūt bin Al-Ḥusayn, who was presumably his son. Ṭālūt started on a pilgrimage to Mecca, but died before reaching Monbasa, and his son Ḥusayn bin Sulaymān, who had acted as viceroy in his absence, became king. Ḥusayn himself afterwards accomplished the pilgrimage, and, with better luck than his father, returned safe and sound. »

Cet Abū'l-Mawāhib que ne mentionne pas Barros a été connu d'Ibn Baṭṭūṭa qui dit, en parlant de Kilwa : « Lorsque j'entrai dans cette ville, elle avait pour sultan Abū'l-Muẓaffar Ḥasan qu'on désigne également sous le surnom de Abū'l-Mawāhib à cause de la multitude de ses dons (*mawāhib*) et de sa générosité (*Voyages*, t. II, p. 193). » On sait que la chronologie de l'auteur est souvent flottante et quelquefois contradictoire (cf. p. xi du t. II). Pour le présent passage, il semble qu'Ibn Baṭṭūṭa a dû se trouver à Kilwa vers 1330 de notre ère.

1. *E por haver a benção de seu pai*. Il s'agit sans doute de *baraka* dans le texte arabe que le traducteur a rendu par « bénédiction ».

vingt-cinq ans. Celui-ci n'avait pas de fils ; un quatrième frère lui succéda et vécut pendant dix ans. Ce dernier frère appelé 'Ali Boni (*Hale Bonij*), fut le plus heureux de sa famille parce que tout ce qu'il commença, il l'acheva. Son neveu, Bwana<sup>1</sup> Sulaymān (*Bone Soleiman*) lui succéda et régna pendant quarante ans. Après lui, 'Alī Dāwud régna pendant quatorze ans. Son petit-fils Husayn (*Hacen*) lui succéda et régna pendant dix-huit ans ; ce fut un très excellent gentilhomme. A sa mort, le royaume passa à son fils Sulaymān [bin Husayn] qui fut traîtreusement tué en sortant de la mosquée ; il régnait depuis quatorze ans. Son fils Dāwud [bin Sulaymān] lui succéda et régna pendant deux ans. Après lui, son frère [aîné] Husayn [bin Sulaymān] régna pendant vingt-quatre ans. Ce dernier n'ayant pas de fils, le trône passa à Dāwud [bin Sulaymān] qui avait régné pendant deux ans en l'absence de Husayn [bin Sulaymān] lequel était allé à la Mekke et auquel Dāwud remit le pouvoir dès son retour. Cette seconde fois, Dāwud [bin Sulaymān] régna pendant vingt-quatre ans. Son fils Sulaymān [bin Dāwud] ne régna que pendant vingt jours ; il fut détrôné par son oncle Hasan [bin Sulaymān] qui régna pendant six ans et demi. N'ayant pas de fils, son neveu Tālūt (*Taluf, sic*) [bin Dāwud], frère de Sulaymān [bin Dāwud] lui succéda et régna pendant un an. Un autre frère appelé également Sulaymān lui succéda et régna pendant deux ans et quatre mois. Il fut ensuite détrôné par son oncle Sulaymān qui régna pendant vingt-quatre ans, quatre mois et vingt jours. Husayn [bin Sulaymān], son fils, lui succéda et régna pendant vingt-quatre ans<sup>2</sup>. Il fut remplacé par son frère Muḥammad al-'Ādil (*Mahamed Ladil*) qui régna pendant neuf ans<sup>3</sup>. Son fils, Sulaymān [bin Muḥammad al-'Ādil] lui succéda et régna pendant vingt-deux ans<sup>4</sup>. Ce dernier n'ayant pas de fils, son oncle Ismā'il

1. *Bwana* « maître, seigneur » en swahili. La restitution est vraisemblable, mais n'est pas absolument sûre.

2. Pour ces derniers souverains, cf. l'avant-dernière note.

3. Cf. Strong, p. 390 et 417. D'après le texte arabe son nom est : As- Sultan al-Malik al-'Ādil Muḥammad bin Sulaymān bin Al-Husayn, surnommé المطر الجديد « la pluie nouvelle ». Il était gouverneur de Kilwa et fut nommé roi sur le désir des nobles et du peuple. Il aurait régné pendant vingt-deux ans.

4. Ce sont les années de règne attribuées à son père par le texte arabe (voir la note

bin Husayn lui succéda et régna pendant quatorze ans<sup>1</sup>. A la mort de ce dernier (p. 229), le gouverneur du royaume s'empara du trône<sup>2</sup>. Mais comme il n'était gouverneur que depuis un an, le

précédente) que Strong (p. 390) résume ainsi : At his death (of Al-Malik al-'Adil), after a reign of two-and-twenty years, he seems to have been succeeded by his son Sulaymān. It was in the reign of this Sultan that the mosque was rebuilt, which, in the time of Abū'l-Mawāhib, we saw in a state of decay. A son of the Sultan Husayn, named Hājj Rūsh, asked permission of Sulaymān to rebuild the mosque, and Sulaymān, while he granted permission, insisted upon defraying the cost himself with a gift of a thousand pieces of gold. Hājj Rūsh objected to the condition, but, feeling that if he refused the gift he would lose the grace, he outwardly complied and took the money; nevertheless, he built the mosque entirely out of his own resources, and when Sulaymān died, he was careful to return the thousand pieces to his heirs. The work, however, could not be completed without divine assistance. The original columns of the mosque had been of planed stone, but the workmen were incapable of restoring them, so the new columns had to be made of wood, and the difficulty of procuring it of the right size had almost brought the work to a standstill, when the providence of God guided the people to the discovery of some wood that in size and quality was exactly suitable. And against such as might be inclined to doubt the miracle the author appeals to the credible eye-witness of two persons, one of whom was the Sultan Muḥammad, by whose orders this book was written..... »

1. D'après le texte arabe (Strong, p. 391 et 418), ce souverain s'appelait Ismā'il bin Husayn bin Sulaymān et ne régna que pendant treize ans.

2. Le texte arabe (Strong, p. 391 et 419) donne ici des informations qui ne se trouvent pas dans la traduction portugaise. Strong les résume ainsi : « At the death of Sulaymān, Ismā'il bin Husayn bin Sulaymān was chosen to succeed him, and he reigned thirteen years. About this time there appeared a pretender to the throne in the person of Sa'id, son of the Sultan Hasan. He went to Zanzibar, and begged the Sultan there, namely Hasan, son of Abū Bakr, to aid him in his designs upon Kilwa. The Sultan consented, and accordingly Sa'id and an Amir of Zanzibar, named Zubayr, started for Kilwa at the head of an armed force. However, news of their approach reached Kilwa, and the threatening coalition was dissolved by means of a bribe, judiciously administered to Zubayr, by Ismā'il's Amir Muḥammad. Sa'id himself reached Kilwa, with only four attendants, to learn that a reward had been offered by Ismā'il to anyone who should bring his head. At first he went in disguise to the house of the Qādi, but finding himself recognised, he fled, and his goods were then seized by order of the Sultan. Eventually the tide of popular feelings seems to have turned in his favour. Hasan, son of the Sultan Sulaymān, sought him out, and presented him to Ismā'il, by whom he was pardoned. Nevertheless, he thought it prudent to live disguised and in retirement until the Sultan Ismā'il was dead. After the death of the Sultan, the Wazir Sulaymān and the Amir Muḥammad debated the matter of the succession, and privately agreed that it ought to fall to one or the other of them; so the Wazir, when he saw that popular feeling was on the side of the Amir, withdrew in his favour, and the Amir Muḥammad made himself Sultan. On the death of the Wazir Sulaymān, which occurred only a few days before his own, Muḥammad appointed Sa'id at the vacant post. In the fifth chapter, we learn that the Sultan



peuple se révolta et nomma roi Maḥmūd (*Mamud*), un homme pauvre, parce qu'il était de la famille royale. Sa pauvreté ne lui permit pas de conserver le trône plus d'un an. On éleva à la royauté Ḥusayn [bin Ismā'il], fils de l'ancien roi Ismā'il bin Ḥusayn, qui régna pendant dix ans. Son fils, Sa'id (*Çayde*) [bin Ḥusayn], régna également pendant dix ans. A sa mort, le gouverneur du royaume se révolta et prit le pouvoir qu'il conserva pendant un an. Pendant ce temps [de règne], il nomma gouverneur un sien frère appelé Maḥmūd (*Mamude*) qui avait trois fils. Ce tyran ayant peur de ses trois neveux qui étaient des hommes de valeur (*pera muito*), les envoya gouverner les pays soumis à Kilwa. Il donna ainsi le fort de Sofāla à un de ses neveux appelé Yūsuf (*Içuf*) dont nous parlerons longuement plus tard parce qu'il était gouverneur de ce pays à

Muḥammad was succeeded by Aḥmad bin Sulaymān, who, after a reign of a single year, was succeeded in his turn by Ḥasan bin Ismā'il. Then follows the long episode of the coming of Mas'ūd to Kilwa, which happened in the reign of the Sultan Sa'id. Al-Malik Mas'ūd was the son of Al-Malik al-Mu'ayyad al-Ghassānī, Sultan of Aden, and he had been driven out of Aden by the Sultan 'Ali bin Tāhir. This 'Ali bin Tāhir had formerly himself compelled to quit his native place, Jaban, in order to escape the tyranny and cruelty of Mas'ūd's father Al-Mu'ayyad. He then went as a pilgrim to Mecca, accompanied by another exile for the same cause, namely the Sharif 'Ali bin Sufyān. From Mecca they continued their journey to Medina, and here it was that 'Ali had a dream, in which he seemed to hear the prophet say to him : « Rise, 'Ali, and take Yaman ». He dreamed the same thing three times, and though his companion had had no such visitation, they yet could not agree as to its meaning, each thinking that the other 'Ali was intended. But the upshot of it all was that they determined to set out for Yaman, after vowing that whoever should prove by the event to be the elect of Gad would make the other his wazir. When they reached Yaman they found Mu'ayyad dead, and the kingdom in possession of his son Mas'ūd, who was then at Aden. On the approach of 'Ali and his companion the people of Aden deposed Mas'ūd and elected 'Ali in his stead, and the latter immediately despatched his brother 'Āmir bin Tāhir with a numerous force to Aden. Whereupon Mas'ūd closed the gates of the town, and retired to a fortress in the open country, intending to carry on the war against 'Āmir from thence ; but the arrival at the fortress of a messenger from 'Āmir was enough to induce the garrison to imitate the treachery of their brethren at Aden. However, it was not until 'Āmir was actually introduced in the castle of At-Ta'akkur, by a stratagem of the governor, and the people of the place openly declared for him and his brother, that Mas'ūd abandoned the struggle and fled from the country. He went first to Zayla', but, hearing that Sa'id was Sultan at Kilwa, he determined to visit him, and renew, if possible, the friendship that had sprung up between them at Aden, when Sa'id and his father, Ḥasan bin Sulaymān, were pilgrims together. On his arrival at Kilwa he was graciously received by the Sultan, who loaded him with presents and favours ; but when, on a subsequent occasion, and under the régime of a different Sultan, Sulaymān bin Muḥammad, he repeated his visit, he found that other

l'époque où Pero d'Anhaya y fit construire une forteresse, comme on le verra plus loin <sup>1</sup>.

Le peuple de Kilwa se souleva et, à la place de ce tyran, nomma roi 'Abdallah (Habadala) [bin Ḥasan], frère du feu roi Sa'id, qui régna pendant un an et demi. Son frère 'Alī [bin Ḥasan], [lui succéda et] régna également pendant un an et demi <sup>2</sup>. A la mort de ce dernier, le gouverneur du royaume [Amīr Muḥammad Kiwābi] <sup>3</sup>

times had brought other manners. « We ask you », said the magnates of Kilwa, « not to come to us a second time, for the country has declined, and the folk are enfeebled ; so do not come here to disgrace both us and yourself ». Thereupon Mas'ūd retired to India, and dwelt there. As for 'Alī bin Ṭāhir, he gained possession of the whole of Yaman, and ruled in the spirit of the strictest orthodoxy. Moreover, he kept the promise which he had made to 'Alī bin Sufyān. The death of the Sultan Sa'id seems to have thrown the whole kingdom into confusion. The Amīr Sulaymān seized the government for himself, and advanced his brother Muḥammad to the dignity of Amīr. He reigned for a year-and-a-half, and his successors were 'Abd Allah [bin Al-ḥaṭīb Ḥasan] and 'Alī, the two sons of

Ḥasan, the preacher **الخطيب**. » 'Abdallah bin Al-ḥaṭīb Ḥasan eut pour vizir Ḥasan bin Sulaymān et pour Amīr, Amīr Muḥammad Kiwābi ; il régna pendant dix-huit mois. Son frère et successeur 'Alī bin Al-ḥaṭīb Ḥasan eut pour vizir Al-Ḥasan bin Sulaymān et le même Amīr ; il régna également pendant dix-huit mois (Strong, p. 423).

1. Même décade, liv. X, chap. II, p. 390-391.

2. Voir la fin de l'avant-dernière note.

3. Le texte arabe est tout autre, Strong (p. 393 et 423) le résume ainsi : « In the sixth chapter we come to a break in the succession of Sultans, properly so called. The real power has fallen into the hands of Amīr Muḥammad Kiwābi, who appoints and deposes puppets of his own choosing. On the death of 'Alī, the preacher's [ḥaṭīb] son, Muḥammad set up to Wazīr Ḥasan bin Sulaymān, but after a reign of six years he deposed him in favour of the Sultan Sabḥat bin al-Malik al-'Ādil. At the end of the year Sabḥat died, and Muḥammad once more raised Ḥasan to the chief place if not to the chief power. During his reign it happened that there was a disturbance among the people, and several of the citizens — including Sabḥat, the preacher, and the inspector of weights and measures **المقسط** — quitted the country and went on a pilgrimage to Mecca. When the time to depart came, they prayed God to further their return to their own country, if it should be for good ; but if not, they resigned themselves to the will of God. The prayer was answered, but in a way that showed the difference between the proposal of man and the disposal of God ; for of the six pilgrims, one died at Mecca, others at different points on the homeward route, and only two survived to reach Kilwa. It was about this time that Muḥammad again deposed Ḥasan, and appointed the Sultan Ibrāhīm bin Al-Malik Al-'Ādil in his stead. Ibrāhīm kept his place for as many as five years ; but in the course of his reign Ḥasan made an attempt to win back the power which he had twice enjoyed at the good pleasure of Muḥammad. This however, Muḥammad, in his zeal for order and decency, would by no means allow. He urged that Ḥasan was disqualified by the mere fact of his origin. He belonged to a house only of wazīrs, whereas the chief of the state

imposa par la force comme roi, un certain Husayn (p. 230), fils d'un ancien gouverneur, pour que le gouverneur [actuel] fût absolument maître du pays avec un roi qui lui devait le trône. Mais le peuple ne prêta pas la main à cette combinaison et prit immédiatement pour roi un prince de la famille royale appelé Šumbo qui ne vécut à Kilwa que pendant un an. On remit sur le trône [l'usurpateur] précédent qui fut destitué cinq ans après. A sa place, on éleva à la royauté Ibrāhīm (*Habraemo*) fils de feu le sultan Maḥmūd qui fut aussi déposé au bout de deux ans. On éleva ensuite à la royauté le neveu de ce dernier appelé Al-Fuḍayl (*Alfudail*)<sup>1</sup> qui régna pendant très peu de temps. Le gouverneur de ce souverain appelé Amīr Ibrāhīm (*Mir Habraemo*) ne voulut pas en faire un roi et tint le gouvernement du royaume en son pouvoir dans l'intention de garder le royaume pour un fils de feu le roi Sulaymān et cousin germain de ce Al-Fuḍayl lequel n'avait comme héritier qu'un fils d'une esclave dont nous parlerons plus loin et qui devint ensuite roi de cette ville alors qu'elle appartenait déjà aux Portugais. Bien que cet Ibrāhīm fût [en réalité] maître absolu de Kilwa, le peuple ne lui donna jamais le titre de roi, mais l'appela toujours Amīr Ibrāhīm. Si quelque chose vint en aide à ce tyran, ce fut la façon dont il se comporta dans ses relations avec Pedralvares Cabral, João da Nova et l'amiral Vasco de Gama. Et cela fit accepter son usurpation par le peuple. Bien que D. Francisco de Almeida

was a descendant of kings. Nevertheless, Hasan held to this point until he had provoked a tumult with bloodshed; but in this Fortune declared against him, and he retired a fugi-

tive to كليه, where he dwelt three years. Then Muḥammad determined to taste for himself what he had so often bestowed upon others, so, having ejected Ibrāhīm, he assumed the style and performed the functions of royalty. When he has thus sufficiently gratified ambition or curiosity he abdicated, and called Fuḍayl bin Sulaymān to the vacant place. »

Dans la magistrale introduction à *Die Beninsammlung des Reichsmuseums für Völkerkunde in Leiden (Prolegomena zur Geschichte der Handelswege und Völkerbewegungen in Nordafrika)* (Leyde, 1913, in-4, p. cccxvii), M. Jos. Marquart cite un passage de Šams ad-din ad-Dimaški (trad. A. F. Mehren, Paris, in-8, 1874, p. 139) où le كليه du texte édité par Mehren est corrigé en كبة qui serait une notation nouvelle de Kilwa. Le passage précédent de *The history of Kilwa* ne confirme pas cette correction.

1. D'après le texte arabe (Strong, p. 394 et 424), Al-Fuḍayl monta sur le trône en 901/1496.

(p. 231), n'eut pas connaissance dans le détail de la liste généalogique de ces rois de Kilwa, telle que nous la rapportons, il sut néanmoins par Muḥammad Rokn ad-dīn (*Mahamed Anconij*<sup>1</sup>) que le peuple n'était pas très satisfait de cet [Amīr] Ibrāhīm et combien tous désiraient avoir un roi qui fût plus proche parent de leur véritable famille royale ; c'est pour cela qu'ils souffraient [d'être gouvernés par ce tyran].....

1. Pour cette identification, cf. Strong, p. 403 ; mais je ne la considère pas comme décisive : *Anconij* peut recouvrir aussi un nom bantou.

## LISTE DES SULTANS DE KILWA

---

### BARROS.

### TEXTE ARABE.

- I. 'Alī bin Al-Ḥusayn bin 'Alī,  
fils d'un sultan de Širāz, vers le  
milieu du ix<sup>e</sup> siècle de notre ère.
- II. 'Alī bin 'Alī, fils du précédent.  
Régna pendant 40 ans.
- III. 'Alī Bousoloquete (?), neveu  
du précédent. Régna pendant  
4 ans et demi.
- IV. Dāwud, fils du précédent.  
Chassé au bout de 4 ans de  
règne.
- V. Conquérant Ḥālīd bin Bakr.  
Chassé au bout de deux ans.
- VI. Ḥasan bin Sulaymān bin 'Alī,  
petit-fils de I et neveu de IV.  
Régna pendant 16 ans.
- VII. 'Alī bin Dāwud I<sup>er</sup>, neveu du  
précédent. Régna pendant 60 ans.
- VIII. 'Alī bin Dāwud II, petit-fils  
du précédent. Régna pendant  
6 ans.
- IX. Ḥasan (ou Ḥusayn) bin Dā-  
wud, frère du précédent. Régna  
pendant 24 ans.
- X. Sulaymān, membre de la  
famille royale. Décapité au bout  
de 2 ans.

III. 'Alī bin Baṣḥat.

Invasion des Matamandalīn.

S'enfuit à Zanzibar devant l'en-  
nemi, puis revint à Kilwa où il  
régna pendant 14 ans.

VII. Ḥasan bin Ṭālūt s'empara  
du trône par force et régna pen-  
dant 18 ans.

VIII. Abū'l-Mawāhib, petit-fils  
du précédent. Régna pendant  
18 ans.

IX. Dāwud, frère du précédent.  
Ne régna que pendant quelques  
jours.

X. Ḥusayn bin Sulaymān al-  
Maṭ'un. Fut tué au cours d'une  
guerre contre les infidèles de la  
terre ferme voisine.

- XI. Son fils Dāwud bin Sulaymān lui succéda. Régna pendant 40 ans.
- XII. Sulaymān Ḥasan (*sic*), son fils, lui succéda. Régna pendant 18 ans.
- XIII. Dāwud bin Sulaymān, son fils, régna pendant 2 ans.
- XIV. Tālūt, frère du précédent, régna pendant 1 an.
- XV. Un troisième frère des deux précédents régna pendant 25 ans.
- XV. 'Alī Bonī, un quatrième frère des trois précédents, régna pendant 10 ans.
- XVI. Bwana Sulaymān, neveu du précédent. Régna pendant 40 ans.
- XVII. 'Alī Dāwud régna pendant 14 ans.
- XVIII. Ḥusayn, neveu du précédent, régna pendant 14 ans.
- XIX. Sulaymān bin Ḥusayn, son fils, régna pendant 14 ans.
- XX. Dāwud bin Sulaymān, son fils, régna pendant 2 ans.
- XXI. Ḥusayn bin Sulaymān, frère aîné du précédent, régna pendant 24 ans.
- XXII. Dāwud bin Sulaymān régna pendant 24 ans.
- XXIII. Sulaymān bin Dāwud I<sup>er</sup>, son fils, régna pendant 20 jours.
- XXIV. Ḥasan bin Sulaymān, oncle du précédent qu'il avait détrôné, régna pendant 6 ans et demi.
- XXV. Tālūt bin Dāwud, neveu du précédent, régna pendant un an.
- XXVI. Sulaymān bin Dāwud II,
- XI. Tālūt bin Al-Ḥusayn, peut-être fils du précédent. Mourut à Monbasa, en se rendant à la Mekke.
- XII. Ḥusayn bin Sulaymān, son fils, qui l'avait remplacé comme vice-roi pendant son absence, lui succéda.



- frère du précédent, régna pendant 2 ans et 4 mois.
- XXVI. Sulaymān bin Dāwud I<sup>er</sup> détrôna le précédent et régna pendant 24 ans, 4 mois et 20 jours.
- XXVII. Husayn bin Sulaymān, fils du précédent, régna pendant 24 ans.
- XXVIII. Muḥammad bin Sulaymān bin Al-Husayn, appelé Muḥammed al-ʿĀdil, frère du précédent, régna pendant 9 ans.
- XXIX. Sulaymān bin Muḥammad al-ʿĀdil, son fils, régna pendant 22 ans.
- XXX. Ismāʿil bin Husayn bin Sulaymān, oncle du précédent, régna pendant 14 ans.
- XXXI. Le gouverneur de Kilwa s'empare du pouvoir à la mort du précédent et le conserve pendant un an.
- XXXII. Maḥmūd, prince de la famille royale, est nommé par le peuple. Règne pendant un an.
- XXXIII. Husayn bin Ismāʿil (XXX) est nommé roi et règne pendant dix ans.
- XXXIV. Saʿīd bin Husayn, son fils, règne pendant 10 ans.
- XXXV. A sa mort, le gouverneur de Kilwa s'empare du pouvoir et le conserve pendant 1 an.
- XXXVI. Il est détrôné par le peuple qui nomme roi ʿAbdallah bin Ḥasan, frère de Saʿīd (XXXIV), qui régna pendant un an et demi.
- XXXVII. Son frère, ʿAlī bin Ḥa-
- XXVIII. Ancien gouverneur élevé à la royauté. Régna pendant 22 ans.

san, lui succéda et régna pendant 1 an et demi.

XXXVIII. A la mort du précédent, Amir Muhammed Kiwābi imposa comme roi un certain Husayn, fils d'un ancien gouverneur.

XXXIX. Le peuple le détrôna et prit pour roi Šumbo, prince de la famille royale qui ne vécut à Kilwa que pendant un an.

XL. On remit sur le trône Husayn (XXXVIII) qui fut destitué au bout de 5 ans.

XLI. On prit ensuite pour roi Ibrāhim, fils du sultan Maḥmūd (XXXII), qui fut déposé au bout de 2 ans.

XLII. Il eut pour successeur le neveu du précédent, Al-Fuḍayl qui régna pendant très peu de temps.

Le texte que nous a conservé Barros et le texte arabe publié par Strong sont fréquemment en divergence. Il est presque toujours impossible de prendre parti plutôt pour l'un que pour l'autre, notre documentation ne le permettant pas. Il faut espérer qu'un troisième texte nous permettra quelque jour d'établir une liste royale plus sûre que celle qui a été établie ici à l'aide des deux documents précités.

---

## DEUX LETTRES SUR LE MAROC ADRESSÉES AU CONNÉTABLE DE MONTMORENCY

TRANSCRITES ET COMMUNIQUÉES PAR M. MARCEL VICAIRE,

publiées par M. Christian FUNCK-BRENTANO.

---

« Un fait resté jusqu'ici dans la pénombre, sinon dans l'ombre de l'histoire, écrit M. de Castries, est l'entrée du Maroc, à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, dans la politique européenne. A aucune autre époque on ne voit les États Chrétiens rechercher aussi activement son amitié, à aucune autre époque on ne trouve à Merrakech, à Fès, et jusque dans les *mahalla* des Chérifs un aussi grand nombre d'agents européens<sup>1</sup>. »

A cette ombre, les lettres que voici n'ajouteront guère, si elles ajoutent quelque chose, qu'un peu de confusion : mais n'est-ce pas l'histoire du Maroc qui est confuse ?

Arnoult de Lisle, à 31 ans, venait d'être désigné comme premier titulaire de la chaire de langue arabe fondée par Henri III au Collège de France en 1587, quand il partit pour le Maroc, y remplaçant Guillaume Bérard, médecin du Sultan, qui aspirait, après dix ans, à rentrer en France. Guillaume Bérard avait été le premier consul de France au Maroc<sup>2</sup> : ce n'est pas d'aujourd'hui que nous employons les médecins à la « pénétration pacifique » ; de Lisle, autre médecin, sans avoir jamais été officiellement accrédité, fut à la cour

1. *Sources inédites de l'histoire du Maroc, 1<sup>re</sup> série, Pays-Bas*, Geuthner, 1906, in-4, t. I, p. 1.

2. Cf. Joseph Fournier, *Les origines de la représentation diplomatique française au Maroc (1577)* dans *C. R. des trav. du Congrès nat. des soc. fr. de géogr.*, XXIII<sup>e</sup> session, Oran, Perrier, 1903, in-8, pp. 240-245.

marocaine, où il séjourna de 1588 à 1599 et en 1606-1607, le chargé d'affaires officieux ou tout au moins l'informateur du roi de France. Quittait-il Paris, en 1587, avec cette mission, ou l'obtint-il dans la suite par son zèle? On ne sait. M. de Castries, qui trace la biographie où je prends mes renseignements<sup>1</sup>, écrit: « Il est probable que, sans avoir de mandat officiel, il avait, en fait, remplacé Guillaume Bérard comme agent de la France au Maroc. Malheureusement ses dépêches, pour cette période de onze années [son premier séjour], n'ont pu être retrouvées<sup>2</sup>. »

G. Jacqueton<sup>3</sup> et Paul Masson<sup>4</sup> avaient déjà fait allusion en termes analogues au rôle d'Arnoult de Lisle.

\*  
\* \*

Le règne d'Ahmed el Mansour offre un assez heureux résumé de belle histoire marocaine.

Le sultan, victorieux à El Ksar, voit les puissances européennes, associées ou rivales, s'empressez auprès de lui, car il pourrait faire leur jeu, mais il manœuvre avec aisance pour les faire entrer dans le sien. L'Angleterre et les Pays-Bas étaient unis contre l'Espagne, ennemie héréditaire du Maroc, mais aussi son alliée possible dans la guerre contre la Turquie. Le Chérif va des uns aux autres selon ses besoins du moment, faisant tour à tour ou simultanément aux uns et aux autres des promesses qu'il ne tiendra pas, laissant naître des espoirs qui ne seront pas réalisés: politique de revirements, âge d'or pour les chancelleries, dont chacune fit son métier si bien, qu'on n'aboutit à rien<sup>5</sup>. Ces négociations qu'une pudeur, chrétienne ou musulmane, voile d'ombre, sont menées souvent par

1. *Sources inédites, 1<sup>re</sup> série, France*, III, pp. XIII-XXI.

2. *Ibid.*, p. xv. De Treillault, M. de Castries a publié les relations des batailles de Er-Roken et de Taguato (*France*, II, pp. 205-227).

3. *Documents marocains*, dans la *Revue africaine*, 1894, p. 7 n. 2.

4. *Histoire des établissements et du commerce français dans l'Afrique barbaresque...* Paris, Hachette, 1903, p. 69.

5. En 1610, au moment de l'accord avec les Pays-Bas, la situation au Maroc était bien changée et si, la même année, un fils d'El Mansour, livrant Larache au roi d'Espagne, réalisa une vague promesse de son père (Castries..., *Pays-Bas*, I, p. 11), ce fut aussi dans des conditions différentes.

des « aventuriers ténébreux »<sup>1</sup>, au milieu de qui l'on s'imagine Ahmed el Mansour évoluant très à son aise.

Il était sûr que la France d'Henri IV, alliée de la Hollande et de l'Angleterre, ne se dispensait pas d'intriguer, pour son compte et pour la cause commune, et qu'elle avait son aventurier, elle aussi, qui ne pouvait être qu'Arnoult de Lisle ; mais les précisions manquaient.

M. Marcel Vicaire, inspecteur des Arts indigènes et des Monuments historiques à Fès, feuilletant à Chantilly une liasse d'archives qui n'était ni inventoriée, ni accessible lors de la publication, en 1911, du volume « France III » des *Sources inédites de l'histoire du Maroc*, a découvert et copié ces deux lettres du médecin de Lisle et de l'apothicaire Treillault, et connaissant leur intérêt, il a eu la générosité de me les apporter.

\*  
\*  
\*

Arnoult de Lisle, dès son premier séjour au Maroc, fut pour la cour de France un correspondant régulier, et, si nous avons la conviction que se sont perdus des documents intéressant l'histoire du Maroc, nous avons à présent l'avantage d'en être sûrs.

Correspondant plutôt que chargé d'affaires : il apparaît, dans sa lettre, comme un observateur chargé de tâter le terrain, et sans l'autorité suffisante pour mener ses négociations bien loin. Son rapport ne révèle pas une action aussi énergique que devait l'être celle des agents d'Angleterre et des Pays-Bas ; peut-être recevait-il des instructions plus prudentes ou était-il plus prudent lui-même. Si cette demande de subsides, par exemple, n'aboutit pas même à une promesse, comme celle qu'avait précédemment obtenue la reine Elisabeth, Arnoult de Lisle préserve au moins son maître des illusions : « Jasoit que le chérif aie grand trésor, aussy le scait-il bien garder. » Cela n'est pas mal raisonné. Quant à la participation si désirée du Maroc à la guerre d'Espagne, il a le privilège d'obtenir du Sultan une réponse à moitié franche<sup>2</sup>. Il ne dit rien, enfin, des

1. Castries, *Sources inédites...*, 1<sup>re</sup> série, Pays-Bas, I, p. 1.

2. En réalité Ahmed el Mansour jouait double jeu et ne restait pas sourd aux propositions espagnoles. V. Castries, *Sources inédites...*, 1<sup>re</sup> série, France, II, p. 332 et n. 5. Lettre d'Arnoult de Lisle à Villeroy du 29 janvier 1606.

interventions si pressantes des Provinces-Unies auprès de la cour marocaine (il en avait déjà parlé sans doute, ou savait qu'à Paris l'on était aussi bien renseigné que lui-même), mais il dévoile des négociations qui devaient peut-être rester secrètes en attendant qu'elles eussent abouti et fait preuve de bon sens en voyant là l'exemple à suivre.

Le tout en peu de mots : le roi de France n'était, en somme, pas mal servi. Pourtant il refusa de faire son représentant officiel d'Arnoult de Lisle qui convoitait ce titre et espérait bien l'obtenir lorsqu'il revint au Maroc en 1606. Henri IV connaissait évidemment son agent mieux que nous, et pour nous-mêmes, ne se dégage-t-il pas de cette correspondance je ne sais quoi qui n'est pas net ? D'abord, le « proto medico » n'apparaît pas toujours en informateur très sérieux<sup>1</sup> ; puis c'est prudence de ne pas désirer trop ouvertement ce qu'on veut, et, M. de Castries l'a noté, il se montrait parfois visiblement soucieux de ses effets<sup>2</sup>.

Pendant qu'Henri de Monantheuil, dans un discours public au Collège de France, réclama le professeur qui n'y fit jamais de cours<sup>3</sup>, et que sa femme attendait depuis neuf ans le mari qu'elle avait peu connu, Arnoult de Lisle trouvait peut-être, dans ce long séjour au Maroc, quelque raison d'intérêt personnel. Le voyageur contemporain Mocquet dit du sieur Hubert, successeur ou, pour mieux dire, intérimaire d'Arnoult de Lisle auprès du Chérif : « Il se contenta de sortir de ce pays plus chargé de science et de livres arabiques que de richesses et autres commodités, esquelles le sieur de Lisle fut plus heureux que luy<sup>4</sup>. » La lettre qu'on va lire ne paraît pas contredire ce jugement : en 1596 Arnoult de Lisle aurait fait à Henri IV le don de deux chevaux, convoyés par Pierre Treil-lault<sup>5</sup> ; sans avoir l'indiscrétion de rappeler son cadeau, il ne perd pas l'occasion que lui donne le premier courrier d'en faire valoir

1. V. Castries, *Sources inédites...*, 1<sup>re</sup> série, France, II, p. 338, n. 2.

2. V. *ibid.*, France, III, p. xix.

3. Arnoult de Lisle ne semble pas avoir été très estimé des orientalistes du temps (Castries..., France, III, p. xvii, n. 5).

4. Castries, *Sources inédites...*, 1<sup>re</sup> série, France, II, p. 400 (*Voyages de Jean Mocquet au Maroc, 1601-1607, extraits, d'après l'édition princeps de 1617*). Ce passage avait été cité par Paul Masson (*ouvr. cité*, p. 69, n. 1).

5. Castries, *Ibid.*, France, III, p. xvi.

le prix, ou de préparer une affaire qui, sans discuter la valeur des chevaux au Maroc en 1597, ne s'annonçait pas trop mauvaise.

En tout cas, ces lettres sont vivantes et vivement écrites, et il serait agréable de récupérer celles qui manquent.

\*  
\* \*

*Arnoul..... au connétable de Montmorency,  
à Maroc le 20 Mars 1597.*

Monseigneur

J'ay présenté vos baizemains à ce roy, qui les a eues pour très agréables et a receu beaucoup de contentement d'entendre le rang que vostre Grandeur tient en France.

Pour l'ambassadeur que sa Majesté proectent de despécher à ce roy, sy c'est sur l'espérance du prest d'un million d'or que l'on a faict entendre à sa Majesté que ce roy proeteroit, sera comme je pense en vain, car jasoit que le chérif aie grand trésor, aussy le scait-il bien garder. Ou bien si l'on l'envoie pour le faire entrer en la ligue contre Castille, encore qu'il m'aie dit en avoir la volonté, je ne le croiray jamais, sy ce n'est lorsqu'il verra Portugal hors du pouvoir d'Espagne. Muley Hamet n'a pas occasion de vouloir bien à l'Espagnol, mais il est grand dissimulateur et fort proevoiant. Depuis la mort de Muley Nacer le roy de Castille luy a escrit deux fois, s'excusant de ce qu'il auroit mit son ennemy en son païs pour s'acquiter de sa conscience, estant induit à ce faire par son confesseur, qui luy donnoit entendre ne pouvoit retenir justement Muley Nacer en son païs contre sa volonté<sup>1</sup>. Ce roy a opinion que le roy de Castille aie plus de force qu'il n'a<sup>2</sup>, et pour ce il doubte que la ligue des princes du Noorth soit bastante pour l'attaquer dans Espagne comme je luy ay dit venant de la part du Roy. J'entens que Messieurs des États des provinces associées du

1. Il est curieux de voir le roi chrétien se couvrant de son confesseur pour se faire pardonner du chérif musulman. Le moment de faire des excuses était d'autant mieux choisi qu'Ahmed el Mansour accordait un sauf-conduit au fils du prétendant de Portugal le 23 septembre 1596, V. Castries, *Sources inédites...*, 1<sup>re</sup> série, *Pays-Bas*, I, p. 9.

2. L'auteur du Nozhet-Elhâdi, citant le cheikh Aboulabbâs Afqai Elandalousi, écrit, dans sa loyauté saadienne : « Si... l'idée lui [à Ahmed el Mansour] était venue d'entreprendre la conquête de l'Espagne, il se serait emparé en moins de rien de toute cette contrée » (trad. Houdas, Leroux, 1889, p. 201).



Païs Bas veulent despêcher icy un ambassadeur pour avoir toute ceste coste à leur commendement<sup>1</sup> et faire que leurs sugets ne soient pas captifs en ce royaume<sup>2</sup>. A mon opinion c'est le subject le plus convenable pour fonder la despêche d'un ambassadeur, si telle est la volonté de sa Majesté ; tel cas advenant, j'avise au porteur ce qui me sembleroit convenable pour faire un présent.

Sur ce que vostre Grandeur désire d'expédier icy un de vos gentilhommes pour avoir des chevaux, l'arrière fils et héritier du grand trésorier d'Angleterre tesmoignera à vostre dicte Grandeur avoir envoyé en ce païs homme exprès pour acheter, avec licence, deux grands selemis<sup>3</sup>, qu'il a esté plus d'un an, et en fin n'a jamais pu trouver à acheter chevaux plus grands que ceux d'Argel<sup>4</sup>, l'un d'iceux fort bas, âgé de cinq ans, castagne clair, et l'autre, qui n'est genre plus hault, âgé de treize ans, castagne obscur, perdu des deux pieds de devant, et a un palne de cuir osté de dessus la croupe, où jamais il n'y aura poil ; devant qu'ils soient mis en sa maison, lesdits deux selmis luy reviendront à trois mil unces. Les Mores ont ceste condition qu'ils vendront plus tost leurs femmes et leurs enfans qu'un bon cheval. Cette septmaine sont venus à ce roy six selmis âgés de trois et quatre ans qui lui ont cousté depuis le désert (distant de plus de trois cents lieux d'icy) la somme de six mil escus. Samedy dernier, estant avec ce roy, je luy vis présenter un rouan âgé de trois ans qui avoit le pied de devant hors du montoir, tourné en dehors ; les alarbons luy dirent qu'il avoit cousté deux mille francs dans le désert<sup>5</sup>. Coutumièrement, quand je suis dans l'escurie de ce roy et de ses enfans, j'entens dire : ce cheval couste cent chameaux, cent cinquante et deux cents, et n'y a chameau qui ne va

1. Cf. Castries, *Sources inédites.... 1<sup>re</sup> série, Pays-Bas*, I, p. viii. Ce qui était vrai au début du xvii<sup>e</sup> siècle, de l'intérêt pris par les Hollandais à la côte atlantique du Maroc, l'était à la fin du xvi<sup>e</sup>. C'est en 1605 que les États généraux envoyèrent au Maroc un résident (*Ibid.*, p. xii et 50).

2. Cf. Castries, *Ibid.*, p. 15. Requête de Bartholomeus Jacobsz, du 15 octobre 1596.

3. Est-ce le Slimâny, cheval café au lait crins lavés, très estimé au Maroc ? V. Louis Mercier, *La parure des cavaliers et l'insigne des preux, trad. franç...*, Paris, Geuthner, 1924, p. 83, n. 2.

4. S'il s'agit de chevaux d'Algérie, on ne s'explique guère cette orthographe sous une plume française. Arjel est le nom arabe, qui a donné arzel en français, d'un cheval à une balzane postérieure droite (V. Mercier, *ouvr. cité*, p. 91, n. 2).

5. On sait que le Tafilalet fut un réservoir de beaux chevaux pour les sultans marocains. Aujourd'hui, chez les Glaoua, dans la région de Telouet, les meilleurs chevaux viennent du haut Drâ et des bords de l'Oued Gheris. Dans le Sous, me dit le commandant Justinard, on fait grand cas des chevaux venant de l'Oued Noun. On échange en effet ces bêtes contre des chameaux, mais contre beaucoup moins de chameaux que ne dit Arnoult de Lisle.

à cinquante ou soixante francs. Le père du moreau qui vous fut présenté par ce roy avoit cousté dix mille francs ; il estoit gris pomelé, un plus hault et de plus légère taille ; je croy que vos gentilhommes n'auront pas oublié à vous le dire ; ceux qui ont traité en ce païs avec les grands tesmoigneront à vostre Grandeur ce que je vous dis. Avisés, Monseigneur, en que je vous pourray servir. Je le ..... celui qui est du vostre. Nostre D... donne en santé longue et heureuse vie.

Vostre très humble et très obéissant serviteur

Arnoul d...

A Maroc le 20 mars 97

(Archives de Chantilly, série L, t. XXXIII, f. 137.)

\*  
\* \*

Monseigneur

Par le navire venu de Barbarie, j'ay receu un paquet de lettres de Monsieur de Lisle, pour Sa Majesté, pour vous, et pour Monsieur de Villeroy ; et considérant que samedy prochain ou dimanche il partira un navire pour retourner en Barbarie, et que, manquant en iceluy, ne s'offrira sitost telle comodité, c'est la cause pourquoy, Monseigneur, n'ay vouldy faillir à l'instant vous despécher le présent porteur mien parent, que j'envoie audict païs, afin que tant Sa Majesté que vostre Grandeur puisiez faire responce. Je vous adresse celles du Roy, Monseigneur, afin qu'il vous plaise la faire certaine de bref temps pour donner responce. D'autant que les marchans ne veulent permettre à toutes personnes de passer sur leur navires<sup>1</sup>, c'est la cause pourquoy je supplie vostre Grandeur faire donner un passeport du Roy au porteur avec commandement exprès de le laisser, allant pour les affaires de Sa Majesté, Monseigneur, le porteur sera fidelle messenger tant de celles du Roy que des vostres ; qui est l'endroit où je priay le Créateur,

Monseigneur, qu'il vous tienne en sa sainte garde.

Vostre très humble, très obéissant et très fidelle serviteur.

P. TREILLAUT<sup>2</sup>.

De Rouen, ce 6 d'aoust 97

(Archives de Chantilly, série L, t. XXXV, f. 59.)

1. En 1600, Treillault devait affréter lui-même un navire pour le Maroc (Ph. Barbey, *Les Normands au Maroc au XVI<sup>e</sup> siècle*, dans *Mémoires et documents pour servir à l'histoire du commerce et de l'Industrie en France*, publiés sous la direction de Julien Hayem. 5<sup>e</sup> série, Paris, Hachette, 1917, p. 43).

2. Sur Pierre Treillault, V. Castries, *Sources inédites... 1<sup>re</sup> série. France*, III, p. XXI.



## QUELQUES PASSAGES DU *MASALIK EL ABSAR* RELATIFS AU MAROC

Par M. M. GAUDEFROY-DEMOMBYNES

---

Les chapitres que le *masālik el abṣār fi mamālik el amṣār* de Šihāb ed dīn Ibn Faḍl Allah el' Omari, mort en 1348, consacre au Maḡrib, contiennent quelques passages qui intéressent l'histoire des monuments de Tunis, de Tlemcen, de Fez, de Merrakech et de Grenade ; on les signalera brièvement ici<sup>1</sup>.

Il importe de rappeler qu'Ibn Faḍl Allah n'a pas voyagé au Maḡrib ; il a écrit un peu d'après les écrivains antérieurs, Ibn Sa'id, Edrisi, etc., surtout d'après des renseignements oraux que lui ont fournis au Caire des maḡribins voyageurs, particulièrement un personnage nommé Aḥmed es Salalḥi.

De Tunis, c'est en passant qu'Ibn Faḍl Allah note (p. 117 et 118) que la mosquée où le sultan va faire la prière du vendredi n'est point située sur la cour même où s'ouvre la porte du palais royal, mais qu'elle en est toute voisine et qu'après l'avoir traversée, sous les yeux de sa garde, le souverain pénètre seul dans un passage étroit et fermé de deux portes et parvient par là à l'intérieur de la mosquée, où il n'est point gardé par une *maqṣūra*. — C'est une disposition analogue à celle de ce passage que présente le long couloir étroite-

1. Une traduction de ces chapitres paraît, en même temps que ceci, dans la collection des géographes arabes, chez Geuthner ; c'est aux pages de ce volume que renvoie la présente note. J'en attendais les épreuves pour les communiquer à Henri Basset et profiter des observations que lui auraient suggérées sa connaissance du Maroc et sa compréhension si large et si fine de l'histoire. On trouvera dans ces pages l'indication de quelques faits mal expliqués, et ce n'est point sans effort que je me convaincs qu'il ne les lira point.

ment clos de murailles que le souverain suit à cheval, avec sa suite de femmes et d'eunuques, pour se rendre à son jardin.

Ibn Faḍl Allah s'est intéressé à l'histoire du siège de Tlemcen par le sultan mérinide Abu l-Ḥassan 'Alī (p. 192) et incidemment, il a fourni un renseignement, malheureusement imprécis, sur la canalisation qui fournissait de l'eau à la ville et que le sultan marocain eut la chance de pouvoir faire couper par un maçon tlemcénien transfuge, qui en connaissait le parcours secret. Il est probable que cette canalisation souterraine existe toujours au moins en partie. — Le *masālik* dit aussi l'importance du grand bassin, du *sahrij*, dont l'antiquité est déjà affirmée au xiv<sup>e</sup> siècle par la tradition (p. 189). — Enfin c'est le plus ancien texte où l'on trouve les six enceintes qui défendent certaines parties de la ville (p. 193).

La construction de la ville neuve de Fēz par le sultan mérinide en 1276 est un fait politique et archéologique considérable qui a intéressé Ibn Faḍl Allah et sur lequel il donne des précisions qu'il ne m'a cependant point paru possible de reporter sur un plan ; il semble que l'auteur n'ait pas bien compris les indications topographiques que lui donnait son informateur, ou que les copistes aient altéré les textes que j'ai consultés ; elles pourront être reprises avec un meilleur manuscrit. Dès maintenant, le *masālik* précise la division ancienne de la ville neuve en trois parties (p. 154) : le palais sultanien, *Fās el Beidā*, Fēz la Blanche ; Ḥimṣ, le logis des troupes andalouses, construit par le sultan Abu Sa'īd 'Otman sur un lieu dit *El Malāh*, et consacré ensuite à la communauté juive, ce qui permet de fixer l'origine du mot *mellah* au sens de *ghetto* ; enfin le faubourg de la garde chrétienne, qui avait été installée hors de Fēz l'Ancienne dès 1250.

L'informateur d'Ibn Faḍl Allah lui a vanté la beauté des maisons de Fēz, et lui a donné sur la décoration en *zellij* des détails qui confirment les renseignements recueillis par A. Bel sur l'industrie de la poterie à Fēz.

Les renseignements archéologiques sur Merrakech sont beaucoup plus importants ; ils proviennent soit du rapport oral d'es Salalḥi, qui se montre partout un informateur intelligent et sincère, soit d'un ouvrage, que les circonstances défavorables n'ont pas encore permis de retrouver et dont les fragments sont donc précieux, celui

d'Ibn Sa'id. Il paraît bien que les passages très intéressants cités par le *masālik* ont été écrits au XII<sup>e</sup> siècle et qu'ils sont par conséquent contemporains de la dynastie almohade. — Ibn Sa'id décrit la cité royale de Merrakech, la *Qaṣba*, qu'il appelle d'un nom jusqu'ici inconnu, Tamerrākecht.

La description détaillée qu'il en fait et qui semble être précise, est compliquée par l'énumération d'esplanades, de *raḥbāt*, sur lesquelles sont construits les édifices annexés au palais royal et dont je ne réussis à distinguer ni l'emplacement, ni même le nombre. D'autre part, la *qaṣba* almohade n'a laissé que des ruines, qui sont noyées dans un amoncellement de maisons particulières et de bâtiments, construits sur l'emplacement des *raḥbāt* et des édifices almohades, et qui n'ont pas été l'objet d'une exploration suivie. Je n'en connais que le levé sommaire qui a été fait pour moi par Félix Arin et qui prouve au moins que ces ruines mériteraient une étude méthodique (p. 179 s).

Quand on a dépassé Bab Agnaou, porte ancienne qui paraît bien avoir fait partie de l'enceinte de l'ancienne cité royale et non point de celle de la ville de Merrākech, on pénètre dans le quartier qui entoure la mosquée dite d'El Manṣūr. Parmi les bâtiments qui l'encombrent, on distingue quelques vieux murs d'édifices ruinés dont il serait bon de préciser l'âge. Particulièrement au Nord et à l'Est, la mosquée d'El Manṣūr est entourée d'une muraille dont certains éléments un peu aberrants paraissent être almohades, et plus au Nord surgit d'un mur plus récent une tour octogonale en pierre qui paraît être le reste d'une porte almohade. Au Sud-Est de la mosquée, la muraille qui l'entoure fait un angle droit et, se dirigeant vers l'Ouest, aboutit au delà des tombeaux des sultans sa'adiens, à une porte dite *bāb et ṭubūl* ou *bāb et bunūd*, dont le nom seul signale le caractère royal<sup>1</sup>. Un peu à l'Ouest de cette porte apparaissent les vestiges d'un mur, qui, du Sud au Nord, court à peu près parallèlement à la muraille actuelle, et qui, à la hauteur du bastion qui flanque au Sud la moderne Bāb Qṣiba et au delà de l'ancienne Bāb Qṣiba, tourne vers l'Est autour d'une masse carrée de ruines anciennes ; la vieille enceinte semble peu après remonter

1. Voir *masālik*, introduction : les insignes royaux, p. LVI.



vers le Nord et rejoindre une muraille remaniée qui, de l'Ouest à l'Est, dominant le bassin d'un actuel méchouar, va se perdre dans les bâtiments du *dār el mahzen*. Vers l'Est, il semble inutile de rechercher les restes de l'ancienne ville royale ; les Sa'adiens ont tout détruit ; Arin a cependant noté, dans l'enceinte actuelle de la prison, au Sud des ruines du palais d'El Bedi', des vestiges qui paraissent être almohades.

Ces restes informes ne permettent guère de rechercher un rapprochement précis avec la description d'Ibn Sa'id. Celui-ci vante tout d'abord la splendeur des constructions du palais royal et donne le nom de trois de ses « pavillons ». Il s'élevait sans doute dans la partie orientale de la qaṣba actuelle, peut-être même plus à l'Est ; et dans cette direction, l'ensemble des bâtiments et des jardins était clos par une forte muraille sans ouverture, que la nature du terrain achevait de rendre invulnérable aux moyens militaires du temps. Le palais royal communiquait avec l'extérieur par trois portes ; l'une (*bāb el ferrāṣin*) était une ouverture pour le service et les provisions et était peut-être une simple poterne, ouvrant au Nord-Est de la mosquée, sur la ville de Merrakech ; une seconde porte, dite *bāb el bustān*, donnait accès aux jardins qui sans doute s'étendaient déjà vers le Sud et étaient, eux aussi, enclos d'une forte muraille sans ouverture. Enfin le palais communiquait avec les parties extérieures de la cité royale par une porte, dite *bāb er riyād*, qui ouvrait sur une *raḥba* ; cette porte était ainsi appelée parce qu'elle était placée à côté du *borj* des *'ahl er riyād*<sup>1</sup>.

La première *raḥba*, fort vaste puisqu'on y pouvait faire courir les chevaux, était entourée de plusieurs édifices : le pavillon d'audience du sultan, qui, suivant une coutume générale, était placé immédiatement à côté de la porte de sortie du palais ; la maison des hôtes où étaient hébergés et surveillés les envoyés étrangers et les personnages de marque n'ayant point de résidence dans la cité royale ; une ménagerie pour le divertissement du sultan et l'admi-

1. La chronique d'El Baïdaq (éd. Lévi-Provençal, p. 47 et 48) cite en effet parmi les groupements almohades ; « les *'ahl er riyād* que joignent les gens du *borj* de *dār el karāma* ; puis les gens du *borj* des *'ahl ed dār*, et les gens du *borj* des *ṭabbāla*, qui est la grande porte centrale *mutawassīl* ; ..... tous sont en résidence *muḡimina* dans la cité de Merrākech (*el medina*) ». — *Comp. masālik*, p. 182 et 183.



ration de ses hôtes ; la médersa où étaient élevés les fils du sultan ; le logis du principal fonctionnaire, le vizir du *jund*. Cette première *rahba* paraît correspondre à la grande place du Cérèque qu'a décrite Marmol<sup>1</sup> et où il retrouve l'Acéquise, « où demeuraient les gardes du corps, qui faisaient garde la nuit au palais ». Mais Ibn Sa'id ne fait point mention ici des gardes, ni par conséquent de leurs « loges » *saqā'if* : sa description, où les mots « sur cette *rahba* » semblent se répéter un peu au hasard et où l'on croit deviner des lacunes, cesse d'être claire, et on peut croire qu'il convient de loger, sur cette première *rahba*, tous les Almohades, par rang d'importance, les « gens de l'assemblée » c'est-à-dire les dix, les cinquante, les *tolba* et les « gens de la maison ». Si l'on admet cette hypothèse, cette première grande *rahba* donnerait accès à un ensemble séparé de bâtiments, sans doute autour d'une *rahba* intérieure, qui contenaient les *saqā'if* des tribus almohades, des auxiliaires guzz et des autres troupes royales. Dans une seconde *rahba*, qui contenait la mosquée, on trouvait les *saqā'if* des tribus ralliées dès l'origine aux Almohades, Gensisa, Gadmiwa, Haskura et Sanhāja.

Au milieu de sa description, Ibn Sa'id place une porte, *bāb es sadāt*, qui s'ouvre sur la première *rahba*, qui est réservée aux Almohades. M. de Cénival, qui prépare une étude sur l'histoire de la Qasba de Merrakech à l'époque sa'adienne, mais qui ne s'est pas dispensé de comprendre l'état antérieur, a sur l'emplacement de cette porte et du cimetière, des idées, que je ne saurais exposer ici et que j'oserais encore moins combattre dans l'incertitude où je suis, mais que je ne me décide pas à adopter ; je persiste à croire que *bab es sadat* est *bāb el bunūd* et *bāb el tubūl*, et que c'est la porte par laquelle le calife almohade entraît et sortait en cortège solennel, pénétrant à cheval, par un passage coudé dans la *rahba* intérieure de son palais, alors que les autres Almohades descendaient respectueusement de leur monture devant la chaîne tendue. Le cimetière serait à chercher autour de la mosquée, aux environs des tombeaux des Sa'adiens, à l'endroit où l'on a montré à Marmol une inscription, qu'on lui a d'ailleurs traduite avec une aimable fantaisie de folkloriste plus habitué aux inscriptions des Mille et une Nuits qu'à

1. *L'Afrique* de Marmol, trad. Perrot d'Ablancourt, II, 56 et 57.

l'épigraphie marocaine<sup>1</sup>. On voudrait qu'ici Ibn Sa'id, comme l'informateur d'Ibn Faḍl Allah pour Tunis, eut indiqué par où le sultan se rendait de son palais dans la mosquée; il est probable que le cérémonial hafside, décrit par le *masālik*, était un ancien usage almohade.

De cette installation permanente et grandiose du sultan, Ibn Faḍl Allah rapproche celle qui lui était préparée dans les camps où il passait une grande partie d'une existence agitée. Dans ses déplacements, le sultan marocain est constamment entouré de la pompe extérieure qui le suit dans ses sorties habituelles hors de son palais. Il est accompagné des insignes royaux, les timbales (*tubūl*) et les étendards (*bunūd*), qui sont portés par un groupe de personnages composant la *sāqa* du souverain. Ce mot dont le sens étymologique signifie « ceux qui poussent devant eux », a été d'ordinaire traduit par « arrière-garde »; il désigne en effet ici le groupe d'hommes, grands personnages et garde royale, qui veillent à la fois à la gloire et à la sécurité du sultan; avec lui, ils arrivent les derniers à l'étape, et ils se mettent en marche les derniers<sup>2</sup>.

Dans le campement que les *zemmālin* préparent d'avance au souverain pour un jour ou pour des mois, l'édifice qui symbolise l'autorité royale est une vaste tente appelée *hibat es sāqa* ou *qubbat es sāqa*<sup>3</sup>. C'est ce que l'Égypte mameluke appelle *el mudawwara* « la ronde », ou plutôt « celle autour de laquelle on fait les rondes de garde »<sup>4</sup>. C'est la tente d'apparat et de réception, le *majlis* du souverain: ce n'est point celle où il passe la nuit, et il serait impropre de l'appeler « la tente du sultan ». C'est, dit l'informateur d'Ibn Faḍl Allah, une tente ronde, grande et haute, en toile, que l'on nomme *qubbat es sāqa*; c'est là qu'il donne audience aux gens et qu'on les admet à se présenter devant lui (p. 212). Les étendards flottent sur sa tête et les timbales annoncent les moments où il fait la prière, où il sort ou rentre dans le camp.

Elle s'élève à l'entrée d'une enceinte royale que le *masālik* décrit

1. Marmol, l. c., p. 51; M. de Cénival a lui-même attiré mon attention sur ce texte. Il saura, par une étude attentive des lieux, éclaircir mieux que moi ces obscurités.

2. Dozy, *Suppl.*, I, p. 705.

3. Dozy, *ibid.*; *Qirtas*, 207, 234 et 238; Qalqaṣandī, *ṣubḥ el aṣḥā*, V, 209.

4. Dozy, *Suppl.*, I, 475; Quatremère, *Mameluks*, t. I, 192; *ṣubḥ*, *ibid.*

ainsi (p. 212) : « Les *zemmālin*, c'est-à-dire les valets des tentes, sont arrivés les premiers à l'étape ; ils dressent une bande d'étoffe de lin dans laquelle sont fixés des morceaux de cuir où des fiches de bois s'attachent par des cordes de chanvre à des piquets. Cette enveloppe entoure un groupe important de grandes tentes et de tentes ordinaires en poil, qui sont réservées au sultan, à ses femmes et à ses enfants en bas âge. Cette enceinte ressemble à une ville ; elle a quatre portes, une sur chaque face. Le sultan y est entouré de ses esclaves noirs, de ses rénégats francs et de ses gardes favoris. »

C'est, je crois, la plus ancienne description du campement royal marocain ; elle n'est point d'Ibn Sa'id, ce qui l'aurait reculée à la fin du douzième siècle ; elle est de l'informateur principal d'Ibn Fadl Allah, Ahmed es Salalhi. Le souverain est donc ici le sultan mérinide, et non plus le calife almohade.

Cette enceinte particulière, qui est placée de façon que les regards indiscrets n'y puissent pénétrer, s'appelle, au Maroc, d'un nom berbère *afrāg*, dont le sens est « enclos », en arabe magrébin *zeriba*<sup>1</sup> ; Ibn Haldun dit qu'elle s'appelle en Orient *siyaj* « haie, enclos » ; Qalqaşandi dit qu'elle est nommée en Égypte *hawş*, deux vieux mots bédouins dont le dernier désigne l'enclos où l'on garde les bêtes du douar, d'où « cour de ferme » et « ferme », et qui, dialectalement, a conservé son sens d'« enceinte », « enclos »<sup>2</sup>. Le mot général que les auteurs emploient est *şaqqa* qui désigne la bande de toile, qui clôt l'enceinte, et par extension, cette enceinte elle-

1. Destaing m'indique qu'en touareg (de Foucauld : *Dictionnaire touareg-français*, I, 238), *afarag*, pl. *ifergān* est : « clôture, enceinte, haie sèche, enclos, jardin enclos » ; au Sous, *afrāg*, pl. *ifergān* est « enclos » ; chez les Beni Snous, *afrāi*, pl. *ifraïen* est une haie entourant une propriété étendue » ; chez les Beni Iznasen, *afrāi* ; chez les Beni Menaser (René Basset), *afrag*, pl. *ifūrag* ; à Ksima (Sud marocain), *ifrig* est « haie » et *afrag*, « enceinte de tentes » (sans pluriel), faite en toile à voile de fabrication étrangère *lkiria* et cousue par des Juifs ; au Rif, Biarnay (p. 56) donne *afrag* pour « haie », et rappelle le sens d'enceinte en toile des tentes royales et les *fraigüwa* qui la dressent. — Le mot semble être d'origine arabe : on a pensé à *frq* (de Foucauld) ; Biarnay propose *frj*, qui, remarque Destaing, correspond mieux à la prononciation, particulièrement à celle du touareg.

2. Ibn Haldun, *Prolég.*, II, 78 ; *şubh*, V, 207 ; *masālik*, trad., p. 212 ; Quatremère, *Mameluks*, IV, 212 et références ; Landberg, *Datina*, p. 1153 ; *glossaire datinois*, I, 515.

même. *Afrag*, que connaît Ibn Haldūn au Maroc, a échappé à Ibn Fadl Allah, ou aux copistes de son manuscrit<sup>1</sup>.

*Afrāg* est attesté, dans la toponymie de la région de Merrakech, à l'époque almoravide<sup>2</sup>. Les historiens de la dynastie almohade ne semblent point citer souvent l'*afrāg* califien : c'est surtout la tente ronde rouge, *el qubbat el ḥamrā*, qui est, pour eux, la manifestation de la présence royale ; c'est la tente classique en cuir rouge des chefs bédouins antéislamiques et de leurs divinités. 'Abd el Mu'men « lève le camp pour Igilliz (Gueliz) et fait dresser la tente rouge »<sup>3</sup>. — « Le calife fit dresser la tente rouge, prête à combattre les ennemis, sur le sommet d'une colline. »<sup>4</sup> Mais aussi : Le souverain « ordonna de faire sortir l'*afrag*, la tente rouge et le *muṣfaḥ* ? »<sup>5</sup>.

Ibn Haldūn qui, dans les Prolégomènes, signale l'*afrāg* royal, connaît aussi le mot dans le sens de « vaste enclos fortifié ». Quand le sultan mérinide Abū Sa'id s'est emparé de Ceuta, il fait construire, dans la partie haute de la presqu'île, une ville appelée Afrāg, qui rappelle les cités « assiégeantes », d'où le souverain ennemi domine et contraint une capitale à se soumettre : El Qāhira (le Caire), El Mansūra de Tlemcen, etc.<sup>6</sup>.

L'*afrāg*, qui est resté jusqu'à nos jours un usage royal du Maroc et qui a été vu par plusieurs voyageurs modernes<sup>7</sup>, a été décrit par la *nozhet el ḥādī*<sup>8</sup>, pour le règne du sultan sa'adien El Mansūr, dans une page qu'il importe de traduire de nouveau ici : « Le sultan a

1. Il est étrange qu'Ibn Fadl Allah n'ait pas indiqué le nom égyptien de l'*afrāg*, si cette enceinte de toile était connue au Caire au xiv<sup>e</sup> siècle.

2. *Chronique anonyme*, éd. et trad. Lévi-Provençal, p. 24 et 25 : un Afraḡ Yusef b. Ūgwad où les troupes almohades viennent camper.

3. *Chronique d'El Baïdaq*, éd. et tr. Lévi-Provençal, p. 102 ; celui-ci a bien voulu me communiquer les épreuves du texte arabe.

4. *Qirtās*, p. 158.

5. *Qirtās*, p. 145.

6. *Berbères*, IV, 201. Le rapprochement se trouve confirmé par le très intéressant *musnad* d'Ibn Marzūk publié et traduit par M. Lévi-Provençal (*Hespéris*, 1925, t. à p., p. 63 et note 4), qui nous apprend que l'*afrag* de Ceuta a été continué par 'Abū l Hasan Ali et s'est appelée, elle aussi, *El Mansūra*.

7. Erckmann, *Le Maroc Moderne*, 1885, p. 278 ; Aubin, *Le Maroc d'aujourd'hui*, 1904, p. 449 et s., etc.

8. El Ufrani, *nozhet el ḥādī*, publié et traduit par O. Houdas (Pub. E. L. O. V.), p. 120 ; trad., p. 204.

un pavillon (*qaṣr*) de bois de cèdre (?), assemblé avec des clous (des fiches de bois), des anneaux, des crampons et des plaques argentées d'un travail magnifique ; il est entièrement entouré d'une clôture (*surādaq*), pareil à une muraille, en tissu de lin, qui semble la haie d'un jardin ou l'extérieur orné d'un édifice. A l'intérieur (de l'enclos) s'élèvent des tentes rondes de couleurs diverses, rouges, noires, vertes, blanches, comme si elles étaient les fleurs d'un parterre (*riyād*). Toutes sont ornées de forts beaux dessins et remplies de tapis éclatants. Cet enclos, pareil à un mur, a des portes qui semblent servir d'entrées à des palais solidement construits ; on pénètre par là jusqu'à des couloirs et des passages couvés, par lesquels on parvient au palais (*qaṣr*), où se trouvent les tentes rondes. Le palais ressemble à une cité qui se déplace en ses déplacements (du sultan). Il est de ces splendeurs royales dont on ne retrouve pas l'équivalent chez les rois anciens. Cet enclos s'appelle *siyāj*. »

Ce texte dont on s'est efforcé de rendre exactement le sens, n'est point d'un style aisé : on reviendra plus loin sur une amusante particularité de sa composition. Mais il faut noter ici que l'auteur semble ignorer le mot *afrāg* qui est le terme marocain, et qu'il emploie *siyāj* qui est oriental. Les deux mots *dahāliz* et *ma'ārij* ne paraissent pas bien rendus par « vestibules et antichambres » (trad. p. 204) ; ce sont les corridors droits et les corridors couvés par lesquels on pénètre dans la cour sur laquelle se rangent les tentes du camp royal. On les retrouve, dans les constructions fortifiées du moyen âge et Van Berchem les a signalées en Syrie<sup>1</sup>. Il est connu que le sultan donnait ses audiences à l'extérieur de l'*afrāg*, à la sortie de ces couloirs, et que, à défaut de tente, de *gubbat es saqā*, des souverains orientaux faisaient dresser simplement une sorte d'auvent pour s'abriter du soleil pendant leur audience : il est probable que c'est ainsi que des auteurs ont pu en arriver à traduire *dehliz* par « tente »<sup>2</sup>.

1. Van Berchem et Fatio, *Voyage en Syrie* (Mém. Inst. F. Arch. Cairo), I, p. 214 et 215, note sur le *dargah*.

2. Quatremère, *Mameluks*, II, 143, 146 et 147 ; IV, 57. Dans le texte de Behā ed din, cité par Quatremère (*ibid.*, IV, 212), il faut peut-être lire *hima*, au lieu de *dahliz*, comme dans l'exemple cité, *ibid.*, 215.



Il serait important de faire l'histoire de l'*afrāg*, que l'on voudrait croire un usage sassanide introduit, peut-être par les émirs tures, dans les cours de l'Orient. Au <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle il est pratiqué par l'émir du *hajj* de l'Iraq<sup>1</sup>, ce qui paraît confirmer le passage où Ibn Haldūn note que si les sultans marocains se réservent à eux seuls l'emploi de l'*afrāg*, on le trouve en Orient dans le camp de tous les chefs d'armée<sup>2</sup>. Le texte d'Ibn Jobair est assez important pour qu'on croie pouvoir le traduire ici : il fournira en outre une amusante comparaison avec celui de la *nozhet el hadi* que l'on vient de lire :

« Le campement de cet émir iraquien est fort beau à voir, en une brillante ordonnance, avec de magnifiques logements et constructions, des tentes rondes et des abris (*qubab wa 'arwiya*) merveilleux, sous des formes qu'on ne saurait voir plus magnifiques. Le plus superbe à voir est le logement de l'émir ; c'est qu'il est entouré d'une clôture (*suradaq*) pareille à une muraille en toile de lin, qui semble la haie d'un jardin ou l'extérieur orné d'un édifice. A l'intérieur (de l'enclos) s'élèvent des tentes qui sont toutes noires sur blanc, ornées, parées de couleurs diverses, comme si elles étaient les fleurs d'un parterre (*riyād*). Les faces de cet enclos sur les quatre côtés sont recouvertes de figures de boucliers, de ce même noir tranchant sur le blanc, ce qui fait trembler de crainte le spectateur qui croit y voir des boucliers lemtiens posés sur des housses (de chevaux) ornées. Cet enclos, pareil à un mur dressé, a de hautes portes qui semblent servir d'entrées à des palais solidement construits ; on pénètre par là jusqu'à des couloirs et des passages coudés par lesquels on parvient à la cour, où se trouvent les tentes rondes. Cet émir semble habiter une cité entourée d'une muraille ; elle se déplace en ses déplacements ; elle devient fixe quand il campe. Elle est de ces splendeurs royales renommées dont on ne peut célébrer l'équivalent chez les rois du Magreb. A l'intérieur de ces portes, se tiennent les chambellans (*hujjāb*) de l'émir, ses serviteurs (*hadam*) et sa famille (*gāsiya*). Ces portes sont si élevées qu'un cavalier y passant avec son étendard n'a point à l'abaisser, ni à l'incliner. Cet

1. Ibn Jobair, 2<sup>e</sup> éd., Wright et de Goeje, p. 175.

2. *Prolégom.*, II, 70.

ensemble est maintenu debout par de solides cordes de lin qui sont fixées à des pieux fichés en terre. Tout cela a été agencé avec un art remarquable d'ingénieur. »

Il est facile, en comparant les deux textes où l'on a pris soin de traduire les mêmes mots arabes par les mêmes mots français, de constater que l'auteur d'*en nafs almiskiyya*<sup>1</sup> cité par la *nozhet el hadi*, a presque entièrement copié la description de la *ṣaqqa* de l'émir iraquien de 1183 par Ibn Jobaïr pour dépeindre l'*afrāg* du sultan sa'adien El Manṣūr à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle. Il a notamment copié une expression rare *zahrifat el bunyān*, qui a été diversement rendu par les éditeurs d'Ibn Jobaïr et par Dozy (supplément s. v.), que M. Houdas a traduit par « façade » et que j'aimerais mieux exprimer par « extérieur orné ».

Les textes, trop rares, que l'on vient de citer, montrent donc que au xii<sup>e</sup> siècle, l'Orient connaît l'enceinte de toile qui entoure les tentes du maître, et que l'Occident semble l'ignorer. Elle semble apparaître au Maroc à l'époque almohade, sous un nom berbère *afrag* correspondant à celui qu'elle portait certainement en Orient, *siyāj*, *hawṣ*, c'est-à-dire « haie, enclos », et elle y a persisté jusqu'à nos jours. Elle reproduit la disposition de la qaṣba royale, à moins qu'elle n'en ait été le modèle nomade : la salle d'audience se retrouve à la porte du palais, comme la *dahliz* ou *qubbat es sāqa* à celle de l'*afrag* ; les officiers du souverain et les gardes retrouvent leurs places aux mêmes points. Le sultan marocain qui passait une grande partie de sa vie en expédition militaire, avait, dans son camp, tous les services privés et publics de son empire<sup>2</sup>.

Outre ces descriptions de la cité royale, sédentaire et nomade, le *masālik* fournit quelques indications intéressantes sur la ville même de Merrakech : la distribution de l'eau dans le palais et dans la ville (p. 184 et s.) ; l'importance des demeures particulières et la vie indépendante et isolée qu'y mènent les grands seigneurs (p. 179) ;

1. M. Lévi-Provençal, *Les historiens arabes des Chorfa*, p. 98 et 99, a rétabli le titre exact de cet ouvrage : *en nafaḥat el miskiyya fis siḥārat et turkiyya* de Abū 'l Ḥassan 'Alī b. Mohammed b. 'Alī b. Mohammed et Tamgrūti, mort en 1003 (1594-95).

2. C'est aussi le camp du souverain abyssin que décrit Perruchon (*Chronique de Zara 'Yaḡub*, introd., p. 37). — Les quatre portes du *masālik* font penser à celles du camp romain.



les lépreux (p. 187) ; les jardins (p. 188), etc. Il énumère aussi les portes de la ville de Merrakech et ses indications permettront sans doute de préciser l'aspect de l'enceinte almohade au Sud-Ouest. Grâce à lui, Félix Arin a pu retrouver l'emplacement de Bāb er Raḥā : j'avais espéré que, selon une observation générale, le saint gardien de la porte durait parfois plus longtemps que la porte elle-même.

Dans le passage qu'il consacre à la ville de Grenade, Ibn Faḍl Allāh s'est intéressé surtout aux noms des ponts et des portes. Il semble qu'il permette de situer assez nettement les ouvertures de l'enceinte du xiv<sup>e</sup> siècle vers le Sud-Ouest ; mais, comme à Merrakech, c'est un peu plus au Nord que l'on hésite à préciser : à Merrakech, le point de soudure de l'enceinte de la qaṣba almohade avec celle de la ville ; à Grenade, l'union confuse de l'ancienne enceinte de la ville primitive (*Qaṣba qadima*) avec celle du faubourg d'Al Bayazīn, dont le *masālik* rappelle la vie indépendante, et avec l'enceinte de la Grenade nouvelle ; le *masālik* confirme que de son temps celle-ci ne dépassa point, vers l'Ouest, *bab eṭ ṭawwābin*, sur les bords du Xénil (p. 228).

La nomenclature des portes montre que des noms identiques, que rien ne semble imposer, se retrouvent à Merrakech, à Fez et à Grenade au xiv<sup>e</sup> siècle, et confirme l'impression qu'il ne serait pas sans intérêt de préciser, de comprendre et de comparer les noms des portes des cités musulmanes<sup>1</sup>.

1. Par exemple, *bab eṣṣari'ya* de Fez est devenue *bab maḥrūq*, et celle de Merrakech a disparu de la toponymie (conf. *Chronique anonyme*, Lévi-Provençal, p. 25, note).

## UNE EXCURSION A PALMYRE

Par M. E. F. GAUTIER.

---

*Communication faite au congrès international d'archéologie  
de Syrie-Palestine.*

Le Révérend Père Poidebard vient de faire une communication purement géographique, qui a intéressé vivement ce congrès archéologique. Puis-je m'autoriser de son exemple pour attirer votre attention sur un fait qui m'a frappé lors de notre excursion à Palmyre ?

Nous sommes allés à Palmyre par la route de Homs, 140 kilomètres environ, si je ne me trompe. Pendant les 50 premiers kilomètres environ la piste court en pays cultivé ; au milieu de champs de céréales et de vignes.

J'entends bien que, au milieu de l'orge ou du blé, on voit d'innombrables asphodèles, et souvent aussi des taches énormes de fleurs rouges, du plus joli effet, qui m'ont paru être des champs de coquelicots. C'est un coup d'œil qui n'est pas fait pour surprendre un Maugrebin. Dans notre Afrique du Nord aussi le labour n'est jamais complet, il laisse subsister des touffes de végétation spontanée, parmi lesquelles l'asphodèle tient une place importante. C'est d'abord que, là-bas comme ici, le labour se fait à l'araire ; l'indigène n'a pas encore adopté la charrue européenne. Mais c'est aussi probablement que la confiance manque. On est frappé en tout cas de la place que tient le bétail, le mouton et les petits bœufs du pays, dont la silhouette chétive rappelle étonnamment notre race nord-africaine, dite de Guelma. Dans les plaines du Maroc occidental où le gendarme vient à peine de faire son apparition, on observe déjà un recul

sensible de l'élevage et un accroissement des surfaces emblavées. La raison en est très connue. C'est que le bétail a des jambes et qu'un sac de blé n'en a pas. Dans un pays qui reste exposé à des razzias le propriétaire qui voit venir l'orage peut s'enfuir avec son bétail, il lui suffit d'une houssine. Mais le sac de blé est perdu.

On nous a dit aussi que, à l'Est de Homs, les vignes seules (et elles sont rares) sont objet de propriété individuelle. Les champs sont la propriété du village et on procède annuellement par tirage au sort à leur distribution entre les paysans. En Maghrib aussi nous connaissons la propriété collective, et elle produit partout les mêmes effets. Comment un paysan se donnerait-il la peine de défricher à fond, une fois pour toutes, un champ qui n'est pas à lui ? pour que son successeur en bénéficie l'an prochain ? Ce serait une folie extraordinaire. Il est probable d'ailleurs que cette tenure imparfaite du sol est en rapport avec un état général de sécurité précaire.

L'incurie du fellah dans la région à l'Est de Homs pourrait bien avoir, il est vrai, une autre excuse, climatique celle-là. Est-il bien certain, bon an mal an, que des pluies suffisantes lui permettront de recueillir le fruit de ses peines ?

Il est bien certain que le pays est extraordinairement déboisé ; on nous a montré, n'est-ce pas, dans chaque village, des groupes de dômes blanchis, ayant à peu près la forme et les dimensions d'une hutte nègre. C'est la provision de combustible : des couches superposées de bouse de vache et de fiente de chameau, précieusement recueillie, soigneusement séchée, rangée ; le tout protégé par une calotte de pisé. C'est un témoignage amusant du déboisement général. D'ailleurs un coup d'œil sur le pays suffit ; jusqu'au bout de l'horizon il est impossible d'apercevoir quoi que ce soit qui ressemble à un arbre, si humble soit-il.

Il y a là quelque chose d'excessif et on doute que le climat seul soit responsable de cette désolation. Au Maghrib même dans la steppe des hauts plateaux et dans l'Atlas Saharien, c'est-à-dire dans des régions où il serait utopique de semer des céréales et de planter de la vigne, l'indigène trouve son bois à brûler ; surtout si l'on prend en considération ce fait bien connu que en pays aride le moindre petit arbre (génévrier, oxycèdre, thuya), et même la moindre petite plante ont un développement de racines prodigieux. Certes

on ne dira jamais trop combien le nomade en général et l'Arabe en particulier est l'ennemi instinctif de l'arbre. Pourtant au Maghrib l'Arabe en huit ou neuf siècles n'a pas réussi à faire table rase. Pourquoi a-t-il obtenu en Syrie un résultat tout à fait radical ? Il faut sans doute se souvenir que la Syrie est un des plus vieux pays civilisés du globe. En fait de Raubwirtschaft les vieilles civilisations sont imbattables. En tout cas il ne faut pas se laisser prendre à l'aspect désolé du pays. La géographie botanique commence seulement à reconnaître l'influence énorme de l'homme sur la végétation dite spontanée.

Le Révérend Père Jésuite, qui nous accompagnait à Palmyre, exerce son ministère à Homs, et il a sous sa direction spirituelle quelques villages chrétiens à l'Est de Homs. Il nous a assuré que, à moins de désastres tout à fait exceptionnels, les pluies étaient suffisantes pour assurer la récolte. C'est assurément un témoignage de haute valeur en l'absence des indications précises que donnerait un service météorologique.

A en juger par les cultures et en tenant compte des expériences Nord-Africaines, il doit tomber là de 4 à 500 millimètres de pluie ; plutôt plus que moins. Et quoi qu'il en soit de cette évaluation trop précise nous sommes ici assurément dans un pays normalement pluvieux, d'agriculture régulière et de population sédentaire. La piste va de village en village jusqu'au plus oriental qui s'appelle, je crois, Forklous.

Ce dernier village est exactement là où on pouvait l'attendre, sur le sommet de la chaîne d'humbles collines, continuation de l'Anti-liban, qui limite à l'Est la Bekaa de Homs. Au delà commence la contrepente, descendant vers Palmyre, qui reçoit naturellement une moindre quantité de pluies.

Aussi l'aspect du pays et de la végétation change.

#### ARTEMISIA HERBA ALBA

A peu près au milieu de cette nouvelle région naturelle se trouve Aïn-el-Beïda, ce puits flanqué d'un bordj où les routes de Homs et de Damas convergent.

Sur l'aspect du pays autour d'Aïn-el-Beïda, Bœdeker a une phrase curieuse :

« Le sol est couvert d'herbes ligneuses et quelquefois complètement miné par les gerboises : il fourmille aussi de lézards et de petits serpents » (p. 338). C'est une description assurément très exacte, mais on peut préciser davantage. Toutes ces « herbes ligneuses » appartiennent pratiquement à une même espèce végétale. Ce sont des armoises. Il est impossible de s'y tromper, il suffit d'en écraser une feuille entre ses doigts pour reconnaître le parfum caractéristique. Elles sont apparentées au fameux sage brush, qui couvre d'immenses espaces dans le Far-West des États-Unis, objet de plaisanteries légendaires dans les magazines et les journaux américains. Ce n'est pas le sage brush pourtant, la plante est beaucoup plus grêle que le sage brush, la feuille beaucoup plus étroite. Il m'a semblé que c'était l'espèce maugrebine, l'armoise blanche, *artemisia herba alba* des botanistes.

Au Maghrib l'armoise est rigoureusement cantonnée dans la steppe des hauts plateaux algériens ; elle en est le végétal caractéristique. De même que la gerboise, là-bas comme ici, est le rongeur caractéristique de la steppe ; avec ses galeries redoutables pour le pied du cheval, auxquelles bien des cavaliers lancés au galop ont dû une culbute.

C'est aussi le pays de la truffe blanche, qu'on nous a fait manger à Palmyre. Au Magreb nous l'appelons *teurfèss*. Le nom syrien, que j'ai eu le tort de ne pas noter immédiatement, est tout différent naturellement. Mais c'est bien la même truffe blanche.

Il manque, il est vrai, un trait au tableau. C'est l'halfa, qui est au Maghrib la compagne inséparable de l'armoise.

Il y a là, comme disent les botanistes, une « association végétale » extrêmement constante. L'armoise couvre de préférence les coins de terre végétale, les fonds de cuvette plus humides ; l'halfa s'enracine tout à côté sur les affleurements de calcaire sec ; et il s'enracine à une grande profondeur.

Dans la steppe de Palmyre l'absence de l'halfa paraît à un Maugrebin une étrangeté. D'autant plus qu'il n'est pas nécessaire d'aller jusqu'au Maghrib pour le retrouver. Notre compagnon de route, M. Pillet, affirme que, à Karnak en haute Égypte, l'halfa, avec ses

racines qui n'en finissent pas, fait le désespoir des archéologues directeurs de fouilles ; M. Passemard, l'anthropologiste bien connu, actuellement en mission en Syrie, et M. Maire, employé des travaux publics à Tortosa, ont un souvenir confus, un peu incertain, il est vrai, d'avoir vu quelques touffes d'halfa dans la région d'Alep. Il y a là un petit problème. Je croirais volontiers qu'on approche de sa solution si on se souvient que l'halfa est un combustible. Sur les steppes algériennes que de feux de bivouac ont illuminé l'horizon, qui n'étaient entretenus que d'halfa. Dans la steppe de Palmyre apparemment trois ou quatre millénaires de civilisation, c'est-à-dire d'exploitation systématique destructive, Raubwirtschaft, ont fini par avoir raison de l'halfa, si tenace soit-il. Ceci se passait à une époque où la valeur industrielle de l'halfa n'était pas soupçonnée. Aujourd'hui se poserait sans doute, parmi tant d'autres, le problème de sa réacclimatation<sup>1</sup>.

L'absence de l'halfa ne peut pas faire illusion. La steppe de Palmyre est un pendant exact de la steppe algérienne, le pays du mouton, du chameau et du nomade. Entre Forklous et Palmyre nous avons bien vu en effet de grands troupeaux de moutons, la silhouette absurdement sinucuse des chameaux, les taches noires des grandes tentes. Ce doit être un pays où il tombe de 200 à 300 millimètres d'eau. C'est nettement insuffisant pour faire pousser du blé, et même peut-être pour assurer à des bœufs la quantité d'herbe tendre qui leur est indispensable. Mais c'est un très bon pays pour le cheptel ovin et camelin ; avec ses ressources telles quelles, c'est lui, exclusivement, qui nourrit cette espèce d'hommes, extrêmement particulière, vigoureuse, énergique, entraînée, naturellement militaire, ardente à la fois de convoitises matérielles et de mysticisme fou, le nomade, la belle bête féroce, comme dit Ibn Khaldoun, l'espèce d'hommes la plus naturellement dangereuse qui soit ; le protagoniste de l'histoire au Maghrib et au Levant ; protagoniste au moins quand il s'agit de détruire, car il ne faut pas compter sur lui pour créer.

Mais il ne faut pas oublier que cette espèce d'hommes ne pousse

1. On me dit que l'halfa est rigoureusement confiné au Maghreb. Dans le Levant il ne saurait s'agir que d'une espèce plus ou moins aberrante. Le problème ne serait donc pas de réacclimatation, mais d'acclimatation.



pas partout. Comme à tout être biologique il lui faut son substratum géographique propre, le seul qui lui convienne, et c'est la steppe, elle seule.

L'expression « le lion du désert » a été souvent ridiculisée. Cette autre expression « le nomade enfant du désert » n'est pas moins ridicule. Au-dessous d'une certaine quantité de précipitations pluviales, disons 150 millimètres, au moins dans les pays de la zone subtropicale à forte évaporation, le désert s'installe brusquement c'est-à-dire l'azoïsme. Au désert, tel que nous le connaissons au Sahara, sur des espaces immenses, la vie microbienne elle-même disparaît ; les blessures guérissent toutes seules sans asepsie. La puce ne peut plus vivre, à fortiori l'homme. Les seuls êtres vivants qu'on rencontre sont des passants, vol de sauterelles, autruches en migration, caravane ou rezzou. Et ces êtres vivants doivent suivre un chemin déterminé. S'ils s'en écartent ils sont perdus.

On me dit que Palmyre s'élève ou s'élèverait à la limite de la steppe et du désert.

Il est peut-être difficile d'être tout à fait affirmatif. Le Congrès n'a pas dépassé Palmyre. Et même sur la région au delà de Palmyre un renseignement donné est un peu contradictoire. Nous avons tous vu dans l'Est des jardins tout près ce qui nous a paru être un grand lac, ou plus exactement, bien entendu, une grande sebkha. Un officier de poste nous a affirmé qu'il n'y avait rien de pareil et que ce que nous voyions était un simple mirage. Or voici que dans l'article de M. Albert Gabriel : *Recherches archéologiques à Palmyre*, je trouve mention d'une Sebkha, « une lagune miroitante du sel. » J'imagine que tout le monde a raison, et que le mirage était un agrandissement énorme de la lagune réelle. Mirage et sebkha ne sont en rien incompatibles avec l'hypothèse du désert. On m'a affirmé en effet de sources diverses et concordantes que quelque chose de nouveau commençait là, un véritable désert de Syrie. Et c'est très vraisemblable en effet, d'après ce qu'on voit et ce qu'on imagine. Palmyre est à une rupture de pente très accusée, à l'Ouest se dressent les montagnes que la piste a traversées, à l'Est s'étend une plaine basse (300 mètres), indéfinie, qui située comme elle l'est a bien des chances de ne recevoir qu'une quantité de pluies tout à



fait insuffisante. « Le désert Syrien, dit M. Gabriel, dont les sables étendent jusqu'à l'Euphrate leur désespérante monotonie » ?

Cela étant, la situation de Palmyre est tout à fait normale à la lisière de deux régions aussi vivement contrastées que la steppe et le désert. Les lisières de ce genre sont toujours un lieu d'élection de villes. Il en émane une suggestion de commerce et de rapines, ce qui entraîne la création de marchés et de postes militaires. En Algérie la frontière entre la steppe et le désert est jalonnée par de petites villes bien connues, Biskra, Laghouat, Figuig. Palmyre serait une espèce de Biskra ou de Figuig, en beaucoup plus grandiose, bien entendu : car il n'y a rien là-bas qui rappelle même de loin la colonnade.

Il est curieux cependant qu'on ne puisse pas être tout à fait affirmatif. Les documents ne nous le permettent pas. Personne, que je sache, ne nous a jamais dit où passent en Syrie les limites de la steppe et du désert. On n'est même pas bien sûr qu'il y ait ici un véritable désert, après tout, comme nous l'entendons au Sahara. Je serais heureux si j'avais pu suggérer au Congrès la nécessité d'établir pour ce pays-ci ce que nous appelons une carte phyto-géographique, c'est-à-dire une carte de géographie botanique, sur laquelle ressortirait au premier coup d'œil la répartition des provinces végétales.

Une carte pareille ne serait pas une simple curiosité botanique et géographique. Elle aurait un sens humain profond. Il ne peut pas être indifférent aux archéologues de connaître les nécessités géographiques qui ont, pour leur part, à côté de raisons historiques, déterminé la naissance des cités dont ils étudient les ruines.

### LES RUINES DE PALMYRE

A propos des ruines de Palmyre, je crois possible de montrer en quelques mots que la géographie urbaine n'est pas incapable d'apporter à l'archéologie quelques indications utiles.

J'ai été très frappé des discussions qui ont eu lieu entre vous, à Palmyre, sur l'âge des ruines. Les uns les admettaient à peu près contemporaines de Zénobie, qui a illustré Palmyre. D'autres,

M. le P<sup>r</sup> Curtius en particulier, les faisaient remonter jusqu'au premier siècle de l'ère chrétienne. Dans le silence des textes, et tant que des inscriptions probantes n'ont pas été ramenées au jour par les fouilles on est tombé d'accord que la discussion restait ouverte.

M. Gabriel signale à Palmyre « un tracé de rues systématique », une division en « îlots » quadrangulaires ; par quoi Palmyre lui semble s'apparenter à « Philadelphie (Amman), Gerasa (Djirach), Apamée (Calat el moudik) », etc...

Si j'ai bien compris les explications qu'on a bien voulu me donner, à propos de toutes ces villes hellénistiques de Syrie, dont les ruines sont si frappantes, et apparentées entre elles, on retrouve toujours la même incertitude, à deux ou trois siècles près, sur la date d'édification. La raison de cette incertitude est toujours la même : silence des textes et insuffisance provisoire des inscriptions connues.

Naturellement il n'y a qu'à attendre le résultat des fouilles, et ceci ne regarde pas un géographe maugrebin. Serait-il permis cependant d'indiquer une idée générale qui pourrait avoir éventuellement la valeur d'une hypothèse suggestive ?

En Algérie nos plus belles ruines sont dans l'ancienne Numidie (Timgad, etc...). Là-bas, comme ici, comme à Palmyre, en particulier, les squelettes bien conservés, gisant sur le sol, de grandes villes mortes, dans une région semi-désertique, sont un spectacle étrange pour un Européen, et pourraient suggérer l'idée d'un changement de climat. En Numidie l'explication nécessaire et suffisante est certainement historique. Rome a trouvé la Numidie aux mains des Numides c'est-à-dire des nomades. Sous l'empire Romain le nom seul de Numidie a duré : le nomadisme a complètement disparu. Il a été remplacé par un régime de grands domaines agricoles, pratiquant pour l'exportation la grande culture de l'olivier et l'industrie de l'huile ; autour de centres urbains, militaires et administratifs. A la chute de l'empire toute cette organisation économique, basée sur un état de conception occidentale, s'est effondrée d'un coup. Le nomade a récupéré sa Numidie ancestrale. Et il est devenu ainsi le meilleur collaborateur de l'archéologie, parce qu'il se borne à piller et à brûler les cités ; il ne les rebâtit pas ; il n'a que faire du moellon ; il abandonne les pans de mur et les colonnades au linceul du sable et aux tremblements de terre.

Il est impossible à un Maugrebin de voir Palmyre sans songer à la Numidie. Le climat est le même. Ici aussi nous sommes à la limite approximative de la steppe et du pays à la rigueur cultivable, éternellement convoité et menacé par le nomade. Ici aussi il y a eu une période de paix romaine et d'administration occidentale.

Cette impression se précise quand on étudie le détail des ruines, en particulier avec l'aide du beau travail de M. Gabriel. Je fais allusion surtout à la question des enceintes fortifiées, qui a beaucoup occupé M. Gabriel.

La seule enceinte tout à fait incontestable que M. Gabriel a retrouvée est l'enceinte dite de Justinien, c'est-à-dire l'enceinte Byzantine. Elle est en retrait marqué sur l'ancienne extension de la ville. Elle est construite pêle-mêle avec des éléments empruntés aux constructions antérieures. Ce sont là des traits qu'on retrouve dans nos cités de Numidie, à Tébessa par exemple. Il y a une enceinte Byzantine, en retrait notable, construite avec des matériaux hétéroclites. Et l'enceinte Byzantine est la seule qu'on connaisse. Auparavant, sous l'empire Romain proprement dit, les villes Numides étaient ouvertes ; elles n'avaient pas à prévoir leur propre défense particulière.

Avant l'époque Byzantine la Palmyre dite de Zénobie avait-elle une enceinte défensive continue ? M. Gabriel semble avoir éprouvé de la peine à concevoir qu'elle ait pu s'en passer. Mais en somme il ne l'a pas retrouvée. Il signale un talus « constitué par une sorte de béton ayant subi un pilonnage ; et il admet que la « ville de Zénobie avait dans ce talus « un système de défense ». Il doit avoir raison. Mais ceci n'est pas une enceinte de murailles.

Il constate que l'immense enceinte « de Zénobie » avait un développement de 12 kilomètres au moins ce qui semble formidable pour une place forte.

Et il ajoute : « des habitations s'élevaient extra muros... A 6 kilomètres dans la direction Nord-Est, des éléments architectoniques attestent la présence de constructions importantes. »

Il faut avouer que tout cela fait songer à une ville ouverte.

Et l'impression se confirme si nous faisons entrer en ligne de compte la question de l'eau, si importante en urbanisme.

Nous avons vu de nos yeux les ressources propres de Palmyre

en eau, la jolie source sulfureuse en particulier. Mais il est notoire qu'elles n'ont pas suffi à la grande Palmyre. Il y avait des aqueducs amenant à Palmyre des eaux lointaines. Sur la structure d'un de ces aqueducs à tout le moins j'emprunte encore à Bœdeker (faute de connaître la référence originelle) un détail précis. « Cet aqueduc est du système Persique, c'est-à-dire qu'il est tout à fait souterrain, percé de regards qui permettent d'y descendre. »

Je crois avoir lu en effet que ce système est originellement Persique ou Anatolien, mais il a voyagé fort loin de ses origines. Ce sont nos foggaras familières du Sud algérien. On les retrouve dans les oasis du désert libyque où elles sont construites, dit-on, en appareil Romain. Cet aqueduc foggara, qui aboutissait à Palmyre, Bœdeker en signale l'origine sur la route de Damas fort au delà de Karyatein, vers Djeroud, c'est-à-dire à plus de cent kilomètres de Palmyre. Et il n'était pas isolé. On me dit qu'un autre aqueduc Palmyrénien prenait son origine à Forklous sur la route de Homs.

A lire M. Gabriel il semble que le seul auteur qui mentionne ces aqueducs soit Procope à propos de Justinien. Mais si la ville Byzantine, déjà réduite, avait besoin d'aqueducs, à fortiori la Palmyre de Zénobie, beaucoup plus étendue, n'a pas pu s'en passer. Voilà donc une ville, la Palmyre dite de Zénobie qui projetait hors de soi vers les régions mieux arrosées des canalisations atteignant cent kilomètres ; des artères vitales, éminemment vulnérables, impossibles à protéger dans le détail.

Et c'était une ville ouverte, jusqu'au moment où, ici comme ailleurs, la décadence Byzantine en a exigé la fortification !

Ajoutez que ces aqueducs gigantesques exigent un entretien constant, c'est-à-dire un budget.

Tout cela semble bien nous ramener à une Syrie qui avait une organisation d'état du type occidental ; le seul état qui ait jamais su établir la paix même parmi les nomades.

Si on veut sentir par contraste ce qu'est l'urbanisme dans un état oriental, qu'on songe à Damas la grande métropole unique de la Syrie actuelle. Damas c'est le Barada, la rivière aux eaux régulièrement abondantes qui rend superflu l'aqueduc. Une grande cité orientale n'est possible que là où la nature lui fournit son eau toute prête, sans intervention de budget, de municipalité ou d'état. Que

ce soit Damas ou Fez il faut que la grande cité orientale puisse durer toute seule, sans appui officiel.

Un état suivant la formule occidentale pour en trouver un en Syrie il faut remonter à l'Empire Romain, à moins qu'on ne puisse aller jusqu'aux Seleucus. En tout cas cela paraîtrait conduire à ne pas s'exagérer dans l'édification de Palmyre le rôle de Zénobie, malgré le relief extraordinaire, un peu sentimental, que les hasards de l'histoire ont donné à ce nom.

Ce sont là pourtant des divagations d'un géographe familier seulement avec un tout autre pays, qui n'a fait ici que jeter un coup d'œil par la portière de l'automobile, et qui sans doute aurait mieux fait de se taire.

---





# CONNAISSANCES GÉOGRAPHIQUES DES GRECS SUR LES CÔTES AFRICAINES DE L'OcéAN

Par M. Stéphane GSELL.

## I

Vers 640-630 avant J.-C., le Samien Kolaïos, entraîné par le vent, fut, dit Hérodote <sup>1</sup>, le premier Grec qui navigua sur la mer extérieure et aborda à Tartessos, dans l'estuaire du Guadalquivir. Beaucoup d'autres le suivirent, surtout des Phocéens, venus d'abord de la mère patrie, puis de Marseille, héritière de Phocée en Occident et métropole à son tour <sup>2</sup>. Nous verrons tout à l'heure que certains d'entre eux, après avoir dépassé les Colonnes d'Hercule, doublèrent le cap Spartel et se dirigèrent vers le Sud.

Plus tard, Carthage devint entièrement maîtresse du commerce avec l'Extrême-Ouest. Au v<sup>e</sup> siècle, il n'était plus permis aux Grecs de franchir le détroit. C'est ce qu'atteste, entre autres, Hérodote. Il écrit <sup>3</sup> que, malgré toutes ses recherches, il n'a trouvé aucun témoin oculaire pour le renseigner sur les pays de l'Europe occidentale. En Afrique, où ses connaissances ne dépassent guère la région de Carthage, il mentionne un nom de lieu, un seul, au delà des Colonnes : le cap Soloeis <sup>4</sup>, aujourd'hui Cantin <sup>5</sup>, à 500 kilo-

1. IV, 152.

2. Gsell, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, I, p. 413. Je citerai désormais cet ouvrage en employant l'abréviation *Hi.*, sans nom d'auteur.

3. III, 115.

4. II, 32; IV, 43.

5. Gsell, *Hérodote (Textes relatifs à l'histoire de l'Afrique du Nord, fascicule I, Alger, 1916)*, p. 75-76. Je citerai cet ouvrage sous le titre abrégé *Hé.*

mètres du cap Spartel : l'existence a pu lui en être révélée, soit par le voyage du Perse Sataspès<sup>1</sup>, soit par des navigations grecques du siècle précédent. Du reste, il commet la grosse erreur de croire qu'après les Colonnes et jusqu'au Soloeis, la côte africaine continue à courir de l'Est à l'Ouest et qu'elle ne prend la direction du Sud qu'à partir de ce cap<sup>2</sup>.

Vers 470, Sataspès put sortir de la Méditerranée, doubler le Soloeis et s'avancer encore pendant plusieurs mois, peut-être jusque vers les parages de Sierra-Leone. Mais son navire avait pour équipage des marins égyptiens, et ce Perse était l'envoyé de son cousin Xerxès, qui lui avait ordonné de tenter le tour de l'Afrique<sup>3</sup>. Les Carthaginois ne s'opposèrent pas à ce désir, — d'ailleurs inoffensif pour leurs intérêts commerciaux, — du grand roi qui était maître de Tyr, leur métropole, et qui les regardait sans doute comme ses sujets. Ils refusèrent la même tolérance aux Grecs, désormais confinés dans la mer intérieure. Nous ne connaissons qu'une exception à cet égard : vers 325, le Marseillais Pythéas put, après être arrêté à Gadès, entreprendre un long voyage d'exploration, qui l'amena jusqu'en Norvège<sup>4</sup>. Mais Alexandre venait de s'emparer de Tyr, dont il avait massacré ou vendu tous les habitants, et Carthage se demandait avec terreur si le Macédonien n'avait pas des projets contre elle ; en 323, ses ambassadeurs, peut-être aussi ceux de Gadès, allèrent, au fond de l'Asie, lui apporter d'humbles hommages<sup>5</sup>. Ce n'était pas le temps de faire preuve d'une intransigeance inflexible. Le danger passé, les règles antérieures furent appliquées rigoureusement. Au III<sup>e</sup> siècle, — nous le savons par Ératosthène, — tout navire étranger qui se dirigeait vers le détroit était coulé<sup>6</sup>.

1. L'une des deux mentions qu'Hérodote fait du Soloeis se trouve dans le récit de ce voyage (IV, 43).

2. *Hé.*, p. 76.

3. Voir Hérodote, IV, 43. *Hist.*, I, p. 511-2 ; *Hé.*, p. 237-9.

4. Jullian, *Histoire de la Gaule*, I, p. 415 et suiv.

5. *Hist.*, III, p. 16-17.

6. *Apud* Strabon, XVII, 1, 19. — Marcien d'Héraclée (dans *Geogr. Graeci min.*, édit. Müller, I, p. 566) fait remarquer que Timosthène, amiral du second Ptolémée, ignorait les régions situées en Afrique au delà du détroit, et même celles qui s'étendaient entre Carthage et le détroit.

## II

De ce qui précède, il convient de tirer cette conclusion : jusqu'à l'époque où la puissance de Carthage fut brisée, jusqu'au second siècle, les Grecs ne purent connaître directement les côtes africaines de l'Océan que pendant la période qui s'écoula entre 630-620 et 500 approximativement avant notre ère.

Précisément vers l'an 500, Hécatée de Milet dressa une carte, accompagnée d'une description de la terre, où une riche nomenclature n'excluait pas des détails sur la faune, sur les mœurs des populations, sur d'autres sujets encore. Ces documents, l'auteur les avait recueillis, soit dans ses voyages, soit par renseignements ; il n'y a aucun indice qu'il ait visité lui-même le Nord-Ouest de la Libye, au delà de la Méditerranée. Parmi les nombreuses, mais très courtes citations de son traité, contenues en général dans le lexique d'Étienne de Byzance, plusieurs, — fort peu —, se rapportent à ces parages. Ce sont deux noms de villes : « *Thiggè*, ville de Libye »<sup>1</sup> ; « *Thrigkè*, ville dans le voisinage des Colonnes »<sup>2</sup>. Il est vraisemblable<sup>3</sup> que *Thiggè* est *Tanger*<sup>4</sup>, qui passait pour être fort ancienne<sup>5</sup>. Quant à *Thrigkè*, on peut l'identifier<sup>6</sup> avec une petite ville maritime qui se trouvait, écrit Strabon<sup>7</sup>, auprès du promontoire appelé *Kôteis* (le cap Spartel) et que les barbares appelaient *Trigx*<sup>8</sup> ; elle portait un autre nom, peut-être phénicien, *Lygx*, indiqué par le géographe Artémidore<sup>9</sup>, lequel reprochait à Ératosthène de l'avoir confondue avec *Lixos*, vieille colonie de Tyr, située plus au Sud<sup>10</sup>. Dans la région où nous devons chercher l'em-

1. *Fragm. histor. Græc.*, édit. Müller, I, p. 25, n° 326 : Θίγγη.

2. *Ibid.*, n° 325 : Θρίγγη.

3. Voir G. Th. Fischer, *De Hannonis Carthaginiensis periplo.* p. 68-69.

4. Appelée Τίγγις par les auteurs grecs, *Tinge* et plus souvent *Tingi* par les Latins. TITG', TING', en écriture punique, sur des monnaies de la ville : *Ili.*, II, p. 168.

5. *Ili.*, II, p. 169, n. 3.

6. Fischer, *l. c.*, p. 68. *Ili.*, II, p. 170.

7. XVII, 3, 2.

8. Τρίγγα, à l'accusatif.

9. *Apud* Strabon, *l. c.* : Λύγγα, à l'accusatif. *Apud* Étienne de Byzance, s. v. Λύγξ.

10. Strabon, XVII, 3, 8. Cette confusion se retrouve dans Strabon lui-même : XVII, 3, 2 et 6, au début (conf. Fischer, *l. c.*, p. 67-68). Elle a probablement fait transporter

placement de cette Thrigkè ou Trigx, on a découvert récemment une sépulture renfermant un mobilier phénicien du <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle<sup>1</sup> ; il faudrait s'assurer si elle ne faisait pas partie d'une nécropole, voisine d'une ville.

Une autre citation est faite en ces termes par Hérodien, un grammairien du second siècle de notre ère : « Le lac Douriza, du côté du fleuve Liza. Hécatée, dans sa description de l'Asie<sup>2</sup> », etc. Comme Hécatée rattachait la Libye à l'Asie, il se peut fort bien que ce lac ait été en Afrique. On a proposé<sup>3</sup> d'identifier le fleuve avec celui que d'autres textes appellent Λίγξ, Λίξ, Λίξος, *Lixus*<sup>4</sup> : c'est aujourd'hui l'oued Loukkos, qui se jette dans l'Océan à Larache et qui, en amont, baigne les ruines de la ville phénicienne de Lixus. Le lac Douriza serait la merdja de Ras ed-Doura, qui est à une cinquantaine de kilomètres du Loukkos, et beaucoup plus près d'un fleuve plus important, l'oued Sebou. L'hypothèse est assurément fragile.

Une « *Mélissa*, ville de Libyens », est mentionnée, d'après Hécatée, par Étienne de Byzance<sup>5</sup>. Or la traduction grecque du périple d'Hannon donne le nom de *Mélitte*<sup>6</sup> à la quatrième des cinq colonies que ce roi des Carthaginois fonda sur la côte du Maroc, entre le cap Cantin et l'oued Draa. Il est fort douteux, cependant, qu'il s'agisse du même lieu : Hécatée eût dû le qualifier, non pas de ville de Libyens, mais de ville de Libyphéniciens<sup>7</sup>, ou Phéniciens de Libye. L'identification avec Malte paraît plus fondée<sup>8</sup>, car Hécatée a pu rattacher cette île à la Libye, comme il l'a fait sans doute pour l'île voisine, Gaulos (Gozzo), dont il disait<sup>9</sup> : « Gaulos, île près de Carthage. »

à Lixus le palais d'Antée (Pline l'Ancien, V, 3), dont on montrait le prétendu tombeau près de Lygx (Tanusius, *apud* Strabon, XVII, 3, 8), à proximité de Tingi, ville qu'Antée avait, disait-on, fondée (Pomponius Méla, I, 26 ; Pline, V, 2).

1. Koehler et Gsell, *Bull. archéol. du Comité*, 1923, p. ccx et suiv.

2. *F. h. G.*, I, p. 25, n° 328 : Δούριζα λίμνη παρὰ τὸν Λίξαν ποταμόν, etc.

3. *Conf. Hé.*, p. 244, n. 6.

4. On trouve aussi la forme Λίξα pour la ville homonyme (Étienne de Byzance, s. v.). Dans le fragment d'Hécatée, il faudrait corriger Λίξαν en Λίξαν, ou Λίξον.

5. *F. h. G.*, I, p. 25, n° 327 : Μέλισσα.

6. *Geogr. Gr. min.*, I, p. 5 : Μέλιττα.

7. *Conf. Hécatée*, dans *F. h. G.*, I, p. 24, n° 310.

8. Jacoby, dans *Real-Encyclopädie*, VII, p. 2728.

9. *F. h. G.*, I, p. 24, n° 313.

Tout bien pesé, nous ne pouvons retenir, dans les fragments d'Hécatée, que deux noms de lieux du Nord-Ouest africain : Thiggè, ville située sur le détroit même, et Thrigkè, presque à la sortie du détroit. Si la carte et la description du Milésien s'étendaient plus au Sud, le hasard des citations ne nous a pas favorisés.

### III

Avec Euthymène de Marseille, nous irons beaucoup plus loin, sans savoir malheureusement jusqu'où nous devons aller.

Ce Grec avait écrit un périple, qu'un géographe de basse époque, Marcien d'Héraclée, se contente de mentionner<sup>1</sup>. Mais divers textes anciens<sup>2</sup>, dérivant peut-être tous d'Éphore, nous apprennent qu'Euthymène affirmait être parvenu, sur le littoral océanique de la Libye, en un lieu où s'étendaient des eaux douces, habitées par des crocodiles et des hippopotames, c'est-à-dire par des animaux du Nil. Il en concluait qu'il s'était bien trouvé en présence du Nil, qui, partant de là, aurait traversé la Libye pour se rendre en Égypte. Quand, expliquait-il, les vents étésiens, venant du large, soufflent en ce lieu, ils poussent vers l'intérieur des terres les masses d'eau de l'Océan et causent ainsi la crue annuelle du fleuve.

Où le hardi Marseillais fit-il les constatations qui l'invitèrent à débiter ces sottises ? Son compatriote M. Jullian<sup>3</sup> propose, — avec trois points d'interrogation, — le Sénégal, le Niger, le Congo. Mais Euthymène n'aurait pas eu besoin de s'éloigner tant de la Cannebière pour rencontrer des animaux nilotiques. La carte qu'Agrippa fit dresser au temps d'Auguste indiquait des crocodiles dans le flu-

1. *G. G. m.*, I, p. 565.

2. Incomplètement reproduits dans *F. h. G.*, IV, p. 408. Les principaux de ces textes sont : Aélius Aristide, *Orat.*, XXXVI, 85 et 95-96, édit. Keil, et Sénèque, *Natur. quaest.*, IV a, 2, 22. Voir, en outre, Anonyme de Florence, dans *F. h. G.*, l. c. ; Aetius, *Placita*, IV, 1, 2, dans Diels, *Doxographi Graeci*, p. 385 (conf. Pseudo-Plutarque, *De placitis philosophorum*, IV, 1, 2 : *ibid.* et dans le Plutarque de la collection Didot, *Moralia*, II, p. 1095); Jean Lydus, *De Mensibus*, IV, 107, p. 145, édit. Wünsch (d'après Sénèque).

3. *Hist. de la Gaule*, I, p. 425, n. 6.



*men Darat*<sup>1</sup>, l'oued Draa, au Sud du Maroc ; le périple d'Hannon<sup>2</sup>, des crocodiles et des hippopotames dans un fleuve qu'on peut chercher du côté de la Saguia el-Hamra, entre les caps Juby et Bojador, en face des îles Canaries<sup>3</sup> : fleuve peut-être identique au *flumen Bambotum, crocodilis et hippopotamis refertum* de la carte d'Agrippa<sup>4</sup>.

Nous n'avons pas conservé autre chose de la description des côtes africaines par Euthymène. Une description très précise des rivages européens entre Tartessos et Marseille nous est connue, — sous une forme remaniée, — grâce à un Romain du Bas-Empire, Festus Aviénus, qui eut l'idée absurde, mais heureuse pour nous, de la mettre en vers latins ; elle avait été composée par un navigateur marseillais, au vi<sup>e</sup> siècle avant J.-C. M. Schulten<sup>5</sup> s'est demandé si l'auteur n'en était pas Euthymène : conjecture séduisante, mais qui attend quelque commencement de preuve. Quoiqu'il en soit, nous avons d'assez bons arguments pour placer Euthymène à cette époque<sup>6</sup>.

Des érudits ont fait de lui un contemporain de Pythéas<sup>7</sup> : on est, en effet, tenté de supposer qu'il obtint, lui aussi, le passage du détroit, en profitant du désarroi causé à Carthage par les victoires d'Alexandre. Mais cela n'est pas admissible, car son hypothèse sur les crues du Nil était mentionnée au livre XI de l'Histoire d'Éphore<sup>8</sup>, livre écrit certainement avant l'expédition du roi de Macédoine, peut-être vers 345<sup>9</sup>. Il y a donc lieu de remonter bien plus haut, jusqu'aux temps où les Grecs franchissaient librement les Colonnes d'Hercule, au vi<sup>e</sup> siècle.

C'est ce que confirment les deux thèses étranges soutenues par

1. *Apud* Plin<sup>e</sup> l'Ancien, V, 9.

2. *G. G. m.*, I, p. 9.

3. *Hi.*, I, p. 488.

4. Plin<sup>e</sup>, V, 10. *Conf. Hi.*, I, p. 489, n. 4.

5. Dans son édition d'Aviénus, p. 9-10.

6. Pour les dates diverses qu'on lui a assignées, voir *Hi.*, p. 511, n. 3.

7. Voir en particulier Jullian, *l. c.*, p. 417, n. 2.

8. Pour la mention d'Euthymène par Éphore, voir *Ælius Aristide, Orat.*, XXXVI, 85. Éphore traitait des crues du Nil au livre XI de son Histoire : *F. h. G.*, I, p. 264, n° 109.

9. Indications sur la chronologie d'Éphore dans *Hi.*, I, p. 440, n. 6.

Euthymène. Vers 580, Thalès de Milet avait attribué la crue du Nil aux vents étésiens, qui, dans la Méditerranée orientale, soufflent du Nord-Est pendant une partie de la saison chaude : selon ce savant, ils empêchaient les eaux du fleuve de se jeter dans la mer et les refoulaient en amont<sup>1</sup>. Il est clair que la théorie d'Euthymène sur le rôle des vents étésiens dérive de celle-ci, avec les modifications jugées nécessaires, et l'on a peine à croire que l'opinion de Thalès soit restée en faveur pendant fort longtemps, malgré les réfutations qu'elle avait subies, — de la part d'Hérodote<sup>2</sup> et sans doute d'autres — ; malgré les démentis qu'une observation facile des faits permettait de lui opposer. Quant à l'autre thèse, faisant du Nil une sorte de trait d'union entre la Méditerranée et l'Océan répandu autour de la terre, elle est antérieure à Hérodote, qui l'a aussi réfutée<sup>3</sup>. Nous savons qu'elle fut admise par Hécatee<sup>4</sup>. On nous dit qu'elle était d'origine égyptienne<sup>5</sup>. En tout cas, rien ne prouve qu'Hécatee l'ait empruntée à Euthymène<sup>6</sup>, ni, non plus, qu'Euthymène l'ait empruntée à Hécatee. C'était peut-être au VI<sup>e</sup> siècle une idée assez commune et que ces deux Grecs adoptèrent, l'un sans être à même de la vérifier, l'autre fort satisfait d'en avoir découvert la preuve.

Fut-ce simplement le désir de savoir qui poussa Euthymène à cette expédition ? Il est vraisemblable que des motifs intéressés n'y furent pas étrangers. Hérodote<sup>7</sup> nous apprend qu'au siècle suivant, des marchands carthaginois, dépassant les Colonnes d'Hercule, allaient, on ne sait où sur la côte africaine<sup>8</sup>, chercher de l'or, apporté par des indigènes. Peut-être ce commerce, fait par troc et sans échange de paroles, était-il plus ancien ; les Marseillais, informés, auraient souhaité en prendre leur part. Peut-être, au Sud du

1. Diodore de Sicile, I, 38. Sénèque, *Nat. qu.*, IV a, 2, 22. Etc. Voir *Hé.*, p. 210.

2. II, 20. Il ne nomme pas Thalès.

3. II, 21 et 23. Il ne nomme pas non plus celui ou ceux auxquels il s'en prend.

4. *F. h. G.*, I, p. 19, n° 278 (= p. 26, n° 339). On la retrouve encore dans Dicéarque, *ibid.*, II, p. 251, n° 52.

5. Diodore, I, 37.

6. Comme l'ont supposé Diels (*Sitzungsberichte der preussischen Akademie*, 1891, p. 582, n. 3) et d'autres après lui.

7. IV, 196.

8. Voir *Hé.*, p. 240.



Maroc, un autre métal précieux, l'argent, promettait-il des bénéfices enviables : je reviendrai sur cette hypothèse.

#### IV

Lorsque le détroit eut été fermé aux Grecs, il ne leur resta que deux moyens de savoir ce qu'était l'extrême Ouest de la Libye : consulter les vieilles descriptions, œuvres de voyageurs et d'érudits ioniens ; faire usage, dans la mesure du possible, de renseignements, oraux ou écrits, d'origine carthaginoise ou gaditaine.

Nous avons montré quelle était l'ignorance d'Hérodote sur les pays situés en dehors des Colonnes d'Hercule. Aux Carthaginois il n'a pu emprunter qu'une confiance sur les procédés du commerce de l'or : bavardage imprudent, peut-on croire, d'un marin, auquel le vin de quelque port grec avait délié la langue.

Quant aux géographes ioniens du <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle, il avait à leur égard des sentiments très peu bienveillants ; il prenait plaisir à critiquer leurs théories, à douter de leurs assertions <sup>1</sup>. Il paraît ne pas connaître ce qu'ils ont pu dire des côtes extérieures de l'Afrique. Nous n'avons aucune preuve qu'il ait eu en mains le périple d'Euthymène, et il est certain que, sur l'origine occidentale du Nil, il a adopté une opinion fort différente<sup>2</sup>, venue jusqu'à lui, non pas des rives de l'Océan, mais de l'intérieur de la Libye. Ce sont des propos tenus, dans l'oasis d'Ammon, par des indigènes nomades, et recueillis par des Cyrénéens, qui l'ont amené à identifier le Nil avec un fleuve coulant vers l'Orient à travers le désert et peuplé de crocodiles : d'après le contexte, je serais disposé à croire qu'il s'agit de l'oued Saoura<sup>3</sup>, dont les têtes sont dans les montagnes du Sud marocain.

Un autre passage d'Hérodote semble attester le peu de cas qu'il fait de ses devanciers. Lui-même indique <sup>4</sup> que la mer extérieure est appelée *Atlantis* (*Ἀτλαντὶς*). Très probablement, ce nom était usité

1. *Hé.*, p. 56, 72 et suiv.

2. Hérodote, II, 32-33. Voir *Hé.*, p. 203 et suiv.

3. *Hé.*, p. 205.

4. I, 202.

avant le v<sup>e</sup> siècle. Déjà, la *Théogonie* hésiodique transporte Atlas, — primitivement un dieu de l'Arcadie, — aux extrémités de la terre, sur l'Océan, du côté du Couchant<sup>1</sup>. Il n'est pas nécessaire d'admettre que le poète l'ait établi en un lieu visité, ou du moins connu des Grecs, pas plus que cette hypothèse ne s'impose pour le jardin des Hespérides, les îles des Bienheureux, les Gorgones, Géryon, qu'il place du même côté<sup>2</sup>. Mais, après lui, on a pu, — comme pour Géryon, auquel, vers 600, Stésichore attribuait le pays de Tartessos<sup>3</sup>, — chercher le séjour du porteur du ciel dans un site bien déterminé, dans une haute montagne s'élevant au-dessus de l'Océan et cachant son sommet dans les nuages. Nous n'avons, il est vrai, aucun témoignage antérieur au second siècle avant J.-C. de l'emploi du nom *Atlas* pour désigner une montagne africaine dominant l'Atlantique<sup>4</sup>, et, jusqu'au delà du début de notre ère, l'accord ne se fit pas sur la montagne ou la chaîne à laquelle il convenait de donner ce nom. Que, cependant, il ait été donné, longtemps auparavant, à une montagne de Libye, c'est Hérodote lui-même qui l'affirme. Mais, sans doute par esprit de contradiction, ce n'est pas du tout sur la mer Atlantis qu'il place le mont Atlas<sup>5</sup>. Étroit et rond, si haut qu'il est impossible d'en voir les cimes, toujours voilées par les nuages, l'Atlas, colonne du ciel, au dire des indigènes, se dresse à la lisière du désert, à vingt journées à l'Ouest du pays des Garamantes (le Fezzan) et sort à l'Est du méridien qui passe aux Colonnes d'Hercule. De même que pour le cours occidental du Nil, ces renseignements sont dus à des indigènes qui voyagent dans le désert, non à des navigateurs grecs, et le nom *Atlas* est peut-être un terme africain déformé. En l'employant, Hérodote ne daigne même pas prévenir le lecteur que son

1. Au vers 518; conf. 215. Dans un passage récent de l'*Odyssée* (I, 52-53), Atlas, comme ailleurs Protée (IV, 385-6), connaît les abîmes de toute la mer.

2. *Théogonie*, 215, 274-5, 287 et suiv. *Travaux et Jours*, 171.

3. *Apud* Strabon, III, 2, 11.

4. Voir Denys dit Skytobrachiôn, *apud* Diodore, III, 53; Polybe, *apud* Plin l'Ancien, VI, 199. M. Bérard (*Les Phéniciens et l'Odyssée*, I, p. 243 et suiv.) soutient que le nom d'Atlas a été donné beaucoup plus tôt, dès l'époque de l'*Odyssée*, au Mont-aux-Singes, sur la rive africaine du détroit de Gibraltar. Mais il a certainement tort de croire que le mont Atlas d'Hérodote peut être identifié avec ce Mont-aux-Singes.

5. IV, 184. Pour ce passage, voir *Hé.*, p. 107-110.

mont Atlas n'a aucune relation géographique avec la mer Atlantis.

Après lui, d'autres Grecs se montrèrent plus soucieux d'utiliser les vieux auteurs ioniens, et aussi les Carthaginois. A Carthage, où tous les marins étrangers étaient admis, à Cyrène, à Marseille, à Syracuse et dans d'autres ports grecs fréquentés par les marins puniques, on pouvait avoir, directement ou par des interprètes, des conversations instructives, quand les gens interrogés consentaient à parler. L'inscription dans laquelle Hannon racontait son expédition le long des côtes africaines de l'Océan, fut traduite<sup>1</sup>, soit par un Grec vivant à Carthage, soit par un Carthaginois qui savait le grec. Cette traduction existait, semble-t-il, vers le milieu du iv<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>, comme celle d'un rapport sur l'expédition faite par Himilcon le long des côtes d'Europe<sup>3</sup>. Des écrits géographiques en langue punique furent probablement aussi traduits<sup>4</sup>. Un Charon de Carthage publia des ouvrages grecs, nous ne savons quand<sup>5</sup>. Le lexicographe byzantin Suidas, qui nous signale son existence, mentionne ensuite Charon de Lampsaque, — lequel vécut au v<sup>e</sup> siècle, — et lui attribue, entre autres œuvres, un périple des lieux situés en dehors des Colonnes d'Hercule. Cet écrit conviendrait beaucoup mieux à son homonyme de Carthage, qui avait sous la main une ample provision de matériaux pour le composer : on a donc accusé Suidas d'avoir commis ici une confusion, qui n'étonnerait nullement de sa part<sup>6</sup>. Ce qu'il est bien permis de croire, mais non point d'affirmer.

Dans les livres IV et V de son Histoire, parus vers 350, Éphore donnait, sous forme de périple, une description de l'Europe, de l'Asie et de la Libye. Cet auteur était fort éloigné de partager le dédain d'Hérodote pour les géographes ioniens, et, puisqu'il connaissait l'écrit d'Euthymène, il ne dut pas le négliger. D'autre part, il employa des documents d'origine punique, les périples d'Han-

1. Voir cette traduction dans *Geogr. Gr. min.*, I, p. 1-14.

2. *Hi.*, I, p. 473, n. 4.

3. Car Éphore paraît avoir connu ce rapport : voir Schulten, dans son édition d'Aviénus, p. 35, 82.

4. Voir plus loin pour les *libri Punici* où il était question de la source du Nil.

5. *Hi.*, IV, p. 214.

6. *Ibid.*, I, p. 474, n. 1.

non et d'Ilmilcon. Malheureusement, pour la côte océanique de la Libye, nous ne possédons qu'une seule citation de son ouvrage<sup>1</sup> ; elle concerne une des colonies fondées par Hannon, peut-être à Mogador<sup>2</sup>. On ignore comment l'inscription carthaginoise nommait ce lieu ; dans la version grecque, il est appelé *Καρικὸν τῆρος*, « le Murcarien », dénomination si inattendue pour une ville punique qu'il y a lieu d'admettre quelque quiproquo. C'est le même nom qui revient dans Éphore : celui-ci a donc connu la colonie d'Hannon par la traduction grecque de l'inscription, et non pas par une autre voie<sup>3</sup>.

A la même époque appartient le périple grec attribué faussement à Scylax, un explorateur contemporain de Darius ; cet écrit date, en réalité, du milieu du IV<sup>e</sup> siècle. Je ne vois aucun motif de considérer comme une addition le développement concernant le littoral africain au delà des Colonnes<sup>4</sup>. Pour mettre sur pied ce chapitre<sup>5</sup>, l'auteur a peut-être eu recours à quelque source grecque antérieure à la fermeture du détroit. Ce n'est probablement pas Hécatée, car nous ne retrouvons ici ni la Thiggè, ni la Thrigkè du Milésien. Si l'on tient à présenter une hypothèse, on peut penser à Euthymène<sup>6</sup>. La relation d'Hannon ne paraît pas avoir été employée<sup>7</sup>. Mais plusieurs indications du Pseudo-Scylax prouvent qu'il n'ignorait pas certains résultats de cette grande expédition carthaginoise, dont la date exacte reste inconnue. Il mentionne, sous le nom de *Θυμιατηρία*, une des colonies fondées par Hannon, celle qui est appelée *Θυμιατήριον* dans la traduction de l'inscription (Méhédia, à l'embouchure de l'oued Sebou). Il signale un autel de Poseidôn au cap Soloeis (cap Cantin), où Hannon avait établi un sanctuaire d'un dieu marin, identifié avec Poscidôn par les Grecs. Enfin, au delà du Maroc, il connaît Kernè, l'île à laquelle Hannon avait donné ce nom et où il avait fondé sa dernière colonie. Il est vrai que Scylax nous y

1. *Fragm. hist. Græc.*, I, p. 261, n° 96 : c'est une citation du livre V.

2. *Hi.*, I, p. 483.

3. *Ibid.*, I, p. 473.

4. *Conf. ibid.*, I, p. 510, n. 5.

5. *Geogr. Gr. min.*, I, p. 91-95.

6. Voir, entre autres, Besnier, *Géographie ancienne du Maroc* (extrait des *Archives marocaines*, 1904), p. 6.

7. *Hi.*, p. 473, n. 4.



montre des marchands phéniciens installés sous des tentes : d'où l'on a conclu qu'il n'y avait alors aucune colonie en ce lieu<sup>1</sup>. Raisonneraient contestable, car ces marchands semblent être arrivés à Kernè en grand nombre, pour participer à des foires périodiques où ils commerciaient par échanges avec les indigènes de la côte voisine ; les maisons construites pour les colons ne pouvaient pas suffire à loger tant de gens de passage.

Des détails assez abondants sont donnés sur ces foires, sur les objets qu'on y troquait, sur les Éthiopiens auxquels on avait affaire. Il y a peut-être là des échos de conversations entre marins grecs et carthaginois, ce qui ne veut pas dire que l'auteur du périple ait été le premier à consigner ces propos par écrit : il a pu les trouver dans je ne sais quel ouvrage antérieur.

Pour la description des côtes qui précède, Karl Müller a, je crois, démontré<sup>2</sup>, — quoi qu'en pense Tissot, — qu'elle comprend deux parties : 1° depuis le détroit jusqu'au grand fleuve Lixos, qui est l'oued Draa ; 2° depuis la ville phénicienne de Lixos jusqu'à l'île de Kernè. Cette ville était située sur un fleuve portant aussi le nom de Lixos, l'oued Loukkos. Confondant les deux fleuves homonymes, Scylax est revenu en arrière sans s'en douter, et sa seconde description fait double emploi avec la première pour la partie du littoral qui s'étend entre l'oued Loukkos et l'oued Draa<sup>3</sup>. Il s'est donc servi de deux sources différentes, qu'il n'a pas su fondre ensemble : peut-être l'une, la première, était-elle ionienne, tandis que la seconde aurait été punique.

## V

Un opusculé latin du moyen âge, le *Liber de inundacione Nili*, est sans doute un résumé d'un traité perdu d'Aristote<sup>4</sup>. Nous y

1. Müller, dans *G. G. m.*, I, note à la p. 94.

2. Dans *G. G. m.*, I, note à la p. 92, et dans son édition de Ptolémée, note à la p. 574.

3. La même mésaventure est arrivée à Ptolémée dans sa description des mêmes côtes, par suite d'une confusion qu'il a faite entre le Σούλουρ (l'oued Sebou) et le Σούλος (l'oued Sous) : voir Fischer, *De Hannonis per.*, p. 75.

4. Comme l'a montré Partsch. Voir *Hi.*, I, p. 473-4, note ; *Hé.*, p. 211.

lisons<sup>1</sup> que, selon Promathus de Samos (« Promathus Samius »), le Nil prend sa source dans la Montagne d'Argent, dont les neiges, en fondant, le grossissent ; de la même montagne sort le Cremelis. Dans sa *Météorologie*<sup>2</sup>, Aristote a reproduit cette indication, mais sans nommer son prédécesseur : « En Libye, ... le fleuve appelé Chrémetès (Χρεμέτης), qui va se jeter dans la mer extérieure, et la première tête du Nil sortent de la Montagne d'Argent (ἐκ τοῦ Ἀργυροῦ καλουμένου ὄρους). »

Ce Samien a vécu avant le milieu du iv<sup>e</sup> siècle, puisqu'il a été cité par Aristote. Le nom sous lequel on le désigne est probablement estropié : Πρύμαθος n'existe pas, à ma connaissance, dans l'onomastique grecque. La correction la plus simple serait Πρόμαχος. Mais l'altération est peut-être plus grave. Il serait tentant de retrouver ici un Pausimachus [Πανσίμαχος] de Samos, mentionné dans la *Description maritime* d'Aviénus<sup>3</sup> : il y figure parmi une série d'auteurs du v<sup>e</sup> siècle, dont on pouvait tirer des renseignements géographiques. Hérodote, bien instruit des choses de Samos, où il résida longtemps, ne semble pas avoir connu ce « Promathus », auquel il est peut-être antérieur, ni son assertion relative à la source du Nil. Il combat<sup>4</sup> une théorie, soutenue par des Grecs qu'il ne nomme pas, attribuant la crue du fleuve à des fontes de neiges. Mais d'autres que Promathus avaient été de cet avis, par exemple Anaxagore de Clazomènes, contemporain d'Hérodote<sup>5</sup>.

La Montagne d'Argent, d'où sortent à la fois un fleuve se jetant dans l'Océan et la prétendue tête du Nil, ne peut guère être que le Haut-Atlas marocain : celui-ci donne naissance, d'une part, à l'oued Draa, qui débouche dans l'Atlantique, d'autre part, à l'oued Ziz et à l'oued Guir, qui se dirigent vers le désert. Dans l'antiquité, ces deux dernières rivières devaient abriter des crocodiles, comme divers cours d'eau du Nord-Ouest africain<sup>6</sup>, comme aujourd'hui

1. Édition d'Aristote de la collection Didot, IV, p. 214 : « Promathus enim Samius ex Argenti monte, unde et Cremetis, liquesfacta nive. »

2. I, 13, 21.

3. Au vers 45.

4. II, 22.

5. Diodore, I, 38. Sénèque, *Nat. qu.*, IV a, 2, 17. Etc.

6. *Hi.*, I, p. 66-67, 130 (n. 4), 519 (n. 2).



encore des mares du Sahara<sup>1</sup>. Elles avaient, par conséquent, des droits à être le Nil.

Pourquoi le nom de Montagne d'Argent? Était-ce une métaphore, justifiée par les neiges qui couvrent le Haut-Atlas pendant une bonne partie de l'année et dont parlait Promathus? Il est plus simple d'admettre que le mot *argent* est pris ici dans son sens propre. Il y avait en Espagne une autre Montagne d'Argent<sup>2</sup>, où naissait le Tartessos, fleuve qui, comme le Chrémètès, allait se jeter dans l'Océan. Là, aucun doute sur la signification du terme: il s'agissait d'une montagne d'où l'on tirait de l'argent. Or, de même que les mines d'Espagne, les mines d'argent du Sud du Maroc furent longtemps célèbres. Des auteurs arabes du moyen âge mentionnent celles que l'on exploitait alors très fructueusement au Nord et au Sud du Sous<sup>3</sup>. Il n'est pas invraisemblable qu'elles aient été connues dès l'antiquité.

Le furent-elles des Grecs avant la fermeture du détroit? Je serais plus disposé à croire que les informations recueillies par Promathus étaient de source punique. Le Chrémètès, qui, disait-il, allait vers l'Océan, a tout l'air d'avoir porté le même nom qu'un fleuve débouchant également dans la mer extérieure et appelé Chrètès (Χρετης), dans le texte que nous possédons de la traduction grecque du périple d'Hannon<sup>4</sup>: dans ce document, on doit sans doute restituer Χρεμέτης. Remarquons pourtant qu'il n'est pas certain que le Chré[mé]tès d'Hannon soit venu de l'Atlas marocain; le Chrémètès de Promathus serait plutôt l'oued Draa, qu'Hannon appelle Lixos<sup>5</sup>. L'auteur que le Samien a copié a peut-être commis une confusion entre les deux fleuves. Mais nous avons une autre raison

1. Où on en a rencontré deux dans ces dernières années.

2. Strabon, III, 2, 11. Il se peut que ce nom, Ἀργυροῦν ὄρος, ait été en usage chez les Grecs dès l'époque de Stésichore, vers l'année 600: voir Strabon, *l. c.* Étienne de Byzance, s. v. Ταρτησσός. Mons Argentarius dans Aviénus, *Ora mar.*, 291 (conf. Schulten, dans son édition, p. 96).

3. Al-Jaqubi, *Descriptio Al-Magribi*, édit. de Goeje, p. 133. El-Bekri, *Description de l'Afrique septentrionale*, trad. de Slane (édit. d'Alger, 1913), p. 304, 308, 316. El-Mer-râkechi, trad. Fagnan, dans *Rev. africaine*, XXXVII, 1893, p. 236, 237. Conf. Masignon, *Le Maroc d'après Léon l'Africain* (Alger, 1906), p. 84, 112, 194 et carte à la p. 81.

4. *G. G. m.*, I, p. 8. Ou peut-être Χρέτην: voir *Hi.*, I, p. 489, n. 1.

5. *L. c.*, p. 5: Λίξος.

de supposer que Promathus a fait usage de renseignements carthaginois. Ce qu'il dit de l'origine du Nil cadre fort bien avec ce que le roi Juba II avait trouvé dans des livres puniques (*libri Punici*, comme les appellent Solin<sup>1</sup> et Ammien Marcellin<sup>2</sup>) : à savoir que le Nil sort d'une montagne de la Maurétanie, voisine de l'Océan. Juba avait peut-être consulté ces livres dans le texte original, mais les Grecs n'étaient pas capables d'en faire autant : ils avaient besoin d'une traduction. Or il se peut, si l'on adopte une correction fort ingénieuse de Karl Müller<sup>3</sup>, que le terme grec Ἀργυροῦν ὄρος soit précisément une traduction d'un nom punique. Ptolémée<sup>4</sup> indique que le fleuve Daras (ou Darados), — c'est-à-dire l'oued Draa, — sort du mont Kaphas, Κάφας ὄρος. Intervertissons deux lettres dans Κάφας : nous aurons Κασάφ, mot qui signifie argent en phénicien.

Les Carthaginois avaient donc, dans la première moitié du iv<sup>e</sup> siècle au plus tard, des connaissances assez exactes sur les montagnes du Sud du Maroc, sur les mines d'argent qu'elles contenaient, sur les rivières qui en sortaient. On peut même se demander s'ils n'avaient pas engagé ou contraint les indigènes à exploiter certaines de ces mines et à leur en apporter les produits sur la côte. Entre le cap Cantin et l'oued Draa, Hannon fonda cinq villes<sup>5</sup>, l'une peut-être à Mogador, les autres au delà<sup>6</sup>. C'est beaucoup pour un pays dont les ressources agricoles devaient être alors aussi maigres qu'aujourd'hui. Ces colonies n'auraient-elles pas été destinées surtout à entreposer et à embarquer des minerais ? Du reste, elles ne paraissent pas avoir eu une longue existence. Elles ne sont mentionnées ni dans le périple de Scylax, ni dans aucun document de date postérieure. Les indigènes les avaient peut-être détruites<sup>7</sup>.

Les renseignements que les Grecs empruntèrent, croyons-nous, à des écrits carthaginois, sur le prétendu Nil et sur la montagne de Maurétanie où il aurait pris naissance, ne furent pas oubliés

1. XXXII, 2.

2. XXII, 15, 8. Voir *Hé.*, p. 214.

3. Dans son édition de Ptolémée, note à la p. 732. \*

4. IV, 6, 3 (p. 735, édit. Müller).

5. *G. G. m.*, I, p. 3-5.

6. *Hi.*, I, p. 483.

7. Destruction dont des échos très vagues et très déformés seraient peut-être parvenus à Ératosthène : Strabon, XVII, 3, 3 et 8. Conf. *Hi.*, I, p. 364.

après le iv<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>. Nous les retrouvons, plus ou moins déformés par des intermédiaires inconnus, dans Strabon<sup>2</sup> et dans deux auteurs latins, Vitruve<sup>3</sup> et Pomponius Méla<sup>4</sup>, qui se sont servis de sources grecques, comme l'atteste la forme des noms propres qu'ils citent. A l'époque de Strabon et de Vitruve, le roi Juba reprit les assertions des livres puniques, les fit contrôler et compléter par des enquêtes<sup>5</sup> et fournit aux incrédules une preuve irréfutable, en leur montrant, dans le temple d'Isis de sa capitale, un crocodile amené de la lisière méridionale de l'Atlas marocain<sup>6</sup>.

## VI

Revenons à des temps plus anciens. Strabon<sup>7</sup> et Marcien d'Héraclée<sup>8</sup> mentionnent, sous le nom d'Ophelas de Cyrène, un périple où les côtes libyennes de l'Atlantique étaient décrites. Cet Ophelas fut sans doute, non l'auteur, mais l'inspirateur de l'ouvrage, s'il s'agit d'Ophelas, tyran de Cyrène à la fin du iv<sup>e</sup> siècle<sup>9</sup>. Il avait des visées sur l'Empire africain de Carthage : on comprend qu'il ait aimé à savoir comment la peau de l'ours était faite. Il est fort douteux que Strabon ait connu ce périple autrement que par des citations, peut-être d'Ératosthène. Il s'est borné à dire qu'on y trouvait bien des fables, ce qui ne nous apprend pas d'où elles avaient été tirées.

Diodore de Sicile<sup>10</sup> nous a conservé un intéressant récit, qu'il a copié dans l'historien Timée, son compatriote, sur la découverte de Madère par des marins de Gadès et sur les mesures que prit Carthage pour en écarter des rivaux éventuels. Là, comme dans d'au-

1. Voir *Hé.*, p. 217 et suiv.

2. XVII, 3, 4, et VI, 2, 9.

3. VIII, 2, 6-7.

4. III, 96-97.

5. *Hé.*, p. 215-7.

6. Plin l'Ancien, V, 51.

7. XVII, 3, 3.

8. *G. G. m.*, I, p. 565.

9. *Hi.*, I, p. 474, n. 1 ; III, p. 43, n. 1.

10. IV, 19-20. Conf. *Hi.*, I, p. 520 et suiv.

tres parties de son grand ouvrage<sup>1</sup>, Timée avait puisé sa science à quelque source d'origine punique.

La côte occidentale d'Afrique tenait une place dans le traité géographique que, vers le dernier tiers du III<sup>e</sup> siècle, Ératosthène composa, sans sortir de la bibliothèque d'Alexandrie. D'autres<sup>2</sup> et lui-même tout le premier<sup>3</sup> ont constaté que, par suite de la jalousie de Carthage, il était mal renseigné sur les pays de l'Extrême-Occident. Artémidore<sup>4</sup> et Strabon<sup>5</sup> lui ont âprement reproché des erreurs et des assertions dénuées de preuves. Nous ignorons s'il avait utilisé de vieux documents grecs. Mais il consulta certainement la traduction du périple d'Hannon<sup>6</sup>.

Mnaséas, qui fut, dit-on, son élève, publia une description de la terre, d'où provient un court passage, concernant la lagune de Ras ed-Doura et l'oued Sebou<sup>7</sup>. Il se peut qu'il y ait là un emprunt, probablement indirect, à quelque géographe ionien, dont on retrouverait aussi la trace dans le Pseudo-Scylax<sup>8</sup>.

Avec la fin de la seconde guerre punique, Carthage perdit, un demi-siècle avant sa chute, le droit d'empêcher les marins étrangers de franchir les Colonnes d'Hercule. Ils purent désormais se rendre comme ils le voulurent sur les rivages africains de l'Océan, ou bien, en se donnant moins de peine, à Gadès, port d'attache de marchands et de pêcheurs qui fréquentaient ces parages<sup>9</sup>. C'est ainsi que, parmi les Grecs, Artémidore, à la fin du II<sup>e</sup> siècle<sup>10</sup>, et

1. *Hi.*, I, p. 365.

2. Marcien d'Héraclée, dans *G. G. m.*, I, p. 566.

3. *Apud* Strabon, XVII, 1, 19.

4. *Apud* Strabon, III, 5, 5 ; XVII, 3, 8.

5. I, 3, 2 ; XVII, 3, 3, comparé avec XVII, 3, 8.

6. *Hi.*, I, p. 474, n. 2 ; p. 486, n. 3 ; p. 502.

7. Plinie l'Ancien, XXXVII, 37. Cette citation de Mnaséas paraît avoir été empruntée par Plinie à un de ses contemporains, originaire peut-être du Maroc, auteur que les manuscrits de l'*Histoire naturelle* appellent *Asarubas*. Comme cela est indiqué au *Thesaurus linguae latinae* (s. v.), on peut rendre un aspect acceptable à ce nom, au moyen d'une correction des plus légères dans l'écriture onciale : *Asdrubas*. Il s'agirait d'un Asdrubal, né dans quelque ville de création ou de civilisation phénicienne. En grec, il s'appelait Ἀσδρούβας, et c'est précisément en grec qu'il écrivait : « lacum Cephisida », accusatif grec, dans Plinie. Celui-ci, dans ses listes d'auteurs (I, 37), le range parmi les *externi*.

8. Comparer les passages de Plinie (*l. c.*) et de Scylax (*G. G. m.*, I, p. 91-92).

9. Voir Strabon, II, 3, 4 ; III, 4, 3 ; Plinie l'Ancien, II, 169.

10. Strabon, III, 1, 5 ; III, 5, 7. Marcien d'Héraclée, dans *G. G. m.*, I, p. 566.

Posidonius, quelques années plus tard <sup>1</sup>, séjournèrent à Gadès, où ils recueillirent des renseignements sur le Nord-Ouest de la Libye <sup>2</sup>. Posidonius semble n'avoir vu cette contrée que du haut de son navire <sup>3</sup>; quant à Artémidore, s'il y mit le pied, il se contenta sans doute de visiter des lieux voisins du détroit <sup>4</sup>. Leurs livres sont perdus. Ce que Strabon leur a emprunté, — tout en les critiquant <sup>5</sup>, — dans sa très médiocre description de la Maurétanie, ne témoigne pas de connaissances profondes, ni étendues.

D'autres étaient allés plus loin. En l'année 147, Scipion Émilien, occupé à assiéger Carthage, détacha de sa flotte sept vaisseaux, qu'il confia à ses amis le philosophe Panætius et l'historien Polybe : celui-ci souhaitait mettre fin à l'ignorance des Grecs sur les pays de l'Occident <sup>6</sup>. Ce fut donc une véritable expédition scientifique, qui, après avoir franchi le détroit, s'avança le long de la Libye. Polybe en avait sans doute relaté les résultats dans son livre XXXIV, consacré à la géographie. Ce livre ne s'est pas conservé, et Strabon n'a pas jugé à propos d'en faire usage. Deux maigres citations de Pline sont fort peu claires et ne nous permettent pas de dire jusqu'où naviguèrent Polybe et ses compagnons <sup>7</sup>.

Une cinquantaine d'années après, la même route fut suivie par

1. Strabon, III, 1, 5 ; III, 5, 7 ; III, 5, 8 et 9.

2. Artémidore, qui, dans son ouvrage géographique, ne s'éloignait pas des côtes, paraît avoir décrit celles de l'Océan assez loin vers le Midi. Il mentionnait les Gétules et les Pharusiens (au Nord et au Sud de l'Atlas), puis des indigènes qui vivaient dans le désert, au delà de la Maurétanie : voir Étienne de Byzance, *s. v.* *Ἰατροὶ* et *Φαρούσιοι* ; Strabon, III, 4, 3 ; XVII, 3, 8. — Strabon emprunta sans doute à Posidonius la majeure partie de ses informations sur l'histoire naturelle de la Maurétanie et sur les mœurs des populations. Cela devait se trouver dans l'histoire de Posidonius, peut-être à propos de la guerre de Jugurtha, où les Maures intervinrent. D'autres renseignements sur le littoral maurétanien peuvent avoir pris place dans le traité du même auteur sur l'Océan : conf. Strabon, III, 3, 3 (origine des marées sur les côtes de Maurétanie).

3. Lors de sa traversée de Gadès en Italie, les vents le poussèrent sur la côte africaine, en Méditerranée, et non en dehors du détroit, et il n'est pas sûr qu'il ait débarqué : voir Strabon, XVII, 3, 4 ; III, 2, 5.

4. Il semble avoir parlé *de visu* de Lygx, lieu voisin du cap Spartel : Strabon, XVII, 3, 2 et 8 (conf. Étienne de Byzance, *s. v.* *Λύγξ*). Dans le détroit, il avait exploré le côté africain, aussi bien que le côté européen : Strabon, III, 5, 5.

5. XVII, 3, 8 et 10.

6. Polybe, III, 59, 7-8.

7. Sur cette expédition, voir *Ili.*, III, p. 389-393.



Eudoxe de Cyzique, dont Posidonius a raconté l'odyssée<sup>1</sup>. Cet aventurier, intelligent, instruit, très entreprenant, mais tout à fait dépourvu de scrupules, était allé deux fois en Inde, aux frais des souverains d'Égypte, entre les années 120 et 108 approximativement. Convaincu de détournements, il était tombé en disgrâce et avait résolu de gagner l'Inde par d'autres voies, en contournant l'Afrique. Son troisième voyage, — peut-être vers l'an 100, — eut pour point de départ Gadès. Il emmena trois vaisseaux, un grand et deux petits, et y embarqua, dit-on, musiciens, médecins et artisans : il pensait apparemment que ces gens seraient, pour des raisons diverses, accueillis avec plaisir par les Indiens. Au bout d'un certain temps, ses compagnons, las de la mer, le contraignirent à aborder, ce qui causa l'échouement du grand navire. Avec les débris, il en fabriqua un autre et se remit en route. Il entra en rapports avec des Éthiopiens ; ces indigènes parlaient, affirma-t-il, la même langue que d'autres Éthiopiens, avec lesquels il avait eu des relations au retour de son second voyage, ayant été alors poussé par le vent sur la côte orientale d'Afrique. Il reconnut aussi l'existence d'une île, bien pourvue d'eau et d'arbres. Renonçant à son premier projet, il revint en arrière, vendit ses vaisseaux dans un port de Maurétanie et se rendit par terre auprès du roi, que Posidonius<sup>2</sup> appelle Bogos, c'est-à-dire Bogud, et qui était probablement le fameux Bocchus, beau-père de Jugurtha. Il lui fit ses offres de service, mais, bientôt, craignant d'être victime d'une trahison, il s'enfuit précipitamment. A Gadès, où il retourna, il prépara sa quatrième expédition et se munit cette fois d'un vaisseau rond, bâtiment de commerce, et d'une galère à cinquante rames. Il embarqua des instruments d'agriculture, des semences, des maçons, et reprit la mer. S'il était arrêté en route, il comptait passer l'hiver dans l'île qu'il avait découverte, y faire les semailles, puis la moisson, pour recommencer ensuite sa navigation. « C'est jusque-là, ajoute Posidonius<sup>3</sup>, que je connais l'histoire d'Eudoxe. Ce qui arriva ensuite, c'est affaire aux Gaditains et aux Espagnols de le savoir. »

1. *Apud* Strabon, II, 3, 4.

2. Ou Strabon, qui nous a transmis le récit de Posidonius.

3. *Apud* Strabon, II, 3, 5.



La meilleure manière d'interpréter ces mots est, je crois, de supposer que Posidonius a connu, lors de son séjour à Gadès, vers 95-90, ce qu'on y disait du troisième voyage d'Eudoxe et de son nouveau départ; mais que, pour être instruit de ce qui s'était passé dans le quatrième voyage, il fallait attendre, soit le retour de l'explorateur, soit des informations sur son sort. Nous ignorons si Eudoxe rentra plus tard à Gadès, si l'on sut, d'une manière ou d'une autre, ce qu'il était devenu.

Ses assertions relatives à sa troisième expédition ne nous apprendraient pas grand chose, même si elles méritaient créance: l'identité de langue des deux groupes d'Éthiopiens, rencontrés l'un sur l'Atlantique, l'autre sur l'Océan indien, est évidemment difficile à admettre. Pomponius Mela<sup>1</sup> et Pline l'Ancien<sup>2</sup> nous ont transmis, d'après Cornélius Népos, des extraits d'une prétendue relation d'Eudoxe. Parti de la mer Rouge, il aurait fait le tour de l'Afrique et serait arrivé à Gadès, renouvelant ainsi l'exploit accompli par des Phéniciens vers l'année 600, sur l'ordre du Pharaon Néchao<sup>3</sup>. Mais le récit par Posidonius des aventures d'Eudoxe prouve que celui-ci ne fit jamais cette circumnavigation, et les citations de Mela et de Pline sont pleines des inepties les plus scandaleuses. Si Eudoxe a été vraiment l'auteur d'un tel tissu de bourdes, tout ce qu'il a pu dire par ailleurs est fort suspect.

Après ce personnage équivoque, nous ne connaissons pas d'autres explorateurs grecs des côtes de l'Afrique occidentale<sup>4</sup>. La curiosité scientifique et même l'espoir de gros profits, obtenus au prix de fatigues et de risques, ne stimulaient plus alors les fils dégénérés de la race hellénique. Combien nous devons regretter la perte des périples d'Euthymène et de Polybe!

1. III, 90-92.

2. II, 169; VI, 187-8.

3. Voir *Hé.*, p. 225 et suiv.

4. L'histoire, très indécente, racontée à Pausanias (I, 23, 5-6) par Euphèmos, un Carien qui prétendait avoir navigué sur la mer extérieure, témoigne simplement de la crédulité du bon périégète: conf. *Hé.*, I, p. 519, n. 5.

## TECHNIQUE DES POTIERS BENI MTIR ET BENI MGILD

Par M. le Dr J. HERBER.

---

La Subdivision de Meknès, comme on le sait, ne correspond à aucune limitation ethnique. Elle est strictement militaire et réunit des populations d'origines différentes.

On trouve, au Nord, dans le Zerhoun, des agglomérations rifaines ; auprès de la population citadine de Meknès, campent les Arabes du Saïs tandis qu'au Sud, les tribus montagnardes des Beni Mtir et des Beni Mgild sont berbères.

Le séjour que j'ai fait parmi ces populations, en 1915, 1916, 1917 m'a permis de décrire la *Technique des poteries rifaines du Zerhoun*<sup>1</sup> ; je me propose aujourd'hui de donner une suite à ce travail en étudiant les techniques des potiers chez les Beni Mtir<sup>2</sup> et chez les Beni Mgild dont j'ai réuni la description parce qu'elles sont identiques. Je ferai suivre cet exposé de quelques réflexions sur l'origine du tour en usage dans ces tribus.

• •

« Les rares objets d'argile dont les Brèber se servent dans le ménage, plats, cruches, etc., sont la plupart du temps importés des districts du Beled el-Maghzin les plus rapprochés et ce n'est qu'en de rares endroits que les Brèber fabriquent eux-mêmes la poterie.

1. *Hespéris*, 1922, pp. 241-254.

2. M. Roux a bien voulu me servir d'interprète lors de mon enquête à El Hajeb (Beni Mtir) ; je tiens à l'en remercier ici.

Ils ne font que des vases très primitifs, non vernis<sup>1</sup>. » Cette description de Quedenfeldt nous donne une idée assez juste de ce qu'est la céramique chez les Beni Mtir et les Beni Mgild, mais il s'en faut que, dans ses détails, elle soit exacte. La poterie qui n'est guère en faveur chez les gens de tente (et cela se comprend puisqu'elle est mal cuite et par cela même très fragile) est loin d'être aussi déconsidérée chez les habitants des agglomérations bâties.

*L'artisan.* — Il y a un potier à El Hajeb (B. Mtir<sup>2</sup>); ils sont deux à 'Aïn Leuh (B. Mgild); je les crois plus nombreux à Itzer (B. Mgild) et je ne doute point qu'il ne s'en trouve dans d'autres villages.

Le potier d'El Hajeb ainsi que bien d'autres potiers de la région de Meknès, se disait saharien, c'est-à-dire d'un pays situé au delà de l'Atlas. Un des ouvriers d'Aïn Leuh était né dans le village, comme son père qui lui avait appris le métier. Je ne sais d'où étaient leurs camarades<sup>3</sup>. En tous cas, ces ouvriers de la glaise ont souvent le même type ethnique que les savetiers et les forgerons dont ils partagent la réprobation.

Ils modèlent tous leurs poteries aux approches du marché hebdomadaire et ils les cuisent le matin du jour de marché.

A Itzer, les acheteurs les leur paient quelquefois en argent, d'autres fois en nature et particulièrement en céréales. A El Hajeb, existe aussi l'échange par troc : je sais que le potier s'acquittait de la sorte envers le forgeron qui lui fabriquait ses raclettes (voir page 320.)

En somme, le potier braber exerce une véritable industrie, à la différence de l'ouvrière rifaine qui travaille par occasion. Aussi cette dernière modèle-t-elle ses poteries n'importe où, devant la porte de sa maison en général, tandis que le braber est un professionnel : il a un atelier.

1. M. Quedenfeldt, *Division et répartition de la population berbère au Maroc*, trad. H. Simon, Alger, A. Jourdan, 1904, p. 88.

2. Il m'a été dit que ce potier était originaire de Tadiroust (?). On remarquera sur les fig. 3 et 5 (Pl. I) qu'il s'est voilé la partie inférieure du visage, selon la coutume de bien des sahariens. Il ne prenait d'ailleurs cette précaution qu'à mon approche.

3. Je ne possède aucun renseignement sur les ouvriers d'Itzer. Je n'ai séjourné dans ce village qu'au moment où le général Poeymirau installa, sur la demande de la population, le poste qui devait la protéger contre les attaques des Zaïan, c'est-à-dire en juin 1917. A ce moment les indigènes n'avaient jamais vu d'Européens et on conçoit qu'il m'était difficile de me livrer à des enquêtes approfondies.

*L'atelier et l'outillage ; le tour.* — L'atelier est installé dans une pièce de la maison qui donne sur la rue ; il est ouvert à tout venant. Son aménagement ne présente qu'une particularité : l'emplacement du tour (fig. 1 et 2, pl. II).

Celui-ci est en retrait de la porte, le plus souvent dans un angle de cette pièce mal ajourée ; il est manifeste que l'ouvrier ne veut pas avoir la lumière devant les yeux et qu'il recherche l'éclairage oblique ou latéral<sup>1</sup>. Le potier d'El Hajeb (ce village est une agglomération de troglodytes) a installé son atelier dans une galerie prenant jour sur une excavation naturelle, creusée verticalement dans le rocher<sup>2</sup> ; il commence ainsi dans l'ombre la poterie qu'il achèvera au grand jour<sup>3</sup>.

Au premier abord, le tour braber (*louleb*, ar. et berb.) ressemble à tous les tours, mais il est d'une confection très rudimentaire. Il diffère fort peu de celui de Tétouan. Comme lui, il est installé dans un puisard quadrangulaire<sup>4</sup>, traversé à hauteur du sol par deux plateaux de bois (fig. 4, pl. II). L'un, voisin du mur, sert de siège à l'ouvrier ; l'autre, plus en avant, comporte en son milieu, une

1. J'ai observé la même disposition dans les ateliers de Meknès. Par contre, A. Bel signale qu'à Fès, « l'ouvrier, en travail, fait face à la porte » (*Les industries de la céramique à Fès*, Alger, J. Carbonel ; Paris, E. Leroux, 1918, p. 82). Même disposition à Nedroma où le tour est « situé presque à peu près en face de l'unique porte d'entrée » (A. van Gennep, *Les poteries peintes de l'Afrique du Nord*, Harvard, African Studies, vol. II, Cambridge, 1918, p. 266). Chez les Ntifa, le tour est en plein air ; « une mauvaise couverture en branchages élevée au-dessus de l'appareil constitue un abri qui protège le potier contre les intempéries » (E. Laoust, *Mœurs et Choses berbères*, Paris, A. Chailamel, 1920, p. 66). Il faut donc se garder de dire que le potier berbère fuit la lumière parce qu'il exerce une profession reprouvée : il a seulement profité de l'éclairage d'une façon judicieuse.

2. On aperçoit, sur la figure 4 (pl. I), une partie de l'orifice supérieur de cette excavation ; sur la figure 1 (pl. I), on en voit le fond. L'ouvrier est assis sur le sol, devant l'entrée de la galerie où est le tour.

3. Les ateliers de Tétouan (A. Joly, *L'industrie à Tétouan*, Archives marocaines, t. VIII (1906), pp. 265-275) sont également installés dans des grottes ; il n'y a aucune conclusion à tirer de cette coïncidence.

4. Cette coutume de creuser une sorte de puisard pour que l'ouvrier travaille au niveau du sol environnant, est également pratiquée par les forgerons. Au Souk d'Aïn Leuh, on voyait une installation que les cartes postales illustrées ont reproduite, et qu'occupait le forgeron, les jours de marché. Le potier d'El Hajeb ne travaille pas de la même façon et cela se comprend aisément : il a son tour installé dans une sorte de grotte naturelle, creusée dans le rocher, où il lui aurait été bien difficile d'aménager l'atelier traditionnel.

encoche angulaire et non arrondie où est engagé l'axe du tour<sup>1</sup>. Le collier n'est ni en métal, ni en bois ; il est plus primitif encore. Il est formé d'un morceau de tente (*flidj*) qui est maintenu dans l'encoche de la traverse par un morceau de corde (fig. 3, pl. II). L'axe doit avoir 0<sup>m</sup>,75 de hauteur ; en haut, il est encastré dans un bloc de bois, sensiblement hémisphérique, de 0<sup>m</sup>,30 de diamètre environ, qui forme la tête du tour. Le plateau inférieur, plateau moteur, est formé de deux planches unies par des crampons de fer : il ne paraît guère avoir plus de 0<sup>m</sup>,50 de diamètre.

J'ignore sur quoi porte l'extrémité inférieure de l'axe du tour<sup>2</sup> ; malgré l'absence de ce détail, il est permis d'affirmer que le tour braber n'est pas construit pour tourner rapidement.

A la droite du potier se trouvent : en avant l'eau, dans un récipient quelconque, le plus souvent un plat, parfois dans un creux du sol revêtu d'argile ; en arrière, la glaise.

A sa gauche, la cendre.

Cette disposition est la même à 'Aïn Leuh et à Itzer.

L'outillage comprend en outre, un ou plusieurs morceaux de chiffons ou de cuir ; une petite palette de 0,15 de long ; un morceau de roseau de 0<sup>m</sup>,10, coupé par la moitié dans le sens de la longueur ; un galet. Tous ces objets servent à modeler ou à lisser la poterie.

Comme l'ouvrière rifaine, le potier braber travaille la terre sur un support [*louha*, pl. *louhat* (ar.) ; *tamdelet* (berb.)], généralement constitué par un carré de bois, non pas convexe comme *lqaleb* d'Algérie, mais rigoureusement plat<sup>3</sup> (pl. I, fig. 1).

1. L'axe du tour des Beni Mtir est fixé à égale distance des parois latérales du puisard, c'est-à-dire au milieu de la barre de bois qui le soutient. Dans le tour de Meknès, il en est tout autrement. La tête du tour apparaît dans une sorte d'encoche du puisard, qui prolonge latéralement l'un des angles antérieurs du puisard, le gauche si on le regarde en se plaçant dans la position du potier au travail. Il en résulte que le quart antérieur droit et la moitié gauche du volant tout entière tournent dans une excavation creusée dans les parois correspondantes du puisard (fig. 8, pl. II).

Par suite de cette disposition, le potier de Meknès est assis à la droite de l'axe du tour et appuie son ou ses pieds sur la moitié droite du volant, tandis que le potier braber a l'axe du tour entre ses jambes et les pieds de chaque côté du volant : nouvelle différence entre la technique de ces deux potiers.

2. A Tétouan (A. Joly, *op. cit.*, p. 268) il repose sur un éclat d'obus de sorte qu'il est permis au potier de donner au tour un « mouvement rapide de rotation ».

3. *louha* est sémantiquement apparenté à *louh* qui signifie bois. Cela nous fixe sur la

Il emploie également une sorte de *raclette* (fig. 7, pl. II), dont je préciserai plus loin la forme et la destination.

*La terre; le dégraissant.* — Je n'ai guère pu assister à la préparation de la terre à modeler et je n'aurais que peu de choses à en dire s'il ne fallait poser à son sujet la question du dégraissant.

A Itzer, l'argile est concassée avec un large battoir, assez semblable à celui dont les indigènes se servent pour damer le toit de leur maison; elle est composée de glaise jaune que l'on trouve abondamment aux abords de la ville et d'une autre terre qui vient du pays Zaïan.

Les vicissitudes de la vie militaire, et en particulier celles des colonnes, ne m'ont pas permis de conserver les échantillons de terre que j'avais recueillis. J'ai tout au moins pu garder celui de la terre des Zaïan qui était constitué par un agglomérat de couleur brunâtre et je l'ai soumis à M. A. Raynaud, chef des travaux à la Faculté des Sciences de Montpellier qui a bien voulu l'analyser et me remettre la note suivante :

*Analyse (sur la substance séchée à 100°).*

« Perte au feu. . . . .	4,3	pour 100.
« Silice totale (SiO <sup>2</sup> ). . . . .	71,5	—
« Titane (TiO <sup>2</sup> ). . . . .	0,2	—
« Alumine (Al <sup>2</sup> O <sup>3</sup> ). . . . .	16,1	—
« Oxyde de fer (Fe <sup>2</sup> O <sup>3</sup> ). . . . .	3,2	—
« Manganèse. . . . .	traces.	
« Chaux (CaO). . . . .	0,8	—
« Magnésie (MgO). . . . .	1,4	—
« Alcalis { Potasse (K <sup>2</sup> O). . . . .	2,1	—
{ Soude (Na <sup>2</sup> O). . . . .	traces.	

« *Examen microscopique.* — Paillettes brillantes, cristallisées, disséminées dans une gangue brun rouge.

« *Conclusions.* — Argile ferrugineuse, micacée (le mica, qui est un silicate alumino-potassique, constitue les paillettes brillantes).  
« Ce produit renferme les éléments essentiels des terres à poterie et

matière fondamentale du support. Voir d'ailleurs sur la figure 1, pl. I, représentant le potier d'El Hajeb, deux de ces supports, faits de carrés de bois, placés l'un au-dessous de l'autre, à la gauche du potier.



« peut jouer le rôle de dégraissant par la forte proportion de silice qu'il contient. »

Les conclusions de l'analyse de M. A. Raynaud (qui répondent à une question que j'avais posée) montrent que le potier d'Itzer tire parti de terres dont la composition rend inutile l'emploi de dégraissants particuliers.

J'ai la conviction qu'il en est de même à El Hajeb. Le potier n'incorpore à la terre à modeler ni sable, ni poteries cuites concassées. Sa glaise est un mélange tiré de plusieurs carrières; elle vient d'Aïn Aghbal, de Tizi Ougdal et d'Aïn Sfa. L'une de ces trois terres tient certainement lieu de dégraissant.

Quant à l'argile d'Aïn Leuh, elle est recueillie au voisinage du Kerkour de Moulay bou Azza et on m'a affirmé qu'elle était employée en nature, sans adjonction d'aucun autre élément.

Il semble donc que les potiers Beni Mtir et Beni Mgild n'emploient pas les dégraissants. Je crois même qu'ils les ignorent. Le potier d'Itzer, par exemple, aurait-il été chercher sa terre chez les Zaïan s'il avait su que des tessons broyés pussent la remplacer et cela, à l'époque où les habitants du pays demandaient instamment au général Poeymirau de rester parmi eux et de les protéger contre ces mêmes Zaïan?

Selon moi, la technique des potiers braber est foncièrement archaïque; ces artisans en sont encore au point de l'évolution de la technique céramique où le dégraissant n'avait pas été isolé et où l'homogénéité de l'argile était exclusivement obtenue par la combinaison des terres.

*Confection de la poterie. La gedra.* — A 'Aïn Leuh, l'ouvrier commence par appliquer sur la tête du tour une couronne de glaise dont il pétrit la face supérieure, de façon à lui donner un aspect ondulé (fig. 6, pl. II). A Itzer, il fixe sur le tour trois boules de glaise également destinées, comme la couronne d'Aïn Leuh, à fixer le support (fig. 5, pl. II). Il assujettit solidement ce dernier en faisant tourner doucement le tour et il s'assure de son horizontalité.

Alors il pétrit soigneusement entre ses doigts la terre qu'il va modeler et il l'amène à la consistance voulue en humectant ses mains. Il en façonne une boule de 0<sup>m</sup>,12 à 0<sup>m</sup>,15 et la place, comme fait aussi l'ouvrière risaine, sur le support préalablement

couvert d'une couche de cendres. Cette boule, il l'arrondit entre ses mains tout en actionnant le tour, puis il l'aplatit et y creuse, soit avec le poing, soit avec le pouce, un godet qu'il évase et approfondit tout ensemble.

A ce moment il prépare un premier boudin de glaise qu'il dispose sur le rebord de cette ébauche de plat. Il l'incorpore au vase à petits coups de pouce en imprimant au tour de petits mouvements, tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre. Il l'humecte et l'amincit de la main droite tandis que la gauche le lisse à l'extérieur. Il exhausse les bords d'un récipient grossier dont les parois sont à ce moment basses et verticales <sup>1</sup>.

Par l'adjonction de boudins successifs et avec l'aide du chiffon ou du cuir humide qui facilite le modelage, la paroi s'élève et s'amincit sous les yeux du potier, grâce au mouvement du tour qu'il actionne avec la même lenteur. La main gauche, qui soutenait l'extérieur du vase, va maintenant jouer le même rôle à l'intérieur ; elle permet à l'ouvrier de lisser l'extérieur du vase d'abord avec l'index droit fléchi, ensuite avec la palette ou le roseau qui achèvent le travail de la main.

Il n'est désormais plus besoin de boudins de glaise. Le rôle du cuir mouillé devient prépondérant. Grâce à lui l'argile devient plus plastique. Alors le potier, imprimant au tour un mouvement non pas rapide, — cela serait impossible — mais plus accéléré, prend le rebord du vase entre le pouce et l'index et l'évase tout en le corrigeant avec de menus fragments de glaise, s'il n'est pas suffisamment régulier.

Il ne reste plus qu'à bomber la panse de la gedra : la main gauche, qui joue le rôle actif, exerce une pression sur la face interne du vase tandis que la droite, à l'extérieur, joue le rôle de soutien. Un peu de lissage avec la main, quelques retouches avec le roseau, la poterie est achevée.

Alors le potier détache du tour poterie et support, et les porte à sécher.

*Assiette.* — L'ouvrier la commence de la même façon que la

1. Selon une autre technique, la paroi est incurvée en dedans vers la partie supérieure du pot. Le potier la redresse ensuite en la meuillant.

gedra. A El Hajeb, il en lisse et en calibre le fond avec un galet.

*Plat à couscous.* — Même technique que précédemment : les trous ne sont faits qu'au moment où la terre commence à sécher et grâce à un poinçon de bois (de 0<sup>m</sup>,25 de long environ) auquel l'ouvrier imprime un mouvement de vrille en le roulant entre ses mains.

*Rachevage de la poterie.* — Certes les poteries berbères, ainsi que le dit Quedensfeldt, sont très grossières mais elles ne sont pas, au point où nous les avons laissées, telles qu'on les verra sur le marché.

D'abord leur base porte la trace de la cendre qui les empêchait d'adhérer au support : d'où une surface irrégulière et mal façonnée. C'est à corriger cette défectuosité que le potier emploie sa raclette (fig. 7, pl. II). Cette raclette [*kerrata* (ar.) ; *askert* (berb.)] est une sorte de petite faucille munie d'un manche de bois. Sa longueur est de 0<sup>m</sup>,19, sa courbure de 0<sup>m</sup>,13 au niveau de son diamètre maximum. Mais elle n'est pas seulement incurvée sur ses bords, elle l'est aussi sur ses faces, comme si elle avait été faite du segment horizontal d'un cône très aplati, pris au niveau de sa base. Son action est comparable à celle de la lame oblique du rabot ; elle racle la terre où s'est incrustée la cendre et l'enlève en copeaux (fig. 1, pl. I). Cet instrument ne permet qu'un certain dégrossissage. L'ouvrier, assis sur le sol devant l'entrée de son atelier, frotte ensuite, avec un chiffon légèrement mouillé, le fond du vase qu'il tient sur les genoux ; il ébauche un lissage qu'il termine avec un épi de maïs égrené ou avec un galet.

Le reste de la surface de cette poterie, particulièrement grossière à El Hajeb et à 'Aïn Leuh, mieux façonnée à Itzer, est lissée avec un galet.

A ce moment se place une petite cérémonie dont l'origine magique ne peut être méconnue : l'ouvrier trace avec la pulpe de ses doigts, sur le fond de la poterie, une croix dont la trace, déjà peu visible à ce moment, ne tardera pas à être effacée. Cette croix est le prototype du décor cruciforme si fréquent sur le fond des poteries marocaines<sup>1</sup>.

1. Je crois devoir rappeler à ce sujet un fait que signalait H. Basset, dans son cours de 1918, à Rabat. Il montrait que les potiers des Jbala de l'Est, de Msirda, des Beni Snassen superposent couramment deux décors sur le fond de leurs vases : l'un d'eux est,

*Séchage de la poterie.* — Le séchage de la poterie se fait soit à l'ombre, soit au soleil, selon les circonstances atmosphériques (fig. 1 et 2, pl. I). Pour éviter qu'elle ne s'effondre lorsqu'elle est de volume trop grand, le potier d'El Hajeb prend des feuilles de palmier nain, les découpe en lanières qu'il ajoute les unes aux autres et en enveloppe la moitié inférieure. Le potier d'Aïn Leuh maintient les gedra au moyen d'une corde nouée autour de leur panse.

Je ne sais si le séchage au feu est commun. Mais je ne l'ai vu pratiquer qu'à El Hajeb (fig. 3 et 4, pl. I). Peut-être même y est-il exclusivement saisonnier, car je me trouvais à ce poste en novembre et décembre, au moment de la saison des pluies. Il y a en céramique des techniques imposées par l'état hygrométrique de l'air. J'ai dit ailleurs qu'une ma'alma des Beni Ouriaghel avait refusé de travailler à cause du Chergui qui est un vent brûlant<sup>2</sup>. A. van Gennep nous apprend aussi, dans son étude sur les *Poteries kabyles*, que « les mois de juin, juillet et août sont ceux où l'on cuit le moins<sup>3</sup> », sans doute parce que la dessiccation, trop rapide, rend difficile la confection des poteries. Je crois que le Beni Mtir obéit à des considérations de même ordre, mais de sens opposé : il redoute une dessiccation trop lente par suite de l'humidité.

Quoi qu'il en soit, le potier d'El Hajeb procède comme il suit, pour activer la dessiccation des poteries : il les étale sur le sol (fig. 3, pl. I), gedra au centre avec leur orifice tourné vers le vent, plats à

dans certaines fractions, constitué par une croix noire très grossière et archaïque, l'autre par un décor cruciforme fort délicat. La croix noire est bien certainement l'équivalent de la croix des potiers Beni Mtir et Beni Mgild et on peut ainsi reconnaître la persistance de la coutume prophylactique ancestrale sous la décoration artistique plus moderne qui s'est substituée à la précédente sans la supprimer.

Cette « marque cruciforme » a été signalée sur le fond de vases façonnés à la main et trouvés dans les fouilles exécutées à Marseille dans le fort Saint-Jean (G. Vasseur, *L'origine de Marseille...*, Ann. du Musée d'Hist. nat. de Marseille, t. XIII, Marseille, Moulot fils aîné, 1914, pl. XV, fig. 1, p. 96). G. Vasseur la tient pour un « signe solaire » et la rapproche de celles qu'on observe sur un certain nombre de vases préhistoriques provenant du lac du Bourget, conservés au musée de Saint-Germain et sur un fond de vase en terre rouge recueilli dans le tumulus n° 7 du plateau de Ger. Cette interprétation n'entame en rien ma conviction et je tiens toujours la croix marocaine pour prophylactique.

2. J. Herber, *op. cit.*, p. 247.

3. A. van Gennep, *Études d'ethnographie algérienne*, Paris, E. Leroux, 1911, p. 28.

la périphérie. Puis il les recouvre de paille qu'il allume. Après cette flambée, il prend les poteries avec la main ou en se protégeant avec un simple chiffon, ce qui prouve que ces poteries ne sont pas bien chaudes, il les essuie et les disperse sur le sol.

*Décoration des poteries.* — Aucune de ces poteries n'acquiert sous l'action du galet, « ce brillant et ce ton savonneux<sup>1</sup> » dont parle A. van Gennep à propos des poteries kabyles. Elles ne ressemblent pas davantage aux poteries rifaines du Zerhoun.

De couleur plus ou moins rouge, elles laissent voir des points plus ou moins brillants ; elles sont toujours rudes au toucher. Jamais elles ne sont recouvertes d'un engobe ou de peintures, mais bien souvent elles sont ornées de dessins incisés. Ces derniers sont constitués par de petites encoches ou par des lignes, les unes et les autres, isolées ou combinées. Les encoches sont faites avec le doigt ou avec un morceau de bois, les lignes avec un fragment de peigne ou de roseau dont l'extrémité a été dentelée avec un couteau.

On pourrait décrire ce décor en employant les termes que S. Gsell a consacrés aux poteries néolithiques de l'Afrique du Nord : « raies circulaires, simples ou parallèles ; suite de points, de trous fréquemment superposés sur plusieurs lignes ; hachures verticales, obliques, croisées de manière à former un quadrillé ; zone de traits ondulés, dressés... »<sup>2</sup> (fig. 1, 2, 3, 4, 5, 6, pl. III). S. Gsell ajoute « série de chevrons » : je n'en ai observé ni sur les poteries des Beni Mtir ni sur celles des Beni Mgild.

La plupart de ces motifs sont caractéristiques de la décoration faite au tour ; aussi ne sera-t-on point étonné d'y trouver des lignes ondulées qui sont rares sur les poteries marocaines décorées au pinceau.

Existe-t-il des saillies pour favoriser la préhension ? Je ne connais que les tubercules qui servent à saisir les couvercles des plats à tajin (fig. 4, pl. I).

Je ne saurais dire s'il existe actuellement des poteries à décor

1. Ne serait-il pas plus judicieux d'appeler *brunissage*, l'opération qui donne aux poteries ce ton brillant et savonneux en raison de la confusion que permet l'emploi des mots *lissage* et *polissage* ?

2. S. Gsell, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, Paris, Hachette et C<sup>ie</sup>, 1913, t. I, pp. 194-195.

estampé chez les Beni Mtir et les Beni Mgild, mais j'ai vu entre les mains du R. P. H. Koehler, aumônier du Groupe mobile de Meknès, un vieux tesson, épais, qu'il avait recueilli dans une qasbah en ruines au Sud de la piste qui relie les postes de Lias et de Mrirt<sup>1</sup> et qui était orné de motifs estampés. Ils étaient composés de deux circonférences concentriques entre lesquelles étaient réparties nombre de petites circonférences.

Les poteries braber que j'étudie ici sont donc au point de vue de la décoration foncièrement distinctes des poteries à décor peint faites sans l'aide du tour des ateliers de l'Aurès, de Kabylie et d'une manière générale de la zone montagneuse voisine de la Méditerranée aussi bien en Algérie qu'au Maroc. Elles montrent une fois de plus que le décor peint est bien exclusif du décor incisé ou gravé<sup>2</sup>.

*Cuisson. Four.* — La technique braber marque un progrès sur celle des ouvrières rifaines sous le rapport de la confection des poteries (et non pas sous celui de leur rachevage), mais elle est aussi primitive que la leur, en ce qui concerne la cuisson. Elle n'utilise pas le four ; elle comporte elle aussi la cuisson en plein air.

J'ai assisté plusieurs fois à l'aménagement d'une fournée et je me propose de décrire fidèlement cette opération, sans ignorer que les gestes de l'ouvrier d'El Hajeb (celui dont j'ai pris la technique comme type) n'ont rien de rituel et qu'ils ne révèlent parfois qu'un tour de main particulier.

Cet ouvrier ne creuse pas la moindre excavation ; sur la cendre même du feu qui a servi à sécher les poteries, il dépose de la paille qu'il tasse bien et qu'il recouvre d'une petite couche de terre. Cette couche, à limites circulaires, de diamètre moindre que celui de la paille, supportera les poteries. Elle constitue à ce moment un feutrage qui diminue les risques de casse.

Sur ce lit, l'ouvrier place d'abord les gedra les unes contre les autres, couchées, le fond tourné au vent<sup>3</sup>. Ensuite il appuie contre

1. Je ne saurais affirmer que cette qasbah ait été occupée avant sa ruine par les Beni Mgild. Elle était, en tous cas, à la limite du territoire de cette tribu et de celui des Zaïan.

2. A. van Gennep, *op. cit.*, p. 35.

3. On a vu plus haut, à propos du séchage, que le potier place ses poteries, l'orifice au vent. Cette fois, c'est le fond qu'il tourne dans cette direction. J'en ignore la raison.



elles les assiettes qu'il place droites et qu'il dispose à la manière de tuiles imbriquées. Enfin, il recouvre l'ensemble de ces poteries avec des plats posés horizontalement (fig. 5, pl. I, et fig. 7, pl. III). Une des fournées que j'ai observées contenait 27 pièces : 4 gedra, 4 plats à couscous, 5 plats à tajin avec leur couvercle, 14 assiettes. — Lorsque cet arrangement est terminé, l'ouvrier prend des pierres et les dispose autour des poteries, mais au delà de la paille, de sorte qu'il existe un sillon de circonvallation, large d'un travers de main environ entre les poteries et les pierres (fig. 8, pl. III). Il place d'abord les plus grosses pierres à un certain intervalle les unes des autres, puis il les réunit avec des pierres de moindre volume et il réalise ainsi une murette ajourée de 0<sup>m</sup>,30 à 0<sup>m</sup>,35 de hauteur. Alors il recouvre les poteries de vieux sacs ; il va chercher de la paille hachée menue et la met dans le sillon où il la tasse avec les mains, principalement dans la région qui est au vent.

Il allume le feu et ajoute de la paille en la tassant toujours de façon à ralentir la combustion. Si ses efforts sont vains, il se sert de terre comme couvre-feu. Puis il apporte d'autre paille, il en recouvre les poteries et en ajoute autant qu'il est nécessaire pour entretenir le feu qui flambe peu et fume beaucoup (fig. 6, pl. I).

Cette opération dure jusqu'à la cuisson. Elle dure peu cependant et il est aisé de penser qu'elle est très imparfaite.

Le fonctionnement de ce four mérite quelques commentaires :

a) A quoi sert le cercle de pierres qui l'entoure ? J'estime qu'il joue un double rôle. D'abord il sert de paravent et diminue la rapidité de la combustion<sup>1</sup>. Puis, il empêche la paille (ou le *doum* car le potier d'El Hajeb n'emploie pas toujours le même combustible) de s'éparpiller. La preuve en est que le potier d'Itzer qui chauffe souvent ses pots avec des billes de cèdre, n'en use que fort peu<sup>2</sup> ; il n'en a pas besoin pour maintenir les bûches alignées et dressées contre les poteries. Mais comme il se prive de cette murette qui

1. Par contre, lorsque le potier désire activer cette combustion, il écarte plus ou moins les pierres du côté du vent.

2. Le potier d'Itzer n'use d'ailleurs du cèdre qu'à regret. Il préfère le menu bois qui est plus favorable à la cuisson. Cela se comprend : le retrait à la cuisson est d'autant plus régulier que la chaleur est mieux répartie et on conçoit qu'à ce point de vue, le chauffage avec des billes de cèdre soit très défectueux.

constitue une ébauche de four, il doit y suppléer ; il recouvre la partie du foyer qui est au vent avec du fumier.

b) Le four des Beni Mtir et des Beni Mgild ne donne pas aux poteries le degré de cuisson qu'elles devraient avoir, et cependant on est encore surpris qu'avec un feu de paille, allumé en plein air, on obtienne des résultats qu'à priori on n'oserait escompter. Il n'en serait pas ainsi sans le mode de chargement du four. On a vu en effet que l'ouvrier s'efforce de ralentir la combustion de la paille en étouffant la flamme dès qu'elle se produit. On a remarqué aussi qu'il recouvre les gedra et les plats posés verticalement avec les plats les plus larges. Il lui arrive même de mettre des sacs au-dessus des poteries<sup>1</sup>. Il empêche ainsi toute déperdition de chaleur. Le lit de paille, épais, tassé et recouvert de terre concourt à ce résultat ; il ne tarde pas à prendre feu, il se consume lentement, à l'étouffée ; la terre se chauffe et garde la chaleur comme la paroi d'un four.

La cuisson des poteries est donc intelligemment dirigée ; néanmoins la technique en est rudimentaire. N'était la force de la tradition, on ne comprendrait pas que ces ouvriers, qui connaissent sans doute les fours de potier et qui font cuire leur viande dans des fours de terre, n'aient pu améliorer leur industrie.

*Vernissage.* — Les potiers ne semblent touchés par le progrès que dans leurs tentatives de vernissage des poteries. Mais combien elles sont maladroites ! Ils n'aboutissent qu'à créer des bavures semblables aux coulées d'un pot de miel qui aurait deversé. Ce vernis est obtenu au moyen de *koheul* (*tazoult*, berb.) recueilli à Outad ou à Qasbat el Maghzen. Il est broyé au pilon, dilué avec de l'eau et passé au moyen d'une touffe de laine sur la poterie qui est ensuite portée au feu.

Je ne saurais dire si ce procédé était anciennement connu et si Quedensfeldt l'a ignoré, ou s'il est d'introduction récente. En tous cas, il n'est pratiqué qu'à Itzer.

*Forme des poteries.* — A El Hajeb et à Aïn Leuh, la poterie est très peu variée. Elle ne comprend que les plats et les récipients

1. Cette façon de couvrir le feu a également pour résultat de répartir la chaleur sur toutes les poteries, de sorte qu'elles sont uniformément chauffées, tout au moins dans la mesure où le permet une technique aussi rudimentaire.

indispensables à l'existence de populations très frugales et qui ont une préférence marquée pour les plats en bois.

On trouve :

le plat à ragoût (*tajin*, ar. et berb.) qui est souvent muni d'un couvercle ;

le grand plat à galette (*ferah*, ar. ; *bou r'roum*, berb.) qui a bien 0<sup>m</sup>,40 de diamètre et que l'on peut voir sur la plupart des gravures représentant le séchage des plats ou leur cuisson ;

la marmite (*gedra*, ar. ; *tasill*, berb.) ;

le plat à couscous (*keskes*, ar. ; *asiksou*, berb.) de forme tronconique (fig. 2, pl. I), muni d'un rebord épais ;

la cruche (*gemboura*, ar. ; *id.* ou *tagenbourt*, berb.)

et le réchaud (*lmjmer*) très simple avec ou sans pied (fig. 9, pl. II).

A Itzer, on peut voir toutes ces poteries et un certain nombre d'autres de formes plus élégantes qu'il ne m'a pas été possible de photographier, étant donné les circonstances et la brièveté de mon séjour.

\*  
\*  
\*

J'en viens maintenant aux questions de doctrine que soulève la technique des Beni Mtir et des Beni Mgild.

On peut voir successivement, en parcourant la subdivision de Meknès, les ouvrières rifaines du Zerhoun qui modèlent la terre sur un support et la cuisent en plein air ; les ouvriers de Meknès qui ont des tours et des fours assez semblables à ceux des pays européens ; enfin les potiers Beni Mtir qui se servent du tour, tout en faisant cuire les poteries comme les Rifaines du Zerhoun<sup>1</sup>. Chacun de ces groupements ouvriers, malgré leur voisinage, combine les techniques céramiques d'une façon qui lui est particulière. Quelle qu'en soit la raison, on peut d'ores et déjà affirmer que la qualité de l'argile n'y est pour rien. Les « potières » du Zerhoun par exemple,

1. Cet exposé que je tiens pour complet au point de vue de l'énumération des techniques ne donne pas une idée complète de la céramique dans la subdivision de Meknès. Il ne fait pas état, par exemple, des ateliers d'Agouraï, il ne parle pas davantage des potières des Ouled Nceir ni de celles que l'on ne doit pas manquer de rencontrer dans les petites tribus vivant sous la tente.

et le potier de Moulay Idris qui habitent la même région, pourraient se servir de la même terre et ils n'en font rien. De même le potier d'El Hajeb : il lui serait permis d'aller à Meknès bien plus facilement que les céramistes de Fès et il n'y va point<sup>1</sup>. Ce n'est donc pas la terre qui détermine le choix des techniques. Bien au contraire, c'est l'ouvrier qui cherche partout l'argile qui convient à sa technique traditionnelle.

Ce rapide aperçu sur la céramique dans la subdivision de Meknès atteste une fois de plus l'exactitude de la loi sur laquelle A. van Gennep a tant insisté : « Si la poterie à la main est l'œuvre des femmes . . . , le tour est l'instrument des hommes ; les premières vivent à la campagne, les seconds de préférence dans les centres commerciaux<sup>2</sup>. »

Mais il s'en faut que cette distinction, basée sur la sexualité, se retrouve dans les particularités des techniques. Quelle que soit la différence apparente de leur outillage, l'ouvrière rifaine et le potier braber travaillent de même façon : leurs procédés de modelage correspondent tous deux à la « septième manière de faire la poterie » qu'A. van Gennep, dans sa classification des techniques, a décrite en ces termes : « On place un petit bloc d'argile sur un objet ad hoc, on fait le fond et on élève les parois, en ajoutant successivement de courts boudins d'argile (colombins) soit courts, soit de la longueur de la circonférence du vase en train, au fur et à mesure des besoins ; . . . .<sup>3</sup>. »

Bien que cette classification ait été établie pour les poteries faites à la main, elle s'applique très exactement à la manière des ouvriers Beni Mtir. Il n'en serait pas ainsi s'il y avait une différence fondamentale entre le travail exécuté sur le support des rifaines et le travail au tour des Beni Mtir. Le tour braber (celui des Beni Mtir et des Beni Mgild seulement, car toute généralisation serait actuellement imprudente) est une machine fort mal

1. A. Bel (*Les industries de la céramique à Fès*, Alger, J. Carbonel ; Paris, E. Leroux, 1908) nous apprend que les faïenciers de Fès n'hésitent pas à aller chercher à Meknès, c'est-à-dire à près de 60 kilomètres, le sable blanc dont ils ont besoin pour préparer leurs émaux (p. 121).

2. A. van Gennep, *op. cit.*, p. 32.

3. Id., *op. cit.*, p. 23.



construite. Le plateau inférieur n'a ni le poids, ni le diamètre suffisants<sup>1</sup> pour être ce que Maistre Claudius Popelyn, le traducteur de Piccolpassi appelait, au xvi<sup>e</sup> siècle, une « roue de volée »<sup>2</sup> ; le morceau de tente qui lui sert de collier ou de coussinet ne lui permet pas d'être vite ; il n'a pas d'élan, il est constamment sous la dépendance du coup de pied. Il ne peut guère servir qu'à placer successivement sous les yeux ou le doigt de l'ouvrier et par de petits mouvements dans un sens ou dans l'autre, en avant ou en arrière, les divers segments de la poterie : il joue le rôle d'une selle mue par les pieds ; il est utilisé comme un support.

En outre, le berbère fait un mauvais emploi de cet instrument défectueux (fig. 9, pl. III). Alors que le potier de Fès ne se sert du support que pour la confection de certaines poteries<sup>3</sup> (le support facilite le transport avant le séchage), le braber a conservé *systématiquement* cet accessoire indispensable à la rifaine et à la kabyle, mais superflu pour tout autre potier. Il lui a manqué de connaître un instrument dont la simplicité est par ailleurs proverbiale, le fil à couper... la glaise.

Bien mieux, il a conservé l'emploi de la cendre et il a ainsi juxtaposé deux procédés contradictoires puisqu'il fixe solidement le support sur la tête du tour alors qu'il a soin de mettre de la cendre sur le support pour que la glaise n'y adhère pas. Il conserve ainsi la technique essentiellement primitive des femmes tout en adoptant un instrument nouveau.

Quelle est l'origine de ce tour rudimentaire ? Est-il une mauvaise imitation des tours à volant ? Marque-t-il une régression due à ce que son mécanisme n'a pas été compris de ceux qui l'ont adopté ?

1. Le plateau inférieur du tour de Fès qui n'a pas l'ampleur de celui des tours européens, a pourtant 0<sup>m</sup>,90 de diamètre (A. Bel, *Les industries de la céramique à Fès*, Alger, J. Carbonel ; Paris, E. Leroux, 1918, p. 72) alors que le tour berbère n'a guère plus de 0<sup>m</sup>,50.

2. *Les Troys livres de l'art du Potier...*, du cavalier Cyprien Piccolpassi,.... traduits de l'italien en langue françoise par Maistre Claudius Popelyn, parisien. Paris, Librairie internationale, MDCCCLX.

3. A. Bel, *op. cit.*, p. 82. Le potier de Fès paraît d'ailleurs avoir subi l'influence ancestrale ; il emploie le support bien plus fréquemment que les potiers européens. Même remarque pour le potier de Moulay Idris et pour celui de Sidi Kacem (Cherarda), qui donne au support le nom de *tbok* ou de *tbot*.

A mon sens, le tour braber est tout à fait archaïque ; il est au point de vue de la technologie, un instrument intermédiaire entre le support et le tour. Il est le prototype de ce dernier plutôt qu'il n'en dérive et c'est pourquoi les potiers Beni Mtir et Beni Mgild ont pu l'employer tout en conservant « la septième manière de faire la poterie » à la main que pratiquaient sans doute autrefois les femmes de la tribu et que l'on peut voir encore chez les Kabyles<sup>1</sup>, dans les grands groupes de même technique de l'Aurès, de l'Atlas, de Blida, du Dahra, des Beni Snassen, des Jbala orientaux, dans les agglomérations rifaines du Zerhoun et aussi, comme H. Basset nous l'a appris dans un de ses derniers travaux, chez les Ghiata<sup>2</sup>.

Ce tour n'existe pas seulement dans les tribus de la subdivision de Meknès ; il a été signalé par A. Joly à Tétouan<sup>3</sup>, par A. van Gennep à Nédromah<sup>4</sup> et par E. Laoust chez les Ntifa<sup>5</sup>. Comment admettre que des imitateurs aient commis, en des endroits aussi éloignés, la même maladresse dans leur copie du tour à volant !

C'est pourquoi le tour braber ne me paraît pas la contrefaçon d'une autre machine ; il est la machine d'une autre technique qui subsiste tout comme le support, à côté de la technique perfectionnée du tour moderne des potiers de Meknès et de Fès.

Il ne s'en suit pas que ce tour soit originaire du pays. L'absence d'un mot berbère pour le désigner laisse déjà penser qu'il n'est pas autochtone. Et si l'on veut bien considérer que les potiers exercent une profession réprouvée et que les artisans qui s'adonnent à ces professions ont un type ethnique révélateur de leur origine, on n'est pas loin de penser que le tour est venu avec eux d'un pays où il était déjà employé par une caste ou une corporation de potiers<sup>6</sup>.

1. A. van Gennep, *op. cit.*, p. 28.

2. H. Basset, *Notes sur les poteries des Ghiata*, Hespéris, 1925, pp. 439-442.

3. A. Joly, *op. cit.*

4. A. van Gennep, *Les poteries peintes....*, supra, p. 266.

5. E. Laoust, *op. cit.*, p. 65.

6. H. Basset, dans ses *Notes sur les poteries des Ghiata*, avait tiré des conclusions très intéressantes de la présence des potiers « sahariens » dans certaines tribus où ils jalonnent le chemin parcouru par les migrations qui ont autrefois traversé l'Atlas ; elles viennent à l'appui de mon hypothèse sur l'origine du tour braber. Hypothèse qui est également plausible si l'on admet que les déplacements des potiers ont été indépendants de ces migrations et motivés par des raisons personnelles, la recherche du travail, par



Cette hypothèse corrobore l'opinion de ceux pour qui le tour n'est pas le résultat de la transformation du plateau<sup>1</sup> ; elle fournit une explication locale de la séparation des techniques du modelage dans ses rapports avec la sexualité.

Ces conjectures ne pourront être vérifiées que le jour où toutes les techniques du Nord de l'Afrique, du Sahara et du Soudan seront connues<sup>2</sup>. Mais on peut tout au moins relever quelques faits incontestables qui seront le résumé et la conclusion de cette étude, à savoir :

Les poteries des Beni Mtir et des Beni Mgild sont des poteries faites sur un tour archaïque qui est utilisé comme un support ; elles sont élevées par adjonction de boudins d'argile comme les poteries faites par des femmes ; leur décoration est encore celle des poteries néolithiques et elles sont cuites en plein air, c'est-à-dire au moyen du plus rudimentaire des fours.

exemple. N'est-on d'ailleurs pas en droit de penser que les artisans exerçant des professions réprouvées n'ont qu'un attachement fort lâche pour une société qui les tient en marge ?

1. A. van Gennep, *Études d'ethn. alg.*, p. 33.

2. J'ai signalé plus haut que les potiers de la région de Meknès se disent fréquemment « Sahariens » ; les potiers des Ichqern auraient même origine et l'un d'eux serait, d'après un informateur marié à une Ichqern, des Ait Yahia ou Othman ; d'autres potiers nés dans la tribu où ils travaillent ont un type ethnique qui ne laisse aucun doute sur le pays de leurs aïeux. Et cependant, je n'ai pas cru devoir conclure que le tour fût d'origine saharienne parce que le Sahara en question n'est pas celui des géographes. Il n'a d'ailleurs pas dans l'esprit même des Marocains une unité réelle. Selon H. Basset les « sahariens » de la région de Fès sont des Filala, tandis que ceux de Marrakech sont des Draoua, au point que dans le Dir, à l'Est de Marrakech, Draoui est synonyme de potier. Quelle que soit d'ailleurs la région que les potiers désignent sous le nom de Sahara, il se peut bien qu'elle n'ait été qu'une des étapes de leur exode.

On est loin de connaître les migrations des techniques dans l'Afrique septentrionale et occidentale. A côté des faits tels que le glissement des tribus brabers vers la côte qui montrent comment certains artisans du Sud arrivèrent au Maroc, il en est d'autres qui établissent l'existence d'un mouvement de sens inverse. Dans une lettre qu'il m'adressait le 31 janvier 1916, le P. de Foucauld disait tout l'intérêt que présentait « l'ethnologie des « artisans [de l'Ahaggar], race et classe spéciale à traits sémitiques et à peau chocolat, qui d'après certains sont d'origine israélite et venus du Maroc à une époque très reculée. »

## TEXTES CHLEUH DE L'OUED NFIS

Par M. le Commandant L. JUSTINARD.

---

*Inid ouaili tktit aök mas ten ikkan  
Attisent is lga ddounit ghir agharas  
(Sidi Hammou).*

De tous ceux qui sont passés,  
Hélas, si tu te souviens,  
Tu connaîtras que la vie n'est rien qu'un chemin.

J'ai causé bien souvent avec Henri Basset des montagnes de l'Oued Nfis et de cette mosquée de Tinnel, enclose dans leurs gorges, qui est un des lieux les plus chargés d'histoire de toute l'Afrique berbère, et d'où il devait rapporter une de ces belles gerbes, présage d'autres moissons, qui rendent plus grands nos regrets.

Au premier voyage qu'il y fit — ce devait être vers 1922 — le pays de l'Oued Nfis n'avait pas bonne réputation, officiellement du moins. On disait que les gens du pays, à l'exemple de leur caïd, n'aimaient pas les étrangers et que cette hostilité rendait les voyages incertains, sinon dangereux.

Or le pays était très sûr. Et le caïd des Goundafa, qui de tout temps a mis son orgueil dans la sûreté du Tizi n Test, disait dans son rude langage : « On peut tuer et piller aux portes de Marrakech, mais on me demande compte, à moi, d'un pain de sucre volé en haut du Tizi n Test. » Pourquoi cette mauvaise réputation et si peu méritée ? Dieu seul sait la vérité.

A Marrakech où Henri Basset était venu me voir au passage, j'avais pu lui garantir le plus facile des voyages, ou tout au moins que les chefs du pays feraient tout pour le rendre facile. Et sa caravane reçut dans l'Oued Nfis le meilleur accueil. Et comme cet ami

charmant était aussi un caractère, il eut la coquetterie d'en porter témoignage en tête de sa belle étude sur Tinnel. Combien de fois me l'a-t-il rappelé, avec son joli sourire, si jeune, ironique sans méchanceté, et qu'on ne peut se résoudre à croire effacé à jamais.

En souvenir d'Henri Basset et en hommage à sa mémoire, je veux tirer de mon herbier berbère, qu'il me pressait si gentiment d'ouvrir, et si souvent en vain, quelques vers qu'on chante dans les montagnes de l'Oued Nfis et une petite légende relative à la construction de la mosquée de Tinnel.

# I. — UNE LÉGENDE DE L'OUED NFIS.

(Texte chleuh.)

*Illa ia ourgaz, iouchkad zgh Ouzaghar ; ira iaoun d Izlagen n 'Ammi Ahmed. Ira timezgida n Tinnel. Netta illa dares lkhbar is attbnoun lmalmin. Ioufa ian oujarif injern ifoulkin. Inna : « Ouallah abla ousigh ajarif ad attaouigh i lmalmin gh timez gida n Tinnel. » Iousit, s lqodrat Illahi. Ifsous, isahel fellas. Ailligh lkmen Tikiout, imnaggar gis chchitan, argaz ichiben, isker tamart, iknou fouakkaz. Imnaggar gh ougharas d oualli iousin ajarif. Innas : « Mani trit s ghaiad tousit ? » Innas : « A khouia, righ sers Tinnel. » Innas : « Tnfagam d laqal ennek, haqqan ighouik its. Timezgida n Tinnel kkightid, innas, tkemmel. Ghir loh s ouzrou an tousit. » Iloh sers. Iaoun s dar timzgida. Iafin lmalmin ar oukan bnnoun. Inna : « La houa oula qoua ila billah. Argaz elli isekhsarii. » Iourri dagh s ouzrou att iasi. Ilkemt id art ithaoul. Our a soul izdagh. Ar ialla.*

(Traduction.)

Un homme venait de l'Azaghar. Il montait par les Izlagen n Ammi Ahmed. Il voulait aller à la mosquée de Tinnel. Il savait que les ouvriers étaient en train de la bâtir. Il trouva un beau morceau de roc bien taillé. Il dit : « Par Dieu, je vais soulever ce bloc et le porter aux ouvriers de la mosquée de Tinnel. »

Il le souleva, par la puissance de Dieu. Le bloc était léger et facile à porter.

En arrivant à Tikiout, il rencontra le Diable. C'était un vieil homme avec de la barbe, courbé sur son bâton. Il rencontra en

chemin celui qui portait le roc et il lui dit : « Où vas-tu porter cela ? — Mon frère, je vais à Tinnel. — Ton esprit est-il troublé ou bien est-ce que tu dors ? La mosquée de Tinnel, j'en viens. Elle est terminée. Jette donc cette pierre que tu portes. »

L'homme jeta sa pierre, il continua son chemin et monta jusqu'à la mosquée de Tinnel. Il trouva les ouvriers en train de la construire.

Il dit : « Il n'y a de force et de puissance qu'en Dieu. Cet homme-là m'a trompé. »

Il revint à son roc pour le porter. Il le retrouva, mais il ne put le porter. Et il pleura.

## II. — LA GÉOGRAPHIE POÉTIQUE DES CHLEUH.

La poésie des Chleuh peut revêtir des aspects très divers. Il y a une sorte de géographie poétique.

Le poète errant, *siaḥ*, est naturellement un grand voyageur. Il chante souvent dans ses vers les lieux qu'il a parcourus. Il caractérise parfois d'un mot le pays ou les gens, en tire des comparaisons, fait des allusions à ses souvenirs de voyages, bons ou mauvais, aux jolies femmes, aux hôtes généreux ou avarés.

En voici quelques exemples tirés du grand Atlas et en particulier de la région de l'Oued Nfis, au pays des Goundafa :

*Ai adrar n Dren<sup>1</sup>, ar tattouit ailligh trmit,  
Ikkad Ouirezzan afella, iadder aoun s akal.*

Tu as beau t'élever, montagne de l'Atlas,  
A en être lassée,  
Ouirezzane te dépasse et te rabaisse à terre.

*A Ouirezzan, akoullou iougern idraren, dkii  
Ikkekd ougharas oufella, lkiber iharm.*

Toi qui dépasses en hauteur,  
Ouirezzane, toutes les montagnes,  
Sur toi le chemin est passé :  
Être orgueilleux est un péché.

1. Adrar n Dren est le nom que les Chleuh donnent au grand Atlas. « Les Barbares l'appellent Dyrin », disait déjà Strabon, livre 17, ch. 3. Peut-être faut-il y voir une déformation de « Adrar n idraren », la montagne des montagnes.

Pour les gens de l'Oued Nfis, Ouirezzane est la plus haute des montagnes. Pourtant le col la franchit. D'où la petite leçon morale : il ne convient pas d'être orgueilleux, si élevé qu'on soit.

*Iẓẓoull Ouicheddane Ouankrim, ar akkan isemmiden  
I Tizi n Ouirezzane ouanna tent ikkam ikhafer.*

Ouicheddane fait la prière en regardant Ouankrim ;  
Il envoie les vents froids vers le col d'Ouirezzane  
Qu'on a du risque à passer.

— *Iggout Ouicheddane, amẓat agharas n Ounein,  
A bab nouerdoun oumlil, our ak ousigh asaoun  
Oula aksar, igh ak irmi tasit talhamelt enne.*

— *Nekk our gigh Gounein oula ligh oult Ounein  
Oula qnegh adoukou n oualli ilan oult Ounein.  
Iggout oulgim, igerd aǝk tilli mnǝnin,  
Igerdend gh imezlag our soul iqama iat.*

— Ouicheddane est difficile, ô maître du mulet blanc,  
Prends le chemin d'Ounein. Je ne te garantis pas  
La descente ou la montée. Si ta bête est fatiguée  
Tu porteras son fardeau.

— Je ne suis pas d'Ounein, n'ai pris femme d'Ounein  
Et ne porte pas au pied  
La sandale de celui qui prit femme d'Ounein.  
Ce n'est pas rien que la gaule. Elle va dans tous les coins,  
Atteint les plus malaisés et n'y laisse rien.

Le couplet précédent est un dialogue qui se prête à beaucoup d'allusions. A la base il y a le fait local que le col d'Ounein est plus facile que celui d'Ouicheddane, souvent bloqué par la neige.

Un des chanteurs conseille à l'autre de modérer son désir. Lequel ? Toutes les suppositions sont permises.

« Prends le chemin d'Ounein », lui dit-il. « Ce n'est pas peu de chose que de passer Ouicheddane. »

Mais l'autre ne l'entend pas ainsi. Il n'a pas souci d'Ounein. « Ce n'est pas peu de chose non plus que la gaule, le bâton. » Ici encore une comparaison locale empruntée à la cueillette des olives, qui fait l'éloge du bâton...



*Allah idoun, igat Rabbi tama n ougharas.  
 Allah doun<sup>1</sup>, nekki af iga lferd aount inigh  
 Nekki llid asin adar s lmaḥal ennoun.  
 A Lalla 'Aziza, bidd i rrouanou senmilit  
 Mkad inmala ouzzal f iimi lmenchar,  
 Mkad inmala iid iouḥaik f oughanim.  
 Haiagh ar dagh nkerz, ngher i oualli iousin  
 Aman i Dra<sup>2</sup>, iasi zzit i ouasif n Sous.  
 Nekkin da istaran snegh iqbilén ddelnin :  
 La'ilm i Fes, aman i Tessaout, amarg i Sous,  
 L Faija irriḥ, Alougoum i ḥanna d ouaman,  
 Arraou n iselman i lboḥour, itran i igenouan,  
 Zzbib i Oued Nfis, akhnif i Ouzanif,  
 Afoulki d ḥaijeb i Marrakech, itioubdaris  
 Sbādiad ourijal n Marrakech ini tgnem,  
 Atknerm, taghouiit igatid oughrib adfelli  
 Tasousem, agherrabou greghis i tadangioun.*

Dieu a mis le salut à côté du chemin.  
 Salut, Dieu vous assiste, il est d'obligation  
 Pour moi, de vous le dire, à vous  
 Chez lesquels mes pas m'ont conduit.  
 O Lalla Aziza, viens en aide à mon aire,  
 Tiens mes bœufs alignés, comme les dents de fer  
 Au tranchant de la scie, comme le fil de trame  
 Est le long du roseau qui tisse le ḥaik.  
 Voici que je laboure encore et je veux invoquer celui  
 Qui donne de l'eau à l'oued Dra<sup>2</sup>  
 Et des oliviers à l'oued Sous.  
 Moi qui ai voyagé, je sais les bons pays :  
 La science est à Fes, l'eau dans la Tessaout,  
 Les chansons dans le Sous,  
 Les vents dans la Feija,  
 De l'eau et du henné au pays d'Alougoum,  
 Les poissons dans la mer, les étoiles au ciel,  
 Raisins de l'oued Nfis, burnous noirs d'Azanif.  
 A Marrakech, dit-on, sont les belles cloîtrées.  
 Sept patrons de Marrakech, levez-vous si vous dormez.

1. Allah a'oun, Dieu aide, formule de salut.



L'exilé pousse des cris. Aidez-moi, car mon esquif  
Dans les flots je l'ai lancé.

Voici des vers que chantait ironiquement le poète Sidi Hammou  
aux gens du val d'Agoundis<sup>1</sup> où il fait très froid :

*Iouf jjahennama Agoundis, irgha bāda netta ;  
Iak darōum aggis illan idraren d ouaman ?*

L'enfer vaut mieux que l'Agoundis,  
Au moins dans l'enfer il fait chaud ;  
Chez vous n'est-ce pas, il n'est rien  
Que des montagnes et de l'eau ?

Un ancien chant d'ahouach des Aït Semmeg met dans la bouche  
des montagnards cherchant à ne rien payer à leur caïd cette descrip-  
tion de leur montagne<sup>2</sup> :

*Nekki ger ighouliden dlanin agh oukan elligh ;  
Aroukan fellagh izouzzrn Ouankrim aman ;  
Ian izouin llouz ar iferroun lkelfat.*

Moi, je ne suis qu'au milieu des hauts rochers ténébreux ;  
Seul Ouankrim verse sur nous de l'eau en cascades ;  
Ceux qui ont des amandiers à secouer,  
Les impôts et les corvées, c'est à eux de les payer.

*Aman nger ighouliden souanin asemmid  
Soun agris ider dagh fellasen ouaiad,  
Adagh ifka ouhabib, nssin as lkheir.*

L'eau des hauts rochers buvant la glace et le vent  
Et sur lesquels tombe encore la neige glacée,  
Mon ami me l'a donnée et je connais son bienfait<sup>3</sup>.

— *Iger n Kouris aiad, taoulktinou mattid.*

— *Mia bla kii addighlin ira tisent ;*

*Mlad isen akkagh aggourn ikoutin rahalegh.*

1. Agoundis est une haute vallée du pays Goundafi, au pied du Djebel Ouankrim.

2. Aït Semmeg et Ounein sont deux tribus du versant Sud de l'Atlas voisines des Goundafa et qui leur sont rattachées.

3. Le poète compare le don précieux que lui a fait son ami à la belle eau pure et glacée de la haute montagne.

## PLANCHE I

FIG. 1. — Le potier d'El Hajeb, assis devant la galerie qui lui sert d'atelier, enlève avec sa raclette les aspérités du fond d'un plat. A sa droite, deux plats sèchent au soleil ; à sa gauche sont deux plateaux sur lesquels étaient posés des plats qu'il vient de « rachever ».

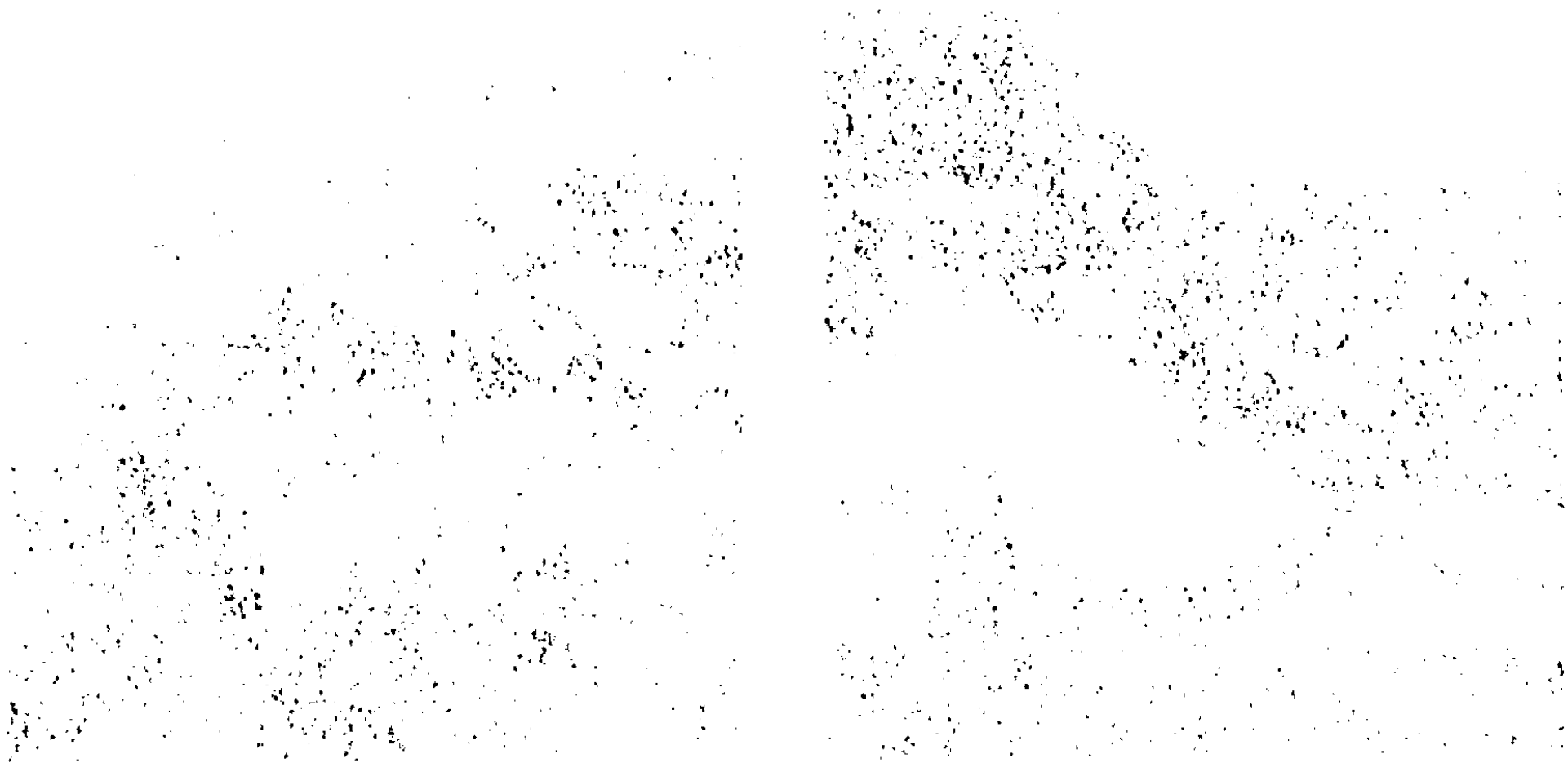
FIG. 2. — Au premier plan, un certain nombre de poteries sèchent au plein air ; à côté d'elles, un sac rempli de paille. Au second plan, caché partiellement par le potier, l'orifice du trou sur les parois duquel s'ouvre l'atelier. Entre les poteries et le trou, la fumée d'un feu de paille destiné à sécher d'autres poteries.

FIG. 3. — Le potier dispose les poteries sur le sol et va activer leur dessiccation au moyen d'un feu de paille.

FIG. 4. — Au premier plan, à droite, la murette de pierre d'un ancien four ; au second plan, des poteries dont la dessiccation vient d'être obtenue au moyen d'un feu de paille. On aperçoit au troisième plan, l'excavation sur la paroi de laquelle s'ouvre l'atelier du potier (cf. également fig. 2).

FIG. 5. — Le four du potier : les grands plats qui reposent sur les *gedra*, les *keskes*, les *gemboura*, ne sont pas encore recouverts de paille et de chiffons.

FIG. 6. — Le four chargé et allumé (d'après une carte postale).



1. The following information is being furnished to you for your information only. It is not intended to constitute an offer of insurance or any other financial product. The information is being provided to you for your information only and should not be used as a basis for any investment decision. The information is being provided to you for your information only and should not be used as a basis for any investment decision.

It is important to note that the above results are based on the assumption that the data are stationary. If the data are non-stationary, the results may be biased. Therefore, it is important to test for stationarity before conducting the analysis. The results of the stationarity tests are reported in Table 2. The results show that the data are stationary at the 1% level. Therefore, the results of the above analysis are valid.

[illegible]





## PLANCHE II

FIG. 1. — Plan de l'atelier du potier d'Aïn Leuh. Le tour à droite en entrant ; à gauche, les réserves de bois et d'argile.

FIG. 2. — Plan d'un des ateliers d'Itzer. A gauche de l'entrée, le tour ; à droite, un escalier très rustique qui conduit au premier étage. Les points noirs marquent l'emplacement des piliers de soutènement du plancher du premier étage.

FIG. 3. — Schéma destiné à montrer comment l'axe du tour est fixé au plateau antérieur du puisard.

FIG. 4. — Le puisard où est aménagé le tour. A droite, d'arrière en avant, la glaise, le roseau et le trou enduit de glaise destiné à contenir l'eau ; à gauche, la cendre (schéma).

FIG. 5. — La tête du tour et les trois boules de glaise au moyen desquelles le potier d'Itzer fixe le support (schéma).

FIG. 6. — La tête du tour et la couronne de glaise au moyen de laquelle le potier d'Aïn Leuh fixe le support (schéma).

FIG. 7. — La raclette du potier braber.

FIG. 8. — Disposition du tour dans le puisard du potier de Meknès (schéma).

FIG. 9. — Réchaud (*imjmer*).



5



6



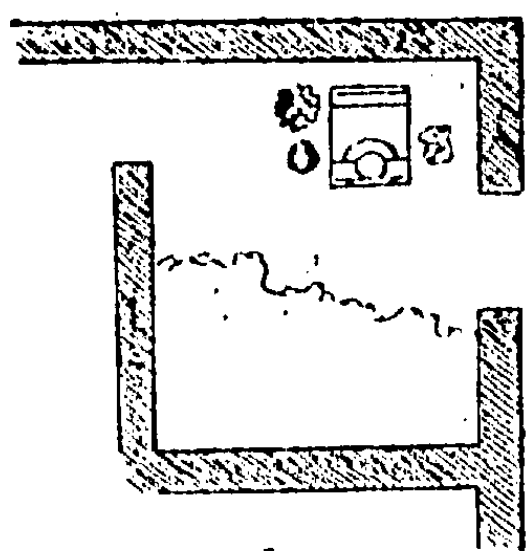
8



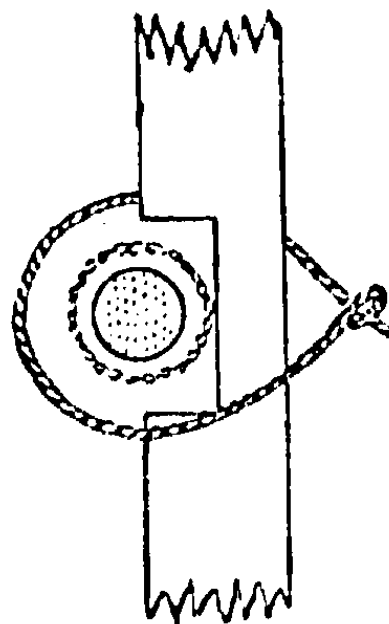
9



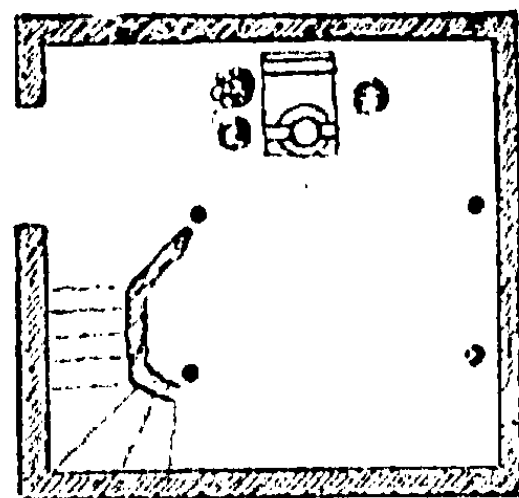




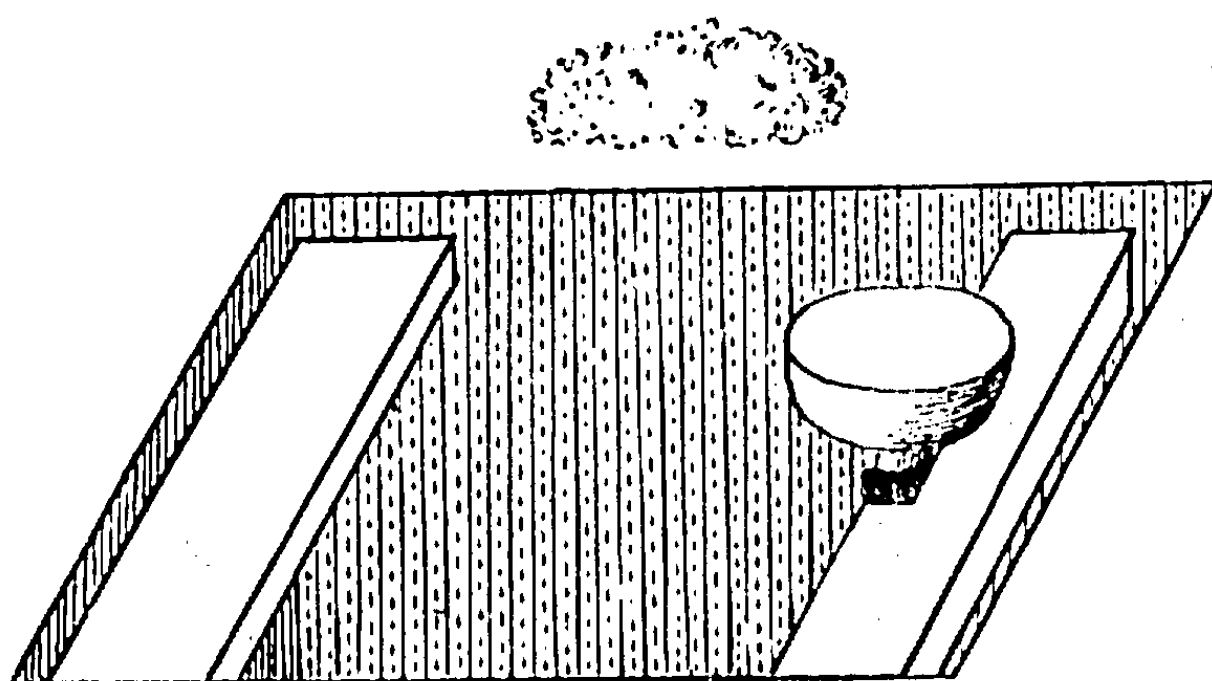
1



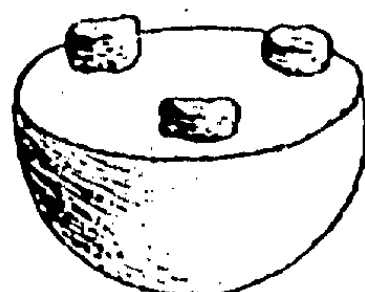
3



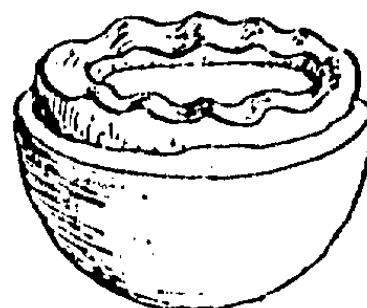
2



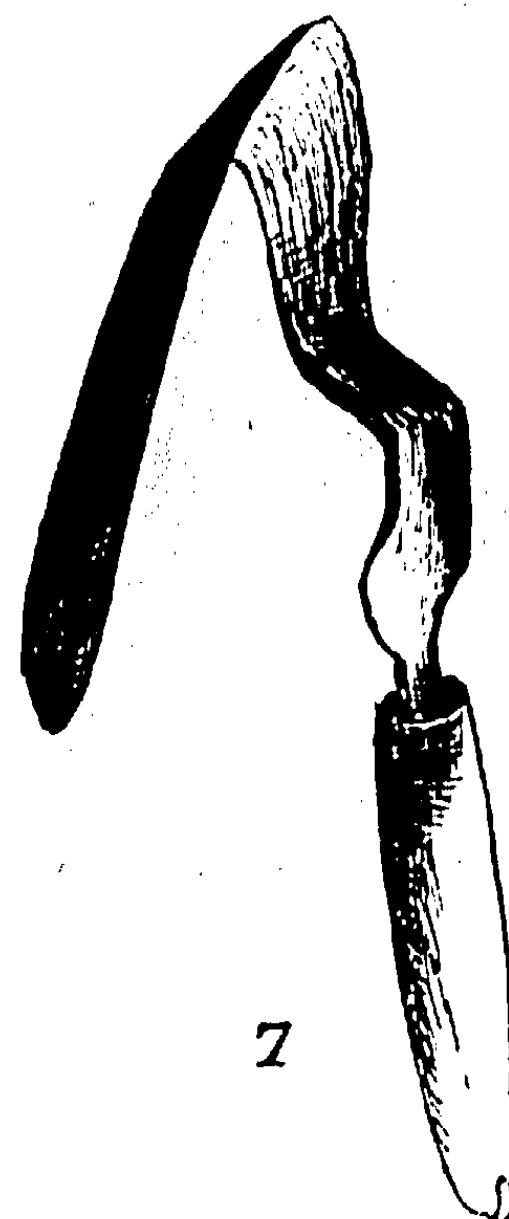
4



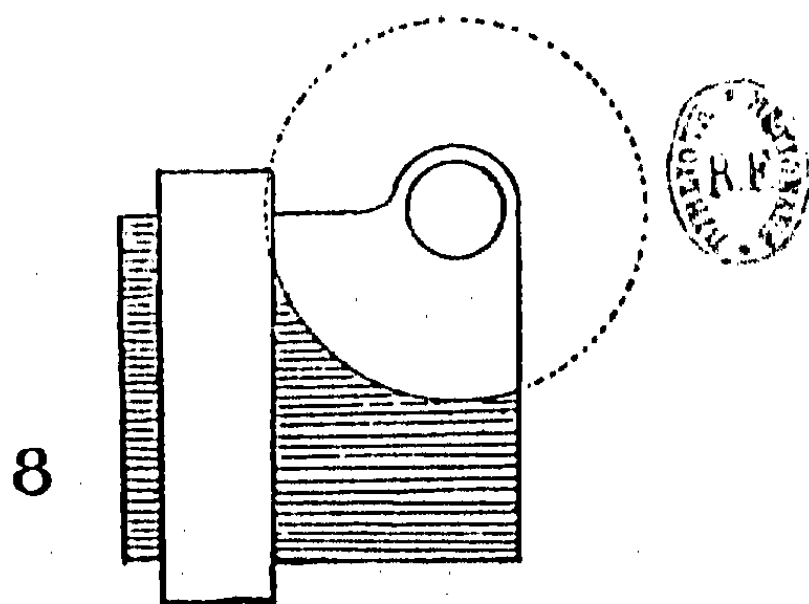
5



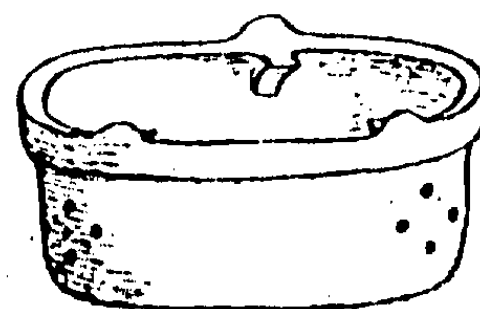
6



7



8

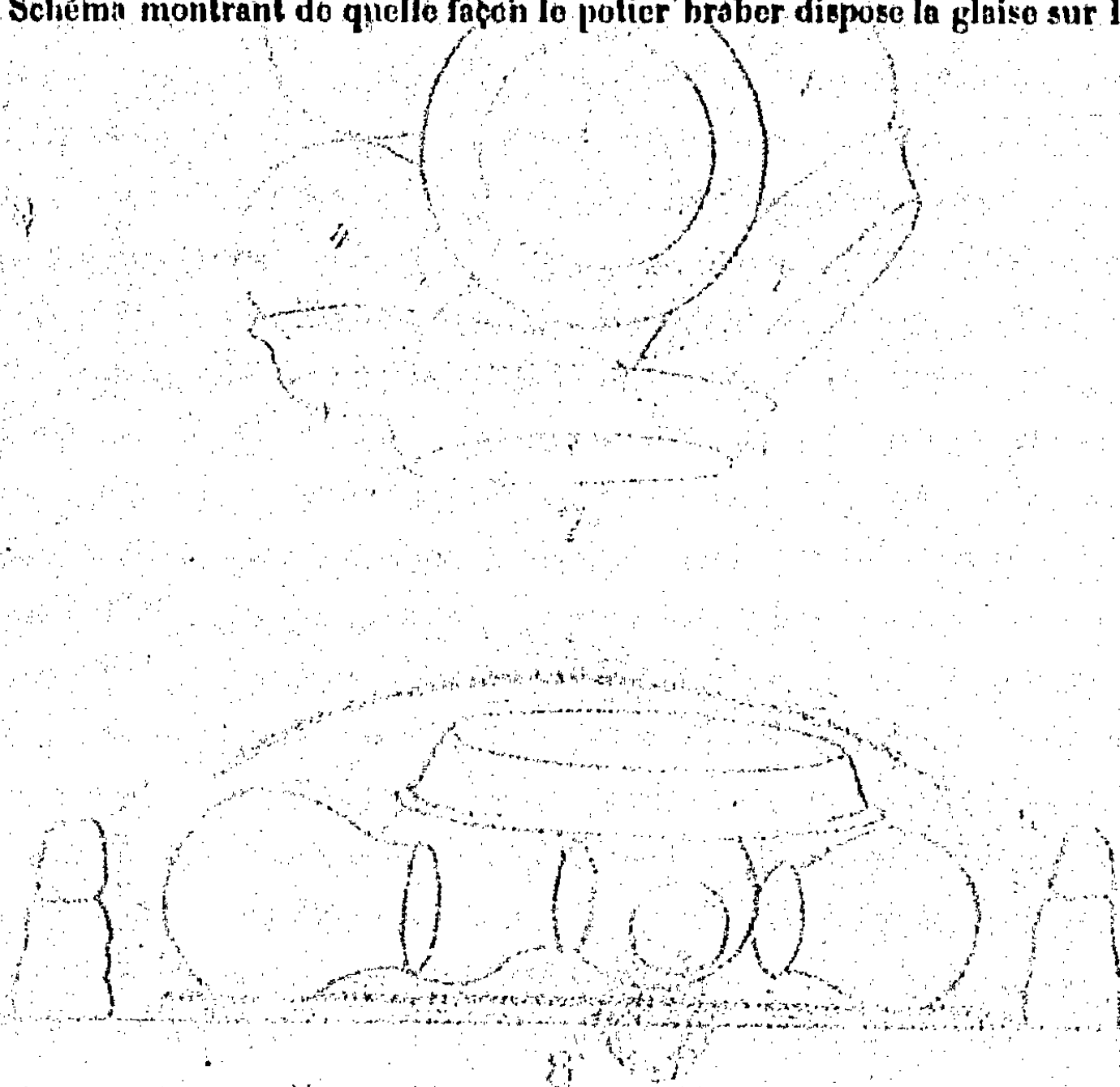


9

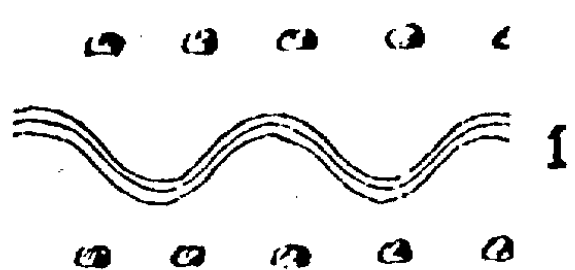


PLANCHE III

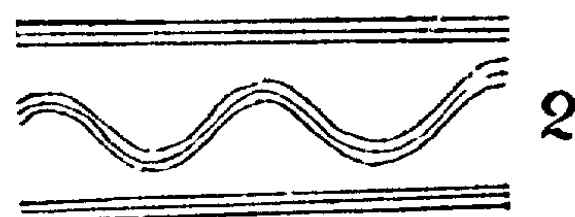
- FIG. 1. — Décor incisé d'une poterie d'Itzer.  
 FIG. 2. — Décor incisé d'une poterie d'Aïn Leuh.  
 FIG. 3. — Décor incisé d'une poterie d'Itzer.  
 FIG. 4. — Décor incisé d'une poterie d'El Hajeb.  
 FIG. 5. — Décor incisé d'une poterie d'Itzer.  
 FIG. 6. — Décor incisé d'une poterie d'El Hajeb.  
 FIG. 7. — Disposition des poteries pour la cuisson ; les chiffres indiquent l'ordre dans lequel elles ont été disposées.  
 FIG. 8. — Schéma du four braber : entre deux petites murettes de pierre, on trouve de bas en haut, le sol, une petite couche de paille, une petite couche de terre, les poteries, les chiffons servant de couvre-feu, la paille — qui garnit d'ailleurs tous les interstices.  
 FIG. 9. — Schéma montrant de quelle façon le potier braber dispose la glaise sur la tête du tour.



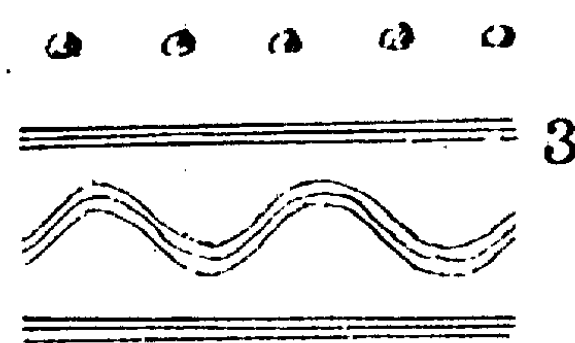




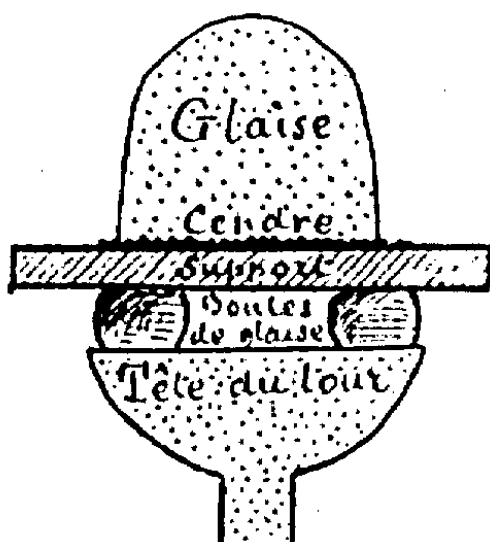
1



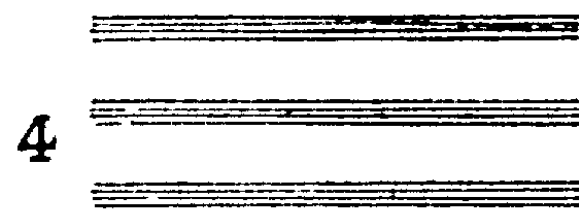
2



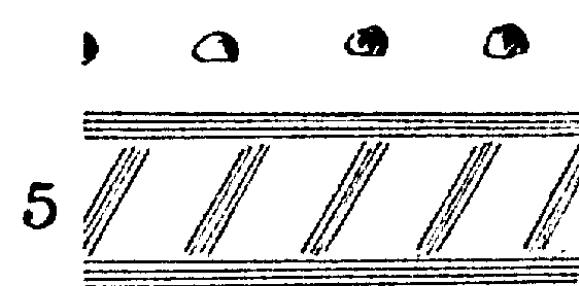
3



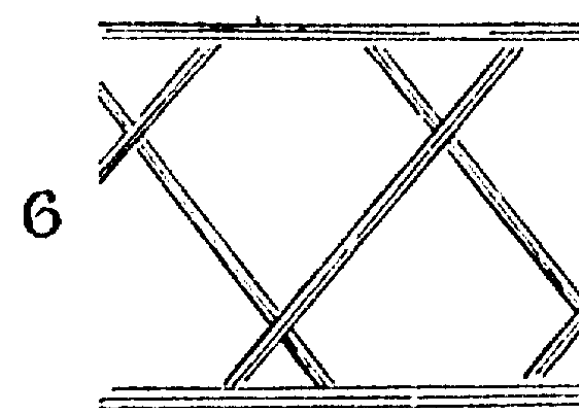
9



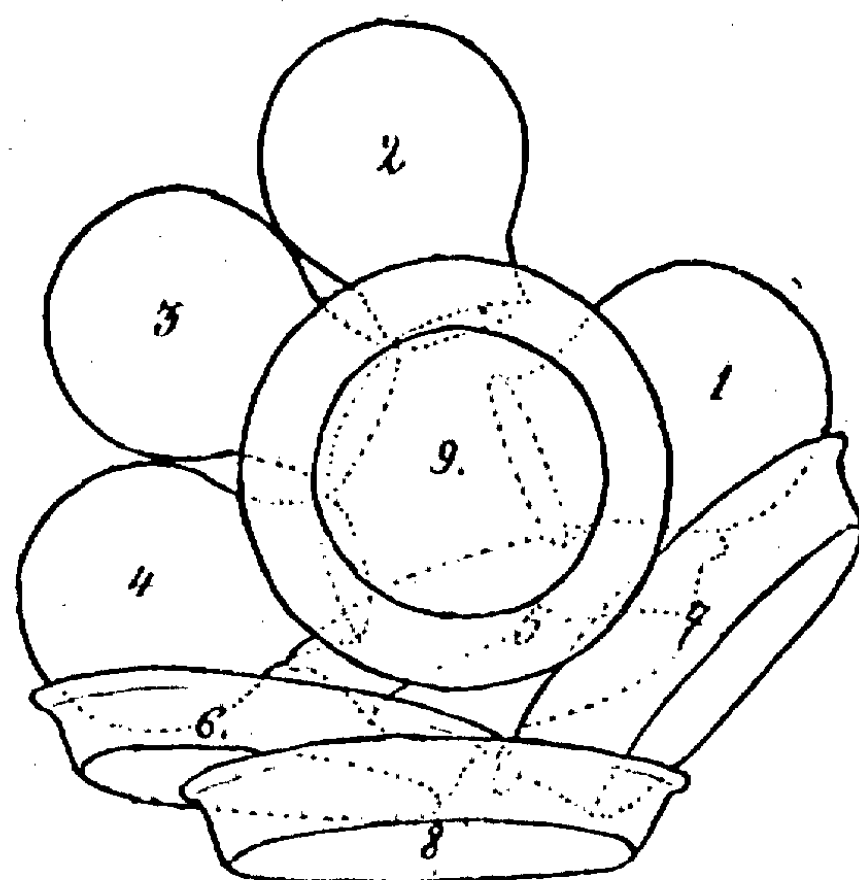
4



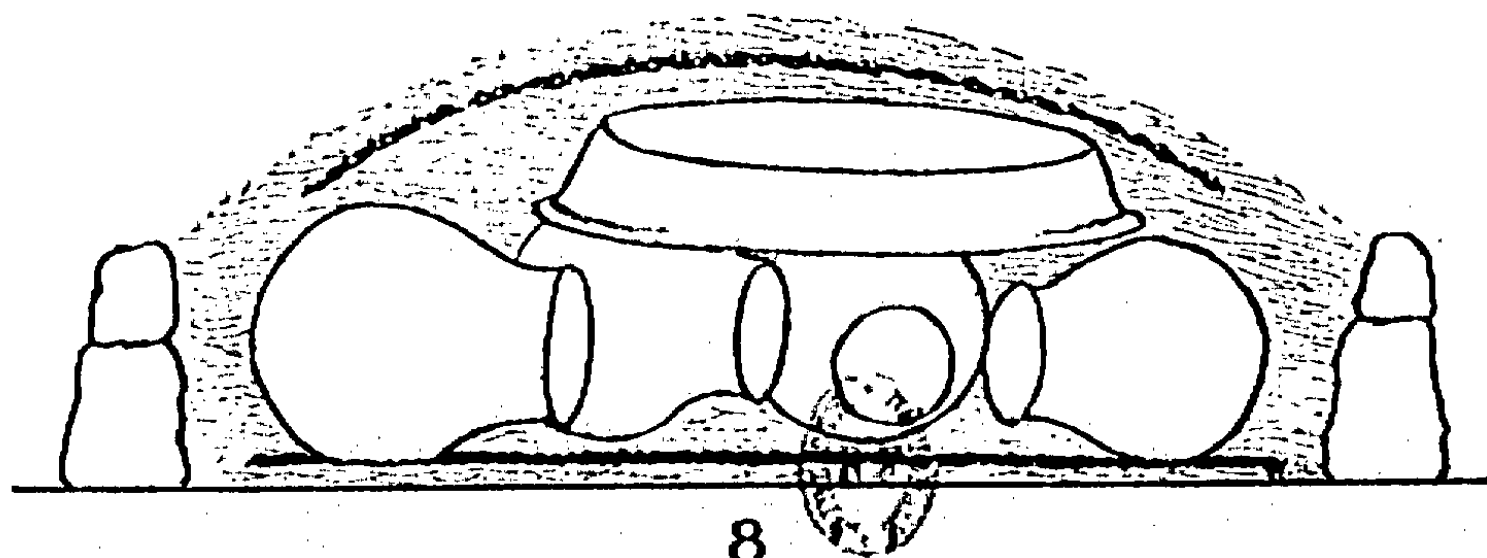
5



6



7



8



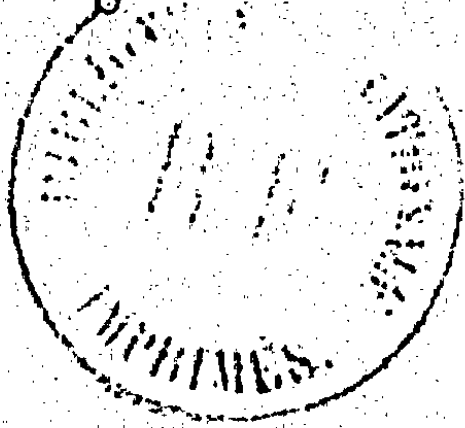


— Ici, c'est Iger n Kouris. A moi l'outre aux provisions.  
 — Ils sont cent, sans te compter,  
 Qui montent ici et voudraient du sel ;  
 S'il fallait à chacun donner de la farine,  
 Moi, je n'aurais plus qu'à déménager.

La piste de Marrakech à Taroudant, par la vallée de l'Oued Nfis est très fréquentée. Dans ces pauvres villages de montagne, tous les voyageurs qui passent ne peuvent pas espérer trouver la nourriture. Iger n Kouris est un de ces gîtes, entre Kasbah Goundafa et Talat Yaqoub. Les vers qui précèdent sont un dialogue entre un voyageur qui y passe la nuit et un habitant du village. Le voyageur fait appel à son outre parce qu'il sait n'avoir rien à attendre du pays. Le montagnard explique qu'il ne peut pas, sans se ruiner, donner à manger à tous les passants. Mieux vaudrait quitter le pays.

Il a paru intéressant de recueillir ces quelques vers, brèves notations peut-être anciennes, œuvre de gens de ce pays, dont ils fixent quelques aspects d'une manière originale.

Rabat, mai 1926.









PUBLICATIONS  
DE LA  
**FACULTÉ DES LETTRES**  
**D'ALGER**

---

**BIBLIOTHECA ARABICA**

Vient de paraître :

Tome III : AZ-ZAGGAGI. **Al-Gomal**, accompagné du commentaire des vers-témoins (texte arabe), édité par Mohammed BEN CHENEB, 409 pp., in-16, 1927. . . . . 30 fr.

Parus précédemment :

Tome I : ALQAMA BEN ABADA, **Diwan** accompagné du commentaire d'Al A'lam as Santa-marî (texte arabe), édité par Mohammed BEN CHENEB, 196 pp., in-16, 1926. . . . . 12 fr. 50  
Tome II : ORWA BEN EL-WARD, **Diwan** accompagné du commentaire d'Ibn es-Sikkit (texte arabe), édité par Mohammed BEN CHENEB, 250 pp., in-16, 1926. . . . . 20 fr.

---

**TEXTES RELATIFS A L'HISTOIRE DE L'AFRIQUE DU NORD**  
(III<sup>e</sup> SÉRIE)

Vient de paraître :

Fasc. II : IBN HAMMAD. **Histoire des Rois 'Obaïdides (Les Califes fatimides)**, éditée et traduite par M. VONDERHEYDEN, xii et 100 et 64 pp., in-8, 1927. . . . . 20 fr.

Index des noms de personnes. — Index des noms de lieux. — Mode de transcription des caractères arabes. — Introduction. — Histoire des 'Obaïdides. — 'Obeïd-Allah. — Mohammed Al-Qâim. — Al-Mancour. — Al-Mo'izz. — Al 'Aziz. — Al-Hakim. — Ad-Dahir. — Al-Mostancir. — Al-Mosta'li. — Al-Amir Al-Hafiz 'Abd Al Majid. — Ad-Dafir. — Al-Faiz. — Al 'Adid.

Paru précédemment :

Fasc. I : GSELL (St.). **Hérodote**, 1 carte, 253 pp., in-8, 1915. . . . . 10 fr.

Avant-propos. — Première partie. *Texte et traduction*. A. Livre IV. Ch. 168-199. — B. Livre II. Ch. 32-33. — C. Livre IV. Ch. 42-43. — Deuxième partie. *Commentaire*. Ch. I. Renseignements donnés par Hérodote sur la Lybie. — Ses sources d'information. — Ch. II. Géographie physique. — Ch. III. Populations de la Libye. — Ch. IV. Vie matérielle et civilisation des indigènes. — Ch. V. La prétendue source occidentale du Nil. — Ch. VI. Navigations autour de l'Afrique. — Appendice : Fragments d'Héc 166 relatifs à la Lybie. — Index alphabétique. — Corrections.